

A red rectangular book cover with a beige triangle pointing downwards in the upper right corner.

**Histoire de la
vie et des
ouvrages de J.J.
Rousseau. Par
V.D.**

Victor Donatien : de Musset

LIREGRATUITEMENT.COM

**Histoire de la vie et des
ouvrages de J.J.
Rousseau. Par V.D.
MussetPathay**

Victor Donatien : de Musset

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Histoire de la vie et des ouvrages de J.J. Rousseau. Par V.D. MussetPathay

. La forme donnée à \ Histoire de la vie et ^ dàS ouvrages de J. J. Rousseau el la marche suivie dans la première édition de ce livre, ne peuvent plus être adoptées dans la seconde. Ein voici les raisons :

Nous avons divisé cette Histoire en quatre parties. La première était consacrée à Rousaeau; la seconde à sa correspondance ; la troisième à ceux de ses contemporains avec lesquels il eut des liaisons ou des rapports ; la quatrième enfin à ses ouvrages. La première seule est reproduite, augmentée de ce qui devait être conservé dans les trois autres : ce qu'on a retrimché de celles-ci ne consiste, en quelque sorte, que dans les Pièces justificatives. H en fallait pour motiver des assertions qui paraissaient hardies; pour atlac|uer une opinion injuste ‘ dénuée de fondements, mais qui semblait reposer sur des bases inébranlables, teHes que les

> Ro(iM«ati l'est mis , on l'eit trowé, pendant la tic, dans one poaittuo sin> gnli^ .iàprëi ta«ort,sa m^oire fut en batte, conune faTait été aa personne, ana traits de U ealomnie. En cessant de Tivre il Uiaaa tous ses eonenis, à l'eception d'an seul (Voltaire) qui avait disf>ani de U sc< ne du inonde pen dr temps avant lui. Ib savaient que, sons le taire dé Confestifiuu^ il avait ffit des mémoires dont le mannscriit ne devait être ouvert qn'en x8oo. Iibq-ttiets du langage qn'il pouvait tenir sor letfr compte , Us sentirent

qn'U fallait affaiblir ce témoignage accusateur, el, proviaieirement , taaèrtnt Rooscaq de mauvaise foi, de perfidie et d'ingratitude. D'Alcmbert et Diderot donnèrent le signal; le premier , dans l'éloge dn maréchal d'Écoise ; le aecond , dans la vie de Sénèque , tons deux sans motif, car ib n'avaient point à se plaindre de Jean^Jacques , comme sans occasion , poisqu'il n'était pas natnrel de {>arler de Romuean dans aneon decesdenx onvrnges. Ils furent comprbettronvèrent^nqinbrcuva échos. Les dîners du baron d'Holbach leur furent d'qn grand aocours» C'est de cette manière que se forma l'opinion snr le caractère de l'autenr à'ÈmiU.

»

INTRODUCTION

témoignages de d'Aleinbert, de DideiNit, de David Hume, de Marmonlel, du^baron dllolbacb , de Griinin, dllclvétiiis , de ^lably, de La Harpe, de Dussaux, de Ruibière, de M. Suard, de Walpolc, de ces écrivains célèbres, à la tête desquels se faisait remarquer le géant de l'époque, si supérieur à tous, et qui n'aurait dû connaître l'envie qu'en l'inspirant au lieu de l'éprouver.

Il fallait détruire res témoignages imposants. La calomnie a le droit d'être laconique : elle crée , elle invente: un mot lui suffit; il est toujours compris. Pour en<détruire l'effet, il faut des volumes. De là, pour l'historien de Rousseau, l'obligation de ci ter ses preuves, de leur donner le développement nécessaire. Ces preuves n'ayant point été contredites, parce qu'on ne peut réfuter les faits qu'en les niant et que ceux-là il était impossiWe de les nier, ces preuves, disons-nous, ne devaient plus être reproduites. U suffit qu'elles existent et que ceux qui voudraient les consulter puissent • le faire facilement en ayant recours à la première édition de cet ouvrage.

Du reste, dans cette réduction nous nous sommes conformés aux avis des critiques les plus éclairés; nous avons profité de leurs conseils , et fait les suppressions indiquées. Elles nous ont donné le moyen d'offrir de nouveaux documents de manière que cette Histoire réduite d'un côté est augmentée de l'autre. Les principaux articles de la troisième partie, consacrée aux contemporains de Jean-Jacques, ont été, comme nous le conseillaient les critiques qui ont bien voulu s'occuper de cet ouvrage, fondus dans le texte.

DigilizGd bvGoDgle

INTRODUCTION

Les nouveaux documents sont le récit des circonstances qui se passèrent à propos de l'histoire de Genève par d'Alembert et Voltaire; quelques détails sur les troubles de Genève et qui prouvent que Jean-Jacques y fut étranger : des particularités sur les démarches du célèbre Paoli envers Rousseau pour en obtenir une législation de la Corse ; démarches et demande également niées par Voltaire ; des éclaircissements donnés par lui (ils de madame d'Épinay; des recherches qui tendent à expliquer le talent de Rousseau par la double influence qu'il subit et qu'il exerça, etc. ,

Pour indiquer le but que je me proposais, je rendais compte dans la première édition de cet ouvrage des motifs qui m'engagèrent à me livrer ce travail ; des recherches que j'avais faites; des divers rapports sous lesquels devait être envisagé Rousseau; de la cause des jugements contradictoires dont il était l'objet. Ces motifs subsistant toujours, il a paru nécessaire d'en les remettre sous les yeux du lecteur '.

A l'âge où l'on commence à sentir, à comprendre , je lus une partie des OEuvres de Rousseau ;\e fus vivement ému; les bornes de mon intelligence me parurent reculées: par un résultat natui'al, j'éprouvai de la reaonnaissance pour eblui qui produisait en moi cet effet. J'admirais ses ouvrages et j'aurais aimé sa personne s'il eût encore vécu.

Je mettais, entre l'auteur et ses écrits, un rapport nécessaire, parce que l'objet dont il s'occupe constain- . ment exige, pour être bien traité, une intime persua-

t O qni MiU est ettraUde rintroilurtimi qui SC tronre catéttf rlf l« premirre édition. /

INTRODI'CTIO!».

sion , ainsi qu'une ronviction profonde. Il est impossible de faire aimer la vertu, d'ébranler, en parlant d'elle,' toutes les faeid-ti« de l'ame, sans l'aimer soimélne, sans éprouver sa puissance et ses cbarmcs. Or, les ennemis mêmes de Koiisscaii conviennent qu'il produit CCS impressions. La conclusion me paraissait facile à tirer. >

Etonne de voir, diins la sphère où je vivais, si peu de per-tonnes de mon avis, je fis des rt-flexions^ et comme renthou^asma empêche de juger sainement, , je modérai le mien.

Je connaissais un homme d'un grand mérite qui ne partageait pas mes sentiments. Il m'annonça que j'eti changerais quand l'expérience m'aurait donné ses utiles, {nais tristes leçons; quand, éclairant de son flambeau les objets qui me séduisaient, elles les placerait à leur, véritable point de vue.

En attendant cette époque, je relus Jean-Jacques. Ce n'était pas le moyen de me corriger... Il avait jiiis- ([u'alors "parlé plus à mon cœur qu'à mon esprit : je le compri.s mieux .saiu> le sentir moins. Je vis un nouvel horizon ; j'entrai dans un nouveau pays, et je connus Alors la force de mon guide et .son-génie.

■ Je reufei-mai dan# mdi*ces impressions, parce que mon Mentor^ était un homme fmid, jouissant d'une grando>réputa-fion , occupant un rang élevé, remplissant des fonctions im))or-tantes et honorables a la fois. Je voulais counaitre les bases sur lesquelles il appuyait . son opini<tn. A propos de la mienne, il m'avait traité , de jeune homme : je commençais h ne plus l'être; j'étudiais sérieusement -«"t les bomnves et leurs livres.

I NTRODUCTIOB. V

, je pus m'expliquer pourquoi M. *** appréciait Us ouvrages de Jean-Jacques et si peu sa personne.

' -CTest qu'il connaissait les premiers par la lecture, sans in-termédiaire^ et le second par les nombreu.v écrits dont il est le sujet.

Le désir de découvrir la vérité, de savoir à quoi m'en tenir, de rectifier, mes idées, de modifier mon opinion, ou de la mieux mo-tiver eu l'e.vaminant avec scrhpule, m'imppsa une tàelie pénible: c'était de lire toutes les productions de ceux (lui avaient écrit sur Jean-Jacques. Je le fis avec courage. Rien n'égala ma surprise, en trouvant de la mauvaise fui dans les unes, un esprit faux ou pré-venu dans les autivs; dans toutes, sans exception, le langage de la passion ou de l'erreur: ici, de l'inexactitude dans les faits exjro-sés, des conjectures gratuites; là, de l'altératioa dans les citations,

des suppositions -sans fondement, des interprétations fausses; partout des préventions.

Je ne lardai pas à Voir que l'opinion, sur la personne de Rousseau, s'était formée d'après ces témoignages trompeurs. 11 ne suffisait pas de l'avoir appris, il fallait l'apprendre aux autres et le leur prouver : c'était une tâche plus pénible, encore que la première. Je l'ai remplie avec constance, et ce travail en est le résultat, avant d'en exposer le plan, qu'il me soit permis de soumettre au lecteur ([ici] ces observations. Leur liaison avec l'objet que je me propose me servira d'excuse. ,

Il y a des concessions qu'on est toujours forcé de faire. Je n'en demande (j'ajoute) : c'est de convenir du véritable état des choses, et cet état des choses se

introduit.

compose du caractère de Jean-Jacques et de l'empire qu'exerça sur lui l'orgueil. Cet empire était continu, et sa force augmentait de son action qui jamais n'était interrompue. Il ne faut plus objecter qu'il avait fait un choix indigne de lui : c'est un point convenu. L'on doit raisonner d'après ce choix, puisqu'on ne peut le contester; d'après le caractère de cette femme, puisqu'il est connu; d'après son influence sur Rousseau, puisqu'elle est prouvée; enfin, d'après la confiance qu'il lui accordait, puisque cette confiance; était sans bornes. Prétendre qu'il avait tort de la lui accorder (ce dont tout le monde convient), et de ne point passer outre, c'est raisonner comme Géronte, et répéter : Qu'allait-il faire dans cette galère?

Quant au caractère de Rousseau plusieurs circonstances rapportées dans cet ouvrage le font ressortir. Je dois éviter les répé-

titions et me borner conséquemment à rapporter une opinion dont l'auteur examine Jean-Jacques sous un point de vue particulier'. »

« On n'a pas assez senti, ce me semble, ni assez « remarqué que J.-J. Rousseau est peut-être l'homme le plus passionné, le plus poétique qui ait « jamais existé. Je prends ici le mot poétique dans « l'acception que lui donnent les Allemands. Ils appellent naturel poétique, celui de tout homme qui,

« est comptant pour rien le monde et ses intérêts, vit « constamment dans un univers qui nous semble « idéal, mais qui est, pour lui, le seul réel. Ce fut « ainsi que vécut Rousseau , et nul ne l'a encore

< Je réjouis avec plaisir romanesque infortuné que j'aurais connu , dans la première de ces œuvres point de vue relie opinion d'ordonner.

M. Aubert de Verulamius. »

Digitized by Google

INTRODUCTION

vil »

« mieux peint, nul n'a mieux explique son caractère que lui-même. Ses Confessions , ses Dialogues, ses « Lettres, nous le montrent dès sa plus tendre enfance, s'élançant continuellement au-delà des limites « de ce monde matériel, et se créant un univers à « lui , hors duquel il lui est impossible de se plaire et « même de vivre. Jamais il ne pense aux tristes et « sèches réalités, encore moins à s'y plier. La réalité,

« pour lui , c'est le monde de ses sentiments et de Ses « idées. Croit-il rencontrer des êtres ocaformes aux « modèles qu'il a imaginés, il les aime et w^^herche;

« s'éloignent-ils de son type idéal, il s'en dégoûté « aussitôt, les quitte et se retire dans Son monde la- « vori. Riche des trésors de son imagination, il ne « laisse sur lui aucune prise aux passions dont lès « autres hommes sont esclaves; et l'ainhition, la cu- « pidité sont pour lui sans attraits. IjC désintéresse- « ment le plus complet n'est d'abord en lui qu'un^ a qualité naturelle.]^a réflexion , de nobles projets et « des circonstances pénibles, en feront une de ses plus «éminentes vertus. L'amitié, la compassion pour le « malheureux et l'opprimé, l'amour de l'humanité,

« l'indignation contre les oppresseurs, tout sentiment « géiuiT-ciix, en un mot, sont en lui une passion. Dans « son âge mûr, quand son talent aura été révélé au « monde, la gloire, la célébrité enflammeront son « génie, mais il ne voudra ni dominer, ni se repaître « de louanges : le désir dont il sera tourmenté sera « celui d'être aimé, honoré; car, dans son monde « idéal , quiconque se dévoue à la vérité, à la justice;

« quiconque n'agit que pour faire du bien aux hommes ,

IWTHODITCTTon.

VIII

, K a di»it à leur amour, à leur ténération. Lui refiise-* l-QB l'affection, l'estime dont il se sent digne, il n« 'u haïra pas, il en est incapable; mais il s'affligera

• « profondément, et le sentiment de l'injustice le rendra excessivement malheureux. Jean-Jacques est « donc une exception qu'il ne faut pas juger d'après « les règles communes. »

^ Rousseau fut ce qu'il devait être ; vertueux , parce qu'il s'était mis dans la nécessité de l'être; solitaire,

. parce que son repos dépendait de l'isolement , et que le spectacle de la société troublait sans cesse ce repos; juste, parce que l'injustice irritait son esprit, flétrissait sa grande âme et contristait son cœur. Il eut, il dut avoir les défauts ou les vices inséparables de ces qualités. Celui qui n'en aurait pas serait, parla même, indifférent à la vertu, dont il ne sentirait pas le prix : il serait nul , inutile aux autres, souvent l'aïsi l'erreur et toujours dupe.

Jean-Jacques eut donc des vices et fut soumis à la loi commune qui n'en exempte personne-; mais il en fit l'aveu sincère, et passa sa vie à les combattre, ce qui le distingue des autres hommes.

En prenant la cause des peuples, c'est-à-dire en réclamant leurs droits, en prouvant qu'ils ne devaient être soumis qu'aux lois et non aux caprices des dépositaires de l'autorité , Rousseau devait naturellement déplaire à ceux qui , toujours aveugles dans leurs propres intérêts, croient que les lois diminuent cette autorité, tandis qu'elles ne font que l'affermir. Aussi peut-on remarquer que sur deux princes qui voulurent être ses bienfaiteurs, l'un était roi d'un pays où

INTRODUCTION.

lus lois étaient observées; et l'autre, impitoyable sur la U'au-
gression des siennes, exigeait que ses ininisli'es * ' *

donnassent l'exemple de la soumission 11 ne pou- ^

•vait donc qu'ap'plaiidir à l'écrivain qui , prêchant • ' ■ '

avec une rare éloquence l'obéissance aux lois, se sou- « ' ^

mit à celles des pays où le jeta sa destinée. ^ ^

Ces réflexions tendent à faix; voir sous combien < de rapports
il peut être utile d'étudier Rousseau.: '

Comme penseur, quelle force de tête ®, quelle pro- , fondateur
dans ce publiciste, eherchiant toujours ii ré- 9 « *. |, r soudre le
grand problème (qu'il compare à celui de la <piadrature du
cercle), et sans cesse occupé i ' *

_ moyen de mettre la loifi.u-dessus de l'homme ! Comme ^
écrivain, il est classé: je n'ai rien à dire; et, sur cet * • article au
moins, la calomnie reste muette, tkimme citoyen, quel respect
pour les lois, quelle que soit leur imperfection! Ce sont des lois! il
s'incline et leur obéit. ^ '

Mais c'est |>articulièivmeiit C homme <[u'on peut * ^ »

observer dans Rousseau. Personne n'a dit autant de * *

mal de soi que Jean-Jacques : personne ne s'est donc _ autant
fait connaîtA que lui, et l'on n'a sur qui que ce * «■ *

suit autant de données que celles qu'il nous a foiirniés. ^ * ..

La nature de certains aveux ne permet pas de douter. • .#

de sa sincérité. Il crut qu'on lui saurait gré de sa franchise, et tous ceux qui ont écrit leurs mémoires ont commis la même erreur. On ne tient aucun compte du

Ils ont vu dans la Prusse qu'il n'y avait qu'un seul homme au-dessus de la loi : Frédéric. Encore dans plus d'une occasion montra-t-il du respect pour cette loi » et ne se souvint point quand on le ramena du tribunal de Berlin.

* Voyez dans ce volume, p. 46, le passage qu'il tient sur un projet que nous aurions voulu réaliser. « tous les noms de Sainte-Alban ».

INTRODUCTION.

bien ; on a, pour le faire, une influence inopérable. Voyez le caractère de Retz : tous les témoignages contemporains sont en contradiction sur ce personnage. Le doute devait en être le résultat. Il écrit des mémoires admirables ; mais il entre dans le détail de ses projets, de ses opinions : il y a de belles actions, de beaux sentiments : on ne s'en souvient plus, et l'on ne conserve que l'idée d'un factieux.

Rousseau rend compte non-seulement des actions de sa vie, mais des mouvements de son âme, des impressions qu'il éprouve, et que nous blâmons si souvent, parce que nous attachons l'idée de honte à des impressions qu'il ne dépend point de nous de ne pas recevoir.

Dans ses ouvrages, il rappelle aux hommes les devoirs qu'ils ont à remplir ; il leur en prescrit de nouveaux avec une énergie de logique et d'expression à laquelle on ne peut résister. Il était intéressant de savoir si sa conduite et son langage, sa morale et ses

actions étaient en harmonie depuis l'époque où il nous avait parlé de nos devoirs; non antérieurement à cette époque, parce que ne s'étant point inscrit parmi les moralistes, ses obligations n'étaient pas plus étroites que celles des autres, et que n'ayant point de faire , on n'avait pas droit de lui demander compte de ce qu'il avait fait; ce droit ne commençant que du jour où il adopte une réforme, un plan de vie analogue à sa doctrine.

I Par exemple, la première pensée de Jenn>Jacques en héritent do Thabit noir de Claude Anet. Ilia repoaue bientôt au lieu de s'jr Urrer; ce qui n*a pas «mpêché ses détracteurs d'en prendre note, et ceox qni criaient le plus haut ne s*amiisaieot (>as à ronroiter des habits noirs.

-il *

Mais on ne peut guère "écree avec impartialité quand les passions font sentir leur joug. Comment parler de sang ftwid de celui qui les met en mouvement;, qui cause ou l'enthousiasme ou l'indignation; flatte ou heurte les affections du cœur et laisse rarement ce calme nécessaire pour bien juger?

Afin de ne pas me briser contre cet écueil, j'ai séparé l'auteur de ^ ouvrages; je l'ai dépouillé de ce brillant cortège,, et le suivaat dans les sentiers di^ tournés où il voulait se dérober à nos regards, j'ai surpris cet amant de la nature, les yeux fatigués de cette âcre fumée de gloire qui fait pleurer ' ; s'enfermant dans la solitude avec l'horrible qu'on quitte le moins; oubliant ses en-vieux, ses maux, son exil; se livrant à scs douces rêveries; goûtant cette paix du cœur qu'il appréciait tant, mais que troublait sans cesse Findigne compagne dont il avait lié l'existence à la sienne. IJij j'ai tâché de lire le mot de cette énigme qui semblait inexppli-

cable; de cette énigme qui présentait la' réunion de la force à la faiblesse , et de la sublime audace du génie, à la timide pusillanimité d'un enfant. Ce mot, c'est Thérèse!

Avec le secours des lettres qu'il écrivait dans cette solitude, et de celles qu'il y recevait, j'ai pu rendre compte de cette vie agitée et paisible. Je me garantissais ainsi de l'influence de ses ouvrages, et passant à

* Rspromoo «Tooe de ses lettres à M. Coiadet , m date dn 29 mers oo sent qa'il arait goûté toate ramertame de cette gloire , plas qn'il o'ea avait aavoré La jooissaoce. Lorsqu'il s'exprimait arec cette énergie » U aortait de Londres , on tout ce que les hommages des morteb ont de plus flattenr, et leur encens de plos subtil et de pins entrmnt venait de lai être oCTert.

IM HO DUCTIO^f.

ceux (le cuulemporSiiis qui se sout u^çHpés de Rousseau , je n'ai plus couru les iMmes dan^^. ,

J'ai partagé la vie de Jean>Jacqiles ea ,||toig périodes première renferme l'espace de temps

dont lui-même a fait le i-écit dans ses Confessions ^ qui -nfont causé, je l'avoue, un mortel embarras. Il était ilangereux de les rappeler, et l'on ne pouvait les passer sous silence. J'ai pris le parti de les compléter autant qu'il dtipendait de moi; je pn^ente donc un sommaire analytique de ces mémoires, eu ajoutant aux événements les dates et les faits que Jean-Jacques avait omis. J'ai ' plus particulièrement indiqué les . circonstances relÿives, soit à son caractère, soit à son talent, et j'al pensé qu'il était intéressant de connaitre celles (Qui firent naître ou développer le

genne de ses opinions. Rien persuadé qu'on ne pouvait sans études, sans instruction se placer dans le rang où l'on vit Rousseau monter rapidement et presque dès son début, je passe en revue, avec son seconrs, toutes les lectures qu'il fit, et surtout les diverses méthodes, qu'avant d'en trouver une bonne, il essaya pour acquérir des connaissances. i, * '

11 fallait encore noter les particularités, les impressions qui pouvaient établir quelque liaison entre Jean-Jacques obscur, agissant sans aucun but, sans plan fixe, et Rousseau célèbre , 'ayant uB but qu'il ne pei-d plus de vue : je l'ai fait.

I>es périodes suivantes sont mqlivées sur les prin- • cipales situations dans lesquelles se trouve Jean-Jac-

» Jp mr 'inw »n forer dr la partager en qiaire dans cctle non-
relle rtKHon.

INTRODUOTIOX.

quK. Dans l'une, proscrit, errant d'asile en asile, changeant de nom,. il cherche partout le repos qu'il

* ne trouve nulle part. Dans l'autre, repren^t un nom

qui ne doit jamais périr, il revient à Paris, iDse ' montre d'ali-
drd à tous les v-eux, et rentre bientôt dans l'obscurité qui conve-
nait à ses'goûls. ^

Nous' avons considéi-é la Correspondance de Rousseau sou*
le rapjMM't historique , c'est-à-dire comme tellement liw à son
histoire, qu'elle en est presque * insé|)arahle. En effet, elle fait
connaître un grand ' 'nombre de particularités qu'on chercherait
vainement ailleurs. C'/est là qu'on peut le prendre sur le fait;

qu'on voit les inoivements de* ton aine dans les ef- . fiisicms
d'un cœur blessé vivcuieat, mais pixmiplement guéii : effusions
qui scrNiBnl à faire jdger celui qui les confie à l'ainhié. Il m'aurait
été pénible, je le. répète, de supposer que Rousseau n'était pas
l'Ikmmie # ' de ses ouvrages; il me seinhlait qu'on ne poilvait
plus

croire à rien; <|rt'On n'avait |>lus «le hase pour a.ssooir un
jugetnent '. J'ai voulu vérifier î je l'ai fait. Mais

- ce ne pouvait êtix^ que^dans cette multitude de lettr«^,
écrites sans calcul, sans nunhinaison et dépositaires de ses pen-
sées les plus secrètes. J'ai vu que,

- * VoiMesâinioARK ^aotteroartdecettelibtoire le* r«prod»es
el les «cnmtiofis dont RonMesii fat Un des moins grave* , mats
des plos absurdes , est de

▼ooloir expUqurr toute conduite par no fol amour de célébri-
té. Nom réfb« tons par des mit* uns réplique cette âcenation. On
conçoit qo*un homme porta le délire de la gloire a« point de se
reUrer dn OKmde pour faire parler de Ini ; maia oo ne conçoit
plus qu'il repousse de tout son pontoir tes moyens de sa> voir ,
CM iH^ùu f ri Van parle lai. Or , op le voit coostamment chercher
les positions on cette ignorance était un résultat nécessaire. A
Motiers, à Mie de La Motte, à Wootton , à Trie, à Monquin , il ne
s'occupe que de botanique , ne Kt^ns rien qni soit étranger à
cette science, et. comme il le dit , se meuMr U tête li^/eun.

INTRODLCTIün.

lorsqu'il laisse échapper l'expression d'im trop juste dépit, elle
n'est jamais accompagnée de celle de la haii^e, et que jamais le

liel ne l'empoisonne. > L'examen de ses rapports avec ses contemporains était de la plus haute importance, parce qu'il devait détruire ou confirmer les reproches faits à Jean-Jacques. On verra, dans le compte que j'en rends ',

. combien de fois la vérité fut outragée sans pudeur; on conviendra sans peine, avec un peu de bonne foi, que rien n'égale la légèreté que nous mettons dans nos jugements, si ce n'est la répugnance que nous éprouvons à prendre la peine de les rectifier. J'ai quelquefois obtenu un résultat auquel je ne m'attendais pas : c'est tantôt de prendre l'accusateur en flagrant délit, et tantôt de le mettre en contradiction * avec lui-même. En découvrant la calomnie, en la faisant paraître au grand jour, j'ai toujours été surpris de la trouver assise sur la base la plus fragile, et je n'ai pu m'expliquer la facilité de son règne qu'aux dépens du cœur humain, honteusement disposé à la recevoir, à l'écouter, à l'accueillir, et même à la croire avec avidité.

Les ouvrages de Jean-Jacques eurent sur sa destinée, sur la nôtre, sur son siècle, une influence remarquable. Il était donc utile de les passer en revue, et d'examiner leur origine, les circonstances dans lesquelles ils furent publiés, l'effet, ou le résultat qu'ils produisirent. . ,

Le plus important de tous, celui qui nous rendit

* Le « détail » à et sujet sont fondés dans le récit , au lieu d'être isolés, comme ils l'étaient dans la première édition.

Introduction.

les mères que la nature nous avait destinées; qui nous fit jouir de la liberté dès le berceau ; qui nous apprit , en grandissant, à

faire usage de toutes nos facultés, à braver les caprices de la fortune, à devenir hommes, Y Émile enfin qui remua le monde social ' , méritait une attention particulière. Nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait contribuer à faire connaître le sort de ce bel ouvrage.

' Le Pape, le Clergé, la Sorbonne, le Parlement, Génère , Berne, La Haye pour le condamner) les bommra éclairés pour y applaudir , la mèra et la jeana gêna poor en soirre la deux précepta fondamentaux.

DF.PmS If\ISSAHCE IUSQd'a SO!f D^BOT DAHS LA B^PUBLIQUUR '■IBS LETTRES I7IRAI75o.

Jean-Jacqués ayant écrit, sous le titré de Confessions, les Mémoires de sa vie, nous devons nous borner à réparer les omissions qu'il a faites. Ainsi , pendant l'espace de temps que renferme son récit , nous le 'suivrons pas à pas, notant 'Içs circonstances propres à faire connaître le caractère de cet homme célèbre; donnant la clef de quelques faits qui avaient besoin d'éclaircissements; achevant de rétablir les noms supprimés par des considérations qïii n'éûtisteiit plus; ajoutant aux événements la date qui leur manque; mettant enfin à leur place les faits dont le récit se trouve, Soit dans sa Correspondance, soit dans ses autres ouvrages, soit dans les Mémoires du temj)s; et tâ- . '■ . . • I

'î nlSTOI BE IIF. J. J. BOUSSEAL',

cliant ainsi de conipléler tout çe qui est relatif à ce grand homme, ensuivant l'ordre chronologique.

Le but auquel nous tâchons d'atteindre est de le voir tel qu'il fut ; d'écarter également et l'enthousiasme qui admire sans ré-

flexion , et l'envie qui condamne sans examen. 11 n'est question ni de ses talents ni de son génie, dont l'envie n'a blâmé que l'usage pu l'emploi. Nous ne nous occuperons que de sa personne : c'est son caractère; ce sont ses vertus, ses vices, ses défauts que nous allons étudier dans sa manière de vivre, dans ses goûts, dans ses occupations journalières, dans les actions ' de sa vie privée, enfin dans ses relations sociales ou littéraires. Nous n'avancons que précédé d'un guide; nous citons nos autorités, ou, ce qui vaut mieux, des faits, qu'ils sont certains.

■ ' Confessions. Liv. 1: — de 1712 à 1728. — Jean- Jacques commence par, mettre au fait de sa famille. A cette occasion, il commet des erreurs et des omissions. Nous allons l'adresser les premières, et réparer les secondes.

Au lieu d'être né , comme il le croyait, le 4 juillet 1712, il avait reçu le jour le 28 juin. Il fut présenté à l'église, le 4 juillet, par Jean- Jacques Valençon. Ainsi , il paraît que Rousseau a pris le jour de son baptême pour celui de sa naissance.

.. Sa famille était établie à Genève , depuis l'année 1555, que Didier se 'rendit dans cette ville. Il était fils d'Antoine Rousseau, libraire à Paris. Il exerça la même profession que son père, et ' fut admis, en 1555, à la bourgeoisie. Son petit-

^>ltF.HIF.RE 'PtIUODE. , * - D

fils Jean eut, d'un seul mariage, seize enfants, dont dix garçons. Jean-Jacques dit que le bien de son aïeul fut partagé entre quinze enfants, .\insi , le père éleva cette nombreuse famille, à l'exception d'un seul : circonstance assez rare , ' qui le fit exempter d'impôts par la république.

11 n'eut qu'un frère qui toiuiia mal, s'enfuit de . la maison jw-ternelle, et ne donna plus signe de vie. Tous deux étaient fils d'un habile horloger, qui vivait de ce métier, parce que le patrimoine .. fort médiocre de son père avait été partagé entre ' quinze enfants '...

Le père de Rousseau souffrait non-seulement que son, fils* lui lût des ropians.à sept ans, * mais il le suppléait, et tous deux passaient les nuits à cette occupation. Jean-Jacques acquit une intelligence unique, à cet âge, sur les passions j cV les émotions qu'il éprouvait lui donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques ■ dont U n'a jamais pu se guérir.

A huit ans, les lectures devinrentplus .sérieuses. . Bossuet, Molière , La Bruyère, et partieuhère-' ment Plutarque, remplirent les soirées de l'hiver.' de 1720. Jean-Jacques qui; l'année précédente, s'était identifié avec les héros de ses romans, '.sc crut, avec PlutarqueitàntôtGrec et tantôtRomain.

, C'egt à ces lectures , ainsi qu'aux entretiens qui les suivaient , qu'il attribue cet amour de la liberté, '

■ Il (^t probable que l'un de ce» cuiaut» alla s'établir en Perse , et que ce Iti l le père de^clui qui vint a Pari» , no {rctvapn's la oiôrt de Jrau^J&Cfinm, cl dant '• M. de Gorancè» nOU' a ct>a.«CTvé ra^-enture. e • •

4 HISTOIRE DE i. I; ROUSSE Al) ,

cet esprit républicain, ce caractère fier ,et impatient du joug , dont il fut tourmenté toute sa vie.

. Ajnsi, à huit ans, celui qui devait rester si longtemps dan.'t l'obscurité était un enfant précoce. ‘

Il attribue son goût pour la musique au plaisir ■ qu'il trouvait auprès de la sœur de son père, qui , chantait agréablement. Ce goût devint ensuite une passion. , ' . ' .

Un«î affaire d'honneur oblige .son père de s'expatrier. Cet événement change toute la destinée de Rousseau qui, de ce moment, est abandonné à des gens indifférents. On le met en pension à Bossey. Il y pasîe deux années.

Pendant ce séjour, deux circonstances doivent être remarquées, quoique minutieuses en elles-mêmes; par l'influence quelles ont eue sur Rous- .seau. La première est l'effet que produisit Sur lui le châtiment infligé par mademoiselle Lamercier,

; et qui décida de ses goûts , de ses désirs , de ses penchants et de ses passions, dès l'âge de dix ans La seconde est la même punition , mais vigoureusement appliquée et infligée pour un délit ; dont il était innocent. C'était la première injustice qu'il éprouvait. Elle le rendit furieux, et lui inspira contre la violence et l'injustice une haine qui ne s'est jamais démentie.

Rousseau rapporte dans le second livre d'Emile ,

. vers la fin , une aventure qui lui arriva pendant son séjour à Bossey, chez M. Lamercier, et dont il est nécessaire de lire .le récit pour connaître '

X J«ib*7ac(|ues SC trompe en mettant lait au lieu de miel. « '

Digili/:

PHBMIERE l'ERIUUR.

U)ures'les particularités de son enfance. 11 s'agit de son expédition dans le temple pour y chercher la Bible, pendant la nuit;

des frayeurs qu'il eut; . de l'incident qui les fit cesser et lui rendit le con- 'iage. Nous croyons , quoiqu'il n'en dise rien, que le mobile principal qui le fit retourner sur ses pas fut l'amour-propre

Rousseau rend compte de plusieurs vols que sa gourmandise lui faisait faire , et tâche d'expliquer comment, ayant le plus grand mépris pour l'ai'i gent , et n'ayant jamais pris un sou ^ il est fripon de bagatelles qui le tentent, et qu'il aime mieux prendre que demander. Le seul vol d'argent qu'il ait, fait ilans sa vie est un billet d'opéra que lui dSsna ^ M. de Francueil, et dont il se fit rendre le prix en sortant de la^salle, avant que la toile fût levée. Ce n'était point un vol puisque le billet lui appartenait; mais, dit-il , moins c'était .un vol, plus c'était une infamie. M. de Francueil dut'eroire Rousseau perdu dans la foule; il ignora l'usage ' (pi il, fit de son billet; on ne l'â donc su que par» son aveii / ce qui n'empêche pas que le. reœrocHie , * ne lui soit encore adressé aujourd'hui par eus gen»"" * ■ ipii le traitent *d'i«/2tffic, après javoir raconté le. ' trait; car ici le coupable' exagèir tēlb'ment sa •“ faute, qu'il ôte à la luine toute possibilité de. l'envenimer. Supposons une circonstance que le rapprochement des. dates i-end très.s-vi-aisemblable ;

« Voy. tjDile, ic rock de rc«c aventure. Mous ne dejruus qu'iodiqot^

ne qui se trouve dana 1» «ruyres de Koiit>>caii' quç uoùs .«tippo^ons t*li< à U du* du lecteur. , ___ ' • '

G, HISTOIBE UE J. J. ROUSSEAU,

supposons» dis-je, que ce fait soit arrivé dans uuô des grossesses de Tliéi-èse , et lorsque JeanJac- • ques, qui ne recevait alors que sept cents livres d'hononiros de madame Dupin, était

dans iincsi tuation d'autitnt plus pénible, qu'il avait à sa charge la famille de Thérèse : supposons,, en un 'mot, qu'il 'n'eût pas le sou, serait-ce une excuse pour justifier le vol <Je remploi du billet?

On le retire de Itossey. .Il reste deux ou trois ans chez sou oncle, est ensuite placé chez le greffier pour apprendre le métier de procureur. Il s'en fait renvoyer pour entrer chez un graveur qui le maltraite de coups et d'injures. Ennuyé , dégoûté, il sC're-metà la lecture des romans, et épuise totite la boutique d'une loueuse de livres. Il en excepte les ouvrages licencieux qu'une Z>e//e dame de par le monde, dit-il, trouve incommodes , parce qil'on ne peut les lire que d'une main. Cette belle dame était Mademoiselle de Clermont. Le , vieux marquis de Ximénès racontait qu'un jour,

, cette princesse ayant demandé un ouvrage anui- *sant, on lui fit passer un livre de cette espèce. Elle le renvoya, en disant ; qu'U'était incommode, parce qu'on ne pouvait'le lite que d'une main. T^e prince de Ligne prétend que \a belledamc est la maréchale de Luxembourg, ce qui paraît plus vraisemblable.

La tante dont il est question dans ce livre, et qu'il ne nommé pas , est madame Gonceru , à qui Rous.seau , malgré l'insuffi.-sance de ses moyens, fit une pension ' . .

. < Con-eapott damee. Lettre» du ri juillet 17^4 et du 8 février 177».

HREMIÈRF. PERIODE.

,La distinction des enfants flu haut et du las vient des localités. Dans le dix-huitième siècle, on a construit à Genève de belles

maisons sur le coteau de Saint-Gervais.- C'est maintenant un quartier recherché. De là les gens du haut et les gens du bas. • ■ •

Rousseau termine le premier livre à sa sortie de Genève. Ici commence pour son historien une tâche fastidieuse. C'est de relever les inexactitudes de l'auteur de la Notice consacrée à Jean-Jacques dans la Biographie universelle de MM. Michand. Nous le ferons sommairement, en renvoyant aux preuves de détail que nous avons déjà publiées. Maltraité de son maître, M. du Commun, pour n'être pas rentré à l'heure accoutumée, il fut menacé d'un châtement plus terrible s'il récidivait. Il résolut de ne pas s'y exposer, mais sa vigilance fut mise en défaut. Il arriva aux portes de la ville au moment où Ton venait de les fermer. « Dans le premier transport de sa douleur, il mordit la terre, et jura de ne jamais retourner chez son maître. » Ce fait est raconté par son biographe de la manière la plus laconique. « Il s'évade, dit-il, pour courir après la fortune. » C'est une évasion d'un nouveau genre que celle où l'on prend tous les soins possibles, toutes les mesures imaginables pour rentrer chez soi. - - , •

Lrv. H. — nu mois de m.vrs i ai: mojs d'oc i orre

t Tonie xuix,]>. laG à 1 50. ' *

> OEmvrrs itufiriU'i <ie JtJ.RvuisseUf loinc II) j». 4iy*.— a roi. in-8'»,

» lie* P. D'.ipoilt.

8 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU, • .

DE LA MÊME ANNÉE. — Il rôde autour de Genève, arrive à Confignon, se présente à M. de Pontverre, curé, descendant des

Jcimeux gentilshommesde la cuiller. « C'était le nom d'une confrérie insti- « tuée en , dans uu château du pays de

O Vaud, où des gentilshommes, mahgeani de la «. bouillie avec des cuillers de bruyère, se vantè- (I rent d'en faire autant à ceux de Genève, qu'ils « mangeraient à la cuiller. Chacun pendit la sienne « à son cou , pour signal. Ils choisirent pour capi- « taine FYançois de Ponh'erre, sieur de Terny. Ils « dévastèrent les environs de Genève. En i530,

« leurs châteaux ftirent brûlés'. » Depuis cè temps, il n'a plus été question de ces gentilshommes. Jean-Jacques' aurait dû rapporter ce fait pour expliquer la qualité qu'il donne au curé de Confi- ' gnon. Ce curé l'adressa à madame de Warens, habitant Annecy. C'était en 1728, au mois de mars. Elle avait vingt-huit ans, et lui quinze ans - «t huit mois.' Dès qu'il la vit, il sentit pour elle un vif attachement et une confiance parfaite.

On l'envoie à Turin dans l'hospice des Catéchumènes; à peine en route, son père arrive; mais, apprenant que Jean-Jacques venait de partir, il retourne à Nyon, quoiqu'il eût la certitude de ' * joindre son fils à Chambéry. Rousseau croit qu'il eût poussé le zèle plus loin, s'il avait pu se passer • * du bien .de ses enfants dont il jouissait en leur absence. D'où il tire cette maxime utile, « d'éviter * les situations qui mettent nos devoirs en opposition

< Gtfrtrtÿ, pnr Jatob Spoo , edit de 1730,111-40, tome X, p. 190. ,

l>HF.MlkHli PÉKlÜDK.' ()

avec nos intérêts, et qui nous niontrenl notre bien <Ians le mal d'autrui , sûr que, quelque amour de la vertu qu'on y porte,

on faiblit tôt ou tard s'ins en apercevoir , et l'on est injuste , dans le fait , sans avoir cessé d'être juste et bon dans l'ame. .»

Il était nécessaire de noter ici cette maxime, parce que Jean-Jacques l'ayant adoptée plus tard , elle lui donna l'air bizarre et fou , comme il le dit lui-même. Ce fut cette . observation , dont il reconnaissait d'autant plus la vérité qu'elle lui était personnelle, qui lui fit prendre, en 1751 , le parti de réformer sa toilette , de ne plus aller dans le monde; et, plus tard, de s'en retirer tout-à-fait.

La petite caravane dont il faisait partie se rend, à pied, d'An-necy à Turin, dans sept à huit jours. Il prend un goût très-vif pour les promenades pédestres. ‘

Mis à l'hospice, il est catéchisé; il lutte, il combat pour changer de religion , et quoiqu'il n'eût que seize ans, il sentait la faute qu'il commettait : au lieu de reculer, il se croyait forcé d'achever par une mauvaise honte, se plaignant de manquer de force , quand il n'était plus temps d'en user. Il développe le sophisme qui le perdit, et ne dissimule aucun de ses torts. , ,

Nous passons rapidement sur l'aventure de madame Bazile, le séjour chez madame de Vercellis,.' polir nous occuper un moment du vol d'un rU- ,^ban rose et argent. Cette action inexcusable, quoiqu'elle n'ait évidemment d'autre motif que la honte, n'a été connue que par l'aveu de Jean-Jac-

10 HISTOIRE Uli'J. J. KOUSSKAU, . .

ifiées. lien exagère la noirceur : deux circonstances qui auraient dû atténuer une faute dont on a répété le reproche jusqu'à satiété. , • , ,

Quatre-vingt-dix-sept ans après cet événement ■ "

. arrivé en 17⁸, c'est-à-dire en 1805, le biographe de Rousseau
* substitue un couvert d'argent au ruban: « Des renseignements, toutefois, pris de- ' ' .

« puis long-temps , dit-il avec une admirable simp- « plesse, ont fait présumer que ce vieux ruban « était un couvert d'argent; selon d'autres versions,

« c'était un diamant. » Il y a , dans cette nonchalance /an/e l'accusation une perfidie remarquable. Il fallait, un siècle après le vol du ruban, faire dater de loin les renseignements: mais comme Rousseau n'a jamais confié son crime à personne , on n'a pu le connaître que par ses Confessions , c'est-à-dire soixante ans après que ce vol obscur avait eu lieu; c'était un peu tard pour prendre des informations ; et si l'on veut bien se rappeler que la scène se passe chez madame de Vercellis , dont les meubles furent vendus, les domestiques dispersés, parce qu'elle n'avait pas d'héritiers directs, on conviendra de l'impossibilité de prendre ces informations. Enfin, si l'on songe que l'objet volé ' ' appartenait à la femme de chambre, et non à la maîtresse; qu'il avait si peu de prix, qu'on ne lit aucune poursuite , ou appréciera l'accusation à sa juste valeur. De plus, on sera surpris de la distraction . . •

de l'accusateur qui oublie que M. de la Roche J⁸ .

neveu de madame de Vercellis, présenta

» Biographie Italienne, Uimc xxkUi, j», 1x6⁸. » _ .

PHE. HIÈRE PJÉRIOUE. II

Rousseau chez M. de Gouvoii , chef de la maison de Solar. Aurait-il pris quelque intérêt à un voleur de couvert d'argent, lui qui

avait été le juge du débat élevé à l'occasion du vieux ruban? Du reste, justice est faite maintenant de cette pitoyable accusation ^

Rousseau fait , dans ce livre , un tableau tellement cynique qu'il en est dégoûtant. Il est question de la scène qui se passa dans l'hospice des catéchumènes entre un Maure et lui. Il avait dit, quelques'pages; avant de décrire cette scène révoltante, que'n rien de lui ne devait rester obscur « ou caché, et qu'il donnait assez de prise à la « malignité des hommes par ses i-écits, sans lui en « donner encore par' son silence. » Certainement le silence eût été ceqt fois préférable au récit d'un ' fait dans lequel il h'a eu ni tort ni mérite. J'ai, réfléchi sur le motif qu'il pouvait avoir, et je suppose que , dupe de son système de tout dire, il a cru qu'on ne douterait pas de sa véracité, s'il avait le triste "courage de faire une pareille description, après laquelle, en effet, on peut s'atten.» dre à tout. Mais il s'est abusé, en se donnant un tort réel, et, dans cette circonstance, il s'est plus exposé à la justice de ses lecteurs qu'à leur malignité." ■ • '

Liv. .III. DU MOIS DE KOVE.MBRE I.^aS A CELUI

d'avril 1731. — Pendant qu'il reste cinq ou six se-

» Voycï à la üa de cet oirrogc une note détailtce lur le inant-gc eraplou* >ponr accréditer la suJntitutioa du rouvert au robaa. cl les singulières dccoo-

la lïlSTOIUK f>F J. J. KOrsSKAU,

maiiios sans occnpalion, il a tics ciilh-cticiis avec M.Gairnc, pn'ccptciirtles enfants ilu conitctle Mcllarêtle, et l'un des deux modèles du Vicaire Savoyard. Dans le préambule tle la faineust^ prt)fession de foi qui fait partie du, quatrième livre d',^/nty£'»

Jean-Jacques décrit la situation où il se trouvait en Piémont à cette époque', et rend compte de ses sages entretiens. C'est lui qui lui apprend qu'il valait mieux avoir l'estime des hommes que leur admiration, et qu'en général, si l'on consultait le fond de son cœur, on voudrait plutôt descendre que monter.

Il entre chez le comte (Ugoit von, dont le fils lui enseigna la langue italienne. 11 paraît qu'on voulait le former, pour s'en servir dans la carrière des ambassades que parcourait la maison de Solar. Mais, après avoir répondu aux soins que l'on prenait de lui, U se laisse déranger par un courrier genevois, nommé Bade, et décampe avec lui, à près de dix-huit ans, au moment où l'on allait sérieusement s'occuper de sa fortune.

Il retourne près de madame de Warens, qui habitait encore Annecy; et dans ce second séjour chez sa bienfaitrice, il fait des lectures instructives. On prononce, Une seconde fois, qu'il est treshonné. Il explique les motifs qu'on pouvait avoir de le croire : c'était la lenteur de sa conception et ^ de ses idées, etc.; défauts auxquels l'embarras lui faisait ajouter quelque sottise par l'obligation où

> N OU5 rincliquio^s, jurcc qu'il DotiA nécc^irede cc morccauaTec

le 3*^ livre des Con/ntion*, (tour bien ruuiatre l'iutcar.

PREMIÈRE PÉRIODE." . . '- l3 , il so croyait être de parler cipaud il fallait se taire., .il Cil cite un trait qui prouve en effet une étrange" distraction '. . . .

On le met au séminaire d'Annecy. H y est instruit par M. Gâtier antre modèle du Vicaire Savoyard ; mais il s'y occupe de mu-

sique, en-* reçoit des le- • eons du professeur des enfants de
chœur de la cathédrale, qui s'appelait Le Maître. Au mois de fé-
vrier(1730)arrive Venlure, dont Rousseau s'engoua bientôt. . , ■

Dans la semaine sainte, M. Le, Maître, pour se venger de
quelques duretés que lui dit un chanoine, décampe nuitamment
d'Annecy, accompagné de Rousseau, d'après l'ordre de madame
de Warens, qui voulait l'éloigner de Venture. Il était depuis un an
à Annecy. - ,

M. Le Maître, que l'excès du vin avait rendu épileptique,
éprouve à Lyon un violent accès de cette maladie. Saisi d'effroi ,
Rousseau , le seul ami' sur lequel il dut compter, l'abandonne et
disparaît L ■ ' . .

Rousseau , vers la fin de ce livre, fait remarquer qu'il écrit de
mémoire; que ce qu'il va raconter <lans le livre suivant est entiè-
rement ignoré; que, n'ayant point de matériaux, « il est difficile
que,'

« dans tant d'allées et de venues, dans tant de

1 Les <ieax dames qu'il ne nomme pas , cl qni cuient avec M.
le doc de Gon> tant, sont les maréchaes de Loxernhoorg et de
Mirepoix. ^

> Abbé Faussigruran , dit Ronaaeen : c'est^ÀHlire ne dans le
Faucigny^ petite proTÎDce de Savoie. . > * *

3 Cest le troisième aven pénible. Les termes dans lesquels il
les lait n'atténuent jamais a Hante. 4,

. I. ^' HISTOIBE UE J. J. ROUSSKAtJ, '

« déplacements successifs, il ne fasse pas quelques O transpositions de temps et de lieu; » mais qu'il, est sûr d'être exact et fidèle dans le récit des faits.

Il revient à Annecy et ne retrouve plus madame de Warens. Il n'a jamais su le secret de ce déjart. Ce qu'il a cm entrevoir est que, dans la révolution caust'e par l'abdication du roi de Sardaigne, elle craignit d'être oubliée, de perdre sa pension, 'et voulut, par l'entremise de M. d'Aubonne, en obtenir une du roi d(" France.

L'abdication nous donne un moyen d'établir l'ordre chronologique. Elle eut lieu le 7 septembre 1730.

■ Il faut supposer que M. Maître et Rousseau étaient sortis d'Annecy au mois d'avril précédent, et, dans ce cas, ce dernier ne serait pas retourné de suite dans cette ville; ou qu'ils n'en partirent ' que vers Pâques 1731. Alors c'est moins de l'abdi- * cation que des efforts faits par Victqr-Amédée pour remonter sur le trône, dont J. J. veut parler. Ils eurent lieu quelques mois après l'alulication. Je pense que c'est l'opinion qu'il faut adopter.

Ainsi Rousseau serait parti d'Annecy en" avril 1731 pour y rentrer presque aussitôt. D'où l'on voit que sa dix-huitième année n'était pas encore révolue ■ lorsqu'il revint de Turin. Mais il y a une autre-, , difficulté : en Rousseau donna au P. Bou-

..det, chargé de recueillir des renseignements sur W.'Bernex, un certificat par lequel il attestait avoir vu, au mois .de septembre lyaq, celui-ci faisantun miracleà Annecy. Or, d'après.son calcul.

bftioo<jle

PREMIÈRE PÉRIODE. . 15

il aurait passé cette aimée en Piémont; U faut ■ ilonc,tle toute néce.ssité, reculer le miracle, ou. n-cluire la durée de son séjour eu Piémont. C'est le parti auquel on doit s'arrêter.

Un mot .sur la fontaine de Héron, dont il est question dans ce livre, n'est peut-être pas inutile.

Cette fontaine, inventée par un mathématicien d'Alexandrie, et perfectionnée jwr Nieuwentit, est composée de deux ba.ssins bien fermés, c[ui communiquent par un tuyau. On remplit de vin le bassin supérieur. En mettant de l'eau dans l'autre, la pression de l'air fait jaillir le vin en forme de jet,.de manière qu'on a l'air de changer l'eau en vin. Cette fontaine pîerdit Jean-Jacques, et lui fit abandonner une carrière dans laquelle U aurait eu des suc- cès, comme on le verra dans la suite.

Ijv. IV. nu MOIS DE MAI 1731 AU PRFNTEMPS

DE 1733. — Il attend des nouvelles de madarni* de 'Warens à Annecy. Pendant oe séjoiu", il n'y a de remarquable que la partie de campagne avec inesdemoisellés Callay et Graffenried, . dont il a conservé long-temps le souvenir. • /

Chargé de conduire la Merceret à Fribourg, il passe par Genève, voit .son père ^ fîyoii,et se rend de Fribourg à I.ausanne, où, sous le nom de Vaussorc, il montre la musique sans savoir déchiffrer un. air. Il donne, chez M. de Treytorens , ce concert fa- meux oi'i l'on aurait bien vonlu se boucher les or&Ûcs. Il fait mie epurse à Vcvav , patrie de madame de Warens', ' et dont l'aspect

ic) ■ ÛlSTOIIIK DK J. i. ItOUSSEAU,

lui laisse des impressions qu'il a retl-acéeS dans la ,

JYoiwellc Héloïse.

Il passe riiiver de lySi à> 173a à Neufcliâtel, où il continue de donner des leçons de musique, qii'il fuiissait jwr apprendre et la montrant. Il ■l'ait la connaissance d'un archimandrite , avec lequel il va successivement à Fribourg, à Berne, à Soleurc, ou M. d(^ Bonac, ambassadeur de France, ' • le retient ' et l'envoie à Paris pour être mentor de M. Godard , qui ejitrait très-jeune au service.

Il fait la* route à pied. L'impression désagrt^le •qu'il reçut en entrant à Paris par le faubourg .Saiut-Marceau n'a jamais été entièrement détruite jwir la magnificence réelle qu'il trouva depuis dans cette capitale.

Il compose contre le colonel Godard une satire qui n^a pas été conservée. (Test la seule qu'il ait faite. • •

Apprenant que madame de Warens était retournée en Savoie, il repart à pied de Paris.

Égaré dans sa route, il i-eçoit l'hospitalité d'un paysan, forcé, par les -lois fiscales, de paraître mourir de faim pour éviter sa ruine. G'est à l'effet que produisit en lui cette vexation , qu'il attribue le germe de celle haine inextinguible contre les oppresseurs du peuple.^ ■

Après quelque séj'our .à, Lyon, il arrive chez madame de 'Warens t qui venait de' se fixer à

' Il échoit pour le .secreôtire d'a<nl>a5&ade » M. de U Martiaifre, le récit de «•s avc«turc5 qui a été coo^rre aa tniniatère de* affaires étraugém. Ifoua ravom ŪHté/é dans le Recueil do Ofwprt'.s y. tome If P* 3. *

PBEMIÈRE PÉRIODE.

Chambéry. Elle le présente à l'intendant-général , qui lui donne un emploi dans le cadastre.

Liv. V. DU PRINTEMPS DE 1733 A.U MOIS DE SEP-

TEMBRE 1736. — Rousseau fixe à l'an 173a son retour à Chambéry et dit qu'il avait près de vingtun ans. Ce doit donc être en 1733, puisqu'il était né en 171a. D'ailleurs il nous donne un moyen sûr de rectifier son erreur, en disant que quelques mois après son arrivée la France déclara la guerre à l'empereur, et que l'année française filait en Piémont pour aller dans le Milanais. Or, cette déclaration eut lieu le 10 octobre 1733. Il y eut dans le mois de novembre des événements militaires près de Milan; ainsi les Français devaient passer par Chambéry^ à la fin d'octobre. C'est à cette circonstance (qui lui fit lire la vie de nos anciens capitaines) qu'il attribue l'origine de son amour pour la France. — Il prend la musique dans une telle passion, qu'il néglige tout autre travail, et se démet de son emploi, après l'avoir occupé moins de deux ans.

Il donne des leçons de musique, et compte parmi ses élèves des femmes appartenant aux premières familles du pays. Répandu dans le monde, il y trouve des écueils. Pour l'en garantir, madame de Warens le met au fait, et afin de rendre l'instruction complète, elle joint la pratique à la théorie (1735).

Elle lui donne des maîtres d'agrément, qu'il abandonne bientôt après quelques mois de leçons sans progrès.

Toujours bcciiipée de prpjets, madame de Warens en conçoit enfin un qui pouvait être utile : c'était de faire établir à Chambéry un jardin royal de plantes avec un démonstrateur appointé. Ce devait être Claude Anet. Si ce projet eût reçu son exécution , Rousseau serait devenu botaniste , démonstrateur à son tour, et nous n'aurions jamais entendu parler de lui. Mais Claude Anet mourut, et le projet n'eut pas de suite.

Jean-Jacques hérite de l'habit de Claude, avec un plaisir qu'il ne dissimule j>as, et qui augmente les larmes de madame de Warens. « Ces précieuses « larmes, dit Rousseau, lavèrent jusqu'aux der- « nières traces d'un sentiment malhonnête : il n'y « en est jamais entré depuis lors. »

Il (ait un voyage à Be.sançon pour prendre des leçons de composition de l'abbé Rlauciard : en chemin, il va voir ses parents à Genève et son père à Nyon.

Sa malle ayant été confisquée par les commis des douanes pour un pamphlet qu'ils trouvèrent dans la poche d'un habit, il fut obligé de revenir à Chambéry. On établit dans cette ville des concerts publics dont il fit partie.

Il met ces événements à peu près à l'époque où l'année française repasse les monts. Le.s préliminaires de la paix furent signés le 30 octobre 1735. Ainsi c'est dans l'hiver suivant que ces concerts eurent lieu.

Parmi les personnes avec lesquelles J. J. faisait de la musûpie, était M. de Conzié. Mais ils cau-

PREMIERE Pl^RIODE. IQ

salent de littérature et, lisaient ensemble la correspondance de Voltaire et de Frédéric. Rousseau donne une date certaine en disant que Frédéric venait de monter sur le trône. Or, ce fut le 1^{er} juin 1740. Il a donc fait une transposition de temps. Mais il y en a plusieurs autres dans ce livre, et nous donnerons, dans la suite, tous les éclaircissements que nos recherches nous auront procurés.

Jean-Jacques suppose que les lettres philosophiques de Voltaire parurent après sa correspondance. C'est une erreur. La première édition est, suivant M. Beuchot, de 1734; mais sa correspondance, qui commença le 8 août 1736, finit le 18 mai 1740. Frédéric cessa d'être prince royal pour succéder à son père le 1^{er} juin suivant. Ainsi Jean-Jacques a pu lire en 1735 les lettres philosophiques, mais non sa correspondance. Comme il écrivait ces détails trente ans après et de mémoire (en 1766), il n'est pas étonnant qu'il ait commis ces erreurs qui, d'ailleurs, sont peu importantes.

Il fait plusieurs voyages à Genève, à Lyon, à Nyon, tantôt pour son plaisir, tantôt pour les affaires de madame de Warens.

Dans un de ces voyages il vit en 1734, à Genève, M. Barillot et son fils sortir de la même maison, tous deux armés, attachés à deux partis différents, et pour se trouver opposés l'un à l'autre. Frappé de ce spectacle affreux, il jure de ne jamais tremper dans aucune guerre civile; il fut

ao

fidèle à son serment dans une occasion délicate'.

, « ' près de trente ans après. Il passe deux ou trois

ans de cette façon, entre la musique, les projets, les voyages, etc. Un accident, sur lequel nous reviendrons, le rend aveugle pendant quelque temps. Ensuite sa santé s'altère. Il est absorbé successivement par la musique, les ébèques, l'étude. Il mettait de la passion dans tout. Il devient mélancolique, tombe sérieusement malade. Les soins de madame de Warens le tirent d'affaire. Il guérit, et tous deux vont habiter à Charmes, campagne près de Chambéry. Ils y allèrent à la fin de l'été de 1763. C'est plus particulièrement dans les cinq et sixième livres que Jean-Jacques a fait (les transpositions. Lui-même indique quelquefois le moyen de les reconnaître et de les rectifier, ainsi que nous l'avons fait observer à propos de l'abdication de Victor-Arnède. Ses transpositions ne nuisent point à la véracité de l'auteur quand les faits sont exacts; elles prouvent seulement que sa mémoire se charge difficilement de dates; et celle de Jean-Jacques, sur cet article, résistait à tous ses efforts. Il apprenait même, comme il nous le dit, avec des peines incroyables, des fragments de Virgile, qu'il oubliait aussitôt, malgré le charme qu'il trouvait dans la poésie du chantre d'Enée.

Il y a, dans le cinquième livre, dont le récit s'arrête à l'automne de 1736, des événements qui

» Dans les trois premiers livres de 1763 et 1764. Voy. ci-après l'appendice du livre de Confestiot, X,

PREMIÈRE MÉRIÈRE.

ne se sont passés qu'en 1763. Tel est l'accident qu'il raconte à la fin de ce livre, et dont il faillit à devenir victime. Il est constaté par un testament récemment découvert à Chambéry et que M.

u4ntoine Métrai a publié dans l'été de 1820. En voici un extrait :

*

« L'an 1787 et le 27^{de} de juin, après midi, dans « la maison du seigneur comte de Saint-Laurent, «contrôleur-général des finances de S. M. , où « habite dame Françoise-Louise de la Tour de « Warens , par devant moi , notaire collégié , soq^

« signé, et en présence des témoins sous-nommés, «s'est établi le sieur Jean-Jacques , fils du sieur « Isaac Rousseau, natif de la ville de Genève, ha- «bitant à la présente ville, lequel, détenu dans « son lit par un accident qui lui est arrivé cejour- « d'hui, néanmoins sain de ses sens, mémoire et « entendement, ainsi qu'il a apparu à moi, notair^, « et témoins, par la suite et solidité de ses raison- « nements, considérant la certitude de sa mort et « l'incertitude de son heure, et qu'il est près d'aller « rendre compte à Dieu de ses actions, a lait son « testament comme ci-après; premièrement s'est « muni du signe de la Sainte-Croix, éjc. , donne et « lègue aux révérends pères Capucins , aux rév- « rends pères Aiiigustins et dames de Sainte-Claire, « à chacun desdits couvents , la somme de seize « livres pour célébrer des messes pour le repos de « son ame. Il lègue et délaisse à son père sa légi- « time , telle que de droit dans tous ses biens , le « priant de s<' contenti;r de ladite légitime, et est

niSTOIHE DE J. J. ROUSSEAU,

«c obligé <iü donner le surplus de ses biens, soit par « reconnaissance pour ses bieniàitcurs, soit pour « payer ses dettes ; il donne au sieur Jacques Ba- « rillot, de la ville de Genève, outre ce qu'il hii « doit, la somme de cent livres; exhorté ledit tes- « tateur de faire quelques legs aux hôpitaux de la « sacrée religion des

Saints Maurice et Lazare , K aux hôpitaux de la présente ville et province, a c(répondu que scs facultés ne lui permettaient pas « de faire aucun legs, et au surplus il a fait, créé « et institué et de sa propre bouche nommé pour «wn héritière, ladite dame François-Ix)uise de «La Tour, comtesse de Warens, la priant très- « humblement de vouloir accepter son hoirie, « comme la seule marque qu'il lui p>eut donner de « la vive n'connaissance qu'il a de scs bontés, vou- « lant que le présent soit son dernier testament, « et que, s'il ne [leut valoir comme testament, il «vaille comme donation, à cause de mort et par « tous autres moyens qu'il pourra mieux valoir, « prii^nt les témoins ci-après nommés, connus et « appelés par ledit testateur, d'en porter témoi- « gnage ; et par ces mêmes présentes , s'est établi «et constitué le- dit sieur Rousseau, lequel, pour '« l;i décharge de s;i conscience, déclate devoir à « ladite dame François-Ix)uise de La Tour de « Warens, absente, moi, dit notaire pour elle sti- o pillant et acceptant la somme de deux mille « livres de Savoie pour sa pension et entretien « que ladite dame lui a fournies depuis dix années, « la- quelle somme ledit sieur Rousseau promet lui

PREMIKRB PÉRIODE. r3

«payer, si Dieu lui conserve vie, clans six mois « prochains. Confesse de plus avoir passé une « promesse de sept cents livres, en faveur du sieur O Jean-Antoine Charbonnel, pour argent prêté et « marchandises livrées. »

Ce testamiént fut passé devant M. Claude Morel, procureur au sénat; M. Antoine Bonne, de la paroisse des Échelles; de Jaccpies Gros, de celle de Vansy , habitants de Chambéry ; ^honorables Antoine Bonnau , Pierre Catagnole , Pierre George, cordonnier, et d'Antoine Forraz, de la paroisse de Bissy, tous habitants de la

même ville , témoins requis. Il est terminé par ces mots : « Ledit sieur « Rousseau n’a pu signer à cause de l’accident « qui lui est arfvé, ainsi qu’il a apparu à moi , « notaire et témoin, par l’appareil mis sur ses « yeux. » Signé Rivoire , notaire.

L’éditeur de ce testament a fait , en le publiant, des conjectures et des observations sur lesquelles je dois m’arrêter un moment. La première est qu’il suppose que l’accident en question était une chute. « Rousseau, dit-il, venant de donner à « Chambéry une leçon de musique, se précipita « du sommet jusqu’au bas d’une rampe de degré « de bois longue et rapide : il se fracassa la tête. « Le chirurgien le fit transporter dans son logis, « chez madame de Warens , lui mit le premier « appareil , et lui banda les yeux. Rousseau se crut « perdu, fit appeler un notaire et des témoins, et « leur dicta .son testament. »

M. Métrai ne donne aucune preuve de ce fait

a4 HISTOIRE DE J. I. ROUSSEAU,

c’est-à-dirc de la chute prétendue, et je propose de substituer à cette version un témoignage que je regarde comme incontestable. C’est celui du patient ; le voici : « Je voyais à Chambéry un ja- « cobin, professeur de physique, bon homme de « moine dont j’ai oublié le nom , et qui faisût sou- « vent de petites expériences qui m’amusaient ex- « trêmement. Je voulus, à son exemple, et aidé « Itccréations mathèmiUiquesd’Ozanam, faire tic « l’encre de sympathie. Pour cet effet, après avoir « rempli une bouteille plus qu’à demi de. chaux « vive, d’orpiment et d’eau, je la bouchai bien. H L’effervescence commença presque à l’instant très- « violemment. Je courus à la bouteille, pour la « déboucher, mais je n’y fus pas à temps, elle me « .sauta au visage comme^une

bombe. J'avalai de « l'orpiment, de la chaux, j'en faillis mourir. Je « restai aveugle plus de six semaines, et j'appris « ainsi à ne pas me mêler de physique expéri- « mentale stins en savoir les éléments. » Confess. , liv. V, vers la fin. «

Ce récit me paraît s'appliquer beaucoup mieux à l'état du malade qui wait un appareil sur les yeux, qu'à une chute dans un escalier, et je suis étonné que M. Métrai n'ait pas été frappé, comme moi, de la coïncidence des deux situations ; c'est-à-<lire de celle dans laquelle le notaire représente Jean-Jacques, et du tableau q^e fait celui-ci des résultats de .son imprude)^. Il me semble que , s'il n'adoptait pas le récit de Rou.s.seau, ij.,en devait, au moins, faire mention. Je ne dois pas lais-

ser passer les observations que fait l'écriteur du testament sur les dispositions du malade, qui se croyait à l'article de la mort. «C'est, dit-il, un « spectacle digne d'attention , de voir Rousseau , « les, yeux cachés à la lumière, faire le signe de la B croix , recommander son ame à Dieu , invoquer « ses patrons , protester de vivre et mourir dans la « religion qu'il avait adoptée, al qu il changera par « la suite; faire des legs à des religieuses, à des « capucins, à d'autres moines.. ^ Souvent on ren- « contre chez des hommes de génie des contra- « dictions inexplicables : leurs ceieaux ressemblent à ces machines qui se dérangent d'autant « plus facilement, (ju'elles ont un plus grand degré de perfectibilité. Peut-être le génie touche- « t-il à la folie. » *

Nous devons rappeler que le signe de la croix , l'invocation des saints , etc., entraient dans la formule en usage à cette époque; que Jean-Jacques, ayant fait à seize ans, à la religion catholique, le sacrifice de la sienne, à laquelle il revint ensuite, devait satisfaire à ces formalités; qu'en 1737, Jean- Jacques n'était

pas l'homme qui jiarut en 1760; qu'il ne pouvait être dans \\na, contradiction inexplicable que postérieurement à cette époque, et depuis sa métamorphose. C'est dans des accusations de cette espèce qu'il ne faut pas confondre les temps, comme on l'a fait, ainsi que nous le prouverons en examinant l'abandon de ses enfants

* Oo ft dit : il rtcommande dVierer 9c» co/anU, il en lait on d«roir/et

16 HISTOIRE OB I. J. ROUSSEAU,

Nous ne pouvons qu'applaudir aux autres observations de M. Métraï. « Religion , tendresse fi- « liale, reconnaissance, amitié , bonne foi, tout se « trouve dans le testament de Rousseau , égale- « ment l'oeuvre de la vertu et du devoir. Mais ce « qui s'y trouve plus particulièrement , ce sont les « preuves d'une affection profonde pour madame O de Warens. » Ces preuves d'une reconnaissance qui ne s'est jamais démentie se retrouvent dans la correspondance Supposer que Jean-Jacques ait eu l'intention de déshonorer sa bienfaitrice par le récit de ses faiblesses , c'est ne pas le connaître ; disons mieux, c'est le calomnier. U a donc attaché à ses révélations une autre idée que celle que nous y mettons nous-mêmes. M. Métraï repousse cette accusation avec énergie. Madame de Warens , étant, comme le remarque l'éditeur du testament, perdue de réputation par sa conduite dissolue, ne pouvait recevoir aucun tort des récits de Rousseau. a Celui-ci la relève de cet état d'avilissement , « ne parlant de ses faiblesses que pour mieux faire « ressortir des vertus ignorées. »

Toutes les concessions que je demande se réduisent à celle-ci. 11 faut, pour juger des intentions de Jean-Jacques , entrer dans

ses idées , dans sa manière de voir. On peut bien le combattre,

mis les siens à TbApitnl. Quelle conpdlle contradiction! Il fnllnit dire, J«*n- Jacqncf a placé tes cnfântA à ThApitalf et, tourmenté de remords, pleurant amè> rtment m il a prescrit aux pères d'élerer leurs enfanta. Dana cette marclM U n'y a pas de contradiction. On en ^t naître gretnitement nne en interrertii» saot Tordre des érénements.

^ L..ettres dn iz férriet

L'attaquer, tâcher de prouver qu'elle ne valait rien ; mais on ne peut nier que Rousseau ne l'ait eue, et, dès-lors, la question se réduit à en examiner les conséquences. Se déduisent-elles du principe , Jeai^ij^cques est de bonne foi. Sont-elles opposées à 9^(ptÎDcipe, c'est alors un imposteur. On doit se rappeler la première confidence que lui fit Thérèse, l'indifférence avec laquelle' il apprit d'elle qu'un autre avait eu ses premières faveurs, et cette singulière exclamation : « Âh ! nn Thérèse, je suis « trop heureux de te posséder sage et saine, et de « ne pas trouver ce que je ne cherchais pas ! » (Conjess. , liv. VII.) Quand on pense ainsi , ïon est disposé à considérer les écarts de madame de Warens sous un point de vue particulier.

Il est nécessaire de rappeler les époques de l'histoire de Genève, auxquelles Rousseau fait allusion, parce que leur date sert à constater celle des événements qu'il raconte, soit dans ce livre, soit dans le suivant. Ainsi, i°, le 6 décembre 1734, U y eut dans cette ville une grande émeute. Le peuple prit les armes, et se souleva contre les conseils qui le gouvernaient II y avait, depuis plusieurs années, une gratide fermentation, à l'occasion de plusieurs décrets rendus par les magistrats^ en 1714 et 1715, pour augmen-

ter les fortifications de la ville, et, dans ce but, pour lever les impositions, sans lesquelles on n'aurait eu aucun moyen d'exécution. Les citoyens prétendaient que le peuple devait être consulté pour une affaire de cette importance. Le gouvernement avait d'abord né-

HISTOIRE; DK J. J. ROUSSEAU,

gligé ces plaintes; mais, au mois de mars, les syndics furent autorisés à prendre quelques précautions pour contenir le peuple. Ils firent faire des visites dans l'arsenal pour mettre les armes en état, et des réparations aux portes. Le peuple alarmé dénuida la déposition des magistrats. Les conseils résistent, et soutiennent les syndics qui n'avaient agi que par leurs ordres. Enfin, le 6 décembre, la sédition est si dangereuse, que les magistrats déposent leurs confrères pour apaiser le peuple. Cette mesure remit momentanément le calme dans la ville.

a" En 1737. Les troubles, depuis trois ans, avaient recommencé à diverses époques, mais sans mettre la république en danger. On avait puni par un jugement trois habitants qui étaient considérés comme y ayant pris la part la plus active. Le peuple se souleva pour leur défense, et le sang allait couler, lorsque M. de la Closure, résidant pour le roi de France à Genève, offre aux magistrats la médiation de son souverain, de concert avec les envoyés de Zurich et de Berne. Cette médiation étant acceptée, le comte de Lautrec est choisi pour travailler à cette pacification. Il se rend le 18 octobre à Genève. Sa présence empêche d'en venir aux mains. Les conférences durèrent plusieurs mois.

3" Enfin, le 8 mai 1738, le comte de Luttreck, assisté des envoyés représentant les cantons de Zurich et de Berne, ayant fait

un projet d'accommodement entre la bourgeoisie de Genève et
scs

PREMiJ'BE PÉRIODE. 29

magistrats , el un règlement général pour remédier aux incon-
vénients qui avaient causé les derniers troubles , présente ce ré-
glement au conseil-général de la ville, assemblé en corps, dans
l'église Saint-Pierre. Le conseil l'adopte, l'approuve-, en ordonne
l'insertion dans les édits, pour servir de loi fondamentale et per-
pétuelle. Après cette pacification, le comte de Lautrec rest*, pen-
dant plus d'un mois , à Genève , potir s'assurer des effets de cette
mesure, et repart le a» juin. La république envoya des députés
pour remercier le roi de son intervention. Ils furent reçus le 19
juillet.

Liv. VI. — DD MOIS DE SEPTE.MBHE lySb A 1,'ÉTÉ DI

17^1. — Jean-Jacques prétend que le temps qu'il passa aux
Cliarmettes est le plus heureux de .s;i Aie. Sa santé , cependant,
ne s'y rétablit point. Un accident, ou plutôt une révolution dont il
décrit le.s effets singuliers, plutôt qu'il n'en explique les causes ,
le rendit malade. Il donne quelques détails sur la religion de ma-
dame de Warens, ipii prétendait « qu'il n'y aurait point de justice
en « Dieu d'être juste envers nous, parce que, ne « nous ayant
pas donné ce qu'il faut pour l'être, « ce serait redemander plus
qu'il- n'a donné.,»

Us retournent passer l'hiver à Chambéiy. Jean- Jacques se
livre à des lectures sérieuses, avec le secours de M. .Salomon,
dont la conversation était très-instructive.

Au printemps de 17⁸⁷, ils vont aux Charmettes. Jean-Jacques essaie plusieurs méthodes pour mettre de l'ordre dans ses études. Pendant l'hiver qu'il

30 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

il passe à Chambéry', il prend du goût pour l'histoire de la musique. Au mois d'avril 1738, il se rendit à Genève, où son père se trouva de son côté, pour liquider la part de la succession qui revenait à Jean-Jacques. Les citoyens étaient, dit-il, occupés du grand projet qui eut lieu quelque temps après. Le 8 mai 1738, le marquis de Lautrec, ambassadeur de France, et les députés de Zurich et de Berne, terminèrent les différends qui existaient, depuis quelque temps, entre les magistrats et la bourgeoisie. Il est probable que Rousseau veut parler de cet événement.

Il rapporte à madame de Warens les fonds qu'il avait touchés. L'altération de sa santé augmente : il s' imagine avoir un polype au cœur. Afin de le guérir, il part pour Montpellier. C'était dans le mois de septembre.

Nous avons suivi littéralement la chronologie telle que Rousseau l'indique. L'automne de 1786 aux Charmettes; l'hiver à Chambéry ; le printemps, retour à la campagne, qu'on n'abandonne qu'à la fin de l'automne de 1737, pour passer encore à Chambéry l'hiver, à la fin duquel il fait un voyage à Genève. Il en indique si bien l'année, qu'il parle d'un événement qui doit dissiper tous les doutes, et dont l'histoire a conservé la date précise (la pacification de Genève). Cependant, tout ce calcul est erroné, si la date des lettres qu'il écrivit pendant son voyage de Montpellier ne l'est pas. Toutes portent le millésime 1737, tandis qu'elles devaient avoir été écrites en 1738. Ce qui précède

PREMIÈRE PÉRIODE. 31

et ce qui suit le prouverait, si la date de ces lettres n'était pas aussi précise, et si nous n'avions vérifié diverses circonstances •, qui démontrent que ce voyage eut effectivement lieu en 1737.

Dans sa route, il rencontre madame de Lamage et d'autres dames avec lesquelles il voyage. On lui demande son nom. Il prend celui de Dudding, se dit Anglais et jacobite. C'était la seconde fois qu'il changeait de nom ; ce ne devait pas être la dernière.

Amours de voyage entre madame de Lamage et lui. Il doit aller chez elle à son retour de Montpellier. Il refuse l'argent quelle veut lui donner, quoique sa bourse ne fût pas bien garnie.

Il part de Montpellier vers la fin de novembre, après six semaines ou deux mois de séjour. Cette indication contrarie encore les lettres, dont la dernière, écrite de cette ville, est-elle du 14 décembre.

Il avait promis à madame de Lamage d'aller chez elle. Le souvenir de madame de Warens, le remords qui en est la suite, le tourmentent dans la route. Il hésite entre le devoir et le plaisir. Le premier l'emporte, non sans quelques regrets ; mais il éprouva la satisfaction qu'on goûte à mériter sa propre estime. C'est, dit-il, la première obligation qu'il ait eue à l'étude. Content de lui-

I Entre autres celle-ci : leao^acfpies, dans sa lettre & madame de Waïms, datée de Grenoble » le 13 septembre 1737, annonce qu'il doit arriver à Montpellier » mercredi 18 du même mois » et nous avons vérifié l'exactitude de cette indication. Il faut donc supposer que Jean-Jacques s'est trompé ; que ce n'est qu'après ce

vo]pa^ qu'il se rendit à Genève » pour toneber la succession de sa mère ; qn'il a fait one Iranqiosiiion dans son récit» et que te vojago de Genève suivit œlni de Montpellier» au lieu de le précéder» comme il le raconte.

‘3a niSTÔiRE DE ». J. RoussFAi,;

même, <lii témoignage «le sa conscience , «lu sa- • criBco qu'il faisjiit, il esp'rait en recevoir le prix auprès de madame de Warens. Il se presse :

il arrive tout ému, et trouve sa place prise Ses

idées, ses sentiments sont bouleversés. «Ce moment « fut affreux; ceux qui le suivirent furent toujours « sombras ; jeune encon;, ce doux sentiment rie « jouissance et d'espérance qui vivifie la jeunesse ^ « le quitta pour jamais. L'être sensible fut mort à

« demi. » Madiune de W-arens lui fait entendre que la même intimité, dam tous les sens, régnerait toujours entre eux , et que ses droits , quoique partagés , demeiu-eraient les mêmes. Ne voulant point l'avilir, aimant mieux l'honorer que la posséder, il prend la résolution «le renoncer à elle, et il la tint avec constance.

^ « .\insi commencèrent à germer avec les mal-

« beurs, les vertus, dont l;i semence était au fond « de son ame, «pie l'étude avait cultivées, et qui ■ « n'attendaient pour «*clore «pie le ferment de O l'adversité. »

Il ajoute à la r«*solutioii de renoncera madame de Warens celle de former .son rival et de le rendre digne d'elle; mais il n'y avait pas d'étoffe, et ses soins furent perdus. .

Madame de Warens se refroidit pour lui , parce qu'il commettait un crime impardonnable aux yeux d'une femme, c'est d'en poiteoir jouir et de nen rien faire.

Il se sent isolé; la vie lui est insupportable : il forme le projet de quitter la maison , le commu-

niqué à madame de Warens, qui le favorise, et, par suite de ses démarches, il entre chez M. de * Mahly , grand prévôt de Lyon , en qualité d'instituteur de ses deux enfants. Il y reste une année, pendant laquelle il apprit, à n'en pouvoir douter, qu'il n'avait pas les talents nécessaires pour être précepteur. Il arriva chez M. de Mahly à la fin du mois d'avril 1740.

En 1741, il revient aux Charmettes, trouve « madame de Warens aussi froide et les mêmes sujets de dégoûts et d'ennui. Il inventa un nouveau système pour noter la musique, croit sa fortune faite, et se met en route pour Paris. C'était vers le milieu de l'année 1741-

Madame de Warens, dont il se sépare pour ne plus la revoir qu'une fois (en 1754), ayant été la cause de reproches sanglants adressés à Rousseau, ^ nous devons faire, à son sujet, quelques observations. 11 n'est peut-être pas de contradiction aussi choquante que celle qu'offre une jeune femme * belle, riche, considérée, adorée même dans son pays, abandonnant ce pays, sa famille, ses amis, sa fortune, tout enfin pour se convertir à la religion catholique, et bientôt être le ^ caudale de cette religion , en violant tous les jours <le sa vie l'un de ses préceptes les plus recommandés.

- Son exemple prouve que, même en matière de conversion, il ne faut pas juger d'après les apparences. Elle abjura à Évian, le 8

septembre 17⁶.

Les habitants de Yearay voulurent l'enlever à fo'rce armée, et le roi de Sardaigne fut obligé de lui

donner une escorte de quarante dragons. Ce prince dit à M. de Bernex, évêque de Genève, qu'il faisait des conversions bien bruyantes. On mit cette conversion au nombre des actions miraculeuses qui pouvaient contribuer à la béatification de cet évêque qu'on voulait placer au nombre des saints. Rousseau dit que ce fut le dépit qui la fit changer de religion; il fallait que ce dépit fût bien grand « pour la déterminer à se vouer à la misère, en se mettant à la charité d'un prince renommé par sôn avarice , oonime l'était Victor-Ainédée. Si le dépit rend la conversion moins miraculeuse , la conduite de la nouvelle cpnvertie fait craindre qu'il n'y eût aucun motif religieux dans cette conversion. Certes, M. de Bernex n'avait pas de quoi se glorifier » d'une pareille acquisition.

- La facilité tle madame de Warens, cette succession non interrompue d'amants sans choix, lui firent d'abord à Annecy, puis à Chambéry, une réputation telle qu'il n'était plus pos.sible de la diffamer, ((noiqu'on ait accusé Rou.sseau de l'avoir fait. De là le reproche d'ingratitude envers sa bienfaitrice..

En publiant ses faiblesses il a cru qu'elles seraient rachetées et au-elelà par les vertus dont il pare cette bienfaitrice : il n'apprenait rien aux habitants de Chambéry, si ce n'est l'existence de qualités précieuses qu'ils avaient ignorées : il ne faisait aucun tort à personne, puisque madame de Warens, morte depuis longtemps, avait survécu à son mari et même à tous ses parents. Sa

famille et celle de M. de Warens étaient éteintes. Il traita de préjugé l'opinion qui la condamnait; crut quelle rachetait ses écarts par le grand nombre de vertus dont il fait un tableau si séduisant : se trompa , si l'on veut , mais fut sincère et nullement ingrat. Les nombreuses preuves de sa reconnaissance envers madame de Warens abondent et dans les Confessions et dans sa correspondance.

Madame de Warens mourut en 1762. Une singularité remarquable, c'est que l'abbé Gaime , modèle du vicaire savoyard , curé de Saint-Pierre de L("mens dans un faubourg da Chambéry, lui rendit les derniers devoirs. Au lieu de se contenter de la formule ordinaire , il inscrivit une notice et réloge de cette dame sur le registre mortuaire de la paroisse indiquée, à la date du 30 juillet. Elle avait cessé de vivre la veille de ce jour. Jean-Jacques venait alors de se réfugier en Suisse, pour éviter le décret de prise de' corps lancé contre lui par le parlement de Paris à l'occasion ^ Émile.

Arrêtons-nous un moment sur deux circonstances de' viède Jean-Jacques, comprises dans cet espace de cinq années.

La première est l'expédient /wur lequel, dit-il, il ferait renfermer celui a qui il en verrait faire autant. C'était de lancer contre un arbre une pierre pour savoir s'il serait sauvé. CqlRe puérile occupation n'a point été oubliée pi|CT|nlle qui prétendent trouver dans les premièrea^ipNons de Jean-Jacques des preuves yvm germe'di tièence développé

36 niSTOIRE DE J. J. ROI'SSEAlí,

plus tard. C'est un pur enfantillage; il n'est personne

d'entre nous qui ne se souviennent de faits analogues.

Mais, sans aller chercher dans notre adolescence dès traits de cette espèce, passons aux grands enfants, aux hommes faits. Y a-t-il donc si loin du jeune homme dont l'enfance est prolongée, cherchant dans le jet d'une pierre un présage de perte ou de salut, aux potentats qui se font tirer les cartes, pour connaître l'avenir, à dire leur bonne aventure; aux princes qu'on a vus aux pieds d'une illuminée qui promène de pays en pays ses visions et ses chimères!... Mais, sans nous élever aussi haut, combien verrons-nous d'hommes, qu'on n'a jamais taxés de folie, se rendre chez la fameuse Le Normand, qui établit sur les infirmités de notre raison un calcul aussi certain que lucratif! Si la honte n'envelopperait du voile le plus épais les nombreux néophytes (pii ont fait un pèlerinage chez la moderne Syhille; si elle inscrivait fidèlement ses honteux adorateurs, quel registre plus curieux que le sien !

La seconde circonstance et la plus importante, est la victoire qu'il remporte sur lui-même en ne passant juiint chez madame de Lamage; victoire (pii lui rend les autres moins difficiles; car la première est toujours la plus coûteuse.

Il lui fut, en effet, plus facile de renoncer à madame de Warrens, sacrifice plus pénible que celui qu'il venait de faire, mais moins qu'il ne l'aurait été sans celui-ci.

Se voyant si complaité par un aventurier, il pou-

PHEMIÈRE PÉRIODE. Z']

vait partir pour Saint-Audéol, et retrouver madame de Lamage; il en était encore temps. Il ne nous dit pas si cette idée lui

vint, et s'il eut le mérite de la rejeter.

Cette première partie des Confessions finit en comprend conséquemment les vingt-neuf premières années de la vie de Jean-Jacques; elle fut écrite à Wootton, en Angleterre. Il habita Wootton depuis le mois de mars 1766 jusqu'à la fin d'avril 1767.

Qu'il nous soit permis de récapituler tout ce qui, dans l'espace de temps que nous venons de parcourir, est relatif à l'éducation de Jean-Jacques, ainsi (pi'à l'instruction qu'il a reçue ou qu'il s'est donnée. C'est une curiosité raisonnable que celle qui fait rechercher par quels moyens un homme né dans[robscurité, sans fortune, sans asile, abandonné à lui-même, s'expatriant dans son adolescence, changeant d'état et de culte, remplissant des emplois subalternes, s'élève tout-à-coup audessus des autres hommes, excite l'enthousiasme , acquiert enfin une incontestable célébrité.

Il y a deux choses distinctes que l'on confond tjuelquefois , et qu'il est nécessaire de séparer : ce sont l'éducation et l'instruction. « La naissance K est un hasard, disait un philosophe du dix-hui- « tième siècle, l'éducation ne l'est pas tout-à-fait. « Savez-vous quel est le précepteur qui nous ^e? « Le siècle et la nation au milieu de laquelle 'on « vient au monde. Tout ce qui nous environne « nous élève, et l'instituteur est un infiniment

« petit méprisé par les bons calculateurs. Mais il a faut multiplier les hasards heureux. » On ne prit pas ce soin envers Jean-Jacques. A peine adolescent, il erra sans protecteur et sans appui. Depuis l'âge dé douze ans, il ne reçut ni éducation ni instniction. Cette assertion ne mérite aucun développement, et n'a besoin d'autres preuves que celles qui résultent de la lecture de ses

Confessions. Quanta l'instruction, il est bon de remarquer qu'à l'époque où vivait Jean-Jacques, on acquérait, dans la jeunesse, bien moins d'instruction proprement dite que l'instrument propre à se la procurer. Rousseau ne fut point élevé comme un autre. On le débarrasse des éléments; il sait lire sans l'avoir appris, il lit au moment où l'on apprend à lire. A six ans, il est ému en lisant, il verse des larmes; il ne dort pas, il lit. A sept ans, Plutarque l'intéresse, il le dévore. Dans l'enfance, à cette époque de la vie où les jeux, l'exercice, les ébats, les ris, la joie, la fatigue et le sommeil se partagent l'existence; où les facultés intellectuelles ne reçoivent presque aucun développement, celles de Jean-Jacques sont exercées. On offre à son intelligence des aliments de toute espèce qui doivent nécessairement être en partie repoussés, ou déposer des germes que les circonstances feront naître plus tard, et produire quelques fruits précoces. En général, l'instruction a lieu d'après un système : on y fait concourir la raison, le plaisir, l'émulation. Dans celle de Rousseau, l'on ne suivit aucune méthode. Mais, s'il ne fut pas assisjéti

PHEMTERIR PERIODE. 39

au cours ordinaire des études classiques, il n'en avait pas moins lu de très-bonne heure, et lu avec fruit. Tout écrivain, sans instruction, ne peut être que médiocre, quel que soit son talent, parce que le style ne se forme que par la lecture; parce qu'il est nécessaire d'avoir, pour écrire, une suite de connaissances positives que l'étude seule fait acquérir, et auxquelles ne peuvent suppléer les plus beaux dons de la nature.

Nous allons retracer, dans l'ordre chronologique et d'après les renseignements qu'il nous donne lui-même, les lectures qu'il avait faites. En faisant cette revue, nous aurons l'occasion de re-

marquer les circonstances légères qui firent naître le germe de sa haine contre la plupart de nos institutions, et de l'opinion dominante qu'on voit régner dans ses écrits. * ,

A six ans, il lisait des romans avec son père; il y prenait un tel intérêt, que les nuits se passaient dans cette occupation. 'i

A sept, \ Histoire de l'Église et de V Empire, pdr Lesueur ; le Discours de Bossuet sur l'Histoire universelle; Plutarque; Y Histoire de Venise par Nani; Ovide , I.a Bruyère , Fpntenelle et Molière, Il avait un goût particulier pour Plutarque. Il lisait ces divers auteurs à son père, tandis que celui-ci se livrait au travail de l'horlogerie.

Pendant de iix.années, ilest en pension à Bt isÀly, chez M. Lambercier. Il y est puni^ sévèrement pour une faute qu'il n'a point commise. L'imptes-^ sion profonde qu'il en reçoit le décourage, et ktr

40 mSTOIRK DE J. J. ROUSSEAU,

inspire l'horreur de l'injustice. Au retour, il passe deux ou trois ans chez son oncle; il y apprend le dessin; il y étudie Euclide.

Après être resté quelque temps chez le greffier de la ville, on le met en apprentissage dans la boutique d'un graveur. Là, toutes ses études sont interrompues; mais l'ennui lui rend à la fin le goût de la lecture. Il s'y livre avec fureur, et lit toute espèce d'ouvrages. Quoique ces lectures se fissent sans choix, « elles ramenaient cependant « son cœur à des sentiments plus nobles que ceux « que lui avaient donnés .son état, » ajoutons, et l'abrutissement dans lequel le tenait son maître, qui le frappait sans cesse.

Rousseau ne désigne pas le genre d'ouvrages qu'il lut à cette époque. Bons, médiocres, mauvais, ^ tout était préférable à un travail manuel toujours accompagné de traitements cruels et de manières brutales. Il n'excepte que les livres obscènes, et pour lesquels il éprouvait du dégoût. On peut présumer que la boutique du libraire n'était composée que de romans. Le magasin étant épuisé, il- se trouve dans un désœuvrement total. Alors son imagination lui retrace les situations qui l'avaient intéressé dans ses lectures, les lui rappelle en les variant, en les combinant ; il se les approprie, devient, un personnage de roman, éprouve l'amour des objets imaginaires , et cette facilité de s'en occuper le dégoûte de tout ce qui l'environne, et lui donne le goût de la solitude qui lui resta toujours depuis. Il avait alors treize

PBEMIÈRE PÉKIOOE. ^^]

ans. Cette occupation a dû nécessairement exercer ses -facilités intellectuelles, et les tenir dans une tension rarement interrompue. Il ne faut pas l'oublier. Ces rêveries, cet état fictif, ce vagabondage dans les espaces imaginaires, n'étaient pas entièrement perdus pour l'instruction , puisque l'instrument qui sert à l'acquérir était toujours en activité. Ce qu'il lisait se classait sans qu'il s'en aperçût et sans qu'il eût l'intention d'en tirer quelque fruit.

Cet état dura jusqu'à près de seize ans (veï's le mois d'avril 1728). Il sort alors de Genève; il était au fait de l'histoire de son pays, puisqu'il avait le désir de connaître un descendant du chef des fameux gentilshommes de la Cuiller. C'était M. de , Poitverre , curé de Gonfignon , avec lequel il parle théologie. Il en savait plus que ce pasteur; d'où l'on voit que la lecture faite à sept ans n'était pas perdue. Il sort du presbytère pour arriver' chez ma-

dame de Warens, de laquelle il devait, par la suite, recevoir une instruction étrangère à celle dont nous parlons.

Nous devons noter son séjour, soit dans l'hospice des catéchumènes de Turin, .soit dans la ville même, parce qu'il y soutient des thèses, des dissertations théologiques qui ajoutèrent à ses connaissances. L'abandon du culte de ses pères lui -1, faisait éprouver des remords ; il combattit , appé> \ lant à son secours saint Augustin, saint Grégoire, dont il avait retenu des fragments cités dans l'ouvi-age de Lesueur qu'il avait lu à huit ans. Il étu-

Digiñized by

4a mSTOIRE 1)E J. J. ROUSSEAIT,

tlie et passe en revue les dogmes à seize ans. Il sort de l'hospice après moins de trois mois de séjour. Il se lie avec M. Gaime, homme instruit, et précepteur des enfants du comte de Malla-nède. Ils ont ensemble d< *s entretiens sérieux cpïi ne furent pas sans fruit, puisque la Profession de foi du Vicaire savoyard en est en partie le résultat. Ils laissèrent dans l'esprit de Jean-Jacques des germes qui se développèrent lentement, cette Profession ayant été écrite près de trente ans après.

L'abbé de Gouvon veut lui en.seigner le latin; mais, au lieu de profiter de ses leçons, il apprend et sut très-bien l'italien. Get abbé lui montra comment il fallait lire moins avidement et avec plus de réflexion.

L'instruction .s'acquérail, comme on voit, sans plan, sans ordre, sans méthode; mais enfin elle avait lieu.

Il part de Turin à dix-huit an.s.

Il revient chez madame de Warens, y rédige des projets, met au net des mémoires, transcrit des recettes. 11 lit ensuite Puffendorf, le Spectateur, la Hcnriade; causait avec elle de ses lectures, ou lisait près d'elle, et s'exerçait à bien lire. Madame de Warens avait l'esprit orné, connaissait la bonne littérature, en parlait fort bien. De pareils entretiens valaient une étude. Ils lisaient ensemble La Bruyère, qui leur plaisait plus que La Rochefoucauld.

M. d'Aubonne le prend pour un homme très* borné. On avait déjà , et l'on a même encore depuis .porté le même jugement sur Jean-Jacques;

PRKIUÏÈRE PÉRIODE. 4^

il en Explique la cause par la « lenteur ite penser «jointe à la vivacité d'esprit, et par la difficulté « (la plus incroyable) avec laquelle ses idées s'ar- « rangeaient dans sa tête. »

L'avis de M. d'Aubonne fut d'en faire un curé de campagne. En conséquence de cette singulière décision, on le met au .séminaire, où il s'occupe particulièrement de musique. A Turin il avait pris pour cet art un goût qui se changea bientôt en une véritable passion.

On le remit au latin qu'il n'a jamais bien .su , ne pouvant apprendre avec des maitn's. Le peu qu Usait, U ta appris seul. Il sort du séminaire .sachant l'air CiAlphèeet fXArèthuse , cantate de Clérambault, fruit de' ses études pendant sa retraite.

Pour mieux cultiver la musique, on le met en pension chez M. Le Maître , professeur de musique de la cathédrale d'Annecy. En y comprenant le temps qu'il avait passé au séminaire, il séjourna une année dans cette ville. Il accompagne M. Le Maître à Lyon,

revient à .Annecy, et n'y trouve plus madame de Warens, qui était partie pour Paris.

Dans sa vingtième année, il foit un voyage à Fribourg, séjourne à Lausanne pour y montrer la musique; passe l'hiver à Neuchâtel; paèt pour Jérusalem avec un archimandrite pour lequel il harangue le sénat de Berne avec succès et sans timidité. C'est la seule fois qu'il ait parlé en public. M. de Bonac ,iambassadeur de France, le retient à Soleure. Ix)gé dans la chambre qu'avait habitée

44 lIlSTOint DE J. J. HUUSSEAU,

Jean -Baptiste Rousseau, il en lit les œuvpps, et fait une cantate.

On l'envoie à Paris pour être auprès de M. Godard, qui entrait fort jeune au service de France. Se croyant destiné pour l'état militaire, il ne rêve que batailles, remparts, gabions, batteries, etc. ; probablment il lut , quoiqu'il ne le dise pas , des ouvrages relatifs à cet art. Désappointé bientôt à son arrivée à Paris, où il .se trouve sans ressource, il en repart après avoir fait une satire contré l'avarice du colonel Godard , et .se dirige vers la Savoie pour y revoir madame de Warens.

Il voyageait à pied par goût plus encore que par ^nécessité, rêvant, parcourant les espaces imaginaires, s'écartant de sa route, et s'égarant quelquefois. C'est dans ce voyage qu'il reçut une vive impre.s.sion à laquelle on peut attribuer l'origine de sa haine contre les oppre.sseurs du peuple. Le fait qu'il raconte (liv. IV), de peu d'importance en lui-même, le frappe; la rigueur des lois fiscales qui punissaient sévèrement celui qui fraudait les droits (le paysan cachait son vin à cause des aides , et son pain à cause

de la taille) ; l'énorme disproportion qu'il y avait entre la peine et le délit, font naître dans Jean-Jacques un sentiment d'indignation qui doit éclater vingt ans après, et produire le Discours sur l'Inégalité, etc.

Il séjourne à Lyon , copie de la musique pour un moine, lit Gil Blas avec plaisir; mais il n'était pas encore mur, il lui fallait encore de* romans à grands sentiments. Il a souvent avec sa demoiselle

Du Châtelet des entretiens sensés, instructifs, «plus propres, nous dit-il, à former un jeune « homme que toute la pédantesque philosophie « des livres. »

Il rejoint madame de Warcns. Depuis environ une année qu'il en était séparé, il n'avait, je ne dis pas, fait aucune étude, excepté celle de la musique, mais de lecture suivie.

Il est placé comme secrétaire du cadastre, à Chambéry, en 1733, «après quatre ou cinq ans « de courses, de folies et de souffrances depuis sa « sortie de Genève. »

Il prétend que , du côté de l'esprit, il était assez formé pour son âge, mais que le jugement ne l'était guère.

Depuis 1733 jusqu'en 1741 » qu'il partit pour Paris , il arriva peu d'événements. « C'est dans ces précieux intervalles que son éducation mé- « lée et sans suite , ayant pris de la consistance , « l'a fait ce qu'il n'a plus cessé d'être. » Mais on va voir que cette remarque n'est fondée que pour les dernières années de cette époque.

Il travailla d'abord assidûment au cadastre. Il apprit, seul et bien par cette raison, les mathématiques. Il dessina des fleurs,

des paysages, y passe tout son temps; on est obligé de l'arracher à cette occupation ; son goût pour la musique augmente, mais ses progrès sont lents. Il meuble de gravures et de livres un cabinet, dans un jardin loué poim y mettre des plantes.

Le 10 octobre 1733, la France ayant déclaré la

4<i HISTOIRE DE J. J. ROUSSE AU,

guerre à l'empereur d'Allemagne, les troupes françaises passèrent à Cliambéry, pour se rendre dans le Piémont. Rousseau se passionne pour la France. Il lisait alors les « grands capitaines de Urantôme: « il avait la tête pleine des Clisson , des Bayard , « des Lantrec, et s'affectionnait à leurs descente dants comme aux héritiers de leur mérite et de « leur courage. » L'intérêt qu'il prenait aux Français lui fait lire les gazettes.

IjC Traité de V Harmonie de Rameau lui tombe entre les mains; il étudie, organise des concerts chez madame de Warens. 11 est entièrement absorbé par la musique. Ce goût devient une fureur; et, pour s'y livrer, il se démet de son emploi.

En voyant cette conduite, ce goût constant, qui ne se dément jamais, qui augmente sans cesse , auquel Jean-Jacques sacrifie tout , qui ne croirait qu'il ne doit être que d'un musicien, d'un compositeur, d'un homme de génie, même si l'on veut, d'un autre Mozart, ou plutôt d'un Grétry, mais enfin d'un homme qui, s'il doit jamais sortir de l'obscurité, n'y pourra parvenir que comme musicien? La musique a, jusqu'à présent et plus tard, pendant les trentivhiit premières années de sa carrière, été l'occupation la plus constante et la pins suivie de Roi.isseait

Il donne donc des leçons de musique. Voulant le former^ madame de VV^arens lui fait apprendre la danse et l'escrime, que Jean-Jacques abandonne bien vite et par dégoût.

PBEMIÈRK PÉRIODE. [\~j

Parmi ses écoliers était M. de Coizié, gentilhomme savoyard , qui heureusement n'avait aucune disposition pour la musique, de manière que les heures de leçon se passaient en lectures ; celle de la Correspondance de Frédéric et de Foliaire , et des Lettres anglaises ou philosophiques de ce dernier les captive et les intéresse ; elle « développe dans « Rousseau le germe de littérature et de philosophie qui commençait à fermenter dans sa tête. « Rien de ce qu'écrivait Voltaire ne nous échappait, dit Jean-Jacques; le goût que je pris à ces « lectures m'inspira le désir d'écrire avec élégance , « et de tâcher d'imiter le beau coloris de cet, auteur , dont j'étais enchanté. » Remarquons , en passant , la noble franchise de cet aveu fait (en 1767) long-temps après les traitements injurieux de Voltaire contre Rousseau. Celui-ci ajoute que les « Lettres philosophiques furent l'ouvrage qui « l'attira le plus vers l'étude, et ce goût naissant « ne s'éteignit plus depuis ce temps-Uu »

« Il passe deux ou trois ans entre la musique , les « maîtres, les projets, les voyages; cherchant « à .SC fixer sans savoir à quoi, mais entraîné pour- « tant par degrés vers l'étude; voyant des gens de B lettres, entendant parler de littérature, se mêlant quelquefois d'en parler lui-même, et prenant plutôt le jargon des livres que la connaissance de leur contenu. »

un Gênois fomenta son émulation naissante par les nouvelles de la république des lettres , tirées de Baillet et de Giolo-

miès. Un moine, pmfe.v

48 HISTOIRE DK J. J. ROUSSEAU.

seïir de physique à Chambéry , lui donne quelques notions de cette science.

Il lit avecy«m/r Clévcland, dont les malheurs imaginaires l'al-Tectent plus que les siens. Sa pas- sion pour la musique est momentanément interrompue par celle des échecs; elle fut telle qu'il s'enferma, et en perdit le boire et le manger.

Rétabli d'une maladie grave, il va demeurer aux Charmettes avec madame de Warens, dans l'automne de i'736.

Il a des entretiens instructifs avec le médecin Salomon , homme d'esprit, grand cartésien, qui parlait bien du .système du monde. Il lit plusieurs ouvrages qui « mêlaient la dévotion aux « sciences , particulièrement ceux de l'Oratoire et « de Port-Royal. » Il a relu souvent les Entretiens sur les sciences du P. Lami.

Enfin il se sent entraîné vers l'étude avec une force irrésistible.

A.U printemps de ifij, il emporte des livres aux Charnnettes , et songe à mettre de la méthode dans ses études.

Voici les essais qu'il fit successivement avant d'en adopter une bonne; îis prouvent une patience incroyable, et peuvent éclairer dans la route qui conduit aux connaissances, en indiquant ce qu'il faut éviter autant que ce qu'il faut faire pour y parvenir.

I.Æ premier essai ne fut pas heureux. Croy^ant que, pour lire un livre avec fruit, il était nécessaire d'avoir toutes les connaissances qu'il suppo-

wmm

première PÈRIOOE. < -r 4q

• sait, et que le plus souvent l'auteur était loin d'avoir, il était arrêté à chaque instant, forcé de recourir d'un livre à l'autre. Avant d'être à la dixième page de celui qu'il voulait étudier, il lui aurait fallu épuiser toute une bibliothèque; il perdit un temps iiiini en s'obstinant à cette extravagante métborle qui faillit à lui « brouiller la tête,

<f au point de ne jKHivoiï' plus ni rien voir ni rien « savoir. » Heureusement il s'aperçut qu'il s'égarait <lans un labyrinthe immense, dont il sortit avant • d'y être tout-à-fiiit perdu. Sentant qu'il y avait entre les sciences une liaison qui « fait qu'elles, «s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, et

« que l'une ne peut se passer de l'autre, » il vit • que ce qu'il avait entrepris était bon et utile en lui-mèrae, et qu'il n'y avait qu'ef la méthode à chan- ' ger. U Prenant d'abord V Encyclopédie , j'allais,

■ « dit-U, la divisant dans ses branches. Je vis qti'il

• « fallait faire tout le contraire, les prendre cliacune.. , « séparément, et les poumuivre ainsi jusqu'au point

« où elles se réunissent. Ainsi je revins à la syn- « thèse ordinaire, naais en homme qui sait ce qu'il « fait, e

Sapercevant qu'il travaillait mieux, et mettait plus de temps à profit en fhi.saut .succéder des sujets différents, que l'un le délassait de l'autre, il les entremêla tellement qu'il s'occupait tout le jour sans se fatiguer. .

La méthode une fois trouvée, il fallait une distribution régulière de son temps. Elle fut l'objet, de plusieurs essais parcellaires infructueux. Il

retourna à son

• 50 mSTOIRF i>F. J. s. ROUSSEAU, »

(l'arrangea les heures de la journée entre la promenade, la conversation avec madame de Warens, et l'étude : mais il prit encore une fautive route dans ses lectures. Il les commençait chaque jour par «quelque livre de philosophie, comme la Logique de Port-Royal, \ Essai de Locke, Malebranche, . Leibnitz, Descartes, etc. Voyant ces auteurs souvent en contradiction, il forme le projet insensé de les mettre d'accord, se fatigue, perd du temps et se brouille les idées. Enfin, y renonçant, il se fait un système auquel il « attribue tout le progrès « qu'il peut avoir fait, malgré son défaut de capacité, car il en eut toujours fort peu » pour l'éternité. En lisant chaque auteur il se lit une loi d'adopter et suivre ses idées sans y mêler les siennes. Ses, ni celles d'un autre, et sans disputer avec lui.

Il se dit : U Commençons par me faire un magasin « d'idées vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour « pouvoir les comparer et choisir. »

Il passa de là à la géométrie élémentaire, de goûta point celle d'Euclide, qui lui parut chercher plutôt la clarté des démonstrations que la liaison des idées; il lui préféra la Géométrie du P. Lami, celui fut son guide dans l'algèbre, et dont il a toujours lu les ouvrages avec plaisir. Plus avancé, il jura la Science du calcul du P. Reyneau, et son Analyse démontrée, qu'il ne fit qu'effleurer, il

n'a , jamais été assez loin pour bien sentir l'application- «te l'al-
gehre à la g«'«métrie, « n'aimant point cett«'

« manière d'opérer sans voir ce qu'on fait, »

IMIEMIERK PERIODE 5i

Aux heures consacrées à ces sciences, succédait l'étude du latin, pénible pour lui, et dans laquelle il n'a jamais fait de grands progrès. Il étudia, mais sans fruit, la méthode de Port-Royal, qu'il abandonna, se déterminant à lire un auteur latin à l'aide d'un dictionnaire, et à faire quelques traductions. Après dîner, ne pouvant supporter l'application du cabinet, il s'occupait, « sans gêne et « presque sans règle à lire sans éhinder. «Ce qu'il suivait le plus exactement était l'histoire de la géographie. Il voidut étudier le P. Pétau, et s'enfonça dans les ténèbres de la chronologie; mais il se dégoûta de cette partie critique qui n'a ni fond ni rive, et préféra l'exacte mesure des temps et la marche des corps célestes. Il fut obligé, faute d'instruments, de se contenter de quelques éléments d'astronomie pris dans les livres.

Ces diverses études se faisaient dans sa vingtcinquième année. N'ayant pas de mémoire, il se mit dans la tête de s'en donner par force. »

Il voidut apprendre par cœur Virgile, recommença vingt fois sans pouvoir retenir un seul vers.

Dans l'hiver de 1717, on lui apporta d'Italie des ouvrages sur la musique, qui lui donnèrent du goût pour l'histoire et pour les recherches théoriques de ce bel art.

Ayant fait entrer un peu de physiologie dans sa lecture, il veut étudier l'anatomie et la médecine. Il croyait avoir toutes les

maladies, et connaissait le jeu de toutes les pièces qui composent

.vi HISTOIRE DR J. J. HOUSBEAF, ^

■ . iioir< machine, et les risques quelles courent dans les in-
uindros inuivements, il ci'oyait à chaque ' instant qu'elles al-
laient se d<'traquer, lant soti imagination se frap|>ait vivement
de l'objet dont il s'occupait. I/C résultat de ses études en in-
odectne fut de lui fain« croire qu'il avait un polyj>e au coeur,
pour la guérison duquel il se rendit à Montpellier. C'est au retour
de ce voyage qu'il remjjorta sur lui-même luie victoire dont il at-
tribue la caii.se à l'étude qui « lui fit préférer son a devoir à .son
plaisir. » Il s'agit de la promesse qu'il avait faite à madame de
T.arnage d'aller la retreniver. « il passa tout droit, non sans quel-
« ques soupirs, mais avec cette satisfaction qu'il « goûtait pour la
première fois, en se disant qu'il « méritait sa juvqïre estime. C'est
la première obli- «gation, dit-il, que j'aie à l'étude, qui m'avait
appris à réfléchir, à comjiarer. bitùt qu'il eut « pris cette résolu-
tion , il devint un autre homme, r « ne pensant qu'à régler désor-
mais sa conduite « sur h*s lois de la vertu. * Ije sacrifice qu'il fai-
saitde madame de Lamage à madame de Warens '• méritait
d'être reconnu par cette dernière; mais il trouve un rival qui avait
pris sûr cette femme • • , • l'empire et les droits de Rou.sseau.
Qu'on juge de ' l'état de celui-ci jxir l'étendue du sacrifice qu'il
croyait avoir fait. Cet événement est luie époque intéressante de
sa vie par la résolution qu'il prit, de se vaincre encore. I.aissons-
le rendre compte" • Itii-nrKrme de cette circonstance :

^ • « Réduit à me chercher » in sort indépendant

« d'elle, et n'en pouvant inèice imaginer, je le a chercliai tout en elle, et l'y cherchai si parl'aiteaiuent que je parvins presque à m'oublier moi- « même. L'ardent di'^ir de la voir heureuse absor- « bait touU's mes affTections. Elle avait beau séparer a son bonheur du mien, je le voyais mien en détt pit d'elle. Ainsi commencèrent à germer avec a mes malheurs les vertus dont la semence était tt au fond de mon ame, que l'étude a>ait cultivées, «■et cpïi n'attendaient pour éclore que le ferment « de l'adversité. Ijet premier fruit de cette dis|MJsi-- U tion si désintéressée fut d'écarter de mon cœur U tout sentiment de liaine et d'envie contre celui « qui m'avait supplanté. »

Il poussa la générosité au point de vouloir former son rival et travailler à s<ni iMlucatioi, mais ce fut sans succès. Navré du cliangemeiit de ina- <lame tle Warens, il s'enferme avec ses livres. Ne pouvant ni .se consoler ni se distraire, il forme le projet de ipiïtter la maison ; projet que madame de Warens favorise.*!! part pour faire à Lyon fédiiatioi des eidants île M. de Mably , y séjourna un an, et revient à Chambéry . A. peine eut-il resté une demidieure près tle .sa « maman, qu'il .sentit O son ancien bonlieurinort |)our toujours. 11 venait « rechercher le passé tfui n'était plus, et ne pouvait « renaître.sllappelle à .son secours la lecture et l'étude; son cabinet étaïlsa seule distrac tioi.Pia'voyant la ruine prochaine de madaïué de Warens, il rêve aux moytars de venir à son .stxours. Ne .se sentant pas assB^ savant , et. ne se croyant |>as assez d'esprit

.Vj UlütUIHE «K J. J. nOLiüSEAL, ^

pour brtUer dans lu rt^piiblkjue dos lettres et faire fortune par cette voie, il croit pouvoir y parvenir j\ar la musique, dont il avait fait une étude particulière. Trouvant les signes défectueux,

il imà-^ giiie de les simplifier, croit réussir, et se met en route pour Paris avec son nouveau système : c'était en 1741. Il avait vingt-neuf ans. Il devait rester encore neuf ans dans l'obscurité.

Telles sont les études que fit Jean-Jacques dans les trente premières années de sa vie. Dans cet e.space de temps, il ne compose qu'une satir^ contre M. Godard, la seule qu'il ait jamais fiiite; Naissance, ou l' Amant de lui-même ; les Prisonniers de guerre; quelques autres pièces moins ira-]dortantes, une Note pour l'éducation des enfants <le M. de Mably. Il y a loin de là à \ 'Émile, auj^. Discours sur les sciences , sur l'inégalité des conditions , à la Nout>elle Héloïse.

Apprenti greffier, graveur, laquais, valet de chambre, séminariste, interprète d'un archimandrite, secrétaire du cadastre, maître de musique, précepteur : telles sont les professions qu'exerça tour-à-tour, en les séparant par les intervalles consacrés à des occupations de son choix , à des courses , à la paresse , à des promenades , à des lectures, celui qui devait un jour, sans cesser d'è- , ■ tre le jouet de la fortune, forcer les mères à rem- • pUr le plus saint de leiii's devoirs; apprendre à l'homme à ne compter que sur son travail et son industrie; SC voir demander des lois pour une nation brave, généreuse, victime «lu plus fort, dont

Digitizoâ 6ÿ Gt)dg[e

plie a subi le joug humiliant; <lonnier à la morale un charme inconnu; faire enfin une révolution dans l'étlucation, dans les mœurs, et dan-s la politique.

Liv. VU. — Depuis l'automhe dp, 174» jusqu'à 1749. Il s'arrête quelque temps à Lyon, où il fait connaissance avec l'abbé de Ma-

bly ; il avait, l'année précédente (1740), fait celle de l'abbé de Condillac , tous deux frères du grand-prévôt. Kpris de M'*** Serre , qui le payait de retour, il s'arrache d'auprès d'elle, et ce sacrifice fait à son devoir lui laisse de doux souvenirs.

Ce fut dans l'automne de 1741 qu'il arriva à l'aris. Il logea dans une des plus sales rues, celle des Cordiers près la Sorbonne, à l'hôtel Saint- Quentin. Gresset, Mably , Condillac , y avaient demeuré.

Les personnes auxquelles il était recommandé lui font faire des connaissances. Il soumet sa nouvelle méthode de noter la musique à l'Acadéiue des . sciences , et ht son projet le aa août 174a. t)n lui donne trois examinateurs dont aucun ne savait la musique. 11 résulti- et des conférences qui se tinrent, et de leur mpport, que le système n'était ni neuf ni même utile. I.a seule objection solide lui fut faite par Rameau. Ce qui le porte à conclure que, pour bien juger d'une chose, il vaut mieux la conii.aitre à fond et même exclusiinent, que d'avoir toutes les lumières que donne la culture des .sciences, lorsqu'on n'y a pas joint l'étude parlicqhère de celle dont il s'agit. U appela

•-56 HISTOIRE DE J. J. UULISSEAV,

au public (lu jugeiieut de l'Acadéiue, par uue Dissertation sur la musUjue moderne, iupriuiée au commencement de et dans laquelle il re-

fondit le mémoire qu'il avait lu à l'Académie. C'est son premier ouvrage ' : mais c'est moins celui d'un homme de lettres que d'un artiste qui veut enseigner un art et propager une nouvelle méihotle. I..époque où iRousseau devait devenir auteur, sans avoir eu le projet de l'être, u'était point encore arrivée.

obligé de renoncer à ce projet de musique qu'il avait tant care.ssé, comme moyen infallible de fortune, il ne se désespère pas, quoique sans jressources; mais il n'agit pas pour s'en procurer et partage son temps entre l'étude et les échecs. Le P. Castel lui conseille de voir les femmes,

« parce qu'on ne lait rien à Paris que par elles, a C'est à ce jé-suite qu'il dut la connaissance de madame de Besenval, de madame Dupin, de M. de Francueil et par ce dernier de madame d'Épinay et de madame d'Houdetot, qui. eurent une grande' influence sur sa destinée. U trouve chez madame . Dupin une société nombreuse et brillante, parce qu'elle aimait à voir tons les gens qui jetaient de l'édat.

11 suit avec M. de Francnâl un cours de chimie. Il tombe dangereusement malade; et, dans le transport de la fièvre, compose des chants, des choeurs. Ces idées lui reviennent dans sa coq-

' C'e»toà*dire |e premier publié ; car il arait déjà &it des easab qo'oD a ooo* «ervf», elqm s'ooC d'autre merke qtied'élre de

PRCVIÈHE PiRIODE. S7

^lescence : il inédite iin plan, et lait l'opéra des Muses galantes.

Vers le mois d'avril ou de mai, 1743,1! pîtrt en ({ualité de se-crétaire pour aller rejoindre M. de Montaignu, ambassadeur de France à Venise. Il passe dix-huit mois dans cette ville. C'est une époque remarquable dans sa vie. Une fermeté de caractère, un esprit de conduite, des talents pour la diplomatie, un grand sentiment des convenances lui concilièrent tous les suffrages. C'était un autre homme, différent de ce qu'il avait été et de ce qu'il fut

depuis. Il fait des démarches hardies, et réclame du sénat de Venise l'exécution d'un engagement pris par ce corps envers la France; il rend la justice, supprime des abus, protège ouvertement les Français négligés par l'ambassadeur, trouve enfin, au milieu des plaisirs et des travaux, le temps de faire une étude particulière du gouvernement vénitien; étude qui donna pour l'économie politique le goût auquel il se livra depuis. La sottise et l'injustice de M. de Montaigu lui ferrent une carrière dans laquelle, à en juger par sa conduite, il aurait obtenu des succès, mais qui nous aurait privés à l'Émile, etc.

L'occasion de se montrer tel qu'il avait été à Venise ne s'est plus présentée; aussi fait-il reconnaître sa conduite, en s'exprimant ainsi : « Il était temps que je fusse une fois ce que le ciel, qui m'avait doué d'un heureux naturel, ce que l'éducation que j'avais reçue de la meilleure des femmes, ce que celle que je m'étais donnée* à

58 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

ministre, m'avait fait être, et je le fus. Livré moi seul, sans ami, sans conseil, sans expérience; en pays étranger; servant une nation étrangère, au milieu d'une foule de fripons, qui, pour leur intérêt, et pour écarter le scandale du bon exemple, me tentaient de les imiter; loin d'en rien faire; je servais bien la France à qui je ne devais rien, et mieux ramassais, comme il était juste, en tout ce qui dépendait de moi. Irréprochable dans un poste assez en vue, je méritai, j'obtins l'estime de la République, celle de tous les ambassadeurs avec qui nous étions en correspondance, et l'affection de tous les Français établis à Venise, pendant son séjour « dans cette ville, Rousseau rendit un service essentiel à la maison régnant aujourd'hui à Naples. 11 reçut l'avis

qu'un agent <le l'Autriche allait furtivement dans l'Abnizze y fî-
sire soulever le peuple à l'approche des Autrichiens. Il avertit le
marquis de l'Hôpital, et c'est peut-être, dit-il en parlant de lui, à
ce pauvre homme si bafoué, que la maison de Bourbon d«>il la
conservation du royaume de Naples. Pour l'in-, telligence de ce
fait , il faut se rappeler qu'en 1 743, don Carlos, fils de Philippe V,
bien loin d'être , affermi sur le trône d'Espagne, n'était pas re-
connu i de tous les .souverains de l'Europe; q«ie les ,\ntrichiens
marchaient à Naples pour l'en chasser, el que si les habitants de
ce royaume se fussent soulevés en leur faveur, la cause de la mai-
son d'Espagne eût été perdue. Eu s'emparant de cet agent <le
l'Autriche, on inaintiil U tranquillité. *

PREMIÈRE P[^]RIODR.;[^]. 5f)

«De retour à Paris, il demande inutilement justice de son am-
bassadeur, qui ne lui avait mémo {MS payé son traitement. Les
refus qu'il éprouva laissèrent dans son ame « un germe d'indi-
gnation «contre nos sottises institutions civiles, où le vrai « bien
public et la véritable justice sont toujours « sacrifiés à je ne sais
quel ordre apparent, des- « tructif en effet de tout ordre, et qui ne
fait « qu'ajouter la sanction de l'autorité pidilique à « l'oppres-
sion du faible et à l'iniquité du fort. »

Il importe de bien établir les rapports qui existèrent entre
Jean-Jacques et M. de Montaigu. Il fut son secrétaire, et remplit
à Venise les fonctions de secrétaire d'ambassade. Voilà le fait
dans toute son exactitude.

Je ne sais quel si grand intérêt ont eu récemment MM. de Se-
velinges et le marquis de Fortia d'Urban à tâcher de prouver
qu'au lieu d'être secrétaire de M. de Montaigu, Jean-Jacques

était son laquais. Il l'avait été de madame <le Vercellis, et c'est de lui que nous l'avons appris : il le fut ensuite dans la maison de .Solar, c'est encore lui <jui nous l'apprend en ces termes : « Quoi ! tou- « jours laquais, me dis-je en moi-même avec un « dépit amer que la confiance effaça bientôt : je « me sentais trop peu fait pour cette place, pour « craindre qu'on m'y lai.ssât. » S'il l'avait été <K* M. de Montaigu, pourquoi ne nous raurait-il p^i dit en s'écriant : encore laquais]

Voilà une première réflexion que devaient laiiv ces me.ssieurs.

-

60 ' HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU, '

Voici mainteDant un fait qui méritait qudqî\$ attention de leur part ; Voltaire, qui avait un peu plus d'esprit que nous n'en avons, tous tant que nous sommes, s'était donné beaucoup de peine pour &ire de Jeaii-Jaccpies un laipiais de M. de Montaigu. Par son crédit sur M. de Choiscul, il se fit communiquer la correspondance de cet innbassadeur et de son secrétaire, déposée aux archives des afiaires étrangères. 11 eu eut ime très-active, à ce sujet, avec l'envoyé de France à Genève. 11 échoua dans son entreprise, parce que,, tout Voltsdf* qu'il était, il luttait contre la vérité. Au moins, dans sa conduite haineuse, s'adressait-' U à un homme qui vivait, qui pouvait répondre. C'est ce que fit en effet Rousseau, justement indigné que celui dont il avait hautement reconmi le génie et les talents, qui jouissait dans son opulence des hommages de toute la terre, l'attaquât lui, pauvre, infirme, persécuté, vivant alors dans l'exiL 11 répondit avec plus de franchise que de politesse : « Si M. de Voltaire a dit qu'au » heu d'avoir été secrétaire de l'amba.ssadeur de « ■ France à Venise, j'ai été son valet, M. de Voltaire <f en a menti comme un im-

puident. Si dans les « années 1743 et 1744, jo n'ai pas été premier (c secrétaire de l'ambassadeur de France; si je n'ai « pas lait les fimctions de secrétaire d'ambassade ,

U si je n'en ai pas eu les honneurs au sénat de « Veni.se, j'en aurai menti moi-même. » - * •

Rousseau savait (ce qu'ignorent ses détracteurs) qu'une asser-tion, quelque positive qu'elle soit, ne

PREMIÈBE PÉAIOOE. 61

sul'üsait point. 11 accoin{)aigua üon tlétnetiü de preuves in-contestables. Du fond de sa retraite dans le Derbysbire, il indiqua les personnages qui se trouvaient alors à Paris et qui l'avaient vu à Venise , ayant le pas sur les gentilshommes de l'ambassade ; al-lant au sénat ; assistant aux conférences à la place de M. de Mon-taigu (qui n'aurait pu ni comprendre, ni répondre); visitant en son nom les ambas.sadeurs. Ces personnages étaient le chance-lier du consulat, M. Leblond, consul à Florence, M. de Jonville chargé d'affaires, le secrétaire de Tambassade d'Espagne à Ve-nise, qui était passé dans la même qualité à l'ambassade espaguo-li^ à Paris. De plus, la correspondance de Romsseau avec le mi-nistre des affaires étrangères prouvait qu'il avait été cliargé de fonctions bien au-dessus de ceU^\$ d'un vaIeL VoUà ce qu'U fal-lait savoir, ce qu'il était facile d'apprendre, avant de renouveler au bout de soixante-deux ans ' une accusation victorieusement repoussée comme ca* lomuieuse. Il faut de plus avoir une cer-taine opinion de soi pour croire être plus heureux ou phns habde que Voltaiaa;.

1745. C'est de cette année que date sa liaison . avec Thérèse Le Vasseur : liaison indigne de lui, et qui eut la plus triste influence

sur son sort.

Il achève, et fait jouer son opéra dps Muses

* Toutes 1rs acmsi^oiu de re* messieurs peransent t^onrs plus d*«in demi' siucle aprc« rééeoemMic prétendu. Los cx-trails'de b cormpoodaore outre Toi* taire et l'eoTOTc de France ; des doruments noureaux sur M. de Montaigu > rî Ifs preuf es cuGu de nos aassertions sc troureot à b suite des OKttwm* iiMiie* de liousseau.

(Ja IIISTOHIE I>K J. J. ROUSSEAU,

galantes, qui lui valut de la part de Rameau un traitement brutal.

C'est à la fin de cette même année que commencent entre Voltaire et Rousseau des relations qui devaient bientôt finir par être orageuses. Il s'agissait des fêtes qu'on devait donner à l'occasion de la bataille de Fontenoy. On voulait représenter les Fêles de Ramire, mais il y fallait des changements, et Voltaire était occupé du Temple de la Gloire '. On s'adresse à Rousseau, qui, du consentement de l'auteur, travaille à son ouvrage *. Les désagréments qu'il éprouve île la part de madame La Popelinière et de Rameau le font tomber malade. Il ne retire rien de son travail.

Thiriot le ramène chez madame Dupin, dont il reçoit 900 fr. par an , en qualité de secrétaire. Il l'accompagne dans le voyage qu'elle fit à Chenoncaux, en 1747- fut dans ce château qu'il composa \ Engagement téméraire et \Aüée de Sylvie.

Il met ses enfants aux Enfants trouvés. Nous examinerons les motifs qui le déterminèrent, et les excuses qu'il donne pour une faute que luimême trouvait inexcusable

C'est pendant cette année, ou en 1748) qu'il est introduit chez madame d'Épinay, par Fran-

* ReprcMBtP À VcnailIcStlc a7 oowmbre r 745* Voltaire demandait à l'abbé de Voileoon >11 avait vn le Temple de ta Gloire : *> Vy aaualle , répondit fabbé , elle o'y était pa> : je me sdm fait ia&crire.»

> Voy. dans la Correspondance la lettre de Jcao*laquca à Voltaire , en date du 11 décembre 1745.

^ Cet eanian noua parait mieux placé dans le récit des rapports entre Jean» Jacques et Dassanx.

VBKMIKKK PKRIODK. » ' -63

cneil. Elle avait un théâtre au château de la Che-' vrette (qui a été détruit). On y joua \ ' Engagement téméraire. Il parle des confidences que lui fit M. de Francueil sur madame d'Épinay, et d'un secret dont il 'n' ouvrit ia bouche a personne. Ce secret si bien gardé- n'en est plus un,' grâces aux mémoires de madame d'Épinay. Il s'agit d'une maladie transmise du mari, par l'intermédiaire de sa femme, à M. de Francueil, qui fut aux portes du tombeau.

Uans l'espace que comprend ce septième livre, il se lia intimement avec Condillac et Diderot, tādui-ci venait d'entreprendre avec d'Alembert K Encyclopédie. Jean-Jacques fit plusieurs articles |>our cette collection. Diderot ayant été mis à Vincennes pour sa Lettre sur les avenues, publiée en 1749 '» Jean-Jacques éprouve un mortel chagrin, écrit à madame de Pompadouren faveur de .wn ami, demande, d'être enfermé avec lui, fait enfin de fréquenjs voyages au donjon. C'est dans l'un de ces voyages qu'il

éprouve une révolution dont il va nous rendre compte. Arrêtons - nous avec lui. Rousseau va devenir un autre homme,' et passer subitement de l'obscurité dans un jour éclatant.

Revenons sur deux circonstances, parce qu'elles se prêtent à des observations qui auraient interrompu le' récit. La première est son aventure avec Zilietta. Les réflexions qu'il fait sur l'avilissement

< M4(1âme Doikt SAinl*Manr et R^nmiiir, perAafic* (otts deux par Diderot , obtiureut ose lettre de nichet.

(j4 HISTOIRE UE i. T. ROUSSEAU,

de cette courtisane (au lieu d'en jouir), celles que lui inspire une légère dilTonnnité, ont paru à M. de La Harpe une preuve de folie. « Le voilà,

« dit-il , persuadé qu'on « voulu le livrer à une « espèce de monstee, et il fond en larmes. Si ce n'est « pas là un trait de fedie, qu'on me dise ce que « c'est *. » Qui ne croirait que la chose s'est ainsi passée ? Il faut confronter l'extrait infidèle *èt ^ ,

tronqué avec les Confessions. Jean^acques arrive près de Zulietta ; sa beauté , sa jeunesse , sa fraîcheur, son esprit lui font faire des réflexidlm. Il déplore l'usage avilissant qu'elle fait de cea. cfons de la nature , et il en est agité au point d'en jdeu~ rer; ee sont ses propres expressions. Ce moment passé., il trouve une diffoitnnité dans Zulietta. Il est hicile de deviner l'effet que cette découverte produit sur lui, mais il ne fond pas en larmes.

Celles qu'il venait de répandre un instant auparavant avaient une cause plus morale et plus désintéressée. Si M. de Harpe, n'a pas mis de mauvaise foi dans là manière de présenter le &it ,

qu'on nous dise ce que c'est *. Jean-Jacques se moque de son ex-tiâvagance, et ne s'épargne aucun ridicule. H mérite tous les reproches qu'il se fiiU ; mais voir dans cette aventure les progrès de la « démente , de cette maladie trop réelle, qui tenait

» ^oiK'. Suppl, au Cours tU Luterahire df M. Ha Idt Harpe, p. ^44, roi. io-So, i8iS. Co sont dos morototix ioscrôs dauo le Mercure, et recucHlis par M* Boritier. *

* La Harpe dit cpie la duMiubtaBce entre deux tétons n'est pas h beauroup _ près sans exemple. Cola peut être , et ut proore rien dnna |e fait dont il e<t question, sinon qoe M. de La Harpe arail plus d'esperience que Konsaenn.

Ciqiik CO I59^ndjçk'

PBtMIKHE PÉmODE. 65

. * • , « à son organisation; s'étonner que personne n'ait « fait attention à cette anecdote très-singidière « qui prouve que le gertne du mal existait' ;> c'est être soi-même abusé par la passion. On est plutôt en droit de s'étonner que quelqu'un ait fait atten->

. tion à la très-singulière aneceløj^, pour l'interprétef comme le fait La Harpe *, Plus tard, c'est-à-dire • % dans le neuvième livre des Confessions^ llousseau dit en parlant de madame d'Épinay;«de la gorge , « comme .sur ma main. Ce défaut seul eût suffi - •

« pour me glacer. Jamais mon cœur ni mes sens « n'ont su trouvernne femme dans quelqu'un qui «n'eût pas de tétons.' » C'était bien pis' de n'en avoir qu'un.

. La seconde circonstance est relative à madame

. de Bezenval , qui voulut l'envoyer dîner à l'ofEce.

Il en avait depuis trop bng-temps oublié le chemin pour le reprendre, et malgré la détresse dans ^ laquelle il se trouvait, il allait sortir, lorsque madame de Broglie fit expliquer sa mère, qui, quoique pleine de son illustre noblesse polonaise, le fit manger à sa table. Elle était née comtesse Bic- . linska et tenait aux Leczinski par une étroite parenté. A son retour de Venise, il fut très-mal reçu de madame de Bezenval, qui ne put jamais se mettre ilans la tête qu'il fût possible qu'un ambassadeur eût tort avec son secrétaire. Jeaii-Jac-

* La Haqie , ihîA.

. ' *1 rappeler qne A/. Le Bîosid aj-ant mil Jcan-Jicquei d'noff^r-

Ite faite arec ü« JulicUc» pariiienocs , Ronswan pasM son Icmi» à mèdUtr snr U tort malheureux de eee créatures , Con/^ lit. X. ^

(îG iiisToinr i>K J. J. noiissK A (%)

qiies fut tppllfiieit picfiîé de cet accueil, qu'en • sortant de chez elle, il lui écrivit « une des fortes <1 et vives lettres qu'il ail peut-être écrites. » Elle a été conservée et fait partie du Recueil des Œuvres inédites de Rousseau Elle répond en effet à J'idée qu'il en donn^et dut piquer vivement une femme qui ne trouvait rien de beau dans ce monde (pie des parchemins, et rien de méritoire que le » • mérite di^s aïeux.

Nous avons dû noter ce trait de caractère, parce . i (pi'il n'est point éti-anger à la conduite de J(jan- Jacques. Il fait partie du très -petit nombre de faits ([ui, établis.sant des rapports entre le Rousseau (pie nous connaissons et celui que nous allons connaître , conservent la liaison entre l'un et l'autre. *

Il est quiûstioii dans ce livre d'une pièce dans laquelle Rou.s- si'au joue un riile « qu'on fut, dit-il,

Il obligé de lui souffler d'uui bout à l'autre de la ,

« représentation. » Cette pièce était \ Engagement téméraire dont il est l'auteur. « Elle eut, dit ma- « dame d'Epinay dans .ses mémoires, un grand « succès. Je doute, ajoute-t-elle, qu'elle pût réus- « sir au théâtre , mais c'est l'ouvrage d'un hommi'

« de beaucoup d'esprit, et peut-être d'un homme M singulier. » Il est probable que Jean-Jacques exagère sa gaucherie; car mademoiselle iXEtte, qui était fort méchante, dit au chevalier de Valori (auquel elle rendait compte des plaisirs de la

1 Tome r, p. i.5a

“Digilize(5 Fy

chevrette), en |KU'laiit de la manière dont la pièce . fut jouée :« Les hommes ne sont pas aussi ex- « celients que les femmes , mais ils ne gâtent « rien. »

Arrêtons-nous un moment ici. Rousseau va devenir un autre homme. C'est pendant le cours de cette première période qu'il commit quelques actions basses qu'on lui a reprocliées, en jirofi-lant de ses aveux pour les dénaturer : telles sont le vol d'un ru-ban, l'iabit de Claude Anet, rabandon de M. I.e Maistre, enfin

l'envoi de ses enfants rhùpital. On ne doit point, quoiqu'on l'ait fait plus d'une fois, arguer de ces actions pour le mettre en contiadiction avec hii-même, puisqu'il subit une véritable métamorphose en 1750. C'est parce qu'il avait commis ces fautes, que, sentant l'oubli de ses devoirs, il fit une réforme sévère dans sa conduite, et prit la plume, attachant à la pratique de ces devoirs qu'il avait négligés, un charme entraînant qu'aucun moraliste n'avait mis avant lui. Aii lieu de les prescrire, il les fit aimer. Pré-tendre que l'abandon de ses enfants lui «')le le droit de recom-mander aux pères d'élever les leurs, en les averti.ssant que, s'ils suivent son exemple, ils éprouveront des remords semblables à ceux dont il e.st tourmenté, c'est une logique moins absurde que celle qui fait dire: Jean-Jacques, ayant mis .ses enfants à l'hôpi-tal, est en contiadiction avec lui -même lorsqu'il nous conseille «l'avoir soin des nôtr<>s.

Nous sommes obligés de nous occuper des

G3 HISTOInE DE J. J. JIOÛSSEAU, ' '

.amis (le Jean-Jacques. Il leur doit la réputation d orgueilleux , d'homme de mauvaise foi , de bizarre et d'ingrat. Pendant la pé-riode (pic nous ■venons de parcourir, son obscurité le sauva de leur haLiie; c'est dans la suivante qu'elle se manifeste et qu'il de-vint leur victime. Je crois que l'envie seule, compagne presque in-séparable du métier d'homme de lettres, est la cause de leur conduite.

Dès son arrivée à Paris, « il fut, ainsi qu'il le à raconte lui-même , à portée de faire connaissance a avec tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la «littérature, et, par là, cette connais-sance se « trouva toute faite, lorsqu'il se vit, dans la suite, «inscrit

tout d'un coup au milieu d'eux. » Il dut cet avantage à ses visites aux académiciens, pour son système de musique. Ceux qui avaient déjà de la célébrité, ou qui étaient près d'en acquérir, ne firent aucune attention à lui, ne soupçonnèrent nullement ses talents : ils étaient plus disposés à lui accorder une pitié dédaigneuse, à le protéger, qu'à lui porter envie. 11 n'eut donc point à se plaindre d'eux. Comme c'est par eux que l'on connaît Rousseau, et sur leur témoignage qu'on se forme une idée de l'auteur d'Émile, il importe de peser ce témoignage et de le réduire à sa juste valeur; c'est ce que nous ferons suivant l'ordre des temps et la série de leurs rapports avec Jean-Jacques. A l'époque où nous sommes (' i^Sq), ses amis étaient. Bordes, Mably, Condillac, J\I. de Franciueil , madame d'Épinay, d'Alem-

mim

Mtpmppi

PntSILÉRE PÉRIOÜK. . . 6y

bcr, Diderot et Grimra. Il se lia intimement avec les deux derniers et même s'engoua de Grimm; Tant que Rousseau resta dans l'obscurité, aucun nuage n'altéra cette liaison, mais elle ne tardera pas à devenir orageuse.

■JO IUSTOIUi: 1>E J. J. HOrSSKAH,

l>M>i:iS I.E DKHl'T 1>K ROI SSKAU ItANS LA BKPUBM-
QUK !>»'.& 1.FTTKR6 nSQU*A SA CONdamnATION PAR LE
PARLEMENT DE PARIS. 1700 A 176a.

Liv. VIII. — De l'été de 1749 au 9 avril 1755. Supposons un dépôt de matières inflammables qui n'attendent, pour faire explosion, que l'étincelle électrique, que le frottement même, et nous

aurons une idée de la révolution qui va s'opérer dans Rousseau. La question proposée par l'Académie de Dijon fut cette étincelle. Jean-Jacques rend compte des singuliers effets que la lecture du programme lui fit éprouver; ils tiennent en 'quelque .sorte du délire. Il en reproduit la des- * cription avec plus de détails dans ses lettres à M. de MalUslieber.

1749. Il quitte l'hôtel de Saint-Quentin et se loge à celui du Languedoc, rue de Grenelle-Saint- , Honoré, dont il ne sortit que le 9 avril 1756, pour aller habiter l'Hermitage. Pendant ces six à sept (innées, il aurait goûté le plus parfait bonheur domestique, sans les tracasseries de madame Le Vasseur. Il est entraîné par le chapelain du prince (je Saxe-Gotha et. par Grimm dans un mauvais .« lieu. C'est la seule fois de sa vie qu'il y soit entré :

OEUXIKMK P Ému DE. 'J I

la Ijoi^lo qu'ii en eut et le remords qu'il en eoitse-\a ont été décrits par lui danà la A^buee//c Hê-^ loïse

l 'jSo. La couronne que lui décerna l'Académie de Dijon réveille toutes ses idées et renouvell»; l'enthousiasme qui lui avait dicté son discours : il veut, dès cet instant, se mettre au-dessus de la fortune et de l'opinion , et se suffire à lui-même.

I^a mauvaise honte le retient et l'empêi^e d'exé-^ euter sa résolution autant de temps qu'il en fallait aux contradictions pour .irriter sa volonté et la rendre triomphante.

M. de Franciieil lui offre l'emploi de caissier r il l'exerce pendant quelque temps; mais les soucis que lui cause cette responsabilité le rendent malade. Il renonce à tout projet de fortune; il .s'applique à briser les fers de l'opinion : « les efforts « qu'il fait

pour y. parvenir sont incroyables. Il se << met ià copier 4e la musique à tant la page; » réforme son costume, et reffise M. de Francueil, qui , le voyant inébranlable dans le projet de re- * noncer à la fortune,' le croit et le déclare fou.

On attaque son discours : il répond , et ses ré-' pliques ont le plus grand succès. Le libraire Pissot, suivant la coutume', ne lui donne rien du discours , * malgré la vente rapide 'de cet ouvrage.

Il est visité, recherché, importuné: il sent qu'il n'est pas aussi aisé (pi'on sc IJimagiue d'être pauvre et indépendant. ^ *-

Thérèse et .sa famille, à qui de pareilles klèès

» I><ijjtit inc jurtic» lettre XXVf. ♦ * •

72 HISTOIRE DE J. J. ROOSSEAD,

paraissaient fort étranges, le contrariaient, et lui donnaient de l'humeur. « Sa sottise timidité ayant « pour principe de manquer aux bienséances , il « prit le parti de les fouler aux pieds , affectant a de mépriser la politesse qu'il ne savait pas pra- « tiquer. »

Il fait, en peu de jours, à Passy, les paroles et une partie de la musique du Dei^in du Village, qui eut le plus grand succès. On veut le présenter à la cour, on lui fait espérer une pension : il refuse, parce qu'en la recevant, « il fallait flatter ou se « taire; et qu'en y renonçant, il crut prendre un « parti très-conséquent k ses principes, et sacrifier « l'apparence à la réalité. L'accuser d'un sot or- « guel, c'était, dit-il, bien plus tôt fait: » et c'est ce qu'on fit.

1753. L'occasion * de développer entièrement ses principes se présente dans la question sur Y origine de VinégaUé parmi les

hommes, mise au concours par l'Académie de Dijon. Il s'enfonça dans la forêt de Saint-Germain pour méditer ce sujet, et compose son discours.

1754. Le premier juin il part pour Genève avec son ami Gauffecourt, qui lui propose ce voyage. Ce Gauffecourt, âgé de plus de soixante ans, vieux libertin, fait pendant la route d'inutiles tentatives pour séduire Thérèse : offre d'argent, livres et gravures obscènes, tout est vainement employé. Jean-Jacques, qui avait la plus grande confiance

» Peu de temps après, il fut élu à la place de syndic de la ville de Genève dans la préface de *Narcisse*, imprimée au comitatus de •

• DEUXIÈME PARTIE. 1755

Pli lui, apprit cette conduite avec un serrement de cœur tout nouveau. Ayant cru jusqu'alors j'amitié inséparable des sentiments nobles, il se voit forcé, pour la première fois de sa vie, de l'allier au dévot et d'ôter son estime à un homme qu'il aime et dont il se croit aimé. « De l'impression très-vive qu'il ressent, naît cette disposition à la méfiance » que d'autres trahisons développèrent par la suite. » Il va voir madame de Warens, qu'il trouve au dernier degré d'avilissement, et qui résiste aux efforts qu'il fait pour la déterminer à venir vivre avec lui. Pendant son séjour à Genève, il rentre dans la religion de ses pères, qu'on lui avait fait quitter à 16 ans. Il forme le projet de se retirer dans cette ville : mais il y renonce, alarmé de l'influence qu'y exerçait Voltaire, et craignant de retrouver dans sa patrie le ton, les avis, les mœurs qui le chassaient de Paris. M. de Harpe a prétendu que Jean-Jacques, jaloux de l'auteur de *Zaïre*, ne voulut point habiter son voisinage, parce qu'il y serait éclipsé par lui. Le plus bel

hommage qu'on ait rendu aux talents de Voltaire est certainement celui de Rousseau, qui avoue que son style s'est formé en lisant ses immortels ouvrages. L'assertion de La Harpe n'est donc qu'une conjecture gratuite.

. On avait représenté en 1765 à Nancy, devant le roi Stanislas, une comédie intitulée les Originaux, que Palissot avait faite sur la tiende du maire de la ville. H- y maltraitait Rousseau. Le roi voulut punir l'auteur et le chasser de son académie ; nuis

'j.'x iiiSTOIN DE 1. i. nousEyfu,

.leaii-Jacques obtint sa grâce; et de plus, c'est ce l'ait ne serait point inscrit sur les registres.

L'usage où l'on est d'interpréter l'action la plus louable et d'en atténuer le mérite (usage qui a sa source dans le cœur humain), nous force à nous arrêter un instant sur le parti que prit Jean-Jacques de renoncer à la société, pour vivre dans la retraite. Est-ce, comme on l'a prétendu, l'amour de la singularité et un orgueil puéril? Alors les sentiments qu'il exprime dans ses ouvrages étaient feints. De cette hypothèse naît une objection insoluble, c'est l'impossibilité de tenir, sans la persuasion, le langage! que tient Rousseau, et de communiquer, comme il le fait, l'enthousiasme et de vives émotions, sans rien ressentir, sans rien éprouver. Quand on fait des suppositions de cette nature, il faut nécessairement en admettre les conséquences. Ce fut donc par calcul qu'il prit le parti de rompre en visière à tout le genre humain; mais quand on fait un calcul de cette espèce c'est pour en retirer (quelque fruit : on ne refuse pas malhonnêtement, {quelquefois même avec brutalité, des cadeaux, des pensions, de la fortune et des honneurs. Comme, ^ sur cet article, on n'a pu le trouver en

défaut, et «[ii'on l'a vu presque toujours dans un état voisin de la détresse , il a fallu recourir à un fol amour de i:élébrité. N'oublions pas que c'est toujours par e.sprit de calcul (puisqu'il manque, dans cette supposition , de persuasion et de bonne foi), et que néccsaiifnient il a dû vouloir jouir du fruit tle ses sacrifices, c'est-à-<lire de cette célébrité dont il

k DEUXIK.ME PÉRIOÛE.

avait, suivant ses enneiis, une soit si ardente. Alors il faut ^expliquer pourquoi il s'y dérobe avec tant de soin; pourquoi il préfère la botanique, des promenades solitaires, à tant. d'avances qui lui sont faites, et l'isolement à sa rentrée dans lu société : sur ce théâtre où il aurait joui, dans tout son éclat, de cette célébrité dont on le suppose toujours occupé. Enfin il faut expliquer cette idée fixe , cette manie déplorable qui lui faisaient croire, <lans les six dernières années de sa vie, <[u'il était un objet odieux à tout le monde : manie qu'il est impossible de concilier avec l'espiit de calcul et l'absence de la bonne foi.

Cherchons, pour nous, un autre motif que celui-là, puisqu'il n'explique rien; puisque, attribuer la conduite de Jean -Jacques à l'esprit de calcul, c'est énoncer une assertion en contradiction avec les faits et les résultats.

En suivant attentivement Rousseau , à dater de 1750, on voit qu'il s'étudie avec la ferme résolution de se vaincre et jusque dans les plus petites choses. 11 avait déjà fait quelques essais à diverses époques de sa vie*. Mais comme le projet qu'il formait exigeait, dans son exécution, un combat continuel qui s(^ renouvellait tous les jours et à chaque instant par les obstacles , il se séquestre de la société; et, pour n'y pas rentrer, il adopte un cos-

> La Tîctnre qu'il rem|torti sur loi-même eu u'aliat poiot
chex madame de Larua^jc (liv. VI), en »e »[^]|arant de mademo-
McUe Serre (li». VIT), eu dilTcraal d'ourrir le paquet qui oon-
teuait la lettre de clunge dout il arait ai gr«nd bc- ^ aoiu,ele.

Digilized by Googk

76 JIISTOI#E DE J. J. ROrSSEAl.',

tume qui ii'y est pas admis, ou plutôt qu'on n'y voyait pas.

C'est ainsi que, depuis, s'est conduit Alfieri qui, toujours vain-
cu par une passion dont il rougissait, ne pouvant renoncer à une
femme qui n'était pas digne de lui, se fit couper les cheveux pour
se créer un invincible obstacle au désir qu'il aurait eu «le sortir
de chez lui ». Il ne pouvait paraître en public ainsi tondu, dans
une ville où l'on portait les cheveux longs à cette époque *.

Rousseau réforma «lonc son costume pour ne plus jKiraître
dans le grand mon«le : il publia hautement ses opinions et prit,
dans deux ouvrages, imprimés à peu de «listance l'un de l'autre ^
, un ton qui le mettait dans l'impossibilité de se dédire. C'est ainsi
que sa faiblesse fit sa force, et que le senti-ment de cette faiblesse
lui suggéra des mesures promptes et décisives qui rendaient
l'exécution de son projet moins difficile.

Liv. IX. — Du 9 AVRIL 17 56 AU i5 décembre j 757.

Ce livre comprend le séjour que fit Jean-Jacques à l'Hermi-
tage. Ses amis voulurent lui faire passer l'hiver à Paris; et, pour y
parvenir, employèrent des moyens qui lui donnèrent d'autant
plus «l'humeur , qu'il parut évident «pie leur motif n'était pas de
jouir «le sa société, mais de le mettre en contradiction avec lui-
mèrae.

Il rend compte de son travail. et des ouvrages •

> Vie d'Alficri, tome 1 , p.

a A Turiu, c était ca I7"5.

^ Prefiicc de yan-is*e eu i; , cl le Discoiir» sur VinrgaiUê, eu ,

nEDXIKME PERIODE. 77

qu'il compose dans sa retraite. Ixî plus important de tous, Émile, était du nombre. Un antre dont on «luit regretter la perte, est le Matérialisme du Sage. Il donne les détails les plus intéressants sur lès changements qui s'opèrent en lui. « Je ne vis « plus, dit-il, qu'erreur et folie dans la doctrine de « nos sages , qu'oppression et misère dans notre U ordre social. Dans l'illusion de mon sot orgueil, « je me cnis fait pour dissiper tous ces prestiges. « Jusque-là j'avais été bon : dès-lors je devins ver- '« tueux ou du moins enivré de la vertu.... Voilà « d'où se répandit dans mes premiers livres ce feu « vraiment céleste qui m'échauffait en dedans, et « dont, pendant quarante ans, il ne s'était pas « échappé la moindre étincelle , parce qu'il n'était « pas encore allumé... J'étais vraiment transformé : « nies amis ne me reconnaissaient plus... Le mépris « cpie mes -profondes méditations m'avaient ins- « piré pour les mœurs, les maximes et les préjugés « démon siècle, me rendait insensible aux raille- « ries de ceux qui les avaient. »

Il date le commencement de cet état, le plus contraire à son naturel, de l'époque où, quittant Paris , il se retira de cette capitale pour vivre à la campagne. Nous verrous-, par la suite, que la re-. traité produisit d'autres effets 'j et nous en découvrirons les cau.ses. Quelques détails les font déjà pre.ssentir dans ce livre :

ce sont ceux où Rousseau nous fait voir les tracasseries de la famille de l'hélène et de ses amis.

Dans le mois de mai de cette année 1757, com-

■ 8 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

mence cette passion pour madame d'Édouardot, qu'il décrit en traits de feu, et qui eut pour lui des « suites mémorables et terribles. C'était, cette fois,

« de l'amour, et l'amour dans toute son énergie et « dans toutes ses fureurs. »

Quelques mois se passent, et des intrigues lui font perdre ses amis, son repos, sa maîtresse, et le déterminent à sortir de sa retraite au milieu de l'hiver.

Parlons de ses amis, ou de ceux qu'il croyait mériter ce nom, qui vivaient dans la même sphère,* avec lesquels il avait conservé des rapports. Dans leur nombre, il s'en trouvait un qui les lui enlevait tous, quoique Rousseau les lui eût donnés; un entre les mains duquel les autres devinrent des instruments dociles, dirigés habilement vers un but. Cet ami, c'est Grimm, et le but, l'abandon de Jean-Jacques. . . .

Parmi les liaisons plus ou moins intimes qu'il avait eues jusqu'à cette époque, il négligea les, unes en se retirant à la campagne : dans sa solitude, il rompit avec presque tous les autres.

A ceux que nous avons nommés précédemment, il faut ajouter Duclos, le baron d'Holbach, Saint-Lambert et Marmontel, tous hommes de lettres, auteurs et philosophes. Il ne conserva que Duclos et Condillac. Le premier appréciait ses talents, sans en

être jaloux, et les encourageait. Il rendit même à Rousseau des services. Ils se voyaient rarement.

Un second, froid, sage, métaphysicien, fut appelé en Italie pour l'éducation du prince de Parme.

• DEUXIÈME PÉRIODE.

Cette circonstance fit cesser totalement les rapports qui existaient entre Jean-Jacques et l'abbé; rapports qui d'ailleurs étaient devenus rares depuis la retraite du premier.

Ceux pour qui Jean-Jacques avait conçu une affection particulière furent Zerkow et Grimm. Commençons par celui-ci. Rousseau rapportant dans ce livre les particularités de sa rupture avec lui, sans les compléter, parce qu'il ne savait pas tout, Grimm va nous aider lui-même. Quant aux autres, ils ne tarderont pas à paraître. Rousseau raconte avec quelques détails (liv. VIII) dans quelles circonstances Grimm et lui se connurent, se lièrent et vécurent dans l'intimité. Le premier était lecteur du jeune prince de Saxe-Gotha. C'était, à ce qu'il paraît, un titre sans fonctions ou du moins sans revenus, puisque Grimm ne restait avec le prince qu'en « attendant une place, et que son très-mince « équipage annonçait le pressant besoin de la trouver. » Jean-Jacques, sans être beaucoup plus heureux, vivait chez madame Dupin, la meilleure société de Paris, connaissait beaucoup de personnes qui pouvaient le mener à la fortune, s'il eût eu l'adresse de faire valoir un peu les talents qu'il avait, Grimm la possédait en perfection, et savait mieux profiter des circonstances. Rousseau lui donna ses amis, l'introduisit dans les sociétés qu'il fréquentait, et poussa l'engouement pour cet Allemand au point de cesser de voir ceux qui ne voulaient pas le re-

cevoir. Grimm le supplanta, lui ôta ses amis et lui tourna le dos. On

80 HISTOIRE 11F. J. J. ROUSS\ü, *

trouve sur lui, dans le neuvième livre, (les détails •. finissant
auxquels nous renvoyons. Il reste seulement à expliquer leur
rupture.

Parmi les femmes de Paris avec qui Jean-Jacques fut lié, on
doit remarquer mesdames Dupin, *

de Chenonceaux sa belle-fille, d'Épinay et d'Illoii-, de tout. Il ne
perdit que madame d'Épinay avec laquelle Grimm le brouilla, ain-
si que le prouvent les mémoires de cette dame. * '

Dans le récit intéressant de cette rupture sont . deux circons-
tances qui ont besoin d'élucidation- «

ments que Rousseau ne pouvait donner, parce que seul, au
milieu de gens qui agissaient à son insu, dirigeant contre lui
leurs attaques, et le frappant dans l'obscurité, il ignorait toutes
leurs menées. Suppléons à son silence et donnons les explica-
tions qu'il a négligées, se fiant beaucoup trop à la pureté de ses
intentions, comme à la justice de ses. . . contemporains. Jean
Jacques raconte toutes les démarches qu'on fit pour l'engager à
partir pour Genève avec madame d'Épinay, qui se rendait dans
cette ville par raison de santé. La maladie était un ' secret ignoré
du mari : Rousseau ne le dévoile pas; ' mais on a su depuis qu'il
s'agissait de la grossesse de madame d'Épinay. Grimm, son
amant alors, eut que l'été de cette dame intéressait personnelle-
ment, avait combiné ce voyage. C'était un coup de maître que de
la faire accompagner par Rousseau.

C'en fut un plus habile encore tjue de donner pour chaperon le mari même, c(ui conduisit en effet sa femme à Genève , revint fort iupiiet , et fut en-

, „J>£UX1£ME PÉniOOE. 81

suite informé de la guérison sans jamais l'avoir été du mal.

La manière dont Grimm rompit avec son ancien ami mérite d'être remarquée. Il est nécessaire d'ailleurs, pour connaître la vérité, de comparer son récit à celui de Jean-Jacques. Celui-ci le consultait pour savoir s'il devait suivre madame d'Épinay. Sa lettre, datée du 19 octobre 1767, se * trouve dans sa correspondance. Grimm fit atten- , dre sa réponse. Elle arrive enfin. « Elle n'était que « de sept à huit ligues que je n'achevai pas de lire ,

« dit Rousseau; c'était une rupture, mais dans des a termes tels que la plus infernale haine les peut « dicter. Il me défendait sa présence comme il « m'aurait défendu ses' états. Sans la transcrire, je « la lui renvoyai sur-le-champ. »

Cette lettre se retrouvant dans la correspondance de Grimm, publiée en i8i3, conséquemment plus d'un demi -siècle, après l'événement, nous pourrions juger le différent, puisque nous aurions sous les yeux les pièces du procès ; mais il est probable que Grimm la remplaça par une autre. Voici celle qu'il rapporte; elle est du 5 novembre 1757.

« J'ai fait ce que j'ai pu pour éviter de répondre positivement à l'horrible apologie que vous m'avez adressée. Vous me pressez, je ne consulte plus que ce que je me dois à moi-même, et ce que je , dois à mes amis que vous outragez. Je n'ai jamais cru que vous

dussiez faire le voyage de Genève avec madame d'Épinay. Quand le premier senti- • . 6

8a^ HISTOIRK DE J. J. ROUSSEAU, »

ment devait vous engagera vous offrir, elle, de son côté, devait vous en empêcher, en vous rappelant ce que vous devez à votre situation, à votre santé et à ces femmes que vous avez entraînées dans votre retraite; voilà mon opinion : vous n'avez pas eu le premier sentiment, et je n'en ai point été scandalisé. Il est vrai qu'ayant appris, à mon retour de l'armée , que , malgré toutes mes représentations, vous aviez voulu partir pour Ge- « nève, il y a quelque temps', je n'ai plusôté étonné de la surprise de mes amis, de vous voir rester , lorstpie vous aviez une occasion si naturelle et si honnête pour pSrtir. Je ne connaissais pas alors votre monstrueux système ; il m'a fait frémir d'indignation. J'y vois des principes si odieux, tant de noirceur et de duplicité.... Vous osez me parler de votre esclavage, à moi, qui, depuis plus de deux ans, suis le témoin journalier de toutes les marques de l'amitié la plus tendre et la plus généreuse que vous avez reçues de cette femme.... Si je pouvais vous parler, je me croirais indigne d'avoir un ami. Je ne vous reverrai de ma vie, et je me croirai heureux .si je puis hannir de mon esprit le souvenir de vos procédés. Je vous prie de m'oublier et de ne plus troubler mon ame. Si la justice de cette demande ne vous touche pas, songez que j'ai

entre les mains votre lettre, qui justifiera aux'

t Le baron de (êrinunTeutprobablement parler do projet qu'avait Roiuseau de retourner à OeDére, à lepoqne où madame d'Epioay le décida à accepter rHer> * mitage. Il racoute loi-

mémo qu'il héaitait entre b France et b Suîmc, loraque rcite dame mit 6u à aoQ indéc»M)^.

OF.ÜXIÈMF, PÉRIODE-

yeux de tous les gens de bien Thonnêteté de ma conduite. »

I.«i lettre de Grimm n'Était, au dire de Rousseau, que de .sept à huit lignes ; il est fâcheux que Jean-Jacques la lui ait renvoyée. Griniin, n'étant mort qu'en 1807, a vu publier les Coijjessions , et, posse.s.scur de sa lettre, a pu l'arranger comme il convenait à ses intérêts, la; peu de rapport entre cette lettre et l'analyse qu*en fait Rousseau per^tf met cette suppositioi>,'qui va bientôt acquérir un grand degré de certitude par les aveux de Grimm même ou plutôt p<ir sa ténébreuse accusation. Si maintenant on lit dans la correspondance la lettre du iq octobre , on verra Xhorrible apologie dont parle Grimm qui, ayant survécu pendant trente-neuf ans à Rousseau , n'a ^int réclamé contre la deuxième partie des Confessions , publiée en 1788, c'est-à-dire dix-neuf ans avant 'sa mort.

Passons a 1 accusation, car il ne faut nen négliger pour découvrir la vérité. Grimm se plaint de Rousseau, mais d'une manière perfide, n'alléguant rien de positif, et laissant à l'imagination du lecteur un vaste champ à parcourir : voici comme il s'exprime dans sa correspondance littéraire, mois d'août 17G6 : •

cc J'ai été intimement lié avec M. Royisseaii pendant plus de huit ans, et je le connais peut-être trop bien pour ne me point récuser quand il s'agit d'un jugement de rigueur sur ses faits et gestes.

Il y a tout Juste neuf ans que je me crus obligé de •

84' IIISTOinK DF. J. I. FODSSEAr, rompre tout commtîixo, quoique je n eusse âitcun reproche à lui faire qui fût relatif à moi, et <ju'à son tour il ne in'ent fait aucun r<qiroche dunint tout le temps de notre liaison. Vi-aisemhlablemant la probité et la justice ne me lais.saient pas le choix entre une rupture et le parti vil de tndiir La vé- ,rité et de deftiiser mes sentiments d'une manière déshonnête, et dans une occasion décisive, dont 1W. Rousseau m'avait constitué le juge fort mal à * propos, mais dont je pouvais juger avec d'autant plus de sécurité, (jue le procès m'était absolument étranger. J'ai toujours pensé que c'est manquer essentiellementetiinpardonnahlementàunliomme,

(pic d'o.sîûr lui confier des sentiments révoltants, dans l'es-péi'ance (pi'il pourra les approuver , les écouter du moins, et h^s passer sous silence. C'est dire à son ami : Je me flatte que vous n'avez au fond ni honneur, ni délicate.s.se; et je ne connais point d'offense plus grave. »

Il y a, dans ce langage, une perfidie remarijiiiahle. On (lénonce une action basse, vile, sans la spécifier. Pour rendre l'accusation plus vraisemblable, on annonc^qu'qii est étranger à cette action, qu'({n n'é)aU point l'objet de l'injure, et qu'on n'a person^Éllement ^cun reproche à faire au coupable dans cette occasion; consérjuemment nul autre in^rêt (pie l'amour de' la justice et de la vérité. Ces' précfiition.i oratoirt's sont évideinnient prise.s'-pour inspirer plus de confiance. Mais, au fait, de quoi .s'agit-il? On n'eh sait rieti, on n'en peut rien .savoir, et l'on .*ie trouverait même dans l'im-

le

possibilité de faire aucune conjecture* raisonnable, si l'on n'avait, dans d'autres Mémoires, des données certaines. Mais en consultant, pour les faits et leurs dates, les Confessions de Jean-Jacques et les Mémoires de madame d'Épinay, nous pouvons savoir ce qui se passa entre Grimm et Rousseau au mois d'octobre 1757, époque précise indiquée par le premier comme celle de la rupture. Nous voyons ' en effet qu'il est question du voyage de Genève, de la grossesse de madame d'Épinay, qu'il importait de tenir secrète. Nous trouvons dans la Correspondance de Jean-Jacques une lettre du 19 octobre 1767 à Grimm, et dans laquelle le premier expose au second les motifs pour lesquels il ne peut accompagner cette dame. Nous voyons (liv. IX des Confessions') , dans cette même année 1757, les deux amis se brouillèrent et se réconcilièrent ensuite; que Grimm reçut Jean-Jacques en empereur romain , mais eut en vue que la réconciliation parut sincère de la part de Jean-Jacques. C'est très peu de temps après que Grimm écrivit cette singulière lettre , sans motif, sans provocation , et 'qui surprit d'autant plus son ami qu'il s'attendait à un tout autre langage. Il fallait que la cause de Grimm fût bien mauvaise, puisque, ayant gardé pendant quarante ans dans ses mains la principale pièce du procès, il n'a pu la modifier d'une manière plus favorable pour ses intérêts. Nous avons fait remarquer le peu de rapport qui existe entre la lettre de Grimm et le compte qu'en rend Jean-Jacques; on verra, en lisant dans la correspondance

86 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

la lettre du 19 octobre 1757, qu'il y a moins de rapport encore entre* cette lettre et la réponse de Grimm , que son ami consultait pour savoir s'il devait réellement accompagner à Genève ma-

dame d'Épinay; il le faisait son juge; il s'engageait à obéir à l'arrêt que ce juge prononcerait, et n'en reçoit qu'un billet outrageant !

L'époque de la rupture est indiquée avec tant de précision , et la lettre de Grimm coïncide tellement avec la date qu'il désigne lui-même {^iUjr a tout juste neuf ans au mois d'octobre 1766), qu'on ne saurait douter que le voyage de madame d'Épinay ne fût la cause de cette rupture , puisque la lettre de Grimm, insérée dans les mémoires de cette dame, l'annonce clairement, quand nous n'aurions pas le récit de Rousseau. Mais Grimm se donne bien de garde de désigner ce voyage , parce qu'on pourrait porter un jugement : il parle d'un « fait qui lui est étranger, dans lequel il n'a aucun « reproche à lui faire personnellement; » d'iu j fait où Jean-Jacques le « constitue son juge, et le met « par là dans la nécessité de rompre avec lui , ou « de trahir basement la vérité. » Il s'agissait d'accompagner la femme avec qui Grimm avait depuis long-temps un commerce public, et d'en soustraire à tous les yeux le résultat!

11 est heureux que , grâce à la date précise , on puisse faire le rapprochement, et connaître le forfait odieux si vaguement exprimé.

Nous ne devons point séparer Diderot de Grimm, non que le premier ne soit, sous tous les

Digilized-br4j«^c

rapports et sans aucune espèce de comparaison , plus estimable que le second ; mais , réunis tous les deux contre Jean-Jacques, ils agirent de concert pour le tourmenter, avec cette différence que l'un, dupe de l'autre, n'était en quelque sorte que l'instrument de sa haine. Si nous ne pouvons entièrement justi-

fier Diderot, du moins ses torts sont-ils infiniment -moins graves que ceux de Grimm.

Diderot était susceptible de recevoir facilement ■ les plus vives impressions; enthousiaste, toujours hors de mesure et ne sachant jamais se tenir dans un juste milieu. Naigeon , son admirateur, qui do vait le connaître et qui n'en parle jamais que pour le louer, a cependant, au milieu de scs éloges, laissé échapper le trait suivant : « Diderot était « incapable de ne voir dans un livre que ce qui O s'y trouve : il raisonne quelquefois sur des traits « qui n'ont de réalité que dans son imagination « il lyouille et confond tout. Il est rare qu'il s'au- « torise d'un fait sans l'altérer. » D'où l'on voit que Diderot pouvait être de bonne foi en ne disant pas un mot de vrai. Les hommes de cette espèce se persuadent aisément. Ils ressemblent à ces menteurs de profession qui finissent par se croire.

.\\mi sincère de Rousseau tant qu'il ne le fut pas de Grimm, il aurait continué de l'être s'il n'eût jamais connu celui-ci. Mais Jean-Jacques les lia tous les deux et ce fut à ses dépens. Grimm étudia le caractère de Diderot et vit bientôt le parti qu'il en pouvait tirer. Tous les deux aimaient le com-

88 HISTOIRE DE J. J. nOÛSSEAU,

mérage et les caquets, avec cette diliérence, que le premier mettait beaucoup du sien , tandis que le second adoptait avidement, répétait avec feu, exagérant sans s'en douter. Les premières intrigues furent obscures, parce qu'elles se bornèrent à la famille de Thérèse, aux rapports de cette famille avec Rousseau qui donne , dans ses Confessions, des détails sulHsants sur cet objet. Mais la sph ère s'agrandit. maison de madame d'Epinay

était un théâtre de plaisir; elle pouvait être une ressource pour un homme qui ne perdait jamais son intérêt de vue. Grimm y fit introduit par Rousseau. C'était un trésor pour un aventurier qu'une femme aimable, riche, négligée de son mari, et d'une grande facilité de caractère et de mœurs. D'un coup d'œil il vit tout ce qu'il était possible de faire. Supplanter Rousseau, le chasser, et, pour y parvenir, inspirer à madame d'Épinay une passion violente en feignant d'en éprouver une; tels sont et le but auquel il atteignit c» peu de temps, et le moyen dont il se servit. Mais la société intime de cette feiême, et particulièrement Saint-Lambert et madame d'Houdetot, avaient et de l'affection et de l'estime pour Jean-Jacques. Il était nécessaire de détruire, ces sentiments; ce qui paraissait d'autant plus difficile qu'ils étaient fondés sur une longue habitude. Grimm ne se rebuta point : rien n'égale son impudence, si ce n'est la crédulité sur laquelle il a compté et la justesse de son calcul. 11 lui fallait Diderot pour le succès de son intrigue, et Diderot persuadé.

DEUXIÈME PÉRIODE. 89

Il n'est pas avec le secours d'un homme qui avait toujours le langage d'un inspiré, il persuaderait bien mieux les autres. Diderot, trompé d'abord et de bonne foi, s'avança trop pour reculer. Nous verrons que de « lui il devint sciemment complice en racontant des faits démentis par ses propres lettres. Il ne suffisait pas de brouiller Jean-Jacques avec madame d'Épinay; il fallait indisposer contre lui le public de Paris et les sociétés qu'il y avait fréquentées; car Rousseau, depuis plus d'une année, vivait dans la solitude. Parmi ces sociétés, la plus renommée à cause des dîners, de la hardiesse des opinions philosophiques de l'amphytrion, était la maison du baron d'Holbach, « qui usait noblement

de sa fortune et réunissait « chez lui des gens de lettres et de mérite, et par là son savoir tenait bien sa place au milieu d'eux. » (C'est Rousseau qui s'exprime ainsi sur le compte d'un de ses plus grands ennemis.) Grimm sentit combien il importait au succès de son plan de mettre dans ses intérêts cette société nombreuse dont tous les membres étaient répandus dans Paris. Depuis longtemps Rousseau l'avait été recevoir par Diderot dans cette maison. C'était quelque temps avant la représentation du Devin du Village. Par reconnaissance Grimm fit entendre qu'il avait pillé la musique de cette pastorale, et bientôt accrédita l'opinion (qui cependant n'eut pas de durée) que Rousseau n'était pas l'auteur du Devin. Grimm ayant tout ce qu'il faut pour réussir dans le grand monde, étant adroit, souple et

un homme illustre de J. J. Rousseau,

flatteur avec ceux dont il voulait gagner la bienveillance, eut bientôt une grande influence chez le baron d'Holbach. C'est dans la maison de ce financier qu'il établit son quartier général.

Pendant qu'il intriguait à La Chevrette pour en chasser Jean-Jacques, il faisait concourir à ses vues la société du baron. Lorsque le grand coup serait frappé, et la rupture entre madame d'Epinay et Rousseau consommée, il fallait que celui-ci ne trouvât plus de défenseurs dans la capitale, et l'on obtenait ce résultat au moyen de la coterie holbachique, qui, quoique Rousseau lui donne ce nom, était plutôt celle de Grimm. Diderot y exerçait une grande influence. Il tenait à ses affections comme à ses idées. Le point essentiel était de le persuader de la déloyauté de Rousseau. Nous ignorons les moyens qu'employa Grimm, parce qu'il mettait autant de soin à cacher ses démarches qu'à réussir dans ses entreprises. Celle de se détacher de Rousseau lui donna

de la peine. Les deux amis se querellaient, se réconciliaient, pour recommencer, et l'affaire n'avancait pas. Grimm eut recours à des moyens d'autant plus victorieux, qu'on ne peut jamais s'en garantir; et se servit d'une arme d'autant plus perfide, qu'on ne sait jamais avec certitude par quelle main elle est lancée. La calomnie est une lettre anonyme : telles furent les armes dont il fit usage.

Le commerce intime de Saint-Amant et de madame d'Houdetot n'était plus un secret pour le public parisien, et la passion de Rousseau pour

Digitized by Google

DEL'XIIIIK l'Kt l'ODF. ()

cette passion commençait à ne plus en être im. Cette passion avait causé un violent dépit à madame d'Épinay qui, pour connaître la correspondance de Jean-Jacques et de sa belle-sœur, se permit d'indignes démarches dont Rousseau rend compte dans ses Confessions. Les hommages de Grimm la dédommagèrent de l'indifférence de Jean-Jacques, le premier, en lui inspirant de l'amour, lui fit partager sa haine contre le second. - Madame d'Épinay porta bientôt des preuves de cet amour. Une maladie feinte, mais qu'une santé naturellement délicate et les assauts qu'elle avait soutenus rendaient facile à croire, couvrit la grossesse : des médecins prescrivirent un voyage à Genève pour s'y mettre entre les mains de Tronchin ; Grimm employa tout son art à prouver que Rousseau devait accompagner celle qui avait mis tant de grâce à lui faire accepter l'union; et qu'un refus le rendait coupable d'une noire ingratitude. Selon lui, ce voyage était un devoir rigoureux qu'il ne pouvait se dispenser de

nçraplir. Il fit partager cette opinion à Diderot qnJ, par un billet bien pressant , engage Jean-Jacques à partir, lui parlant de reconnaissance, de vertu, des sacrifices qu'elle exige. D® son côté , madame d'Epinay dit fendremenfà son hôte : Et vous, mon ours, ne viendrez-vous pas? L'ours répondit en plaisantant sur l'utilité du cortège d'un malade pour un autre malade. Madame d'Épinay n'insista pas il n'en fut plus question entre eux. Mais grâce à Diderot que Grimm appelle porte-voijt

9a HISTOIRE IVfc J. J. ROUSSEAU,

dans une de ses lettres, il fut établi 'comme principe que ^Rousseau devait aller à Genève, et la conséquence de ce principe était que, s'il ne faisait pas ce voyiipât > *1 manquait à tous les devoirs de la reconnaissance. ^Lais ces prétendus devoirs pouvaient n'être pas reconnus par tout le monde. ALidum<' d'Ioudetot et Saint-Lambert entre autres étaient loin de les admettre. Us ne pouvaient aimer madame d'Lpinay, qui avait tout fait pour enlever à sa belle-.sœnr son amant. Il fallait donc imaginer pour noircir Rousseau Une de ces actions inexcusables qui toujours excitent l'indignation et ■ le mépris. Grimm y avait songé.

11 s'agit d'une lettre anonyme écrite à Saint- Lambert et dans laquelle on lui annonçait que son amante, au mépris du serment qu'elle Ijii avait fait de n'aimer que lui, se livrait à Rousseau dont elle était uniquement occupée. Grimm rédigea cette lettre avec beaucoup d'art et de maniéré à ce que, sans invraisemblance, elle pût être attribuée à Jean-Jacques; celui-ci ne connut ni l'existence de la lettre, ni le soupçon dont il était l'objet. En parlant d'une entrevue avec madame d'Houdetot, il dit seulement qu'il lui trouva SPrembai^ rassé, « et qu'il vit clairement qu'il s'était

passé « quelque chose qu'elle ne voulait pas lui dire, et « qu'il n'a jamais su.

Une^e lettre anonyme est une lâcheté dont il est toujours difficile de découvrir l'auteur. Si nous attribuons hardiment à Grimm celle dont U est question , c'est après avoir lu dans les Mémoires

DEUXIÈME PÉRIODE. q3

de madann' d'Epina y les efforts qu'il fait pour attirer le soupçon sur Rousseau ; c'est paWe qu'elle coïncide' parfeiterneiit avec les autres moyens qu'il employa pour le brouiller avec madame d'Uoudetot et Saint - Ijimberty c'est parce 'que cette bassesse est dans son caractère et que lui seul, de tous les acteurs mis en scène dans cette intrigue, en était capable.

Parmi ces acteurs il en est un qui joue le rôle de confident, mais choisi pour répandre les nouvelles, et très-bien choisi, parce qu'il était de toutes les réunions et le plus 'intrépide des gastronomes de l'é|K)que. C'est Marmontel; son nom se trouve honorablement-inscrit au nombre des convives que rassemblaient chez eux tous les amphytrions des deux .sexes du dix -huitième siècle;depuis madame de Tencin jusqu'à la fin de ce siècle; Helvétius, Hénault, d'Holbach, mesdames Marchais, du Deffand, Geofrin, .sans oublier le financier L.a Pojielinière , chez lequel il avait toujours-son couvert mis et remplis.sait les fonctions de maître-d'hôtel : on ne conçoit pas qu'il ait pu suffire à tant de banquets; mais le souvenir lui en plaisaifjencore sur la fin de sa vie, à en juger par cette naïveté qu'on trouve dans les Mémoires adressés à ses enfants, pour lesquels il les écrivait : « Vous devez comprendre combien il était doux « pour moi de faire d'excellents dîners. » Cela se comprend en effet facilement; c'est à la suite de

l'un de ces repas, chez le baron d'Flolbach, <pi'il fait parler mystérieusement, à voix basse, Dideéot qui

r)4 HISTOIRK DB J. J. Rousseau ,

ne pouvait se contenir et s'exprimait toujours avec feu. Mais il s'agit d'une confidence importante sur Rousseau : pour y faire croire il fallait beaucoup de précautions, et Marmontel n'en oublie aucune. Cette confidence est relative à une lettre écrite à Saint-Lambert, et qu'il ne qualifie cependant pas d'anonyme.

En effet nous nous étions trompés dans la première édition de *l'ouviage* en supposant le contraire. Nous venons de relire le passage des *Mémoires de Marmontel*, (liv. viii); nous y voyons clairement qu'il est question d'une déclaration d'amour faite par Rousseau , probablement par écrit, ce qu'il ne dit pas, à madame d'Houdetot. Craignant qu'elle ne le dénonçât à Saint-Lambert , comme ayant voulu la séduire , il venait , tout repentant, consulter Diderot sur ce qu'il avait à faire. C»"liii-ci lui conseilla de tout avouer à son ancien ami qui devait savoir qu'il n'était ni un Cyrus, ni un Scipion. Rousseau, transporté, l'embrassa et court écrire une lettre dans laquelle il accusa madame d'Houdetot, rejette le tort sur elle, et qui est un tissu de fourberie , (f insolence et un chef-d'œuvre d'artifice. Saint-Lambert vint voir Diderot à qui il communiqua cette lettre, qui n'était donc, pas anonyme. Tel est le récit, je ne dis pas de Diderot qui n'aurait pas oublié ce trait, mais de Marmontel. Pour qu'il y ait la moindre vraisemblance dans ce conte, il faudrait que Saint-Lambert et madame d'Houdetot eussent cessé de voir Rousseau , dès l'origine de la passion de ce-^

DEUXIÈME PÉRIODE.. g5

lui-ci. Or on sait le contraire, et de plus, qu'ils n'ont jamais été brouillés, quoique plus tard ils n'aient eu que des relations rares.

— ,

Quand je n'aurais pas vérifié la fausseté de beaucoup d'autres accusations ' de Marmontel contre Jean-Jacques, une réflexion m'aurait fait conclure qu'il met dans la bouche de Diderot ce que ce-^ luUci n'a pas dit. En effet, si Jean-Jacc[ucs eût écrit cette lettre, Diilerot n'eût-il pas eu contre lui' une arme victorieuse? au lieu de rédiger une note infâme mise dafis Y Essai sur les lignes de Claude et de Néron, n'aurait-il pas profité de l'occasion que lui présentait la lettre anonyme? Pourquoi, dans la longue énumération des reproches qu'il fait à Rousseau, passe-t-il sous silence cette oïlieuse lettre qui était le chef d'accusation le plus accablant?

On peut objecter que je suppose alors que «lerot n'ait jxis eu connais-sance de cette lettre. Je pense, qu'il y crut d'abord; mais que, comme il fréquentait .Saint-Lambert et madame d'Hoiidetot (pii ne l'attribuaient ni l'im ni l'autre à Jéau-Jac- (pies, il fut détrompé. .Saint-Iiunbert était d'un . caractère estimable, sans' envie, avait de l'ame et rendait justice au talent. Sur un homme de cette trempe, une lettre anonyme ne devait pas produire l'effet (pi'en attendaiff:elui qui l'avait écrite. Elle ne lui inspira que du mépris, et ce qni prouve

< Eotro autre» Taiiachroaiaine de Mannootrl tur l'habit d'Armeniea , qu'il auppose radoeaé par Rouwean poodant qu'il était lié arec Diderot , Grimm > pour attirer la foule, etc., taiidi» que ce ne fut qn'à Mottier», en qu'il prit ce costume , cinq au» après m rupture arec fie» amis.

<)6 ItlSİOlHK DE J. J. ROUSSEAU,

qu'il éUilil loin d'en cixiire Rousseau coupable, c'est qu'LIssc
re\ irent depuis plusieurs fois avec la meme intimité. ^

Le biographe tle Rou.sseau n'a pas manqué d'accueillir cette
accustlion, de la corroborer à sa manière, en s'appuyant de Mar-
montel et du témoignage d'un intermédiaire <pi'il ne nomme
point, mais ([ui, comme on s'en doute bien, est lin personnage
incapable de mensonge

Du reste , nous n'avons , malgré toutes nos recherches, trouvé
trace de dette lettre anonyme que dans les Mémoires de madame
d'Épinay, où l'on met en jeu Diderot ipii, de son côté, n'en dit
mot cUins les reproches qu'il adresse à Rous.seau.

Il n'y eut entre Marmontel et Jean-Jacques aucun rapport
d'intimité. Il ne pouvait y en avoir entre un parasite obséquieux,
adulateur d'un fi-« nancier, et celui qui, ne prostituant jamais sa
plume, préféra l'indépendance à des cbaiiies do- ' rées et
.serviles.

Nous reviendrons sur le compte de Diderot qui doit reparaître
encore une fois.

Quant à madame d'iipinay, si l'on en croit le

t Bingrapiti^ universelU xxxix^ p. i35. Nous sotip^onons que
l'auteur de la notice, au lieu de véritier dans les Mémoires de
Marmontel ce que nous di« sliios, s'est contenté de notre aMc-
tion. Ce qui inotire cette conjecture » c'est qu'il reproduit notre
erreur. Marmontel fait {>arler Diderot , comme si la lettre était
signée de Rousseau. Aimi Marmouel n'ayaot point rapporté U
fait de la lettre annnjrme-, dans ses Mémuircs, n'a pu long-temps

après la mort de Jeao> Jarxpics le raconter avec la certitude d'un homme qui ne dit que la vérité. Ou le biographe a mal lu^ comme nous, ce qui est peu probable : ou bien U s'en est rapporte à nous, puis au témoignage de l'homme qui n'a jamais menti. Nons aronons fraochemeot qnc nous serions bien fiche de n'aroir pas oommU cette errenr , cl oons pouvons dire aussi ,/elix culpa / ” , '

BigilizecTc?

DELIXii'.MÈ PlïniODE,

témoigpige de son (ils dont nous avons publié une lieltre curieuse ' , elle ne tarda pas à se repentir de sa confiance aveugle envers Grimni. Dans cette lettre, datée du lo mai i8ii, M. Delalive confirme tous les détails donnés par Rousseau sur sa mère ; rejette sur Grimm tous les torts de madame d'Épinay, ajoutant qu'il fut la cause de leur rupture, mais qu'en donner la raison ne lui est pas possible. Ne pouvant s'exprimer plus ^clairement sur le compte de sa mère , il en dit assez pour ceux qui connaissaient sa conduite, sur laquelle ses Mémoires, publiés en i8i8, ne laissent aucun doute.

Dès que Grimm eut mis Diderot de son bord, la réputation de Rousseau fut à la disposition de deux hommes qui possédaient les moyens les plus efficaces de détruire toute réputation. L'un s'ex- 'primait en illuminé; l'autre se renfermait dans de perfidps réticences. Le premier semblait inspiré par l'enuiousiasme de la vérité, le second par sa pitié pour Son ancien ami : le moyen de résister ? Grimm le crut perdu. A cette époque Rousseau n'était encore connu que par ses deux premiers discours. Dans la république des lettres, il faut presque toujours des prôneurs, des cote-

ries, de l'intrigue pour parvenir. Grimm le privait de tous ces secours, croyant qu'il ne pourrait s'en passer. Il se trompa. S'il avait entrevu dans un avenir prochain la Lettre sur les spectacles, la Nouvelle Héloïse, \ Emile-, s'il avait aperçu le prince de

* Œuvres in^ttUes tte J. J. , tome I » p. 3H8. » *

ir)8 HISTOIRE DR ,* J. ROUSSEAU,

■ Coïti, le mar<^chal de liiixoniboirg, Frédéric le' ■ Grand, remplacer M. le baron de Grimm et M. le baron d'Holbach, s'il avait alors deviné les •Confessions , il aurait probablement tenu une ■ autre conduite. Du reste il dut bientôt oublier naturellement sa victime, étant devenu le correspondant de sept souverains parmi lesquels on comptait trois têtes couronnées. L'un des sept 1<“ créa baron, les autres le décorèrent : dès-lors il fut inabordable pour ses égaux et ses inférieurs.', • Le spirituel et caustique abbé Galiani , son ancien ami , se moque dans ses lettres de sa fatuité , de ses airs impertinents, et se venge de son dédaigneux silence par les plaisanteries les plus piquantes.

■ baron d'Holbach (Paul Thiry) était d'une •grande ressource à la coterie de Grimm. On se réunissait chez lui et l'on y dînait. 11 a , pendant quarante ans, tenu tous les dimanches table ouverte aux gens de lettres. D'Alembert ne fut jamais de leur nombre; Buffon cessa bientôt d'en être, et Rousseau refusa long-temps d'en faire, partie, finit -par céder, et s'en repentit. Les dîners hebdomadaires du baron étaient moins renommés que ceux d'Helvétius, qui, de plus, faisait des pensions à plusieurs de ses convives, tels que Saurin et Marivaux. Un jour , il se plaignait d'être négligé de quelques-uns de ses anciens amis. « C'est que vous 'les avez. obligés, répondit naïvement le baron d'Holbach , et moi je n'ai ja-

mais rien fait pour aucun des miens, aussi je les vois toujours. »
Nous

tk:A

PÉRIODE

• croyons que, sans Griirrtn, d'Holbach eût toujours bien vécu avec Rou.sseaii ; car dans toutes les im- ♦pertinences et les tracasseries qu'il lui fit, on voit le nom de Grimm accolé à celui du baron; Ce ilernier affichait I athéisme, opinion qui rendait plus intime sa liaison avec Diderot. Tous les deux .se laissaient conduire par Grimm; ce qui, comme l'observe Rousseau, faisait que la partie était mieux 'liée. Sans le 'vouloir, d'Holbach a, longtemps après la mort de Jean-Jacques, confirmé toutes les plaintes de celui-ci. Dans un récit du baron , conservé par Cériiti-ti, le premier dit que, s'apercevant que la contradiction animait Rousseau, il se reprochait d avoir multiplié les contrariétés pour lui donner plus de verue. Il raconte que, lorsque l'on contesta la musique du Devin du Village, voulant vérifier, il ne tendit pas de pièges, mais qu'il ha- "sarda des épreuves.

C'est dans ce récit que le baron , voulant donner à Rousseau le tort de sa nipture, commet un mensonge que le rapprochement des dates reml évident. Il attribue cette rupture à un fait raconté parGrimm, qui, n'étant point encore brouillé avec ' Jean-Jacques, tenait sur lui un langage bienveillant. Il s'agit de la mystification du curé de Mont- Ghauvet, persiflé par tous les convives, à l'exception- ' tion de Rousseau. « Le seul citoyen de Genève (dit « Grimm dans sa lettre du 1 5' août 1765, à Saint- « Lambert), avec

sa probité a toute épreuve, était ^ « ré.solu de faire le rôle d hon-
nête homme', et a en «effet si bien réussi que le curé l'a pris
dans>. -

too niSTOIRE IIK j'j- noUSSK A U,

U une haine inexprimable. » Seul dans cette ll•oupe * joyeuse
qui conservât sa gravité, Rousseau criti-' qua les vers tlu pasteur.
L'incartade du citoyen fut une seconde scène qui amusa les
convives. D'Holbach prétend dans si» narration que Jean-Jaci-
jues' sortit furieux, et que depuis ce moment il a toujours évité s:i
présence. Il me paraît certain que le baron a lui-méiue ari-;mgé
cette histoire comme il convenait à ses intérêts. Si l'on devait la
croire,* ' il en faudrait conclure que Jean-Jacques et lui ne se
sont plus revus depuis 1755. On voit dans la correspondance et
dans les Mémoires de madame d'Épinay qu'ils curent des rap-
ports ensemble en 1756. Dans une lettre du mois de mars de cette
année, il s'excuse de ne point se rendre à l'invitation de madame
d'Épinay, parce qu'il dinait chez le baron. Ce «lernier a donc vou-
lu qu'on prit le change sur la cause de leur rupture, ce qu'il pou-
vait croire d'autant plus facile, que faisant son récit vingt ans
après la mort de Rousseau, et plus de quarante après la mystifi-
cation tlu curé, il devait croire qu'il n'existait aucun témoignage
pro- * pre àlecontretlire. Nous reviendrons sur M. d'Iolhach à
propos de la Noiwelle Héloïse. Il ne paraît plusensnite. Faisons
remarquer que dès queCrimm,

' tlevé au baron et transporté dans une sphère plus élevée, fut
occupé, suivant l'expression de Galiani, ' à mniscr les princes al-
lemands, la coterie dont il était le chef fut paralysée , l&s
membres firent chorus avec ceux qui écrivirent contre Rousseau,
la plupart sans se nommer et pour cause. Mais celui

Digiüzëb'By t'.rĩsy'l^'

' kɪl _

DEUXIÈME PÉRIODE. ' 10 1

contre lequel ils s'acharnaient avec si peu de mesure et (l'équité, s'était mis à l'abri de leur haine, en vivant dans une retraite profonde, où l'expression de cette haine ne parvenait pas jusqu'à lui.

Duclos, quoique lié pendant quelque temps avec madame d'Épinay, fut étranger à ces intrigues contre Rousseau. Il était hussar et franc. Jean- Jacques le peint comme un homme t/roit et adroit.

droiture ne pouvant jamais être prise en mauvaise part, détermine ici le sens de l'adresse, et toute la conduite de Duclos prouve la justesse du mot. Quoiqu'il eût pris hautement le parti de La Chalotais son ami, et qu'il eût blâmé plusieurs actes du pouvoir, il se tira toujours d'affaire et sans manquer à la loyauté. D'après la réputation dont il jouissait, Grimm et madame d'Épinay sentirent combien son suffrage aurait de poids. Ne pouvant le mettre de leur bord, ils le calomnièrent dans un écrit que Grimm même n'osa publier de son vivant ». La franchise et la probité de Duclos y sont attaquées sans pudeur. Heureusement justice s'est faite, et la portion des Mémoires relative à cet écrivain estimable a été généralement regardée comme une fiction calomnieuse.

Jusqu'à l'époque où nous en sommes, il n'y eut que des marques d'une estime réciproque entre Duclos et Rousseau. Tant

premier rendit quel-, ques services au second, relativement au Devin du-

» MIMOIRTI TT CORRESPOMUAC[^] tU muulntne d'[^]pUar, 3 toI. ia-80. Vom [^] 1 Examen dt cft tnemowst dan» les Anecdottt inidiHf qui leur font Ikitidouiu.

" • ' • • . * • .ij, • * * «■ [^] ' ,

.; .Dijjrtjzed by GoOgle

Village. Il lui fit entrevoir d'une manière singulière le danger de la publication d'Émile et les orages qui menaçaient l'auteur, en le priant de ne dire à personne fpi'il lui en eût lu un fragment. IX-JTsqe cpt ouvrage parut, il fut le seul de ceux à qui il en avait offert un exemplaire, qui ne lui é<ynvit pas. « Dnclos, dit Jean-Jacques à cette occasion,, ami sûr, homme vrai mais circonspect , et qui faisait cas de ce livre, évita de m'en parler par écrit. » Nous verrons, par suite, les relations qu'ils eurent ensemble. Passons à Mably. C'était une des phis anciennes connaissances de Rousseau. Mais ils se virent peu; et d'après ce qu'on va lire , ne se se[^] • raient probablement pas convenus. L'abbé ,[^]ers le commencement de 1740? avait publié son'sParal- Vele des Français et des Romains. Dans cet ouvrage , il veut que le roi jouisse d'une autorité indépendante des lois, reconnaît la nécessité du. luxe et .l'utilité des arts et de l'indiuſtrie. Ces prihibipes le f firent choisir pour l'examen fles dépêches diplq[^]

* matiques; mais la roideur de .son caractère liii ferma bientôt une carrière où seinblaient l'appeler son goût et ses études. Piqué du congé .qu'on lui donnait, il changea de principes et professa bientôt une doctrine diamétcnlement opposée. Il

• voulait anéantir son parallèle qui déposait contre lui, et trouvant un jour chez le comte d'Egmont un exemplaire (de ce livre, il le mit en pièces.

* Dans les productions de Wvirent celle-là, il y a "prêche de l'égalité de l'homme et de conditions,

• y a le fondement de la prospérité des états; 2° la

mmm

-BilfP

■ir

DEUXIÈME PARTIE. 103

nécessité de bannir le commerce et les arts, regardant la civilisation comme la source de tous nos vices, et prenant en haine toutes nos institutions : jamais Rousseau n'en avait tant dit*, et l'on doit remarquer, à cette occasion, la différence dans les résultats pour deux opinions qui semblaient avoir tant d'analogie. Pourquoi la puissance religieuse et le pouvoir souverain s'arment-ils de foudres contre l'une, et laissent-ils l'autre* « sans l'impunité? C'est que le danger n'était pas tant dans la doctrine même que dans le talent de celui qui la professait.

Quelque temps après l'arrivée de Jean-Jacques en Suisse, on fit circuler à Genève une lettre contre lui, signée de Mably. Rousseau, à qui on l'envoya, en fit passer une copie à l'abbé, le priant de lui mander, non pas ce qu'il devait croire, mais ce qu'il en devait dire. « Si mes malheurs, lui écrivait-il, ne vous ont point fait oublier nos anciennes liaisons et l'amitié dont vous m'honorâtes, venez-la, monsieur, à un homme qui n'a pas

mérité de la perdre, et qui vous sera toujours attaché.-» Mably ne répondit point, et son silence accusateur autorisa Jean-Jacques à croire ([i]l avait réellement écrit cette lettre, dans laquelle l'abbé disait, entre autres assertions injurieuses, que sa morale était au bout de sa plume, et non dans son cœur.

Nous verrons plus tard que ces deux auteurs

et l'abbé révoit en principe» car dans plusieurs ouvrages et le titre d'Enirtil tu tiff Phocion. noiaaeaii r»*icru» de plagiat /ait f.tns letenue rt tant honfr. Mais U ue «aurait racconier du reuo», dit le biographe Mal>l}',dc Ini aruir derobv U sédurüuu du strie.

'•ts

s'exercèrent sur le même sujet, à l'insu l'un de l'autre, quoique provoqués par le même personnage.

Liv.X. — Du 15 DÉCEMBRE «757 A 1760*. Le dépit et l'indignation venaient de faire sortir Rousseau brusquement de l'Hermitage. La force que lui donnaient ces sentiments passagers disparut avec eux, et fut remplacée par un état de langueur et de découragement qui altéra sa santé. i

Il développe le plan de Grimm contre lui, et lui fit sentir la différence de situation, toute à l'avantage du premier, parce que, vivant dans le grand monde, il disposait de ceux qui y donnaient le ton, et particulièrement du baron d'Holbach.* . ' Rousseau rend compte de la manière dont il composa sa Lettre à d'Alembert sur les spectacles, en réponse à l'article Genève de K Encyclopédie. Il avait toujours cru, sans en avoir de preuves, que Voltaire n'était point étranger à la rédaction de cet article. Il y avait

reconnu la main du maître. Nous allons voir qu'il ne s'était pas trompé; comme cette lettre sur les spectacles est la cause de la haine de Voltaire, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails.

A son retour de Berlin , Voltaire vint habiter le ■ canton de Vaud; d'abord au château de Frangins;* puis, voulant se rapprocher d'une ville où l'on imprimait ses ouvrages, il acheta \e% Délices, et

t Écrit > MooqaÎD , pr» Bourgolo , en 1769. La preuve en est dans un pasnage de ce livre. Apr(*s avoir np|K>rté dfr« lettres , dont une est en date du 8 déeembre 1759 » Boos-scau dit i H y a maintenant dix ans tjue ces lettres ont été écrites

Deuxième période. io5

s'y établit en 1755. 11 commença par y faire construire un théâtre, sur lequel il admit aux représentations de ses pièces l'élite de la société de Genève. Tronchin, Cramer, Deconstant et d'autres citoyens du haut parage figurèrent sur ce théâtre avec le duc de Villars, La Ilarjie et Chahanon. I.e Rain et Clairon y parurent. Madame Denis, d'après son oncle qui se moquait d'elle, surpassait Gaussin et Dume.snîl. Voltaire écrivait : « Nous avons fait pleurer presque tout le conseil » de Genève. Jamais les calvinistes n'ont été si « tendres... Dieu soit loué! tout va bien, j'ai cor-
« rompu le conseil et la république ! » Cette expression ne doit sans doute pas être prise rigoureusement; mais quoique relative, elle était juste par rapport à Genève où les lois et les règlements pour les moeurs interdisaient également le théâtre. Ilous.seau , qui se plaignait de Voltaire, disant qu'il corrompait son pays, n'était donc j)as aussi près de l'exagération qu'on le prétendait.

Ils se sont servis du même mot ; l'un disait la vérité en riant et l'autre en philosophe austère.

« Cependant les partisans de la comédie, à Genève, éprouvaient des obstacles et particulièrement de la part des prêtres. Voltaire les cajola, les attira chez lui et se crut assez fort pour frapper ce qu'il appelait le coup de grâce. D'Alembert fut mandé aux Délices. 11 y vint sous prétexte de consulter Tronchin et dans la réalité pour s'entendre avec Voltaire. De ces conférences naquit le fameux article Genève de l'Encyclopédie, lequel

ÜÉüMLHdbMiiÉMM

iu6 HISTOIRE UE J. J. aOUSSF.AI',

parut comme l'ouvrage du seul d'Alembert, fit beaucoup de bruit, et produisit un effet contraire à celui qu'on en avait espéré. Le consistoire s' alarma; les bourgeois virent le piège qui leur était tendu. On en vint à blâmer les représentations théâtrales sur le territoire genevois : on signala ceux qui s'y rendaient comme de mauvais citoyens. Enfin la lettre de Jean-Jacques parut," et, tombant comme une bombe dans le camp ennemi^ elle réduisit au silence et dispersa les acteurs et les amateurs. Voltaire,, contraint de transporter son théâtre, soit à Ferney, soit à Tournay, terres qu'il venait d'acquérir, en conçut un dépit mortel. Il voua la haine la mieux conditionnée à Jean-Jacques, et chacun sait avec quel soin il remplit ce vœu. D'Alembert répliqua : sa réponse est un petit chef-d'œuvre d'entortillage et se termine par une petite méchanceté. Marmontel et La Harpe combattirent pesamment le philosophe • genevois. Favart le mit sur la scène dans la pno~^die du Parnasse. H n'y eut si mince auteur qui ne se crût dans l'obligation de lui donner un coup de patte. Mais de tout le papier

qui fut noirci sur ce sujet, il n'est resté dans la mémoire des boni-
• mes que l'admirable lettre de Jean-Jacques, et, malheureusement, les injures de Voltaire *. » ' ^

On voit que Rousseau n'avait pas tant de tort de croire que Voltaire n'était point étranger à l'article Genève qu'il réfuta. L'auteur tle Zaïre se

> C«s détails , duDDés par «n TietUarcLMiilnBpoiaw , ont ctû
pnlilils dans le

Journal tU Genève du mois de férier 1826. 'Ua.

lionne beaucoup de peine pour achalander sou théâtre de Fer-
ney. Comme ses tlémarches coïncilèrent avec la condamnation
d'.^/«//e, nous en parleron.s plus tard.

Dégoûté des amis protecteurs, Rousseau prend la résolution
de s'en tenir désormais aux liaisons de simple bienveillance. Il
donne des détails sur celles cpi'il avait à cette époque.

Il refuse une place de collaborateur au journal des Savants,
par la certitude de mal remplir les fonctions dont il aurait fallu se
charger. « Il savait « que tout son talent venait du vif intérêt qu'il
« prenait aux matières qu'il avait à traiter, et qu'il « n'y avait que
l'amouc du grand, du vrai, du « beau, qui pût animer son génie. Il
ne pouvait a écrire par métier , et ne sut jamais écrire tpie « par
passion. »

Nous rapportons ce passage, parce qu'il nous donne le secret
de son talent.

Il forme le projet d'écrire ses mémoires et « tl'en « faire un ou-
vrage unique, par une véracité .sans «exemple. » Il sentait, par

.sa propre expérience, « qu'il n'y a point d'intérieur humain, si pur qu'il « puisse être, qu'il ne recèle quelque vice odieux. »

Il fait, en 1756, de nouvelles liaisons. Les plus importantes sont : la famille du maréchal de Luxembourg et M. de Lilles-lierbes, dont le père était chancelier. Il était chargé de la librairie, et facilitait l'impression de la Nouvelle Héloïse et de Xémile. Rousseau vécut à cette époque dans la familiarité du maréchal et de la maréchale de

\;-rt

l'histoire de J. J. ROUSSEAU,

Luxembourg. L'un, par la simplicité de ses manières et la sûreté de son commerce, lui convenait

• mieux que l'autre, qui, ayant été d'une rare beauté, et l'objet de tous les hommages, avait vécu dans le plus grand monde. Elle passait pour méchante, et comme elle avait beaucoup d'esprit, cette réputation faisait trembler Jean-Jacques. Soit par curiosité, soit par pitié elle, elle lui témoigna un intérêt si vif, que ce fut en quelque sorte un engouement dont la durée devait être en raison inverse de la vivacité. Gauche et maladroit, Rousseau commit envers elle, comme il le dit lui-même, cent balourdises.

1 Rousseau parle, dans ce livre, de la perte d'une précieuse bataille, qui força le maréchal de Luxembourg de retourner à Versailles, et qui affligea beaucoup le roi. Cette bataille, qu'il ne désigne pas, est celle de Mülhausen, livrée le 1^{er} août 1759, et perdue par le maréchal de Contades.

Pendant le séjour de Jean-Jacques à Montmorency, d'Alembert eut recours à lui pour faire sortir de la Bastille l'abbé Morel-

let , par l'entremise de la maréchale de Luxembourg. Elle obtint, à la prière de Rousseau, la grâce de l'abbé»'* qui avait offen.sé la prince.sse de Robeck, fille du maréchal. Madame de Luxembourg lit le sjicrifice de son ressentiment. Rousseau dit que l'abbé le remercia par une lettre dans laquelle il atténuait le service qu'il lui avait rendu. Dans les Mémoires qu'il a laissés ^monument remarquable de l'égoïsme le mieux conditionné), l'abbé tient bien un autre

~ DigilKea by CÎTI^le

■ ' DEUXIKME PÉRIODE. 101)

langage sur Jean-Jacques qu'il représente comme ingrat jusqu'à la haine envers son bienfaiteur. Nous avons démontré, par de simples rapprochements de dates et j>ar scs propres Mémoires , que l'abbê en imposait sciemment

LIV. XI. — De 1760 A LA FIN DE JUIN 176a. RoUSseau lait la connaissance d'un personnage qui ne fut point étranger à sa destinée; ce fut M. de Choiscul, qui, apprenant son histoiie «le Venise, exprima des regrets sur ce qu'il avait abandonné la carrière diplomatique , et le «lésir de l'occuper s'il y consentait. Cette offre n'eut pas de suite, à cause «le la santé de Jean-Jacques. Celui-ci commet une erreur à propos de ce ministre, en faisant «les vœux pour qu'il triomphât des intrigues «le madame de Pompa«lour. Cette maîtresse «lu roi vécut avec M. de Cboiseul «lans la plus parfaite intelligence. Ce fut plus tard, entre madame Du Barry et le duc, qu'il y eut une lutte «lans laquelle ce dernier succomba. imîprise «le Rouss«^u , vient de ce qu'écrivant ce livre à l'époque où cette lutte avait lieu, il cunfün«lit «lans son es-

prit «leux femmes, «lont l'une avait moins que l'autre «le»
«Iroits au mépris ®.

Madame la maréchale de Luxembourg fait «l'i- i* niitiles re-
cherches pour retrouver un «les enfants

* OEtufftj tnme f, p. 4^7 *

s U y avuit, eutro madaiDe de Ponpadour et madame Du Bar-
ry, ooe «UfTé* reoce totale et tout eotiere à raraotage de ta pre-
mière, qui u'oubUait daua vt Kraodetir, ni la gloire de aoo amaoC
, ni même riuterêt de l'état, tand» que la •eroade ne «ongail qu'à
ae» plabirs Tune roulait faire pardonner «on ciéra* Hou, en dé-
reloppant le« qualité* dont les flatteur* araieot en partie étouffé
le germe dao» l'ovi* XV | l'autre acliera leur otirragc , et ne ^u!
qu'avîHr.

do Rousseau ; nous parlerons des réflexions de ce dernier à ce
sujet, en rendant compte de sa liai- _son avec Diissaux, pour re-
dresser l'interprétation que celui-ci leur donne avec une insigne
mauvaise foi.

Ce livre contient beaucoup de particularités sur la Nouvelle
HéloLie ainsi que sur V Émile, dont l'impression fut suspendue
ou retardée par des motifs ignorés de l'auteur, qui en conçut les
plus vives alarmes, et se tourmenta, tellement qu'il en perdit le
repos. Il avoue et décrit avec franchise son extravagance. Ltîs
causes de cette suspension , qu'il n'a jamais connues, .sont les
commiinicatioiis qu'on avait faites du manuscrit, à son insu,
l'exaroen de cet ouvrage , l'hésitation sur le parti q»ie l'on pren-
drait, le partage des opinions, Émile étant approuvé par des
hommes puissants, tels que le prince de Conti, le maréchal de

Luxembourg, M. de Malesherbes, et condamné par le clergé, qui l'emjwrta '.

Dans une lettre du 19 mai 176a, Jean Jacques annonce à la maréchale de Luxembourg i\uÉmüc doit paraître du ao au 30 mai; qu'il en a retenu cent exemplaires, dont quarante pour elle et le maréchal; il la prie d'en remettre au prince de Conti , au duc de Villeroy, au marquis d'Armétières. Le

(Dan» une lettre da fç octobre 1761, à M. Dncliesac « (royex let OEuvrts inÉMte» , tome i , p. 6g,) Ronaaeen sc plalut de ce qu'on vent commencer par le accoud tome, au lieu du premier, et ne conçoit pas U cutur de cette inversion. n paraît que le manuscrit tut communiqué t rt qu'on pnt noter et extraire les passages qu'on trouvait réprélteoMbles. Ce qui motive cette conjecture , c'c>t lo peu d'iutervaUe entre la publication et la coiidamuation. ün n'eut besoin que de raascinbler le {tarlcmeut pour l'adoption de l'arrêt préparé d'arance. ^

dimanche .23 mai, le libraire Duchesiie doit commencer la distribution. Il désire qu'elle fasse la sienne le meme jour, afin que moins de personne.s se plaignent des préférences pour un livre honoré publiquement des soins et de Ut protection de madame . la maréchale. 11 écrit ensuite à M. de Sartine pour le prier d'empêcher la vente de la contrefaçon A' Émile. Il y en avait deux , luie à Lyon et l'autre à Paris.

IjPs jours suivants, il reçut beaucoup de lettres.

Dans les unes, on cbercbait à l'effrayer; dans les autres, on lui offrait des retraites. Mais il déclare vouloir rester « Il ne pouvait concevoir comment O lui, citoyen de Genève, devait compte au parle- -r « ment de Paris d'un livre imprimé en Hollande,

« avec privilège des États-Généraux. »

Le parlement était en vacances ®, il rentrait, le 7 juin.- On attendait avec curiosité le parti qu'il prendrait. Il ne laissa pas long-temps les esprits dans l'incertitude, et décréta le 9 Uoiisseati de prise de corps. Celui-ci partait le même jour, pour ne pas compromettre M. de Malesberbes et le maréchal de Luxembourg, impliqués tous les deux dans l'impression élÉmile. « Non-seulement «Jean-Jacques était parfaitement en règle, mais O il en avait les preuves les plus authentiques;

« preuves dont il s'est défait pour la tranquillité « d'autrui »

> Lettrt dn 7 joln 176a » « M. Moulton.

> À rauM de* fête& de U Pentecôte.

^ 3 Lettre da i5 juin 176%, a M. Moolton.

lia HISTOIK^ 1>E J. J. nOUSSEAtI,

Au inoinciit de lu publication d'Émile, parut, sur leniènH-8u-jet,uui autre ouvrage (jui inquiéta Rousseau, [Darce que l'auteur-prenait le titre de citoyen de ' Genève. Cet ouvrage fut même couronné par l'Académie de Harlem, etJean-Jacques crut l'académie imaginaire, vit dans ce fait une intrigue dirigé*^ contre lui et même se plaignit du plagiat. H si* trompait, mais la coïncidence pouvait motiver ses soupçons, ainsi que la manière dont furent annoncés les lieux ouvrages dans les Annales typographiques. « Si quelque chose, dit le critique, pou- «vait détruire le maillot, ce serait sans doute les « deux ouvrages des deux citoyens de Genève,

« qu'on vient de publier. » L'Émile parut à la fin de mai, et la Dissertation de M. Balexsert, citoyen de ^ Genève, dans le mois de juillet. Quant au plagiat, il est fondé par rapport aux principes; c'est-à-dire que M. Balexsert prescrit médicccdemment l'allai- ■ • temment maternel. Mais dans quel style!

Le prince de Conti, le maréchal de Luxembourg, avertis du décret de prise de corps, facilitent l'évasion de Rousseau ; disons mieux, la lui rendent nécessaire. H part pour la Suisse. Aux détails pleins d'intérêt qu'il donne, ajoutons quelques observations de fait sur le parti qu'il prit ou qu'on lui fit prendre, et qui décida de son sort.

Dans un événement singulier, qu'on a voulu couvrir d'un voile épais, et dont on a supprimé les causes avec soin, on ne peut faire que des conjectures pour l'expliquer; mais si ces conjectures s'accordent avec les données certaines et

DF.I XIKMK PÉRIUDE. Il 3

les faits coiimis, elles doivent approcher de la vérité.

I.X-S faits coiinis et certains .sont le i-efiis bien positif que fil lloii.s.seaii de laisser imprimer 1'.^mile en France; la protection spéciale du maréchal lie Luxemhourg;, celle de M. de Malesherbes, chargé de la librairie, et conséquemment seul responsable de la publication d'un ouvrage dont il revoit les épreuves, et dont il fait faire une édition en France, contre le vœu de l'auteur. Toutes ces circonstances étaient constatées par des lettres et des pièces dont il ne reste que la plus importante, le certificat de M. de Malesherbes.

En parais-sant avec toutes ces pièces, Rousseau gagnait évidemment son procès; mais il compromettait ses protecteurs.

En se renfermant dans une dénégation simple et directe, il ne pouvait éviter le mensonge.

Dans l'un et l'autre cas, madame de Luxembourg et les autres couraient des risques.

Il était beaucoup plus simple de sacrifier l'auteur. C'est ce qu'on fit. On le mit dans la nécessité de partir précipitamment, et les personnes intéressées et compromises par leur correspondance s'emparèrent de cette correspondance. Elle fut détruite.

Le parlement était alors occupé des jésuites : le 6 août (près de deux mois après la condamnation d'Émile), il prononça la dissolution de la société. Le 8 juillet l'après-midi, il avait condamné plusieurs ouvrages des jésuites à être brûlés par la main du

Il faut HISTOIRE DE J. ROUSSEAU, l'ouvrage. Épargner Émile est l'œuvre, c'était, aux yeux (de l'État; société et de ses nombreux partisans, une contradiction choquante.

La cour ne pouvait donc, d'ailleurs, les principes, se dispenser de faire ce qu'elle fit. Il était malheureux pour elle / «(elle parût dans de telles circonstances.

Jean-Jacques avait pour protecteurs M. le maréchal et madame la marquise de Luxembourg, le prince de Conti, et M. de Malesherbes. Ce magistrat savait, comme seul responsable d'un livre dont il corrigeait les fautes ('preuves.

Remarquons qu'en paraissant Jean - Jacques contentait cette soif insatiable de célébrité (qu'on lui suppose si gratuitement. Ce-

lui que cette soif aurait toinuenté ne pouvait soidiaiter, dans ses désirs and)itienx, une plus belle occasion de la satisfaire. Paraître devant toutes les cours a.ss(;mblées; paraître en criminel pour avoir fait \Émile\ v prouver <pie, dans la publication de cet immortel ouvrage, on .s'était conformé à toutes les lois; (pi'on était entièrement étranger à l'introduction (le ce livre en France, (pi'on .s'était .soumis avec un scrupule religieux à tous les r('glements, c'était un spectacle nouveau, qui, sans nul doute, eût occupé toutes les trompetUïs de la renommée; c'était marcher à la victoire, car nous ne ferons pas au parlement l'injure de .supp(xser qu'il aurait brûlé l'auteur avec le livre.

C.'est pendant cette période que Rous.seau coin

I ScuIcnieDt oH« aurait di\ faire un meilleur rvqui.Mtoire.

DKJ.'XIKME PEniODE. Il5

posa SOS priiici|)aiix ouvrages; ceux qui eurent sur sa destinée, sur la nôtre, sur son siècle, une influence reniar(|ual)le. Il est donc utile de les passer en revue et d'en examiner l'eff'et ou le résultat. Mais avant de nous livrer à cet examen, nous devons dire un mot des liaisons qu'il eut pendant son séjour à Montmorency, parce qu'elles contribuèrent à la pid)lication du plus important de ces ouvrages.

l>a première est madame la marécliale de Luxembourg, qui nous fournit l'occasion de faire remarquer à la fois et la discrétion et la vémcité de Rousseau. .Sous le nom de duches.se de

Rouffleï's, qui était celui de .son premier mari, elle avait .surpa.s-
sé par la licence de .sa conduite celle des femmes les plus renom-
mées sous ce rapport dans la cour la plus licencieuse de, l'Fài-
rope. Le comte de Tressaiï fit contre elle des couplets moins
.s.atiri(jues encore que grossiers. On en jugera par celui que rap-
porte dans .ses Mémoires le baron de Bezenval que nous allons
laisser parler :

- Un esprit trop mêlé d'humeur,
- Catio outrée ou précieuse ,
- « Le niensoDge ou la noirceur
- Knlln l'ont rendue heureuse ,
- « Et pour comble d'horreur,
- ' ■ Son état nous lait mal an cœur. •

a Du côté de la figure, dit le baron , madame de Boulïlers était
une des femmes les plus accomplies qui eût jamais paru. S<3ii
esprit était agréable et plein de grâces; mais tous ces avantages
étaient

_DiQ"

I iG IIISTOIIII: DK J. J. ROUSSKAI^,

ternis par une inégalité, une iinnn'iir insnportables.
D'ailleurs sa méchanceté et sa noirceur la rendaient aussi dange-
reuse dans le cominerce do la vie, ([lie son hinneiir était fâcheuse
dans la société. Un libertinage outré dans Ions lesgenri*s, au(|uel
elle se livra, détruisit tous ses charmes, sans changer ses goûts, et
iH'pandit sur l'extérieur de sa personne des traces ipie M. de

Tressan rappelle si durement dans les derniers vers de sa chans(Jii. Après son mariage avec le duc de Bouff- (1ers, elle fut nommée dame du palais de la nouvelle reine Marie Leczinska : 1734;. U faudrait des volumes [xiiir raconter tous les excès dans lesipiels le libertinage la fit donner, et la méchanceté de son caractère l'a enirainée >. » baron raconte ensuite les faits les plus odieux, et dit ([u'elle .s'enivrait souvent, (iomme la maréchale avait beaucoup d'esprit , elle sut vieillir, .si l'on peut s'ex[>rimer ainsi, prit son parti d'assez bonne grâce, et ne poinant rappeler la jeune,sse et la beauté, se fit à .son âge et goûta, dans une société choisie ([ii't'lle ras.semblait autour d'elle et sur laquelle elle domina toujours, toutes les joui.s- .sances c[ue cet âge lui permettait encore. Madame du Deffand s'exprime ainsi sur son compte dans une de ses lettres (1763). « Elle domine [lartout où elle .se trouve et fait toujours la sorte d'im-

» Mèiuoiirs du baron Je Bezfnval, lomp i , p. t37, c«Ut. de j8ai. Un a prétcadii qt.c CCS Mcinuires r^ipot du vicomte de Ségur, (frère du pair de Fraucc actiip) qui k» aomit n'digpü »ur les Dûtes du barou. I/nu et l'aître coaoaissaient larrnitnoeot la cour et 1rs mœurs diVritet* dans ces Mémoires. Les Ater .i l'uu pour 1rs dourter à l'autre , u'aître eu rien la certitude à laquelle ils out dn»it ni la confiance qu'inspire Tauteur^quel qu'il soit, du vicomte on du baron.

OKIXIFMI PKIUOnE. 117

pression qu'elle vent faire. Klle nse de ces avantages presque à la manière de Dieu , et nous laisse croire que nous avons notre libre arbitre. Klle est pénétrante à faire trembler, et plus crainte qu'aimée. Elle le .sait et ne daigne pas désarmer .ses ennemis par

des ménagements qui seraient trop contraires à l'impétuosité de son caractère. »

Ces détails expliquent et justifient le malaise que Jean-Jacques éprouvait toujours auprès d'elle, et (ju'il avoue n'avoir jamais pu suimionter entièrement. Mais en même temps ils |>rouvent .sadi.scrétion; car, vivant depuis i7/(5 jusqu'en 1757 dans la société de madame Dupin, dans celle du baron «l'Uolbach et de madame d'Épinay, il ne pouvait ignorer la conduite de la marécbale. Une chan.son suffisait pour la faire connaître, à cette épocpie où la police n'empécbait pas les cliansons de circuler. Il dit .seulement (\\qWv passait pour mècha nie, et que dans une aussi grande dame cette réputation le lliisait trembler. Il dit ensuite cpie, quoiqu'il ne fût point parfaitement ra.ssiiré sur son caractère, il la redoutait moins cpie .son esprit, parce qu'elle avait droit d'être difficile en conversation. Enfin il lui fit le .sacri-fice des Ai>cntures de mylord Édouard, « jiarce cju'il y avait dans ces « Aventures une marqiii.se romaine d'un caractère « très-odieux, dont ([uelques traits, sans lui être a applicables, auraient pu lui être appliqués palet ceux (pii ne la cminaisaient (pie de l•(*putation. n il lui fit passer ta* inanuscrit , (pi'il avait (*crit avec .soin, en la prévenant qu'il avait brfûé l'orb

Il8 HISTOIRE d'e J. J. ROrSSEAr,

ginal, que la copie était pour elle seule et conséquemment qu'elle ne serait jamais vue tie personne,;» moins qu'elle ne la montrât ellomème. Cette maladesse, comme il le remarque, avertissait lu maréchale du Jugement qu'il portait lui-même sur l'application des traits dont elle aurait pu s'offenser. Jamais madame de Luxembourg ne lui parla de cas manuscrit; mais elle ne le détmisit point quoiipi'il fût entièrement à .sa disposition, et

c'est il'après cet exemplaire, le seul qui existât ' , que les Aventures de mjlord Édouard ont été publiées. Il en faut conclure ou qu'elle ne se reconnut point, ce qui est peu présumable, d'après le .silence qu'elle garda toujours .sur ce manuscrit avec Rou.sseau (pi'elle ne remercia même pas; ou qu'elle se moquait de s;i réputation; ce qui nous paraît vraisemblable, puis<[u'elle chantait ellemême les couplets du comte deTressan, à l'exception de celui que nous avons rapporté. En effet, d'après le caractère de la maréchale qui s'était mi.se à un si haut degré au-tlessus de l'opinion, la publication des amours de la marquise et de mylord Edouard, et les allusions dont elle y pouvait être l'objet, lui étaient également indifférentes. Mais elle pouvait être fâchée que Rousseau , qu'elle estimait beaucoup alors, la mît à même de supposer qu'il ne lui rendait pas le même sentiment.

T>e maréchal de T.uxembourg, que Rou.sseau

1 U CD avait bieu conterrè le bronillou ;nuis lor»qti'il partit précipitammeot de Moutmorcacy pour la SuU^e, U le laissa airi»! que tou» ses j^picr» cHies madame de Luxembourg : et ce brouilloa fut du nombre de ceux qu'on ne lui fit point pa»^cr.

OKUXliiMK PÉltlOUE. II9

représente comme im homme plein île bonté, n'est pas flatté par IU. de Bezenval. « S'il avait été, dit ce dernier, un simple particulier, on l'aurait trouvé trop borné pour être jamais de rien, et même pour qu'on se liât avec lui : mais c'était un grand seigneur fort riche, qui en imposait par son faste : ce qui lui faisait jouer un rôle que certainement il ne devait qu'à sa position. Madame de Roufflers, sentant tout l'avantage d'avoir un mari bête et opu-

lent, chercha à Axer M. de laixembourg, sans lui faire aucun sacrifice: elle y réussit. »

Cet homme si bête eut assez de discernement pour distinguer le mérite de Rousseau, ti-ouver du charme dans sa conversation et devenir .son ami.

Alalesherhes, protecteur <le tous les tidenfs, montra dans toutes les circonstances un vif inlér<*t à Rousseau ([ui le vit, pour la première fois, chez le maréchal de Luxembourg. Jean-Jacques, après avoir rendu à cet illustre magistrat toute la justice qu'il mérite, dit (pie, par .sa faihle.s.se, il nuisait aux gens (pi'il aimait, « force de vouloir les préserver. Ce reproche est motivé par les supjn'cssions qu'il exigeait de plusieurs passages de la Nouvelle Héloïse^, afin <pi'elle pût être imprimée à Paris. L'intention du magistrat était bien évidemment d'augmenter les honoraires de l'auteur

* La demande de cea MtppreaûooA fit natre cotre Jean-iacque» et Ma]e«berln*» une di^mioo qui tronre dati> le premier volume dra OEuvrts in^dir' Us dsj, J., p. ^9 à Ga,

lao nisroini-; dk j. j. noi;ssKAi', ft de concilier avec ses inléivls l'observation des rcgleinents qu'il était chargé de faire exéciitei-, en sa qualité d(; directeur de la libi-airie. Ce fut avec la tnérne intention qu'il retrancha de l'exiuiiplaire de madame de Pompadour U> |)assage dans letpiel il est dit a que la femme d'un charbonnier est plus « tligne de respect que la maîtresse d'un roi. » Cette suppression, <lont celle de Ixmis XV fut avertie j)ar des âmes charitables, ne mérite pas l'humeur qiûui éprouva .lean-Jactpies.

Ce fut dans ce qui se passa pour l'enlèvement que M. de Malesherbes eut des torts. L'éditeur <«st d'» n'avoir point assez calculé l'effet que devait produire cet ouvrage : le «second dit» ne pas avoir aperçu les bornes que les lois, les usages, les passions et les circonstances mettaient à sa protection : le troisième est d'avoir inspiré à l'auteur une «sécurité trompeuse, en forçant, comme la preuve en existe, à répandre l'Émile en France; le quatrième enfin, en l'enveloppant point de son égide au moment du danger. Ce dernier tort serait le plus grave si Malesherbes avait pu le faire autrement. Mais il se crut plus fort qu'il ne l'était, avec le prince de Conti, le maréchal de Taixembourg et l'influence que devait exercer sur l'opinion cet imposant triumvirat.

Il est probable que M. de Malesherbes, qu'on voit correspondre avec Rousseau proscrit, exilé, contribua, lorsqu'il put le faire, à sa tranquillité, c'est-à-dire à le laisser vivre en France, et <ju'il usa de sa»)u crédit pour qu'on fermât les yeux sur sa

présence dans une ville où siège l'assemblée qui l'avait condamné.

Célébrer par ses vertus, par son amour du bien, par sa tolérance, par la droiture de ses intentions, par sa philosophie aimante et douce, par la simplicité de ses goûts, par le mépris des grandeurs qui vinrent deux fois l'arracher de sa retraite, par son dévouement au roi, par le courage héroïque avec lequel il termina une vie pure et glorieuse, Malesherbes a trouvé des critiques, tandis qu'il ne devait être l'objet de la reconnaissance et de l'admiration. On l'a dernièrement accusé d'avoir été philosophe. Ce reproche, nous le répétons, est une amende honorable pour les outrages faits à la philosophie : c'est la plus éclatante de toutes les réparations.

Parmi les coimaissuices cpie fit lloii.sse^m chez le maréchal de îai.\emhourg, il ne faut oublier ni, madame la comtes.se de lîoufders, maîtresse du prince de Conti, ni le chevalier de Boufflei'S. Nous verrons la comtesse jouer , par la suite, un beau rôle dans la discussion entre David Hume et Rousseau. Quant au chevalier, il n'eut point d'autres rapports avec ce dernier cpie ceux dont il rend compte dans ses Confessions-, mais comme il lc> traita avec scH érité, le biographe de Jean-Jacques a cru pouvoir suppo.ser impunément cpie le chevalier était disposé à se venger; il se sert de son témoignage pour calomnier Rou.s.seau ; témoignage

i BoufScn et le» autre».

laa HisToinr de j. j. hoi.'ssf-au, entièrement coiitronvé, ainsi que nous en donnerons la preuve ailleurs

Ce fut encore pendant son séjourà Montmorency qu'il fit la connaissance du prince de Conti, qui même vint le voir. .\ux de-tails que donne Roiî,sseau, nousajouteron.s, suivant l'ordre des temps, quelques circonstances (lui prouveront que ce prince ne ce.s.sa <le prendre intérêt à son .sort.

lue femme de beaucoup d'i-sprit, belle, aimable et riche, se |)assionna pour Jean-Jacques, à la lecture de la ISouvelle Hé-loïse. J'it pendant (pi'il était encore près de Montmorency ®, dé-sirant de. connaître son idole, elle en cbercba les moyens long-temps sans pouvoir s'arrêti'r à aucun, parce qu'elle apprit que Hous.seau vivait dans la solitude ,• renonçait au monde, et, bien loin de vouloir faire "de nouvelles connais.s;iuces, se séparait des anciennes. Elle imagina de prendre le nom de Julie pour lui écrire, de concert avec une amie qui se donna celui de Claire.

Ca-tte dame était madame La Tour de Franqueville. Mariée à un homme qui la rendait malheureuse et qui dissipa une partie de sa fortune, elle fut obligée de s'en séparer pour conserver le reste.

> Voyez à la fin de ce Tolome.

* Roomcan dit dans ConfwionSt à prrpos de la Nouvelle Hêhhe : Le»

•« femmes s'enivrèrent du livre et de ratiieir. J'ai de cela des preuves que je ne • veux p.-is écrire. >• L'iivstoire de madame de Frauqueville justifie ce langage qn'on a regardé comme rcxpres-sioii de l'orgueil. Jean-Jacques a ou le tort de ne }tas pronoucer le nom do cette dame, qui (ni a rendu des services dêunté> rewés. Mais il ne sc doutait pas que sa correspondance avec elle la ferait un jour connaître du public, et qu'on aurait ainsi la preuve de rengonement de» ienunc» , preuve qu'il dédaignait de donner.

Cette séparation eut lieu en l'yyS, et , cette année, elle reprit son nom de fille (de Kranqiieville) la durée du moyen qu'em-ployait madame de Francpieville avec autant <le boidieur cpie d'habileté, ne pouvait être qu'en raison de celle du charme auquel il donnait Ueii. Klle le sentit : il fallait entretenir l'illusion , et , pour y parvenir, éviter tout parallèle entre cette seconde .Iulie et l'être idéal et parfait créé par Jean-Jaccpies; consécpiemment de-meurer invisible. Rousseau, qui comineinait à cette épo(pie à de-venir méfiant, avait dans son humeur les inégalités qui naissent de la méfiance. Il écrivit une lettre qui mit Claire en fureur et la ilétermina à ne plus prendre part à ce commerce. Cette Claire, plus implacable que celle de la Nouvelle Héloïse, adressa à ma-dame La Tour, le i5 janvier i7fia, un billet dans lequel elle)arle

de l'idole de son amie avec une colère comique; le voici : « Je ne puis t'exprimer « ni bien comprendre tout ce que m'inspire la a lettre de ton ours. Si je n'y avais remarqué que « du caprice, cela ne me surprendniit pas : mais je a trouve de l'inconséquence, de la fausseté, de a l'impertinence. Je me suis donné trois fiers coups a de poing sur la poitrine, du commerce que je a me suis avisée de lier entre vous. Socrate disait a qu'il se mirait quand il voulait voir un fou. Don- 8 nous cette recette à notre animal, pour lui épara gner la peine de quitter son antre, quand il aura

> Son prre exigea retre téptrittou : clic ârait Tingt-liuit ans quand la tlcWuf liarut.

1^4 iiisToinr 1>K J. J. noi sseai ,

« pareille curiosité. Mon mari prétend qu'il faut « enterrer Jean-Jacques auprès de .son chien : je « trouve, moi, qu'il lui fait encore trop d'honneur. » Plus constante clans son attachement, (jui devint une véritable passion, madame de Fi'anqueville n'imita point .son amie et continua sji correspondance. Kien ne la décou'agea, ni les reproches, ni le silence. Klle exigeait une exactitude dont Hoii.s.seau n'était point capable. C'est en vain qu'il le lui répète en lui parlant de sa santé, de .ses inquiétudes, des persécutions dont il était l'objet. Madame de Franquieville ne tenait compte de rien, et voidait toujours une ré|)ouse «pii, l«)rsqu'elle arrivait, l'affectait «pielquefois par sa .st'cheres.se. Mais elle aimait mieux des reproches que le silence. Sa passion, car c'en était une véritable, ne ^ * s'est jamais démentie. Dans la querelle «jue J«*an- Jacques eut avec David Hume, pendant qu'un grand nombre de gens de lettres, profitant de l'idj.sence du premier, écrivaient contre lui en faveur du .scicond, madame de Franqueville prit la plume pour défeulre .son ami, et mit dans cette dé-

fense une chaleur remarquable. Rousseau fut sensible à ce procédé et reprit une correspondance – « l'absence long-temps interrompue ».

Il paraît que les « deux correspondants ne se sont vus » que trois fois; encore les deux « dernières fois madame de Fraillupieville fut-elle obligée de recourir au moyen « [qu'on employait pour voir un

* Voici lettre du 7 février 1767.

mon ipKUpiippp

DF.tlXlkME PKItlODK. Iv.)

iiionuMit Roussoaii ; c'est-à-dire de lui faire copier « la musique.

passion de l'adaine de Frauqueville survécut à Jean-Jacques. Après sa mort, elle écrivit contre ceux qui attaquaient sa mémoire, et de concert avec M. du Pcyrou, justifia complètement Rousseau de l'accusation d'ingratitude de celui-ci envers son lord Maréchal, calomnieusement intentée par M. d'Alemhert. Il en sera question dans la suite de cette histoire'.

Avant de passer aux ouvrages de Rousseau publiés dans l'espace que nous venons de parcourir, voyons si ces productions admirables ne furent pas, en quelque sorte, le résultat nécessaire des positions dans lesquelles il s'était trouvé et des observations qu'il avait faites.

Pour bien apprécier son mérite, comme penseur, comme philosophe, comme publiciste, comme moraliste, comme écrivain, il faudrait bien se pénétrer de la situation des esprits et de l'état de la société au milieu de laquelle il avait vécu; voir quel ébran-

lement il a causé «lans un court espace de temps, et quels progrès il a fait faire. lin d'autres ttnnes,(^et cette indication est plus précise) il faudrait connaître et l'influence sous laquelle il écrivait, et celle qu'il exerça. Je-

I Matlaine La To».r-Fnioqti«»ill« morte eu i“80, » riH>pifci de Saiiit- Mamlé; cuDAéqaemment dau^ b mi^e. Elle a laiaac une fille qui demandait l'aurndoe et qui adrea^ée à M . M ichaitd , éditecr de U oorre*i>ondance de madame de Franquerille. Ce»t do lui qtie je tien* ce* trûte» cir<tm»tance*. On trottrre sur rette dame de* détails ioléressaula dau* le premier Tolome de» OErnt-Trâ iiUàlft dr Routt^im , p, 34 1

-•Ti

iu(> HISTOIRE OE J. J. ROUSSEAU,

tons lin ronj) d'iBil riipide sur cette double influence, en commençant par celle dont il subit le joug.

Son .séjour à Venise, ses relations avec le sénat de cette réjmlitpie qui, jadis, avait brillé d'un si • vif éclat, et ipii était encore à bon droit renommée par la sagesse, la prudence et la fermeté de .sa conduite : les conférences qu'il avait avec les .sénateurs vénitii'iis les plus consommés dans fart de gouverner les hommes, rinilièrent à tous les mystères de la politique eui'opéeime, et lui donnèrent un goût décidé pour cette .science. C'est alors qu'il se convaimpiit de cette triste vérité: « que tout «tenait radicalement à la politique, et ipie de « quelque (iiçon qu'on .s'y prit, aucun peuple ne Il serait que ce tpie .son gouvernement le ferait O être. » Les coimais.sances praticpies qu'il acquit à Venise dans une .science peu cultivée et presque inconnue en France à cette époque, préparèrent une influence .sous latpielle il agit plus tard.

Les résultats en sont, le Discours sur [économie politique, la Paix Perpétuelle, le Contrat Social, le dernier livre Emile, le Gouvernement de Pologne. Obligé d'aller chercher sa place dans un ordre de choses et dans un pays où il ne paraissait pas devoir en exister une pour lui, il est admis comme secrétaire dans une des maisons les plus opulentes de Paris, où tout ce qui portait un nom célèbre était reçu, chez M. Dupin, dont le fils l'introduit dans la maison d'un autre financier, M. Delalive d'Épinay. (Ici le premier, il vit la société la plus brillante

"Digitized by v. l. t. f. f. ^ I c

DELXII. ME i > ÉRIU) E. IU7

do Paris où l'on conciliait les plaisirs et la décence; chez le second, une société corrompue où la licence des mœurs se faisait remarquer. Alors elle était à son comble à la cour (h^ puis plus de trente ans. On n'en peut lire sans dégoût les irrécusables perversités dans les Mémoires Contemporains Rousseau vit ces désordres, en fut effrayé, n'y prit aucune part : ils lui causèrent une indignation dont on retrouve souvent l'influence dans ses ouvrages et plus particulièrement dans la Nouvelle Héloïse.

.Si, maintenant tant plus haut, nous voyons cet homme, devenu si puissant par la magie de son talent, la force de sa logique » l'entraînant énergie de son éloquence, errant depuis l'âge de seize ans, luttant contre des situations et des événements de toute espèce; commettant des fautes dont il conserve le remords tandis qu'un autre n'en eût point gardé le souvenir; victime ou témoin d'actes ou de dispositions injustes auxquelles l'habitude empêche de faire aucune attention, mais qui le frappent vivement, nous trouverons une masse d'impressions reçues, prolongées, fâcheuses-

cies, puis ravivées, et dont l'influence se fait encore .sentir, d'îd>ord dans ceux de .ses écrits où l'on remarque un mélange d'indignation contre l'oppresseur et trattendrissement pour l'opprimé, et plus spécialement ensuite dans ses Conjessions , où tous ces .souvenirs sont si habilement retracés.

Si, combinant ces diverses sortes d'influences,

* dt Lnsetnboiir^ riat de pont ra douocr un ccUaotillou.

'té- \

■ i > li

PP

rt.

fe'

-■",•5-*»'. Y#-, -r. iiit, M'ii

«lii flesi

∴. H>-... ..JM-

i'i8 IIISTOIRK I>K J. J. ItOll.SSKAtl,

iiuiis sii|>|K>s<^)ii.s(|uVII«'.sap;ireil toir-à-tour oii toiitf.s
H la lois, lions Miron*s* iiioiiis'sui'|>ris de ce délire, de celt*e* fièvre
(jii'il éprouva lorsijii'il prit la plume à l'appel lie rAcadéiiic de Di-
jon; «le la révolution cjiii suivit cet «'ullioisiasue, sans le calmer,
et «les résultats de cette révolution.

Voyons maintenant l'influence active de Jean- Jacquet. Elle est immense «piant à l'éducation des enfants, «piant au développement des esprits.

La politique ' était, je ne «lirai pas négligée, mais à peine s'«up(;)nnce. Il n'était «piesloii que de nos «levoii-s. L'opinion «-n falsiit autant «le chaînes rivées par la pnscription , l'■ouill«'•es par le teiii|>s. RotisM^au , «l'un mot , les brisa , |)arla «le nos «lr«>its; les fit jaillir «lu pjicte social; déinon- Ini qu'ils étai«*nt impi-escriptihles et tpie ce pacte n'tîxisterait jias sans la reconnaissance «le ces droits; prit ainsi la «léfense «le nos intérêts l«'s plus chers, les plus .siicrés; tint un langage inconnu jusqu'à lui; remua toutes les puissances «le l'■iiiie; sépara, mieux les terra.sser, le despotisme politique despotisme sa«*erdotal, presipie toujours appuy«'s l'un sur l'autre, interilits «le tant «l'ainlace et frémissant «l'être «lésormais dans la néc«\ssité de se voir «lésarmer par r«)pinion on de marcher avec elle.

Roussi'aii d«*vau; a tellement rép«>quo dans laquelh- il vivait qii'aujourd'hiii même nous sommes en arrière «lans «pieh-pies l'apports. Une réflexion

* C'est«à*(Hre U C(iona)\$aQcr dn droit public, de» dirm ioter^u et dr tout (Tqiii a mpport à r«rt dr gourerutr.

DKUXIÈME PERIODE. lag

bien simple vient à l'appui de cette assertion. Il est hors de doute que depuis près de 70 ans qu'ont paru ses ouvrages, l'esprit humain n'ait fait de grands progrès, non-seulement dans les arts, dans les sciences physiques, mais dans les sciences morales et philosophiques , particulièrement dans celles dont le sujet et l'objet sont l'homme isolé, étudié dans sa destination les hommes

réunis, considérés soit dans leurs rapports entre eux, soit dans les rapports de société à société, ou de nation à nation ; enfin les hommes chargés de gouverner les autres. Eh bien! qu'offrent sur cette matière intéressante les ouvrages publiés depuis un demi-siècle, qui ne se retrouvent dans ceux de Rousseau? Et si ces derniers contenaient des aperçus auxquels nous ne sommes point encore arrivés, ou dont nous nous éloignons tous les jours, après avoir été sur le point de les atteindre?.

Puisse nos petits-neveux répéter et s'appliquer avec plus de justesse ce mot d'un orateur de l'assemblée constituante : « Né pour nous, il est venu « trop tôt pour lui! »

Un coup-d'œil sur ces ouvrages peut faire voir jusqu'à quel point ces observations sont fondées : leur histoire est d'ailleurs inséparable de celle de Jean-Jacques. Nous suivrons l'ordre dans lequel ils furent publiés

1 Ce mot est du nombre de vingt mille. • rédition du dictionnaire de l'Académie de 1804. Il n'est pas l'encre, nuU U exprime une idée qui ne

peut-être tendre à l'empêcher de l'être.

« Voici cet ordre : U Diminuer la Utilité (ijSo). U Derrière Ju n'Usage (1.5). U n, en r. m. l. nég. UtH » o, » dd » («, 5*). C'est un mr XE » nmin

HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU

Le Discours sur les lettres est le premier ouvrage remarquable de J.-J. Rousseau ; celui qu'il regarde comme la cause de ses malheurs, parce qu'il se trouva jeté dans la littérature. En effet, il n'eût probablement pas repris la plume sans le succès (j'ai ce dis-

cours obtint. Mais obligé de répondre aux critiques, entraîné par le sujet, il écrivit, empruntant aux lettres, pour les combattre, leurs propres armes; se servant de ce qu'elles ont de plus séduisant, l'imagination, l'enthousiasme, le talent, les charmes du style et de la diction.

Il décrit lui-même l'impression qu'il avait éprouvée en lisant le programme de l'académie de Dijon

(175.1). *Œuvre sur Us SxctarUs Estai sur U Projet de*

Paix Perpetuel (17^o)- l'ouvrage Helteⁱⁱsritt 1761). Le Contrat Soeiat (man 17<2). Émile (nui i7Üu}. D'oii l'un voit que les derniers, qui sont les plus importants, ont pu dans l'espace de quatre mois. Ils avaient clé, (ainsi que 7,4* Z,e«rr /ur .V/«'c/ar4r/) coinjKiiscs, soit à l'Ennitage, soit à Moutluuis , pris de Montmorency.

1 Sa Dissertation sur U musique , faite plusieurs années auparavant , est l'exploration du sens d'un système musical (sur l'artiste inventeur de ce système , et une production littéraire.

a Voyez l'ir. VII des Conférences » et U seconde des quatre lettres à M. de Malesherbes.

Voici, de plus, ce qu'il dit de ce discours dans le second dialogue : « l'ne « malicieuse question d'affadénie vient tout-à-coup dessiller ->es yeux, de>

« brouiller les idées dans sa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or. De la vire cfrervscoee qui se lit alors dans son ame, sortirent des étins*

« celles de gt'-oie , qu'on a tu briller dans ses écrits dnraut dix
ans de délire et *

M de (ièrre, mais dont aucun restige u'aTaitparu juMiu'alors,
et qiiivraisembla.

« blmcot u'airaieut plus brillé daus la suite, si, cet accès pas-
sé, il eût roulé • r cuntiuQcr d'écrire. Kuflaminé par la contemjtlat-
tion de ers grands objets, il les •< arail foujonr» présents à sa
j»euséc. bercé du ridicule csjmir de faire enfin M triompher des
préjugi-s et du nicosonge , Ja raison, b rciité, et de rendre les \

O hommes sages en leur montrant leur véritable intérêt , sou
cœur, échaufc {>ar •

« l'idée du bouheir futur du geurc humain et par riounetir d'y
coutribunr, lui ,

« dioluit un bngage digne d'ooe si grande eutreprisc.
Contraint par-lir de s'oc- « cuper fortement et loug-tempi du
même sujet . il assnjétit sa tête à la fatigue « •

« de b réflexion. II apprit à rotiliter profondément, et, poor un
moment, il •• étonna l'Europe i»ar des productions dans les-
quelles les âmes vulgaires ne ?i- • reni que de rélcMiucncc et de
l'esprit •

DigilizecHsy-Coogle

DEUXIÈME PÉRIODE. 131

c'est à tort, nous le répétons, <{u'on a prétendu que Rousseau
ne prit parti contre les sciences et les arts que d'après le conseil
de Diderot. Soutenir nne pareille assertion, ce serait vouloir dou-
ter de tout, et refuser <le se servir des hases sur lesquelles s'ap-

puie le jugement des hommes. L'opinion de Jean-Jacques était prononcée bien avant l'époque où la question fut proposée par l'académie de Dijon. Dans une lettre écrite en 1748, il s'exprime ainsi : « Je suis bien sûr qu'il n'y a aucun « poète tragique qui ne fût très-ficlié qu'il ne se

« fût jamais commis de grands crimes Eli !

« messieurs nos amis des beaux-arts, vous votez « me faire ainsi- une chose qui conduit les hommes- « mes à sentir ainsi! Eli bien, oui, j'y suis tout « résolu; mais c'est à condition que vous me prou- « vez ([u'une belle statue vaut mieux qu'une O belle action, (pi'un morceau de toile peinte par « Vanloo vaut mieux que la vertu. »

L'envie contesta le talent de Jean-Jacques pour en faire les honneurs à Diderot •; malgré les Muses galantes et beaucoup de romances, elle assurait qu'il ne savait pas la musique; bientôt Héloïse, Émile et le Devin du village la lirent taire. Afin de l'empêcher d'écrire, ses amis le tourmentèrent

Si Odossdrait quant Raimbrau n'avait « nié la négative, il n'aurait pu proposer par l'académie de Dijon, que d'après l'avis de Diderot. Mais celui-ci dit que renvoyer à donner l'essor à ses idées. — On a encore prétendu que M. de Fraaearil insistait sur le parti qu'il prit. Ces accusations, à tort avoir été nées et relevées par La Harpe, sont sans fondement; ce sont pas des vérités : et le* épithète du plus impudent des écrivains, de sophiste, et de vil charlatan, qu'il prodigue à Jean-Jacques* dans l'excès de son zèle, ne sont qu'une démonstration bien érudite. La raison prend un tout autre langage, et ne « sert pas d'injures, encore moins la charité.

13a HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU

long-temps dans sa retraite, pour le forcer de retourner à Paris, dont le séjour lui était insupportable.

Il est un moyen infaillible de reconnaître la bonne foi d'un écrivain : c'est son style. On n'a point cette chaleur entraînante quand on n'écrit pas de sentiment et de conviction ; on ne cause point de si vives émotions sans être ému soi-même. Jean-Jacques peut être dans l'erreur, mais il fut sincère avec lui-même, et, si l'on veut, dupe de son illusion, mais jamais de mauvaise foi.

Ce discours, qui parut en 1750, obtint un très-grand succès. Il prend tout par-dessus les nues, écrivait Diderot Voici le témoignage de Grimm , qui ne louait qu'à son corps défendant.

« Le discours couronné par l'académie de Dijon ', (I écris avec une force et avec un feu qu'on n'avait « pas encore vus dans un discours académique, fit « une espèce de révolution à Paris, et commença « la réputation de M. Rousseau, dont les talents

« étaient jusqu'alors peu connus 11 est fâcheux

« ([lie cet écrivain éloquent et outré n'ait point « trouvé un adversaire digne de lui : sa Réponse au V. roi Stanislas , et cell< à M. Bordes, contiennent « des choses admirables, et même sublimes; et la « dernière est, à mon avis, égale et même supérieure à son discours même. »

Plus sévère envers lui-même que ne l'étaient ses critiques, Jean-Jacques a prétendu que ce discours

> Corresp. Pont. i. t. 1, p. 104 » pour « f754 »

<i manquait d'ordre et de logique, et qu'il était tout B au plus médiocre. » C'est en comparant cet ouvrage au Discours sur V inégalité des conditions, à YÉnnle, qu'il porta ce jugement rigoureux.

De tous les écrits de Rou.sseau, ce discours est celui qui eut le plus d'influence sur sa destinée, ün l'attaqua de tous les côtés : il demeura maître du cliamp de bataille; mais la querelle, après avoir duré deux ans, resta cependant indécise, parce que tous ceux qui s'en mêlèrent étaieiiityttgej et Dans la préface de iVrtn-céMc , Rousseau fait un résTimé de .son opinion sur les sciences et les arts. Cette préface et le discours ont ensemble, une liai.son nécessaire.

Cet écrit étant le déliut de Jean -Jacques, on nous pardonnera de donner quelques détails sur le jugement de l'académie. Quatorze mémoires furent envoyés à cette société. Le septième portait pour épigraphe : Decipimur specie recti. Le prix lui fut adjugé : l'ouverture du bulletin cacheté fit connaître Jean-Jacques.

Le mémoire n° lo obtint le I" acce.ssit; il avait pour épigraphe : Postquam docti prodierunt , Iwni desunt. la- billet cacheté portait M. de Chasselas de Troyes. Mais on a su depuis que Groslej en était l'auteur.

Le mémoire n° l\, ayant pour épigraphe : Cor prudens possidebit scientiam , eut le second accessit. L'auteur était M. l'abbé Talbert, de Besançon.

Dans les archives de l'académie de Dijon on conserve un acte pas,sé par-devant Perret et Regiiaul,

-am- W. I IBII

notaires à Paris, le 8 juillet C'est une procu-

ration du sieur Jean-Jacques Rousseau, ci/of en de la ville et république de Geneve, demeurant ri Paris, rue de Grenelle , paroisse Saint-Eustache, qui constitue pour son procureur M. Jean-Jac([ues Antoine Tardy, écuyer, demeurant à Dijon, à l'effet de retirer et recevoir en son nom le prix qu'il avait remporté. D'après les registres de l'académie , ce prix avait été adjugé le 9 juillet 1700 à la séance où étaient présents, MM. Fille, président, Darlaj, Genreau, Lanlin, directeurs; Detepas, Léauté , Liehaut, Itaudot, Fournier, Gelot, Fromageau, Gujol, Perret, Cliaussier, IHelot, Muret, Barberel et de Frasans , associés.

Ce discours causa beaucoup de désagréments à la compagnie qui l'avait couronné. Il fut réfuté et critiqué par MM. Gautier, Bordes, Le fioi, Boudet , de Bonneval, Formey, le P. Menou, le roi Stanislas et Lecat. Ccdernier ayant pris le éxivrs d' académicien de Dijon, qui aeait refusé son suffrage, l'académie fit imprimer un désaveu. Mais plus tard elle se désavoua elle-même, et ce n'est pas sans surprise qu'on lit dans son histoire, n\ tête du I" volume de ses mémoires, ce passage:» La couronne qui fut décer- « née à cet auteur trop célèbre et trop infortuné « (Jean- Jacques) a pu faire croire que l'académie « entière .s'était laissé séduire par l'éloquence de ce « dangereux écrivain ; mais on ne doit pas rejeter « le blâme de ce jugement sur l'académie entière, « ni reprocher cette espèce d'erreur à une société « ne compte plus parmi ses membres aucun de

'Digilired by Geogle

« ceux qui coururent par leur suffrage à cou- « ronner M. Rouss<'au. »

Nous devons ces détails à M. Giraud. repentir tardif de cette société n'était point motivé. Car en supposant que la cause eût été mauvaise, insoutenable, dans un Discours académique, c'est plus particulièrement le talent et le style du concurrent que l'on couronne, que son opinion; d'ailleurs proposer la question c'était laisser la liberté du choix, et l'on ne devait plus s'occuper que de la manière dont le sujet était traité.

Le Devin du Village suivit de près les lettres. Jean-Jacques appo- tait beaucoup de particularités sur cette ' qu'il fit » u six

jours à Passy, il ne nous reste à nous occuper que de l'influence que ce petit ouvrage eut sur la destinée de l'auteur, et de l'accusation de plagiat dont il fut l'objet.

Le mérite du Devin du Village est encore apprécié (malgré les progrès de la musique, en France, depuis soixante-trois ans), puisque l'on continue de le jouer et que le public le voit encore avec plaisir. A la première représentation il eut le plus grand succès.

Tout autre que Jean-Jacques eût certainement profité des circonstances et recueilli le fruit de son talent; ces circonstances étaient ne peut pas plus favorables. Le Devin plut au roi, et, ce qui valait mieux encore, à la maîtresse du roi, conséquemment à toute la cour, comme à ce < qui reçoit le Ion

» fort/. lif. VIII.

L'HISTOIRE DE J. 1. ROUSSEAU,

de la cour. On s'engoue de l'auteur; on veut le voir, le présenter au prince : le jour est pris, et l'heure désignée, il s'esquive et fuit, renonçant à l'honneur qu'on veut lui faire, à la pension qu'on lui veut donner. Il fut taxé d'orgueil et traité de personnage grossier et mal appris. On conçoit l'embarras et la timidité que devait éprouver un homme transporté tout-à-coup de l'obscurité devant le souverain de l'Europe que la majesté de ses regards, l'éclat de sa couronne et le faste de sa cour rendaient le plus imposant des rois. Les motifs que Rousseau donne de sa fuite méritent d'être examinés avec impartialité. Du reste, s'il eut tort, il ne fit de mal qu'à lui.

11 retira de ce petit ouvrage plus que de \Èmüe, toute proportion gardée '.

On lui contesta le Devin du faillage. Le baron d'Holbach parut douter qu'il en fût l'auteur. Il fallait, pour décider la question, l'examen impartial d'un grand compositeur, qui voulût de bonne foi découvrir la vérité. Ix* célèbre Grétry s'est chargé de ce soin. L'aissons-le parler.

« On voulut (dit-il. Mémoires, t. I, p. 276) lui contester son Devin du faillage. S'il eût menti une seule fois en face du public, l'apôtre de la vérité n'était en tout qu'un imposteur, et il perdait son premier droit à l'immortalité. Comment un tel

* Il eat laoo fr. de l'Opéra, 2400 fr. du roi, xaoo fr. de madame de Pum> padour, et i500 fr. do libraire qoi fit imprimer le Vérin, Aimi cet intermède loi prodoûit 5300 fr., c'cat-àHÜK presque tant que YÉmile dont il rendit le maouiucrit 6000 fr. , et qoi loi trait co&té quinte an» de méditations et trois ans de trarail ; tan-

dis que le Devin du f^UUge fnt, quant au plan et à la mosiqoe, fait en sia jours et aekerr en trois semaines

DKUXlicME PÉRIODE. I 37

homme eût-il pu forger et soutenir un tel mensonge? J'ai examiné la musique du Devin avec la plus scrupuleuse attention : partout j'ai vu l'artiste peu expérimenté, auquel le sentiment révèle les règles de l'art. Si Jean-Jacques eût choisi un sujet plus compliqué, avec des caractères passionnés et moraux, ce qu'il n'avait garde de faire, il n'aurait pu le mettre en musique; car, en ce cas, toutes les ressources de l'art suffisent à peine pour rendre ce qu'on sent; mais, en homme d'esprit, il a voulu assimiler à sa muse novice de jeunes amants qui cherchent à développer le sentiment de l'amour. .Souvent gêné par la prosodie,' il l'a sacrifiée au chant. » Grétry en cite des exemples pris dans les règles de l'art que lrousseau n'a point observées dans les exemples cités, et qu'un compositeur se serait gardé de violer. Non content de cette preuve, Grétry voulut connaître la personne à laquelle on attribuait le Devin. « J'ai, dit-il, fré- « quenté exprès l'homme de Lyon que les littéo rateurs, envieux de Rousseau, nommaient le « principal auteur de cette production légère. Je a n'ai rien trouvé dans cet homme qui annonçât « qu'il eût pu en faire une phrase de chant. » Les doutes se sont évanouis. Cependant on rencontre encore aujourd'hui des gens qui, sans contester l'ouvrage à Rousseau, prétendent qu'il y a des morceaux qui ne sont pas de lui. S'ils avaient eu la patience de lire les dialogues ', ils y auraient

> Il faat d« U patirac», maifl on e«t dédommagé par des passages où Ton retronre KoQHCao.

trouvé des renseignements propres à rectifier leurs idées. « Il y a, dit Jean-Jacques, trois seuls mor- « ceux dans le Devin du Fillage (|ui ne .sont pas « uniquement de moi, comme je lui dit sans cesse « à tout le monde; tous trois dans le divertisse- « ment : 1° les jiaroles de la chanson, qui sont en « partie, et du moins l'idée et le refi'aïndeM. Ckillé; « a' les paroles de l'ariette, qui sont de M. Cahu- « .sac, lequel m'engagea à faire après coup cette « ariette pour mademoiselle fel, <|ui se plaignait « qu'il n'y avait rien de brillant pour sa voix dans « son rôle; 3° et l'entrée des bergères que, sur « les vives instances de M. d'Holbach, j'arrangeai a sur une pièce île clavecin d'un recueil qu'il me O jiré.senta. Je ne dirai pas quelle était l'intention U de JM. d'Holbach; mais il me pressa si fort d'em- « jiloyer quelque chose de ce recueil, que je ne « pus, dans cette bagatelle, résister obstinément « à son désir. »

ALdgré le succès qu'avait obtenu le Devin du Fillage sur le théâtre de FonUiinebleau, ce ne fiit pas sans beaucoup de difflcultés qu'il fut joué à l'Académie royale de musique. C'était le premier opéra dont les paroles et la musique fussent du même auteur. 1^* genre était nouveau. Le Devin paraissait au milieu de la querelle élevée à l'occasion des bouffons italiens arrivés depuis peu de temps à Paris, où l'on n'avait point encore entendu de niusi(|ue italienne, dont se rapprochait celb* du Devin du Fillage.

Rousseau ne dissimula pas le niécontentemenl

■Bigifeee-b7t.àoo(g(e

DEUXIÈME PÈIIIODK. 1 3g

que lui causait la manière dont se l'aisaienl lesi éjiétitions, par rinsoticiance dès exécutants. Ceux-ci, pour se venger, le pen-

dirent en effigie. Jean-Jacques le sut et dit (pi'il n'était |)as étonné qu'on le pendit, après l'avoir si long-temps mis à la question >.

Enfin les partis se trouvèrent en présence à l'Opéra, le jeudi i" mars Li suite du Jaloux

corrigé. Pendant la représentation, deux hommes, dont l'un était partisan de la musique française, et l'autre de la musique* italienne, défendaient leurs opinions avec tant de chaleur, que l'attention du public fut troublée. I.a sentinelli* .s'a|i'pi'ocha pour leur faire hais.ser la voix; mais le lulliste dit au grenadier : Monsieur est donc buff'oniste? ce qui déconcerta telli'inent lejiilitaire qu'il retourna tout confus à .son poste *. Il n'en fallait pas plus |K)ur empêcher le succès de la pièce. Elle réussit cependant, malgré le parti des amateurs de la musique française. Il est probable que rinfluence di* la cour, qui avait applaudi sur le tliéâtre de Fontainebleau cet intermède, se fit sentir à l'Opéra, d'autant plus que les grands seigneurs, étant du parti opposé à la musique italienne, ne pouvaient se démentir et refuser leur suffrage après l'avoir donné précédemment.

Madame l'avart fit, sous le titre des Amours de

* Grélnr, mémoires, tome i , p. 479.

* Anectlotrs dramatiques, p. 379. f.a 1766» pendant le séjour de Jeao-Jac> ques en Angleterre , on joua sur le tliéltre de Driir)-Laue , te Devin, tradnit en aiigUi-H par M. Bnrlic)-. Il r eut ^Icment tien* |>artu. Celui de« hVosMis était contre b pitre, et pendant lc< première* représentation* il fit le bruit le plu* jfTrciix.

Bastien et Bastienne , une parodie du Devbi du Filloge, qui, malgré la réussite complète qu'elle obtint, et qu'elle méritait, n'a pu survivre à l'ouvrage parodié.

Dans le même temps, Rousseau publia sa Lettre sur la musique Française, qui fit une grande sensation. Tous les détails qu'il donne à ce sujet sont confirmés par Grimm dans sa Correspondance.

Passons au Discours sur V Inégalité des conditions. En 1753, l'académie de Dijon proposa cette question, que le discours de Jean-Jacques rendit célèbre, quoiqu'il ne fût point couronné. Le nom de celui qui remporta le prix est resté dans l'obscurité : ce fut l'abbé Talbert, qui triompha modestement, étonné sans doute de sa victoire , autant que le tribunal littéraire était honteux de son choix , puisque ni l'un ni l'autre ne donnèrent de publicité à l'ouvrage couronné.

Jean-Jacques passa huit jours à Saint-Germain. Il s'enfonçait dans la forêt, méditant sur \ origine de V inégalité parmi les hommes; et le résultat de ses méditations fut ce Discours.

Il acheva dans un voyage à Chambéry , qu'il fit en 1754, la dédicace qu'il avait esquissée avant son départ de Paris. Cette dédicace, que le plus O pur patriotisme avait dictée, ne fit que lui attirer des ennemis dans le conseil et des jaloux « dans la bourgeoisie : aucun Gènevois ne lui « sut un vrai gré du zèle de cœur qu'on sent dans « cet ouvrage. »

o C^{est} Discours ne trouva , dit-il encore , que peu

DEUXIÈME PÉRIODE. I / f t

« do lecteurs qui l'entendissent, et aucun de ccuxa là qui voidùt on parler. » 11 est cependant bien supérieur à celui (jiii précède. Mais la matière était |)liis abstraite : Jean-Jacques heurtait toutes les notions reçues; et la manière dont il avait traité ses adversjùres dans la précédente discussion sur les sciences et les arts, ôtait toute envie d'entrer en lice avec lui. Voilà probablement la seule cause du silence qui suivit la publication de cet ouvrage. Grimm , en en rendant compte dans sa Correspondance littéraire • , le jug(; avec impartialité.

«Je doute, dit-il, qu'il y ait eu parmi les conciir- « rents un discours approchant de celui du citoyen «de Genève. Un style simple à la fois et noble, «plein de lumière, d'énergie et de chaleur, une «éloquence mâle et touchante, ont attiré à ses « ouvrages une grande célébrité. Il y a apparence «que le Discours sur [inégalité n'est, pour ainsi « dire, cpi'une suite du précédent sur les .sciences, « et (jiiie c'est celui-ci t|ui a donné à M. Rou.sseau « l'occasion de méditer .sur la nature de l'homme « et sur ,sa vocation. Son objet est grand et beau.... « Vous trouverez beaucoup de sagacité dans ses « méditations; mais il n'a pu se défaire des défauts « qu'on lui a reprochés quelquefois. Ses vues sont «grandes, fines, neuves, philosophiques; mais sa « logique n'est pas toujours exacte , et les consé- « quences et les réflexions qu'il tire de ses opinions « sont souvent outrées.... Si vous voulez suivre « M. Rousseau, vous aurez la .satisfaction de réflé-

* Tome I , p. 3y5 , jtitillet 1755.

l4a niSTOtBF. DF. J. I. noiÛSSEAO.

« chir avec un philosophe profond et himincux; « mais vous serez toujours obligé de prendre garde O qu'il ne vous mène trop

loin. Ce défaut même a « cependant ses avantages pour les lecteurs, en « leur procurant l'occasion d'exercer leur esprit à « la justesse, en rectifiant les idées d'un esprit vrai, « mais bouillant, et en les retenant dans leurs vraies « limites.... Vous trouverez au.ssi fi la suite du dis- « cours, des notes dont une expose les malheurs B de la société actuelle comparée à la vie sau- « vage, tpie je regarde comme un chef-d'œuvre « dVlo<]uence. »

L'influence des écrits de Jean-Jactpies sur la destinée de ce célèbre écri^ain étant en raison de leur .succès, \e'J)iscours sur [inégalité des conditions n'en eut .^uctiDe. Ce n'était que l'exlen-sionf et le développement des idées et de l'opinion exprimées dans le premWr discours avec tant d'éloquence, et ce discours avait produit tout son effet : il n'exigeait pas, comme le second, pour être apprécié, une attention continuelle, et par-là même fatigante pour beaucoup de lecteurs.

àlais, quoique peu lu dans le temps, où il fut publié, ce discours a été plus apprécié depuis, et il est mis aujourd'hui au rang des meilleures productions de l'auteur. Le .sujet en lui-même, et la manière d<int il est traité, lui donnent une égale importance. On l'a considéré comm«> l'exposé de ce que l'on appelait son système et de ce que nous nommons son opinion, parce que nous le érovens sincère jusque dans ses paradoxes. Mais

Digitiz e<fB7 Google

DEUXIÈME PÉRIODE. 1/|3

il est essentiel de se faire une idée juste de cette opinion, et nous croyons devoir, pour la bien connaître, avoir recours à liii-mènie. Voici comment il s'explique dans un ouvrage peu connu , <pi'il composa peu de temps avant sa mort « .Son « objet, dit-il

eu]);irlant de lui, ne pouvait être « de ramener les peuples nombreux ni les grands « états à leur première simplicité, mais seulement « d'arrêter, s'il était possible, le progrès de ceux « dont la petitesse et la situation les ont préservés « d'une marche aussi rapide vers la perfection^de « la société et vers la détérioration de l'espèce'. Os « distinctions méritaient d'être faites, et ne l'ont « point été. On .s'est obstiné à l'accuser de vouloir « détruire les sciences, les arts. Tes théâtres, les « académies, et replonger l'univers dans sa pre- « mière barbarie; et il a toujours insist(^*au con- « traire sur la conserfation des institutions exi.s- « tantes, soutenant qui? leur destruction ne ferait « qu'ûter les palliatifs en lais.sant les vices, et sub- « stituer le brigandage à la comqition. Il avait tra- « vaille pour sa patrie et jïour les petits états con- « stitués comme elle. Si sa doctrine pouvait être « aux autres de quelque utilité, c'était en chan- . « géant les objets de leur estime et retartlant peuf-l « être ainsi leur décadence qu'ils .accéléreront par « leur fausse appréciation.... On voit dans ses écrits « le développement de .son grand principe, «pie Ta' « nature a fait l'homme heureux et bon , mais rjuc

* Dialngutt « oa Rouweta joge dr Jraii«Jacq«ri; IVairaU (|ïie non< dos» nous ajipartient .111 iroisiècur dîalogne.

■ 44 niSTOIRF UE J. J. ROUSSEi.ü,

(I la société le déprave et le rend misérable. Dans « ses premiers ouvrages , il s'attache à détruire ce a prestige d'illusion (jui nous donne une admiration «stupide pour les instruments de nos misères, et « à corriger cette estimation trompeuse qui nous O fait honorer des talents pernicieux et mépriser O des vertus utiles. Partout il nous fait voir l'espèce « luunaiïie meilleure, plus sage et plus heureuse « dans sa constitution primitive : aveugle,

misé- rable et méchante, à mesure qu'elle s'en éloigne. « Son but est de redresser l'erreur de nos jugements, pour retarder le progrès de nos vices. »

On est en droit de conclure que lorsqu'on accusa Rousseau d'avoir voulu tout détruire , ou l'on était de mauvaise foi, ou l'on ne l'avait pas compris, puisqu'il a « toujours insisté sur la conservation des institutions existantes. »

Le « Discours sur l'économie politique fut composé pour l'Encyclopédie et parut en 1755 et

lorsque Rousseau eut acquis de la célébrité, le libraire Du-
villard l'exhuma, pour l'imprimer isolément sous le titre de Dis-
cours; car originairement ce n'était que l'article Économie poli-
tique qu'il avait fait, à la demande de Diderot, pour l'insérer dans
ce vaste monument du dix - huitième siècle.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit relative-
ment à la Lettre sur les spectacles dont Rousseau parle avec dé-
tails dans ses Confessions. Rappelons seulement que cet ouvrage
augmenta la réputation de l'auteur, mais en même temps le

Digitized by

■ • DFUXliME <>ibode. ' 1^5

nombre de ses ennemis. Voltaire, qui voulait un théâtre près
de Genève, prit pour un outrage l'offre d'un exemplaire : Mar-
montel fut piqué de la note ■. mise sur le sien : celui de Saint-
Lambert fut renvoyé à l'auteur : enfin d'Alembert, obligé de
reconnaître la supériorité de son adversaire, put à peine dissi-
muler le dépit que lui causa le succès de la lettre. - ^ ^ , ‘

.A la Lettre sur les spei^les succéda (quoique composé quelques années aupar^nt) \Ehai sur la paix perpétuelle '. • ! , .

* Arrêtons-nous un moment sur ce auquel un traité récent *, plus fanHuixqié connu, donne, dans les circonstances où nous nous trouvons, l'ui certain degré d'intérêt. L'utilité du Projet, en lui-même, a toujoin-s été mieux sentie que la possibilité de son, exécution. Il n'était rien moins que nouveau: sans remonter aux temps anciens, au tribunal des Amphictyons, dontee projet n'est, en quelque .sorte, que le développement et l'applica-

, tion en grand à do vastes états*, nous .voyons Henri IV et Sully former le plan de ta républiquechrétienne, et le mùHr'^pendânt long-tejnps ♦ . Le • roi commença par le-conùj|^nqUer à la rçiné Élisabeth, à qui il écrivait i une entreprise plus céleste qu'humaine. Quoiqu'il n'eût pas., pour

t " Cet ItoouDagé a'est p» pour l'auteur dd Mercure, poar M> Mar-

^ a La Sainte* AHunct. La ligue contre Hcini Henri IV portait les

Donu de Sainte^ÛHion , et de Sainte4igue. ^ , .

* 3 Applioation aufû dilBcile à £ùre «o^Rorope , qu'elle rétail peu entre 1m

«looxe cités de Honie. f ^ . * a

• é Henri IV le conçut dam ta jcuncue. (1 en réwrta l'eaecutioa pour w rieiU

ro

“D[^]iz [^] Bÿ Gdo[^]

i46 histoibk nonssÈA.ii',

le successeur de cette princesse, l'estime qlfil - avait pour elle ; , il fit entrer dans ses i»lées le roi Jacques, parce qu'il ne pouvait s'en dispenser. ' Sully, seul dépositaire des secrets de son maître, fit plusieurs voyages, et la partie fut liée entre Tes • 'rois d'Angleterre, de Suède; les princes d'Allemagne et ceux d'Italie. Ce n'était point, comme le croyait l':»bbé de Saint-Pierre, l'amour de la paix qui faisait entrer chaque prince dan.s cette confédération. C'était l'intérêt particulier que cha- . cun y trouvait, et que Henri IV avait eu l'art de ' montrer à chacun. Il s'agissait d'un ennemi com- ' mun qui venait de faire trembler l'Europe. l.a peur qu'il inspirait encore devint le lien .secret de cette ligue, et le, motif irrésistilde qui donnait au • ■ projet une activité qu'il n'eût point reçue de toute . autre considération. Si le fanatisme eût épargné les jours de (Henri IV, on aurait vu la maison d'Autriche finir par entrer dans le projet dirigé contre elle , et la paix établie ; mais il est douteux qu'elle eût été />eqoeVMe//e.

On trouve, dans le jugement que porte Jean- Jacques sur l'ouvrage de l'abbé de Saint Pierre , . unç nouvelle preuve de la justesse de son coupd'œil. « Admirons, dit-il, un si beau plan, mais ^ « consolons-nous de ne pas le voir exécuter : car « cela ne se peut que par des moyens violents et « redoutables à l'humanité. On ne voit point de ‘

IcMe; UDt ilMmuil de difficnlité dans l'exéetition! Pour la £ici-Uter il rcmplit*e« roflras, wa aneoaox , prépara, peudaat uae paix deiS ans, ses dispositions, lorsqu'il fut/rappé an laomaat décisif.

a ■ ■ -

> Il a]tprlait Jacques 1er tantôt la reim* Ja faites, tantôt Maftm Jae^uft.

• . o'. DEUXIEME PÉRIODE.

ligues fédératives s]établir autrement que par des « révolutions; et, sur ce principe, qui de nous « oserait dire si cette ligue européenne est à désirer « ou à craindre? Elle ferait plus de mal tout d'un O coup quelle n'en'préviendrait pourdes siècles.'»

Ce projet s'étant réalisé .sous nos yeux, il était utile de rappeler les obseVvatio'ns appli'cables à tout traité avec lequel'il peut avoir qiielque'analogie. Comme nous en avons vu conclure un de cette espèce, -sans en connaîtitrles dispositions, nous sommes autorisés à supposer qu'on n'a p^int oublié la leçon d'un homme qui avait particulièrement étudié cette matière, et qui a dit en parlant du projet * : « On sent bien que, par la diète «euro-péenne, le gouvernement de chaque état « n'est pas moins fixé que par ses limites; qu'oki « ne peut garantir les princes de la révolte des « sujets sans garantir en mériie temps les sujets de « la tyrannie îles princes, et v^\\ autrement tinslitu- «' tion ne pourrait subsister. » D'où , si Yinstitutiontte subsistait plus, nous aurions' droit de présutçer

»que la seconde clause n'a point été stipulée.

Voici un ouvrage qui diffère également et'^le ceux dont nous venons de parler, et de oêux dont il sera question par la suite ; il s'agit de là Nouvelle Héloïse. '•

.Réftigié dans une .solitude charmante, livré au souvenir des 'amours d'une jeunesse occupée, a

* divers intervalles, par mademoi.selle Vnlsou, ma-

* deïsoiselle Graffenried, madame de Warens même,

X Jugement sur ta paix perpétuelle. ^

10.

148 HISTOIRE. DE J. J. ROUSSEAU, . i

avant la triste découverte de son avilissement; madame Bazile, mademoiselle Serre, il forme de tous ces êtres, dont il effleure toutes les perfections, une Julie d'Étange faible une fois et revenant à la ' vertu ; mais il se trompe en croyant qu'elle trouverait grâce pour une seule faute, dans un siècle où l'on avait tant d'indulgence pour les crimes. * Rousseau met souvent dans la bouche des personnages qu'il fait agir ou penser ses opinions, idées, ses rêves, ses paradoxes. La promenade au lac de Genève, dont il parle au livre VII des Confessions, se retrouve dans l'Émile; la scène du bosquet d'Eaubonne est retracée à Clarens ; une autre scène d'un tout autre genre, qui se passa rue des Moineaux, reparait dans l'Émile. Enfin il déclare (liv. IX des Confessions), qu'il « s'identifiait avec « Saint-Preux, le plus qu'il lui était possible, lui « donnant les vertus et les défauts qu'il se sentait. » Pour éviter des répétitions, nous nous croyons obligés de renvoyer aux IX^e et XI^e livres des Confessions, où Jean-Jacques entre dans beaucoup de détails relatifs à l'Émile. W l'acheva à Montmorency,,, pendant l'hiver de 1758 à 1759. Il l'avait commencé à l'Hermitage. L'ouvrage parut en 1761.

Rien n'égale le plaisir que Rousseau jouissait d'avoir éprouvé dans la composition de l'Émile; plaisir partagé par le plus grand nombre des lecteurs. Il s'était créé un monde idéal. ; .

Son délire eut peu d'interruption : il s'y livra • sans avoir le projet d'écrire. A la fin, tourmenté * par les êtres fantastiques qu'il avait créés, séduit

par ces fictions, il prit la plume. Un philosophe tel que Jean-Jacques ne pouvait faire un roman qui ne présentât qu'un tissu d'aventures, et que do l'agrément sans utilité.

Il sentit d'abord qu'il allait se placer dans une fausse position et se mettre en contradiction avec hii-même. Après avoir tonné contre les livres efféta^iés qui respiraient { amour et la mollesse, il lui semchoquant de s'inscrire parmi les auteurs de «sâ livres. Ilavoue qu'il sentait cette inconséquence dans toute .sa force, qu'il en rougissait, qu'il s'en dépitait, mais qu'il fut subjugué complètement.

Il résolut, en cédant k la tentation, d'avoir un but moral , afin que son ouvrage différât de ceux qu'il avait censurés avec tant de raison..

Rousseau avait vécu dans une société où les devoirs étaient entièrement sacrifiés au bon ton , aux manières élégantes et gracieuses , aux goûts les plus effrénés pour les plaisirs. Madame d'Épinay, dans ses Mémoires, se présente comme ivre d'amour poitit'M. de Fiancueil, qui l'abandonne ensuite. Klle lui fait succéder Grimm, pendant fpie M. d'Îpinay entretenait.des actrices de l'Opéra , sous les yeux de sa femme. Madame d'Houdetot, sa sœur/ n'eut au moins qu'iuie passion , mais son mari n'en futpas l'objet; tout brutal , • tout chicaneur qu'on le représente, il vivait en tiers avec l'heureux Saint- Lambert, sans mot dire, sans se plaindre, sans même soupçonner en avoir le droit, tant il subis-

sait l'empire des mœurs à la mode. Madame de . Jully, belle-sœur de madame ^d'Épinay, avait, dans

150 nisTOïaE de j. j. roussea cj,

Jélyotte, fait un choix moins excusable. IVbdemoi- . selle d'Ette, pleine d'esprit et de méchanceté, vivait publiquement avec le chevalier de Valori , etc. - ' ' , Ce spectacle remplissait Rous.seau d'une secrète et profonde indignation. « Rien ne lui paraî.s.sait n aussi révoltant que l'orgueil d'une feiQnie pifidèle « qui, foulant ouvertement aux pieds tous ses.dc*- «voirs, prétend (pie son mari soit pénétré de neci connaissance de la grâce ({u'elle lui accorde de Se « pas se laisser prendre sur le fait. Les êtres parfam «ne sont pas dans. la nature; mais qu'une jeune « personne, née avec un cœur aussi tendre qu'hon- « uète, se lai.sse vaincre par l'amoûr étant fille, et « retrouve, étant femme, des forces pour le vaincre «à son tour, et redevenir vertueuse; quiconque «vous dira que ce tableau, dans' sa totalité, est O scan- daleux et n'est pas utile , est un menteur et « un hypocrite : ne l'écoutez pas. » Ainsi, Jean-Jacques opposa au. tableau général des femmes de son teijips, qui manquaient à leurs devoirs, une jeune personne, faible avant d'être mariée, qui retrouve alors assez de force jroure résister à son amant quoique sa passion ne soit pas éteinte.

* Une autre idée sé'duisit Rousseau ; qui composait//c/oi.re au moment de l'oi|jgc excité par iĚncjrt^pédie. Deux partis acharnés l'un contre l'autre étaient près d'en venir aux mains :.l'un éLait formé de philosophes qui niaient ou l'existence de Dieu, ou tous les rapports entre le Créateur et l'homme; ' dans l'autre, bien jihis nombreux, étaient tous ceux qui profe.s.saient (d^ bonne foi ou non) l'opinion

Digitized by Google

•cm

contraire. Jean-Jacques fut assez bon pour croire qu'il était possible « d'adoucir leur haine réciproque » « que en détruisant les préjugés, et de montrer à chaque parti le mérite et la vertu dans l'autre ,

« dignes de l'estime publique et du respect de tous » les mortels » .

Plein de ce projet, «il dessina les deux caractères de Wolmar et de Julie, dans un ravissement » « qui lui faisait espérer de les rendre aimables tous » les deux, et, qui plus est, l'un par l'autre..» ,

Les deux partis ne se rapprochèrent point, et ne se réunirent que pour l'accabler. En effet le parlement, le clergé, tonnèrent contre Jean-Jacques; et les philosophes ne le comptèrent plus dans leurs rangs.

Le double objet que s'est proposé Jean-Jacques fait à Héloïse un ouvrage particulier, qui, quoique moral, n'est point un livre de morale, quoique philosophique n'en mérite pas le titre, quoique fiction n'est point un roman, et ne peut être classé dans ce genre futile. On ne peut le juger d'après une première lecture, lui même d'après une seconde, si toutes les deux sont faites à peu d'intervalle l'une de l'autre. Il est diverses époques dans la vie. Les

À Damour le 31 mai 1761, de Montmorency, le 31 juin 1761, Jean-Jacques a écrit à M. Yver. « Vous prie/» contre Wolmar, lui d'un, protirent

• que j'âi mal rempli l'objet d'effort , ou que tous ne fassent pas bien »isi. Cet

• objet était de rapprocher les partis opposés, par une estime.-
réciproque^ dap*

« prendre aux philosophes qu'on peut croire en Dieu sans être hypocrite, et aux

* m. creyrat Us qu'on peut être incrédule sans être un coquin. Julie dérote est une « leçon pour les philosophes , et Wolmar athée en est une pour les intolérants. Voilà le Traité du livre. C'est à vous de voir si je m'en suis écarté. Vous me « reprochez de n'avoir pas voulu changer de Sténe à Wolmar sur la fin du ro-

• man. Mais, mon cher Yrues , vous n'avez pas lu cette fin ; car sa conversion « y est indiquée avec une clarté qui ne pouvait souffrir un plus grand développement » « peut-être vouloir lire une capucinade. »

SEUXII'.ME PÉLODE.

' '.sr

sur cet homme, tout athée qu'il soit, et quelque humeur que l'on éprouve et qu'on ne cesse de ressentir contre lui. Plus il est maître de ses passions, moins on lui pardonne de vouloir être l'époux de Julie, qu'il sait (puisque le baron d'Ktange lui a confié cet important secret) ne pouvoir plus dis- |K)ser de son cœur ni de sa main. Sous le rapport «le la difficulté si incertaine, il est intéressant de connaître comment l'homme a pu surmonter tant «l'obs-^ tacle, surpris que Von est de le voir se les créer.' Quand il n'y aurait que ce mot^, il doit être assez puissant pour engager

à poursuivre sa lecture. Nous invitons ceux «pii s'y refusent à lire seulement la lettre la. de la IV* partie.

Julie mflua «le deux manières .sur la destinée de l'auteur. Elle le rendit généralement l'objet de là bienveillance desfemm«;s, qui dès-lors furent «lisposées d'avance à dev«mir dociles aux le«^3ns, et à suivri^ les préceptes i\ ' Émile. Quant aux hommes'de, lettres, h\s avis fiirent partagés; ils ne «lonnèrent jamaisd'éloges sans restriction ou .sans une ciatique . plus ou moins amère.

Mais dans le monde le succès fut au-«lelà «lé” l'imaginai ion. « IjCs libraires ne pouvaient suffire aux « demaniles de toutesjes classes. On louait l'ouvrage «à tant par jour, ou par heure. Quand il parut,

« on Mûgeait douze sous par volume , en n'accor- ' « «lant que soixante-miniites pour le lire ■. »

Le Contrai social est un fragment des Institutions politiques. C'est le seul des écrits politiques de Jean-

* L'abbi firiurd. %

154* HISTOIRE UE J. J. ROUSSEAU,

Jacques qui eut de l'influence sur sa destinée. Le, livre' ét.mt condamne à Genève, l'auteur ne put rester <lans sa patrie. ,

Cet ouvrage a été maltraité par un grand nombre de critiques : nous ne devons nous occuper que , de celui dont la supériorité, les talents et la variété des connaissances, sont'reconnus, et qui était le plus redfmtable ennj^i de Rousseau. ^

*^Voltaire^ a fait y sous le titre A' Idées républicaines par un citoyen de Genève ■, la satire plutôt que la critique Ax^^^ntrat s^kd. Il extrait des passages qu'il commeiJl'fê à sa manière et sans faire attention k ce qtrf les précède ou les suit; il les altère même quelquefois, et, par la substitution d'un seul' mot, il fait dire à Jean-Jacques une absurdité. En voici des exemples. .

Rousseau dit dans son* Contrat social (1. IV, chap. 8) :a Deux peuples étrangers l'un à l'autre, et _« presque toujours ennemis, ne purent reconnaître' « long-temps un même maître. »

Voici la citation de Voltaire : « Deux peuples « ^étrangers l'iiii l'l'autré-ct presque toujpurs enne- » mis ne purent reconnaître un même Dieu » Au moyen de la métamorphose de maître en Dieu., et de la suppression d'un mot,-,Voltaire fait avancer par JeairJacques une assertion démentie par mille • faits. Mais ces changements étaient nécessaires pour motiver l'accusation éii-ignorance, de présomption, A' extravagance.

• OEut'res de FoUaire., édit, de Kebl, îd-8'*, tome xxii, p. i85-
* /r/. la.y page 401. ^

DEIJXIKME PERIODE- ■ I5D

Il ne se contente pas de mettre un fnot à la place de l'autre ; il substitue à son gré une questio^ à l'autre : ce qui fait que la réponse n'a point de? ' rapport à l'objet j)i'oposé;

« IjC même écrivain , dit Voltaire ' , en parlant « des systèmes du gouveriement , s'exprime ainsi :

« L'un trouve beau qu'on soit craint de ses voisins,

«J.' autre qu'on en sbit ignoré; l'iifi est conten^ueV ar- ^

« gent circule , l'aiUi^ exige que le peuple ait du paiai^r . a
Tout cet article semble puéril et contradictoire,

Çe n'est point du chapitre sur les dilTéreuts systè--mes de
gouvernement qu'est extrait le passage cité, mais de celui sur les
signes d'iin bon gouvernement ; ce qui est fort diffénuit, et l'on va
voir comment ' la citation est faite.

Kou.sseau .se'demande® à quel signe on peut connaître qu'un
peuple*donné est bien ou mal gouverné.» On ne l'ésout point
cette, question,- répond « il,jparce que cbacun veut la résoudre à
sa iiltt- « nière. I-æs sujets vantent la tranquillité publique;

« les citoyens, la lÜM^rté des particuliers; l'iin'.pré-.

« fère la sùja^té des possessions et l'autre celle dcjj * « per-
sonnes; l'un veut que le meilleur gouvortie-*

« ment soit, le plus sévère, l'autre'sou tient que c'est « le plus
doux ; celui*- ci veut qu'on pimisse les « crimes, et celui-là qu'on
les prtWiî^ie; l'un trouvé a iieau qu'on soit craint des v(^ius,
i'autrexiine mieux *

« qu'on en soit ignoré; et l'un est content quand l'ar- •

« gent circule, l'autre exige que le peuple ait du pain^

• Édition de K.ebl , tom« xxiK, page 196. ,

> Coairat soeiai, Ur. III ^ ckap. IX. ^

l5Ü MISTUIRL UK J. J. nOUSSKAI',

« Quand même on conviendrait sur ces points ot *« tl'aaitres
semblables, en serait-on plus avancé? ■ « Pourmoi, je m'étonne
qu'on méconnaisse un signe « aussi simple, ou qu'on ait la mau-

vaisé foi de n'en « pas convemr. Quelle est la fin de l'association •
O politiqtie? c'est la cons«M-vation et la prospéhté B de ses
membres. Et quel est le signe le plus sûr B qu'ils con.servent et ji-
rospèrent? c'est leur nonj- o bre et leur population. N'allez donc
pas cbercher

* «ailleurs ce signe si disputé. »

Ainsi Voltaire n'est pas littéral en rapportant la très-jjctite
partie d'une longue période. Il change la (piestion;'cequi estait
moins de l'inexactitude;

, il fait plus, il met dans la bouche de Rousseau et suppose
commeppinion de celui-ci ce que Rousseau rejette comme étran-
ger à la question; si ce n'ect pas là de la mauvaise foi, c'est au
moins de la légèreté.

Après avoir traité Jean -Jacques ignorant présomptueux, de
cynique, Ae garçon horloger, d'auteur . plein de contradictions,
d'inepties et d'absurdités. Voltaire termine ainsi sa critique ' : «
On a brûlé ce cuivre chez noilb. L'opération de le brûler a été V
aussi odieii.se pAit-être que celle de le composer. «^Cesontles
livres d'injures qu'il iautbrûler et dont _ B il fantpunir sévère-
ment lesauteurs, parce qu'une é' injure est un ^éUt. »

* On tBoujera dans. 1^ . correspondance plusieurs lettres dans
lesquelles Rou^au donne des explications sur sa doctrine ., et
qu'il est nécessaire de

^ * Éditioi de tome uix, |mi^ aoa Le Contrat Social n'à etc
brûlé

qu'a Gooève.

lire pour j figer avec »;quité, particulièrerriêiit celle du 15
juillet 1763, ^1- Ijstéri, profes^'

seur à Zurich , et du 16 juillet 1767, écrites à l'auteur de XÂmi
des hommes. Avant de se faire une opinion définitive et de ^iro-
noncer un jugement sur*des matièresMmportantes, il est de
toute justice tie bien connaître , ainsi c[ue le but et l'objet de'
l'autjeur, et de le consulter lui-ujénie. En suivant cette marche on
se garantit de l'erreur. Voici, par exemple,, ce que dit Jean-
Jacques du Contrat so-r cial, clans un autre ouvrage ' Lisez-le ,
monsieur, ce livre si décrié : vous y verrez partout la loi mise au-
d«'ssus des hommes : vous y vern'z par- . tout la liberté réclamée,
mais toujours sous l'aiw* torité des lois, sans lesquelles la Jiberté
ne peut exister, et sous lesquelles ou est toujours libre, de
quelque façon qu'on soit gouverné. Par-là je ne'fais pas, dit-on,
ma cour aux puissances; tant pis pour elles, car je fais leurs vrais
intérêts, si ellps savaient les voir et les suivre. Mais les passions
aveuglent les hommes sur leur propre bien, ('eux- qui sou-
mettent les roisaiix passions liumaftes^sont lesviaux' destructeurs
des gouvernements' : voilà les gens qu'il faudrait punir. Les fon-
dements de l'état sont les mêmes dans tous les gouvernements,
(^uand il s'agit de comparer hrs diverses formes, on peut éviter
de po.ser séparément les avantages-et les inconvénients de cha-
cun; c'est ce que je crois avoir fait avec impartialité. Todt balancé,
j'ai donné la-

* Lettres de la montagne^ preiaitre partie, lettre VI. Elle e<t
entivreneot fOOMcrée ati Contrat social. »

158 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU, il s'efforçait au gouvernement de mon pays. Cela était naturel et raisonné : On m'aurait blâmé si je n'eusse pas fait Mais je n'ai pu leur donner l'idée aux autres gouvernements : au contraire j'ai montré que chacun avait sa raison qui pouvait le rendre préférable à tout autre, selon les hommes, les temps et les lieux. Ainsi, loin de détruire les gouvernements, je les ai tous établis. Je n'ai rejeté aucun gouvernement, je n'en ai méprisé aucun. En les examinant, en les comparant, j'ai tenu la balance et j'ai calculé les poids ; je n'ai rien fait de plus. ne doit punir la raison nulle part, ni même l'opinion. Je suis peut-être le seul qui, discutant par abstraction des questions de politique, ait pu traiter avec une hardiesse. Tout homme a droit de le faire. Mes livres, quoi qu'on fasse, porteront toujours témoignage d'eux-mêmes. »

¶ Émile termine cette série. Recommander aux hommes d'élever leurs enfants, faire sentir la nécessité de l'éducation c'était un précepte usé dont on reconnaissait plutôt la sagesse, qu'on ne savait en faire une application convenable. «

Donner à ce précepte une forme attrayante et tous les charmes de la nouveauté, afin d'éveiller l'attention et de l'entretenir par l'intérêt et la curiosité, c'était faire un grand pas, et personne n'aurait eu l'idée d'exiger davantage ;

* Mais pour attacher au dernier degré, acquiescer

< Et c'est dans ce passage seulement que le Contrat social a été brisé !

> L'éducation embrasse toute la vie humaine en ce sens qu'à tout âge on a des leçons. Que d'hommes d'état ont

perdn leur partie , du •|diit an NMemau , parce qu'ils croyaient leur éducation faite !

Digitiz«d by ^soogle

DEUXIÈME PÉRIODE. I Sq

par l'étude et la méditat^n l'çxpérience de tou&lçs âges, y joindre cetfè de son" siècle , voir dans l'une et l'autre ;^s présages certains d'un avenir^ aussi menaçant qu'il est inévitable, arAeri|hommQ Contre .les fléaux que renferme cet avenir, et, dans ce but, rajeunir le vieux précepte de l'éducation, voilà^j certes, un projet utile, une entreprise digne de tous les éloges. Telle est celle que conçut et qu'exécuta celui-là seul qui pouvait l'exécuter, parce qu'il l'avatt conçue. » , >

Du point où il .se place, il voit le bouleverse nrfent des classes de la société : il prend son- élève dans une des première#^, de cellestpie la fortune se plaît à combler de .ses faveurs; il ,sc dit : Comment faut-il > élever celui qui doit tout perdre un jour ; parents, femme, enfants, amis, richesses, considération, tout ce qui embellit l'existence, puisqu'il doit être entièrement dépouillé, réduit à lui, puisque même la liberté lui doit être enlevée? Comment fera cet infortuné qui n'a plus rien, pour être libre encore • dans les fers et trouver du prix à la vie ? . » •

Et qu'on ne croie pas que, chez Jean-Jacque.s*, ce soit un jeu de son imagination ; que , pour exercer son talent, il pose un problème que des bypothèses chimériques rendent insoluble, ou qu'ac- • coutumé à vaincre les difficultés, il aime à s'en faire pour jouir d'un facile triomphe. Ce qui me reste à dire va prouver le contraire, et démontrer jusqu'à • l'évidence que l'intention de

Rousseau fut de faire un homme de son élève, et que jamais intention ne fut appuyée sur des motifs plus puissants, plus

160 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

pressants même, puisqu'ils étaient pour ainsi dire irrésistibles, Jean-Jacques ayant, en leur cédant, sacrifié le repos de sa vie. Laissons-le les exposer lui-même.

« Appropriez, nous dit-il, l'éducation de l'homme à son état, et non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous jusqu'au point où l'éducation se forme exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre; et que, s'il plaît à la fortune, vous

« n'avez travaillé qu'à le rendre malheureux?

« Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions ja. inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants?

« Le grand devient petit, le riche devient pauvre,

« le monarque devient sujet : les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempt ? Nous approchons de l'état de crise *

< Émite, l'U. I., Tcn U fu.

^ 1 Ce est écrit en 1760. Jean-Jacques ajoute dans une note :
Je tiens

■ pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore longtemps à durer { toutes ont brillé, et tout état qui brille est sur son déclin. Cette observation est appuyée sur des

faits, U est rrai; mais les exemples sont isolés , et l'application se-
 rait]>ei>t*élrc liasardée ; c'esNà^ire qne tous les états d'une
 partie du monde n'ont }ias brillé à la fois comme ceux de l'Eu-
 rope , ce qui faisait carahir par le.s barbares le]>a}s dont le
 peuple était le plus policé. Mais U ny a plus de harlmres depuis
 que ceux qui pouvaient]>asser pour l'être ont pris des levons de
 politesse et de civilisatioD , qu'au lieu de payer, ib Ont fait payer
 assez clicr. Ainsi l'état de la question est changé. Uu peuple cor-
 rompu fiaiasait par être conquis; les faits 'le pronrent : mais au-
 cun exemple ne nous apprend quelle est la fin de ce peuple quand
 ses rolsins sont aussi corroropus que lui. Du reste, l'état de crise
 suivit de près la prédiction, et précéda de peu do temps le siècle
 des révolutions. Remarquons la jortessc de l'expression dont il se
 sert : le siècle des révolutions ! Douze ans après l'époque où
 Roosseau tenait ce langage, arrivait la révolution de Pologne par
 trois grandes puisnoces

^ qui donnèrent l'cspinple du mépris des droits au profit de la
 force-

Vingt ans après , la révolution des colonies anglaises qui , sous
 le titre à' États- Unis, aMurèrent leur indépeodanre.

Di^lizÉS by Gbogle

DEUXIÈME PERIODE. 161

« et du siècle des révolutions. Qui peut vous réu pondre de ce
 que vous deviendrez alors? Tout ce « ((u'oiit lait les liommes, les
 hoiuines peuvent le « détruire : il n'y a de caractères ineffaçables
 que « ceux qu'imprime la nature, et la nature ne fait ni « pi iuces,
 ni riches, ni grands seigneurs. Que fera « donc, dans la bassesse,
 ce satrape que vous n'aurez « él«vé que pour la gi-andeur? que

fera, dans la « pauvreté, ce publiain qui ne sait vivre que d'or? « que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécille « qui ne sait [loint user de lui-même et ne met son « être que dans ce qui est étranger à lui? Heureux

celui qui -sait quitter alors l'étal qui le cpiitte, et «rester honnie en dépit du sort!.... Un roi qui « n'existe que par sa couronne n'est rien du tout a s'il n'est roi. Mais celui qui la perd, et s'en passe, « est alors au-<lessus d'elle. Du rang de roi , qu'un « lâche , (|u'un méchant, un fou, peut remplir «comme un autre, il monte à l'état d'homme, « que si peu d'hommes savent remplir. Alors il « triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien « qu'à lui seul; et, quand il ne lui reste à montrer «que lui, il n'est |K>int nul, il est (jucique chose.' «Oui, j'aime mieux cent fois le roi de Syracuse « maître d'école à Corinthe, et le roi de Macédoine « greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin ne

Trrote an« pins lard» (le point de départ est toajonrs 1760) commençait U révolntioo française» 1a plt» importante de toutes , soit en elle-rnéine» soit par une influence incalciiUble ; enfin les rôroludons de rAmérique Méridionale.

L'étnde et 1a réflealon firent trouver à Jean>Jacqaea dans le prêtent et le ptvié les prétaK«» de l'arenir» et levèrent à. tes yeux le voUc qni le ronmit. 6'il virait de nos jo이니» il aurait prut-être moins de mérite à prévoir ce qui nomVft préparé. „ ^ *.

i6a niSTOiiiK dk j. j. housseau, usacliant que_ devenir s'il no règne pas; que l'hé- « ritier posseswnir dos trois royaumes ' , jouet tlo «quiconque ose insulter à sa misère, errant de «cour en cour, cherchant partout <les secours et « trouvant partoutdes af-

fronts, faute de savoir faire « autre chose qu'un métier qui n'est plus en son

« pouvoir Travailler est un devoir indispensable

«à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou «faible, tout citoyen oisif est lui fripon. De toutes « les conditions, la plus indépendante de la fortune

«et des hommes est celle de l'artisan Partout

B où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bien- * « tôt fait; il emporte ses bras, et s'en va. »

Il fallait, pour que la leçon fût instructive, qu'Émile perdît tout, et Jean-Jacques ne lui épargne aucun des malheurs auxquels l'homme est exposé; , il l'en abreuve, il lui fait avaler le calice jusqu'à la lie. Après l'avoir placé dans des circonstances telles qu'il est obligé de fuir sa femme, son enfant, d'abandonner sa fortune, et de se servir de ses ressources personnelles, il le met dans l'esclavage,

Il Charles-Etlovanl , petit-fils de Jacques II, était jili» fait {tour rejouer que aoo aieul , qui perdit la couronne pour o* avoir pu» compris le véritable sens du mot Uxor IV, Un royaume vaut bien une messe { root bien interprété par Ourle»«Jean. Le préteodant se montra homme en 1745. Mais il cédait, et fut sacrifié ; par un article secret du traité d'Aix-la-Chapelle , signé le 8 octobre 1748 , la cour de France s'engagea à le renvoyer de ses états. Ce prince ne se pressant pas d'obéir à l'ordre qu'il avait reçu de sortir de France , M. de Vaudreuil fut chargé de l'arrêter. Il se vit obligé d'employer la force. Le prince chercha dans l'usage immodéré des liqueurs et du vin l'oubli de ses maux et de

ses espérances , et finit par s'abrutir entièrement. A Tépoque oti Jean-Jacques écrivait Émile ^ le précudant était toujours ivre. Il mourut à Rome le 3i jao* vier 1788. Le cardinal d'YorcL était sou frère. Il ne reste plus de cette illustra famille qnc de tristes souvenirs, des exemples terribles de TincoDStance def la fortune , et de grandes leçons , mais de peu d'utilité , parce que le très-petit « nombre de cenx à Tusage desquels elles sont n'en profitent jamais.

Digilized by Cooglc

■ ■ DEUXIÈME PEAIODE. 163

Ut l'y lait conscner rindépeiidaïice de sa pensée e.t la fierté de son caractère.

Si Jean-Jacques avait pris son élève dans une classe inférieure, son but n'eût pas été rempli. 11 veut rendre Émile propre à toutes les conditions humaines. Oh éCeve un pauvre pour être riche; lui veut élever un riche pour être pauvre.

L'épreuve contraire n'eût peut-être pas été tobileinent inutile. On n'aurait pas vu .sans intérêt Émile luttant contre la prospérité, qui, dans l'homme le moins imparfait composé de bien et de mal, développe j)liitôt le mal que le bien. Suppo.sons Émile transporté tout-à-coup sur ce théâtre où règne la flatterie, où pexsonne n'est à l'abri de son influence, où quelque élevés que soient les trônes des dieux de la terre, elhî les enveloppe d'une atmosphère embaumé.e, et mêle sa fumée enivrante à celle de l'encens le plus pur. Quelle conduite tiendrait Émile dans ce siÿjour? S'y mettra-t-il à l'abri de la contagion? Doué de toutes les faailtés que lui donne son gouverneur et qui brillent dans l'adversité, saura-t-il les conserver dans tout leur éclat au faite des

grandeurs?... Mais celui qui n'a jamais connu que le malheur ou la misère; qui fut persuadé que les honneurs favorisaient la corruption ; qui sans cesse appelle à son secours l'expérience, ne pouvait présenter l'élève jouant un rôle auquel le maître était étranger : il voulait offrir des leçons d'un usage général, et peu de personnes sont appelées à gouverner les hommes.

Ces observations nous amènent naturellement à

IG4 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU, ' examiner quelle marche on devait suivre dans l'examen critique d'Émile afin de la comparer à celle qu'on a suivie.

Pour qu'une critique soit raisonnable et fondée, elle doit s'appuyer sur des bases reconnues, et partir d'un principe fixe; autrement elle porte à faux. Quelque bien enchaînés que paraissent être les raisonnements, quelles que soient la liaison des idées, la justesse de la logique, si l'on est parti d'une supposition gratuite, tout s'écroule à l'examen.

Il est d'abord nécessaire de bien connaître le but que se propose un écrivain; autrement on ne peut porter un jugement motivé sur les moyens qu'il a pris pour arriver à ce but. Telle est la marche également prescrite par le bon sens et l'équité.

Si l'on prétend que Rousseau ne devait pas se proposer le but qu'il veut atteindre, j'entends cela : c'est une opinion particulière susceptible d'être discutée. Qu'on dise qu'il n'y a point de rapport entre le but et les moyens, j'entends encore cela, pourvu qu'on le prouve. Dans cette double attache, que, on part d'un point connu, c'est-à-dire du but proposé, qu'on doit commencer par rappeler avec précision et clarté, pour faire voir qu'on s'entend soi-même et qu'on veut être entendu des autres.

Mais qu'on vienne nous dire (que l'éducation d'Émile ne convient point à tel état, à telle profession, dans tel rang, nous n'y entendons plus rien, parce que le gouverneur d'Émile n'a pas voulu faire de son élève un membre du parlement, un

nr.vxii'.Mr période. ,65

un maréchal de France «. J'établis des lois, celle de la tactique militaire font une partie de l'instruction qu'Émile/ictt/ ou doit recevoir, comme l'escrime et la danse sont au nombre des exercices propres à entretenir la souplesse et l'agilité de ses membres: mais son gouverneur ne prétend pas* plus lui apprendre la tactique que l'escrime, ni le droit que la danse: son but est d'en faire un homme; nous verrons ce qu'il entend par-là.

Qu'isolant des passages on crie à l'impiété, au mépris des lois ou des souverains, à l'oubli des convenances, on s'écarte de la question; et pour se reconnaître il faut remettre chaque passage à sa

place, parce qu'il n'en doit pas sortir sans ce qui l'accompagne. , *

Il ne faut voir dans les choses que ce qui s'y* trouve, et dans un livre que ce que l'auteur y met hors donc dans les idées du gouverneur d'Émile. Il ne se contente pas de donner à son élève un métier qui, pouvant être exercé dans tout pays civilisé, met celui qui le possède à même de gagner son pain, parce qu'il n'est pas question d'en faire un artisan. On lui donne une ressource assurée dans le malheur, un genre d'industrie qui reçoit des circonstances son prix et son emploi. Il faut que ce ne soit qu'une ressource, parce que l'homme à qui vous la donnez doit occuper

un rang dans la ' lUc «l^dâr* poiititoment J . ViTTf, dita nt nOf»

• ■■

-imndr.. Kn ««.ni do no noio, U oe ««' '".'""•P-

- ^ .1 , ni iTitro. n «n premioronent Innno. " 'w ^ '

-*tro. s. formno aura hi £.i., Oun«.r d^ X. i? " T

• uonno. • Émik, ||r. |. puce, il ^ Imijmn ^ U

l66 niSTOIHE DR I. 3. ROUSSEAU,

société,' et même y remplir des fonctions. Mais comme nous supposons une époque où les rangs sont renversés et les classes confondues, et que, dans cette hypoïièse , il serait imprudent de faire choix d'un état et de fonctions déterminées , parce * que ce choix pourrait tomber sur un état qui n'existera plus, il «'st nécessaire de rendre notre élève propre à tout. Il y a des principes communs à tous les états , des connaissances générales applicables à tous , et qui , dans une révolution même , trouvent leur emploi, parce que, sans ces connaissances et ces principes, la société serait dissoute, et que, ^ans l'espèce, il s'agit d'une révolution qui confond les rangs et renverse les fortunes, mais ne dissout pas la société. Ce sont ces principes •généraux que le gouverneur /hit acquérir à son élève, non par des discours, des leçons, des lectures, mais par la pratique. Il le met dans dès positions où l'élève déduit de lui-même le principe : c'est l'instruction en action , s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Mais Emile n'a ni connaissiinces , ni préjugés, ni opinion , quand son gouverneur s'en empare, conséquemment aucune idée sur les religions et les cultes. Il est, dans cette hypothèse, l'objet d'une exception unique, et peut se choisir une religion: ce qui

n'arrive à personne de nous, puisque chacun reçoit la sienne, et la suit parce qu'il l'a reçue. Dans cet état de choses, le gouverneur ne 'doit point, en parlant de religion à son élève, sortir des généralités; d'où l'on voit que si l'on extrait un

DEIIXIKME PÉRIODE. ' •' 167

passage pour le comineiter, on fait une application qui n'a point été faite par l'auteur, et qu'on perd la tpiestion de vue.

Rousseau commence donc par faire de son élève un homme; et si le portrait est idéal, ce n'est point sa faute, et les hommes n'ont point à s'en plaindre. Cet homme une fois produit est propre à toutes les fonctions qui lui seraient confiées par l'état, pourvu qu'elles ne soient pas en opposition avec les devoirs que la morale impose. Cet homme idéal est bon, juste, fort; il réunit à la force la droiture et l'amour de ses semblables : il sait à qu'il faut « leur faire tout ce qu'il voudrait qu'on lui fit à a lui-même. »

11 a cette énergie qui fait que « toujours il agit «comme il parle; qu'il est toujours décidé sur le « parti qu'il doit prendre; qu'il le prend hautement .1 « et le suit toujours.' » Ce n'est point dans les livres qu'il apprend à devenir tel; ce n'est point dans nos écoles, c'est en vivant, c'est-à-dire, « en faisant « usage de ses organes, de ses sens, de ses facultés, « de toutes les |xirties de lui-même qui lui donnent « le sentiment de .son existence. »

Un tel homme est propre à toutes les fonctions, parce que, dans sa vie toujours active, il ne fut . étranger à aucune, se pénétra de leurs devoirs, conduit par une main invisible qui. faisait naître l'occasion de les remplir tous, et d'appliquer les règles aux faits avant de savoir qu'il existât des règles, de manière qu'elles

n'étaient [ilus à ses yeux que la conséquent^e de faits i-t coniiine déduites de

168 IIISTUIRË UE J. 1. nOOSSEATT,

la nature des choses. Ce gouverneur ne donnait pas de préceptes; il les faisait troiwer.

Les critiques (X Émile, ii'entrant point dans le sens de l'auteur dont ils lisaient l'ouvrage, substituaient leurs idées aux siennes, et s'écriaient: Mais à quoi servent la force et l'expérience d'Emile pour cet élève qui doit avoir bientôt un brevet de colonel , pour cet autre à qui l'on destine la toge et le mortier, pour ce troisième qui voit dans l'horison la crosse et la mitre, pour ce jeune prince qui n'attend «jue l'âge de commander aux hommes?... A quoi? mais, à soutenir les fatigues de la guerre et l'activité des camps; à ne jamais prononcer un jugement sans avoir approfondi la cause et reconnu le droit; à mettre toujours entre .sa morale et ses actions le rapport qu'y placent l'bonnenr et la probité; à ne pas traiter les hommes comme de vils esclaves, à s'en faire aimer, à les rendre heureux; enfin, si, comme il est arrivé, toutes ces espérances .sont déçues, s'il faut renoncer aux promejises de la fortune, à savoir s'en passer.

On sait bien que manier l'équerre et le rabot n'était pas, pour commander un régiment ou juger ' un procès, une chose plus néce.s.saire il y a trente ans, qu'elle ne le serait aujourd'hui pour être missionnaire ou jésuite, ambassadeur ou préfet. Aussi Jean-Jacques ne voulait pas plus faire de son élève un colonel qu'un capucin. Son intention était de lui donner en lui-même une res.-sourcc contre l'adversité. De cruels événements n'ont que trop 'prouvé combien cette prévoyance était fondée, et

HL

DETiXiîM K PÉniODF.

ce n'pst pas &'ins intérêt qu'on a vu, dans notre toiiniiente révolutionnaire, des hoimnes Cf)nil)lés juscju'alors des faveurs do la fortune, des princes inênie', lutter avec .avau tige contre nn sort rigoureux, et tirer d'eux-mènies des ressources sur lesquelles ils n'avaient jamais compté.

< Les prioecs sont toujonn assez eo éridcoce sans qa'kl soit besoin de les désigner. Celni dont U est question réent en enseignant ce qu'il avait appris dans tout antre bat que de le montrer à d'antres. Pmtiunt sagement et par one honorable exception de l'expérience, il en traosmet les utiles le^ns à ses enfants , et ne leur laisse point onblir qn*ib sont hommes araut d'être princes, et que le rang, loin de diqxrDser de connaître les homnacs , leur en lait nn devoir. Beaucoup d'exemples ont démontré la sagesse du précepte de Jean-Jacques. Kl Ton a vu des gens élevés daas l'opulentre , mais qui avaient eu le Itonheur d'apprendre à tourner {>ar descœnvrement, le faire avec succès {>ar besoin , et s'ap* (daudtr desavoir manier dextretnent lo ciseau. Cenx-U supportaient avec philosophie le pénible jong de la néecsaité, oubliant naissance, rang et fortanne. Mais c'était le plus petit nombre. Les autres avaient une mémoire dont la fidélité faisait leur snpplice. Il n'est peut-être pas inutile |mur ceux qui aiment à faire des obaerratioiis sur le cccor humain , de leur rappeler un trait digne d'occn^ier uu moment leur attention.

Beaoconp d'émigrés italiens et français étaient réfugiés à Hambourg oit l'on * ne vil que de travail, et pour faire sa fortune, ou l'accroître quand die est faite. Ceux qui possédaient quelque

talent utile eu firent usage et restèrent. Les autre* a« virent tristement obligén d'aller pins loin. .M. le baron ** ne savait que manger tant bien que mal deux à trots cent mille livres de rente. Sauf ressources, toutes ses économies épuisées, n'ayant jamais servi, trop âgé pour ■^l'apprendre, trop fier pour recevoir des secours, trop ignorant (non |»ar sa faute , mais |>ar réduction qu'il avait reçue) pour eo tirer quelque fruit . quel ' parti prendra-t-il? Il se met garde-malade, existant qn'on l'apielle par son titre en lui demandaut des soins. Quand on ne lui disait pas .V. Je baron , il ne bougeait pas* pins qu'on tbermc.La noblesse n'est |ms fidote des Hambourgeois, qui en font trèsqien de cas lorsqu'elle n'est point accompagnée de U fortune. Ce leur fut un spectacle anasi nouveau |K>ar eux que singulier et biurre, de voir * un homme se soumettre à une pardUe condition et n'obéir qn'eo voulant conserver l'étiquatte. C'était une mode de l'avoir. On se TamicAazt il se faisait payer fort cher. On trouvait plaiunt d'appeler M. le baron pour se faire apporter tout ce dont un malade pent avoir besoio. Il ne maugeait ni a folHre ni avec les maîtres, quoique plusieurs l'invitassent, parce que sa converaallou n'était pas sans agrément. Il n'y dînait que lorsque sou service était fini. Le baron avait, comme ou voit , fait une caffiiulation bien singulière avec son orgueil, ce conserrant que son titre , et |K>urvu qu'au l'emploslt rigoneusement, ne refusant aucune des fonctioiLs de son rotnistère. Hemarqnous qu'avec one telle prétention, un métier lui tarait été inutile. Dans quelle manufacture, à quêlaicley aurak-on reçu un ouvrier qu'il eût fallu titrer pour s'eo faire obéir.

IUbw». SI ' 'V* /' * . : - • - Djepsd t>y l^oogle

I^O illSTUIRR DE 1. }. ROLISSEJiU,

Je ne on>i(> |)as (|u'il existe de critique d'É/nile <Hi l'on ne se'soit éloigné de la question; disons mieux, où l'on n'en ait supposé une autre. Cette question est donc celle-ci : Jean-Jacques, voulant Taire de son élève un lionninc * , a-t-il pris les moyens jK-nir arriver à ce but?

L<'s moins déraisonnables " ont prétendu qu'il ne devait pas se le proposer. Mais il y a des conces.sioiis qu'on est obligé d(' faire en ILsaiit : c'est de commencer |>ar admettre le but de l'auteur, autrement il faut renoncer à lire, et surtout à juger ce qu'oii n'a pas lu Que dirait-on de celui qui, à l'occasion <le l'un des chefs-<roeuve de l'es-' prit humain, de Tartufe par exemple, trouverait mauvais cpi'on eût rais en scène un tel personnage, parce qu'il aurait en le bonheur de n'eu avoir ja- 'niais rencontré de sa vie? on lui conseillerait sans doute de ne lire ni ne voir Tar-tufe, et surtout de n'en jamais parler.

Après nous étr(i arrêté sur les critiques générales, c'est-:Wlire sur celles qui devaient embrasser l'ensemble de l'ouvrage, passons aux critiques particulières, qui ne sont ni mieux fondées, ni . plus raisonnables, parce quelles partent toujours

«t poor en ubteolr du tnratl ? Remârqnons encore que , daiu toute autre ville , le baron D'aurait pu exercer m>d art avec b condition qu'U imposait, et qu'il bUait préciscincnt à ce ^ardc-mabde des Hambourgeois pour mabdes.

' Dans Ictjiiçl il y cAt mens sans in cerport sano.

s Encore ceix-b rcwernblent-tb à Oéronte, qui revient toujours à u galère. Il faut supposer uue galère , dc« Turcs, le fib de Géroote de bonne prise, et s'occuper des moyens de b tirer d'affaire , c'est>à-dire de {myer, puisqu'il u'eu est {a» d'autre. ^

J Par ce mut j'outemU , saisir rensamble , uc perdre robj(*t de vue, com»

prendre eoGu» .

OEUXI^MK PénioOE. 171 .

• (l'une hy|Killièsc , (ît (ju'on oublie' ^admettre celle de Rousseau, coiulitioii sans la(|uelle on ne peut

■ juger Émile.

lia Profession de foi du Ficaire savoyard ' e.st la [wrtic dont on s'occupa le plus, ce qui prouve qu'on n'avait pas saisi le but de l'auteur, puisepie cette Professionest tellement indépendante de l'oi-

• vrage, qu'on peut l'en séparer sans nuire à l'eisainble. En ex-
pessant ses ,doutes*sur la révélation , J(!an- Jacques, par un art
particulier , dispose à la piété , et , dans l'attaque même, ce senti-
ment se conserve. Mais douter, en pareille matière , c'est
détruire^, et (Quand même l'attaque n'eût pas été directe, le doute
seul était un crime.

« J'ignore , dit le vicaire , si je suis dans erreuer ;

U il est difficile, quand on di.scute, de ne pas « prendre quel-
quefois le ton affirmatif. Mais sou- « venez-vous qu'ici louUîs
mes affirmations ne .sont « que des raisons de douter. Cluîrcbez
la vérité « vous-même ; pour moi , je ne promets que de la «
bonne foi. »

On en mit peu dans la critique; on isola d(*s, passages pour
crier à l'impiété. C'était un impie celui qui, après une éloquente
énumération des attributs de Dieu, s'exprimait en ces ternu's :

« Elus je m'efforce de contempler son essence « infinie , moins je la conçois; mais elle est, cela « me suffit : moins je la conçois , plus je l'adore.

t M. de Male»berboe ccrÎTlt de u propre main à nou&ncAii : « Que ccUc pro- • fiOMÎOD était préciséiaedl ane pièce faite pour aroit {wrtout Tapprobatia dut

. o^corc liiimaîu et celle de la coor «tap* la cirrooMauce. •

. \']1 niSTOIRF. DE J. J. noUSSFAU, ■■

«Je in'tiimiilie, et lui dis: Èlr«: des êtres, je suis' « parce que tu es; le plus. digne usage de nia rai- « son est de s'aiH\antir devant toi. C'est mon ravis- « sentent tl'esprit, c'est le charme de ma faiblesse, «de me .sentir accablé de fi grandeur-*. » Il est ■permis de croire que les personnes les plus scrupuleust's .souhaiteraient qu'il ne fût jamais entré dans le "cœur de l'homme de sentiments plus impies (pie ceux-là > et l'on]iourrait répéter ce que dit le vicaire : Fous gagnerez h penser comme moi.

Parcourons rapidement les arrêts, les censures, les condamna tioim dont Émile fut l'objet. Sans doute l'autorité se servit du talent pour l'opposer au' talent dans une cause où nulle puissance nè pouvait empêcher l'action du tribunal de l'opinion publique; mais il ne faut pas toujours s'attendre aux résultats dont la prudence semble faire un devoir.

Le premier acte, celui qui sembla donner le signal, fut le réquisitoire de l'avocat du roi. 11 n'offre rien de remartpiable. Une phrase seulement causa d'autant plus de surprise, que, dans Meurs' anathèmes, la Sorbonne et l'archevêque, qui semblaient devoir être plus sévères que le parlement, montrèrent plus d'in-

dulgence. La voici : « Que seraient des sujets élevés dans de « pareilles maximes, sinon des hommes préocci^

« pès du .scepticisme et de la tolérance ? » Un magistrat (qui blâme la tolérance! Ce qui parut encore singulier, c'est que les autorités ecclésiastiques

I ÊnùU , Ut* IV. ^

-©jgitlZSa^y'GoO^

'oEUXlfeMB PÉRIODE. 1^3

liques reconnurent iiiii mérite littéraire dans l'ouvrage dont ils défendaient la lecture, tandis tjue » l'avocat-général ne convenait de rien. Dans la censure de la faculté de théologie, il est question du succès ÜL Émile. « Ce livre, y est-il dit, quoique « rempli de poisons mortels , est recherché avec*

« le plus vif empressement. Chacun veut l'avoir « avec soi la unit comme le jour, à la promenade Tcomme dans son cabinet, à la campagne comme ' « à la ville. Point d'école plus fi-équeutée que celle «de ce prétendu philosophe. Il est comme hont<*ux «de ne pas se déclarer <hi nombre de ses élèves;

« et peu s'en faut (ju'oubliant l'honneur qu'on a « d'être, homme, on ne se fasse gloire de re.ssem- « hier aux bêt«!s et de les imiter. » Un pareil aveu, du moment où l'on défendait la lecture ^ Émile , ne pouvait que produire l'effet conti-aire; et, de plus, c'était prouver qu'on avait mal lu cet ouvnage, que de dire que Jean-Jacques se prétendait])hilosophe.

L'archvêque de Paris, que .ses vertus rendaient recommandable, et qui, dans le cours «l'une vie édifiante, joignait l't'exemple

aux prt^ceptes, tint un ' langage plus digne. 11 sentit à (Jiii il avait affaire, et combien il serait maladroit de contester les talents de Rousseau; mais, en homme habile, il ' mit à côté du talent l'abus «ju'en faisait l'auteur, aux yeux de l'archevêque et d'après ses principes.

Il fit un portrait de Rousseau «pii eut beaucoup de succès ', et mérite «l'être con.servé. voici :

* • On Toolatt p.itier , dit Grimm , qnc ce morceao était Vou-Tnge <Tao

1^4 HISTOIRE DE I. J. HOUSSEAD ,

« Du sein (le. l'erreur il s'<^st élevé un homme plein « (lu langage de la philosophie , sans être vérita- «bU'ment pliilosophe; esprit doué d'une multi- ' « tude de connaissances (pii ne l'ont pas éclairé, a et (pii ont répandu des ténèbres dans les autres '«(•sprits; caractère livré aux paradoxes d'opinions «et de conduite; alliant la simplicité des mœurs «avec le faste des pensî'-es, le zèle des maximes « antiques avec la fureur d'établir des nouveautés,

« l'obscurité de la retraite avec le désir d'être a ctmmi de tout le monde. On l'a vu invectiver « l's stnences (pi'il cultivait, préconiser l'excellence «de VEi'anglU: dont il détniisait les dogmes,

« peindre, la beauté di?s vertus (pi'il éteignait dans « famé de ses lecteurs. Il s'est fait le précepteur «du genre humain pour le tromper, le moniteur «public pour égarer tout le monde, l'oracle du « siècle pour achever de le perdre. Dans un « ouvrage sur l'inégalité des conditions, il avait «abais.s(- l'homme jusqu'au rang des bêtes; dans « une autre production plus n*cente, il avait insi-

« nié le poison de la volupté en paraissant le « pro.scrire : dans celui-ci il s'empare des premiers « moments de l'homme afin d'établir l'empire de « l'irreligion. »

La simplicité des mœurs et le faste des pensées., font un contraste heureux qui prouve qu'on tâchait (limiter le style de l'auteur dont on condamnait l'ouvrage.

■ l'homme (In noode et non d'im pntir. • Compond. wp-tembre 176a.

Grinuu otillUc qti'U j amit Lcanconp d'nccl^mstupie» qui étaient hommes du monde , et tjai deràient avoir la connaissance éc» boouDC*. *

DEUXIÈME PÉRIODE. • 1⁵

La Sorikimic ne se donna pas autant de peine. Elle s'était servie jnsip'alors de la lan§;ue latine j)onr censurer les ouvrages. Voltaire avait dit qu'elle parlait latin, /««w non sans soléiis/ne. A l'occasion d'ii'««7e elle crut «levoir changer l'usage; et le docteur Gervaise, syndic tle la faculté de théologie, prononça le i" juillet 176a un discours qui ' n'est ni latin ni français, et dont il n'est |ias inutile de donner un échantillon.

Après s'étr^ demandé si le ileruier âge prédit par l'auteur inspiré de \ Apocalypse ne sei'ait jjoint arrivé, le docteur Gervaise, (pii ne paraît pas bien inspiré, laisse indécise cette terrible (pu'ssion, et, pour motiver ses douti^s, continue ainsi ;

«Gar voilà que paraît avec audace la nouvelle «production d'un auteur infortuné, tel danslecamp «des philosojhes nouveaux, que le sont quelquec(fois dans le camp de nos ennemis ces hommes « barbares qui, bien moins soldats que brigands et «

assa.ssins, ne pensent piller, à inas.sacrer, à « ravager avec violence et par fr.uide, pour as.souvir « leur iiM'chanceté et .satisfaire l'inclination comme . «naturelle qu'ils ont de nuire: tel est, dis-je, l'au- « teur du livre intitulé Émile, qui, n'ayant d'auUe « des.sc'in que de .se faire je ne sais quelle réputation,

« se met peu en peine d'écrire des choses vérita- «bles, pourvu qu'il en annonce de nouvelles et • a d'inouïes. »

Ce style d'Apocalypse est peut - être la nuance entre le latin et le français, niuince heureusement imaginée pour se mettre à l'ahri de la critique

(le Voltaire. Sur la réquisition du docteur (iervais(^,*le docteur Xaiipi mit la matière en délibé* latioii, et la faculté conclut <|u'il serait travaillé à la censure (IÉinile. (anquante-hiiit pi-opositions furent frappées d'anathème , « non comme les « seules condamnables , mais comme les plus coii- «pables*.» , ' _ ■

L'assemblée générale du clergé de France, réunie en 1765, condamna pareillement

l>e saint père avait applaudi; et dans un bref, daté de 1763, Clément XIII ft'licita la Sorbonne de sa censure et fulmina contre Emile.

Au pape, au parlement, à rarchevêque de Paris, au clergé, au synode de Genève, se joignirent bravement une multitude d'écrivains qui la plupart se cachèrent sous le voile de l'anonyme, et lancèrent contre Émile et l'auteur des traits impuissants. De ces ouvrages dont les titres sont à peine connus, deux seulement méritent quelque attention, le premier, parce qu'on y accuse Rousseau de plagiat; et le second, parce qu'il est l'objet de ce délit. .

Tous les criticpies avaient prétendu que Jean- Jacques n'of-
frait que des nouveautés hardies ; dom (iajot, bénédictin, voulut
démontrer qu'il n'y avait rien de nouveau dans Émile. Il cite,
entre autres t'crits copié's par Rousseau , la Pcdotropliie , poème
latin sans lequel nos mères n'auraient point eu l'idée de chercher
une manière de nourrir les en-

* Kiitr« antrCA on lit cflle-ci .• EmiU n'appreruîra jamais rien
par cteur, qni rAt traitée par te douleur Xaupi et cotlc^oie
Gcnai^~Cf proposiïion fausse, iïu>u*e , confrairtt aux prieptes
et h la pratique de tous les sap:es.

UEUXIÈHK PÉRIODE.

fants à la mainelle, sujet de l'ouvrage de Scévole de Sainte-
Marthe. On aurait pu demander au moins à qui Jean-Jacques
avait volé son style, son éloquence et son coloris *.

M. Formey, supprimant le nom de Jean-Jacques pour y
mettre le sien , fil un Émile corrigé, puis un Émile chrétien. Ilpa-
raîtqu'on s'intéressait beaucoup au salut éiÉmile, car on publia
sous ce titre une autre édition de l'ouvrage de Rousseau. Mais
tous ces travestissements déplurent. Il était d'autant moins né-
cessaire de faire un Émile chrétien, qu'en donnant l'envie de
connaître \ Émile qu'on supposait ne pas l'être, on manquait le
but.

Rousseau crut qu'on le dépouillait de l'ouvragi' qui lui avait le
plus coûté, et la substitution du nom de M. Formey l'autorisait à
le croire. Il en fut vivement affecté.

Les ouvrages de Jean- Jacques qui précédèrent Emile avaient
influé sur la destinée de l'auteur, en le rendant célèbre, en le met-

tant en rapport avec les gens de lettres qui ne pouvaient lui pardonner leur infériorité; mais du moins l'autorité civile ni l'autorité religieuse n'avaient troublé son repos.

L'une et l'autre se déchaînèrent à l'apparition d'Émile. Le parlement décréta Rousseau de prise de *

corps, et fit brûler son livre par la main du bourreau ®. Genève imita cet exemple La Sorbonne, qui ne pouvait avoir d'action sur l'auteur, censura

* Question que se fait Grimm, Voyez sa Correspondance.

» L'arrêt est du 9 joio 1760 ; le rendredi ji Émile fut lacéré et brûlé on pied du grand escalier j>ar le régent des bantea-ceures.

3 Le

la

1^8 HISTOIRE DK J. J. ROUSSEAU,

son ouvrage. L'archevêque du Paris le condamna dans un mandement ■, et défendit de le lire. On voit chacun faire ce qu'il peut, et, dans son zèle indiscret, produire, en excitant la curiosité, un effet contraire à l'effet attendu.

A l'occasion A' Émile Jean-Jacques fut donc pro.scrit. Il s'étonne lui-même de ce concours unanime, i"t le sujet de si surprise vient «le ce qu'il avait dit précédemment sms aucune r«'clamation, et particulièrement dans son Discours sur l'inégalité des conditions, ce «pie l'on a condamné dans Émile. Mais «l'une part il n'a pas .songé <.\ \ \ Émile trouvait plus «le l«;cteurs «pu» le Discours, comme de l'autre on oubliait «pie la iléf(Su.s«' en aug-

mentait le nombre. Rou.ssi'au présente sous une forme «liffé-
rente l'opinion cpi'il avait énoncée; il lui «lonne «le nou- . v«'aux
«léveloppeinents; il appelle à son .secoiu's

l'expérience; il marche pré-cédé «le son flambeau, il attaipie
tout«s les facult«s «le l'ame; il se sert de tontes les armes; il
convainc ou persuade, il émeut, d entniîne, et ne laisse jamais
son l«*cteur indiffé'rent. Emile prodiii.siiit «loue un effet qu'on
ne pouvait attendre d'un discours abstrait, et dont la l(;cture «le-
mandait la plus sérieuse attention.

- Du rest«^ on «loit convenir «pie le ton qu'il premi

souvent «lans Émile était propre à mécontenter beaucoup «le
monde.

S'il n'avait pas abandonné depuis long-temps l«>s

* RenoQTélé dr no» joun ; U^lum imbrlre tin* ictu. L'arclie-
rêque, ju^teinrat c&time |>ar charité » la régularité de sa co-
odoite , «a blcofainocc toujours actire , lançait le trait d'iinr main
pins rigonrenso . * aii.vsi Jean*Jacques mit devoir le ramavser.

philosophes, ils l'auraient exclu pour avoir dit ' :

« Lé désordre moral, qui dépose contre la Provi- « dence
aux^yeux des philosophes, ne lait que la « démontrer aux miens.
» Les savants ne, lui pardonnaien t point d'avoir prétendu « qu'il
y a plusd'er- « reurs dans l'académie des sciences que dans tout
«un peuple de Hurons *; » ni les académiciens,'^ d'ajouter cette
réflexion à l'inscription des Thermopyles ^ « On voit bien que ce
n'est pas l'acadé- ,

« mie des inscriptions qui a composé ceUe-là. » ^ ^ ^

Alors, plus que de nos jours, on comptait sur la stabilité de la fortune et des rangs; pouvait-on voir avec indifférence un livre où tous les préjugés de rang et de fortune étaient heurtés de front et combattus avec énergie ?

Jean-Jacques devait donc déplaire aux classes les plus distinguées de la société, pour un livre où chacun trouvait des leçons à son usage.

Sa condamnation , l'abandon de ses protecteurs, les clameurs des gens de lettres le mettaient dans la situation la plus ^ itique, lorsqu'au milieu de ses maux il eut une jomssance qui les lui fit oublier, et mêla de quelques douceurs l'amertume de sa vie. *

Pendaifhque les hommes se déchaînaient contre # un prétendu ^ Traité de l'éducation, oubliant, en

> ttmu, lîT. rv.

> Id. iïd.

3 Emile , Ut. III : Paitani , ■va dire à Laeiddmone , etc.

4 Jeao*Jaoqu«#iiaT«it pesprétendn faire on traité en règle : le litre, dam les premières éditîqni , est Émile ou de V Éducation. Dau les sniTantes les mots de Traité de Vèdaeaaiiom farent mis à son iora, de même que M. Fonoey ne le oosolta pas pour faire XÉmUa chrétien dont noos parlerons.

if

'if Âr

18o HISTo1 RE DK J. J. HOÛSSEAÛ,

le qikiliuant ainsi , VéductioH , et cherchant dans le livre, pour le faire pr>)scrire, tout ce qui n'avait aucun rapport à cet objet ' , des attaques contre la ^religion, les'souverains, des blasphèmes, et, ce qui était bien plus dangereux, des injures contre les puissants du siècle; les femmes n'y virent que ce qui s'adressait à elles , des devoirs à remplir qu'on leui' rappelait avec nue éloquence entraînante, et sur les(uels on répandait un cliarme irrésistible. ■ RI les, allaitèrent leurs enfants, et Rou.sseau fut vengtji». ^ *

Émile est encore un de; ces ouvrages qu'on ne .saurai Tclasser dans la litlérature, et qui, s'il était possil)le de lui trouver un genre, y occuperait le premier rtuig. Mirabeau, dans son entbousiasme, l'appelait un poème, parce qu'il est bm-s de ligne. Il s'e*)rimait ainsi dans une lettre à Sophie^, en parlant de Rousseau : « Lis son magniiiique poème nA'Émiie, cet admirable ouvrage où se trouvent « tant de vérités neuves. Laisse lesfous, les envieux, «les bégueules, bwmmes et femmes, et les sots, « s'en moquer et <lire que c'est un homme à système. «Il est trop vrai que, vu notre dépravation, tout

> Oa peut remarquer eu effet que ièducation a été perdue de vue dans U plu|>art des critiques, et totalement daus quelques coadamoaoeuia.

a (était U seule tengrance que piit goAter un hocnnie ^ui n'a jamais dit du maltUpfrsonnr. Il est rrai quoa a prétendu que c'était par orgueil , seotimeni qu'on doDue aussi (tour motif a Voltaire roustruisaot Ferocy, défendant les Ca> las * en ce cas ou doit être fâché que la modestie soit si commune.

3 Letties orifiinates df }firaheau, ècriles du donjon de Fin-
cennes. «Rous-

• seau ! dit-il cnrorc à Sophie , l'uu des plus grands écriiraius
qui fut jani,i» , «> dont Véloquence toujours entraiuuate, tou-
jours appuyée de la plus iogéairtiM*

• diah ctique, est guidée par uo goik si eaquis, et n'exrlut ja-
mais la corrtreiu

• la plus k'Tt^re. Géuie luIUc. profond , créateur et sublime. ••

DECXIJÎME PÉRIODE. 181

« ce qu'il propose n'est pas faisable; et en vérité il « n'y a pas
là de quoi nous vanter'. »

Un critique sévère, dont l'opinion mérite d'être textuellement
rapportée, parce qu'^w/Yi^est le seiif des ouvrages de Jean -
Jacques auquel il ne refuse* jws son suffrage, I.a Harpe, n'a pu
lui tnjuver une ^ place dans les nombreuses divisiôns et subdivi-
sions de .son Cours de littérature. Il erf parle au cbâpitlie des Ro-
mans, pour dire que ce n'est pas un roman.^^^ _

11 convient que c'est un chef-d'œuvre^

Plus frappé des détails que de l'objet, il'parait avoir moins fait
d'attention à l'enseinble; et s'il n'a ^ jJIKpas méconnu le but que
s'est proposé Rousseau, • * 1

du moins ne l'a-t-il pas indiqué.

«Il ne faut pas, (lit Ua Harpe®, regarder^ ^ t^t « comme un
roman ; mais la forme romanes quéqtfi^ . «

« l'auteur a donnée à un ouvrage dont l'objet est si « sérieux, n'a point nui à son utilité. et à son mé »

« rite, éty a même ajouté beaucoup. Émile et Sophie! ^

« donnent de l'intérêt et du charme aux lettons de « leur instituteur. ^ e n'est pas que son système total « d'éducation soit admissible ; c'est un excès en « théorie et en pratiqii ^, comme presque toutes les « idées générales du même écrivain sont des excès « en spéctdation. Mais il y joint une foule de vérités O particulières et d'idées lumineuses qui n'ont pas « été perdues pour notre siècle. S'il a emprunté les « idées de Ijocke sur l'enfance , l'orateur genevois

< Lettres originales tU ,Viral>eau.

a Court de littérature , i8« »irclc,3f |*artic , lir. 11 , dap III, des Romane.

Parler à' Emile k. l'article de » roiaaos et dire que ce a'est point un roman, c'est avouer qo* on est cinl » arra.« Kc de rU »* ^ r cr licl ouvrage. •

18a HISTOIRE DE J. J. ROI) SSE AU,

a a persuadé ce que le philosophe anglais n'avaiſt « lait qu'indiquer. Enhn il a obtenu un des succès a les plus flatteurs pour tout homme qui prétend à O La gloire de faire le bien : il a opéré une révoluo don dans une partie très-importante des mœurs « publiques, l'éducation. On ne peut nier que, de- « puis un certain nombre d'années, il ne se soit a fait un changement très-sensible dans la manière « dont on élève l'enfonce. Si ce premier âge de « l'homme, si intére.ssanl et si aimable, jouit au- « jourd'hui en tout sens de cette douce liberté qui « lui permet de développer

tout ce qu'il a de naïveté, «de gaieté et de grâce; s'il n'est plus intimidé et « contraint sous les gênes et les entraves de toute « espèce, c'est à l'auteur d'Être/H'/t' qu'on en a l'obligation. Ainsi les générations naissantes lui donnent le bonheur de leurs premières années; et « si l'exemple d'une statue élevée au plus grand « homme de notre siècle l'amenait parmi nous l'usage « sage d'honorer par de semblables monuments tous les bienfaiteurs de l'humanité, en quelque « genre que ce soit, j'aimerais à me représenter un « groupe dans lequel la statue de l'illustre Genevois « serait couronnée par les mains d'un enfant que sa « mère soulèverait jusqu'à lui, tandis qu'elle allaiterait « à une autre femme qui allaiterait le sien; et peut-être l'entourerais-je encore d'un chœur d'enfants « qui s'amuseraient à tous les jeux de leur âge.

« C'est surtout dans Émile que Jean-Jacques a

Voltaire était Tidole de La Harpe , qui depuis l'exclut de sa bibliothèque et lui rouait une espèce de crotte.

Mais alors l'usage radinierait

BKUXliiME PÉRIODE. 183

Il mis le plus de véritable éloquence et de bonne « philosophie. Ce n'est pas que son système d'éducation soit praticable en tout ; mais , dans les diverses situations où il place Émile, depuis l'enfance jusqu'à la maturité, il donne d'excellentes leçons , et partout la morale est en action , et animée de l'intérêt le plus touchant.

« Son style n'est nulle part plus beau que dans « Émile.

« La vraie philosophie l'enflammait de l'amour « du genre humain lorsqu'il composait ce chef-d'œuvre. »

Émile prouve donc l'insuffisance ou l'imperfection de nos méthodes, de nos cours de littérature, puisque, s'ils étaient bien ordonnés, ils donneraient les moyens de classer toutes les productions de l'esprit humain qui ne doivent pas périr dans la mémoire des hommes. Ce n'est point connaître cet ouvrage que de le lire une fois : il veut être médité '. Plus on l'examine, plus on y trouve de beautés ravissantes. Ce qui le distingue, des autres livres de morale , c'est que la lecture en est attachante et qu'elle offre un intérêt croissant et soutenu. Au lieu de dire ce qu'il faut faire, Jean-Jacques dit ce qu'il fait. Il raconte plus qu'il ne discute; il ordonne au lieu d'enseigner; il ne moralise pas, il peint: et quels tableaux !

* Parce que l'auteur avait son sujet. Il disait ce qu'il avait à dire

à Émile : * Que de veilles « que de tourments il m'a coûtés ! et pourquoi ? pour • m'exposer aux fureurs de l'envie. C'est surtout en composant cet ouvrage que « j'ai appris quel est le prix de vouloir l'immortalité volontaire et constante. Vingt fois je « l'ai abandonné; vingt fois je l'ai repris avec une nouvelle ardeur. L'homme « vient à bout de tout ; il ne s'agit que de vouloir. »

[84 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

Dans les critiques dont il fut l'objet, chacun, suivant ses goûts ou ses préventions, s'arrêtait sur des détails. Mais il y a eu une opposition bien remarquable-^it dans la manière de voir le même objet, soit dans le compte qu'ils « n'ont rendu, de la part de deux écrivains recommandables par l'esprit d'analyse, La Harpe et Grimm. Le premier, comme on l'a vu, dit que la forme romanesque « donnée à Émile n'a point nui à son mérite, au- « quel elle ajoute de l'intérêt et du charme. » Nonseulement le der-

nier n'a point vu cette forme, mais il reproche à l'auteur de ne l'avoir pas employée. « Il ne fallait pas, dit-il ', faire un ouvrage «didactique, rempli de règles, id«' principes, de «maximes; il fallait nous foire l'histoire on le ro- « man de son éducation. »

Grimm donne à son tour le plan qu'il prétend avoir conçu et même communiqué à Jean-Jacques (cjiii fort heureusement n'en fit pas usage) d'un Traité d'éducation. C'est un père qui élève son enfant. Cet ouvrage eût présenté l'histoire du père et du fils. Grimm voulait ensuite qu'on fît autant ^, _do « traités historiques d'éducatons particulières « qu'il y a de situations domestiques , afin d'appro- ■'t, « che^ditva litige de notre situation commune etei- « viiè.'iCés traités eussent été très-nombreux. L'objet del'auteuret celui de Rousseau n'avaient aucun rapport. Le premier voulait indiquer comment il fallait élever un magistrat, un négociant , un adminis-

I Cntrepondancf tiuèmire ^ juillet 176a-

Digilized by Googl

DEUXIEME. PlffliODE. lB5

trateiir, un militaire,. etc. Le second, supposant la ruine du commerce, le renversement de la magistrature, s'est proposé d'élever un homme pour le mettre en état de se retirer d'affairei\$pis les plus grandes criseS^ el, si elles n'avaient piis lieu, de ^>buv6ir exercer des fonctions et remplir dignement le rang qui lui était destiné dahsun ordrede choses que les révolutions n'eus.sent pas troublé.

Passons aux ^reproches directs, qu'on suppose fondés, parce qu'on les appuie sur des résultats qui n'ont point répondu aux

tentatives faites d'après les conseils de l'auteur A'Émile.

Un des grands reproches qu'oo ait faits à l'auteur d'Émile, est d'avoir un système d'éducation inexécutable , et on l'a jugé tel , parce qu'en le suivant on avait échoué. On a même prétendu qu'il en était oonvenu lui-même en répondant à M. Angar, qui lui disait avoir élevé son fils comme Emile ' : « Tant pis, monsieur, pour vous et pour « votre fls, tant pis. » En supposant l'anecdote certaine, en convenant du mauvais succès de ceux qui ont essayé, il reste à faire des observations sirf l'intention de Rousseau dans son Émile: il est cessaire de bien connaître cette intention^nd5^* n'i'xiger que ce qu'il a promis, et pod^Kbien connaître, de le consulter lui-même.

L'instituteur d'un enfant s'est adressé à Jean- Jacques pour en obtenir des conseils sur la con- «luite qu'il devait tenir avec stm élève. Il Ini an-

- Tratl rapporte par GiLmni.

18(i Hl.STOtRK DK J. J. nOD^SEAir,

nonce même le projet de suivre les préceptes iSÉmile. Voici la réponse de Rousseau ' : « S'il est M vrai que vous ayez adopté le plan que j'ai tâché «de tracer dans \ Émile, j'adnaire votre courage; « car vous avez trop de lumières pour ne pas joir « que, dans un pareil système , il faut tout oiSnlll, « et qu'il vaudrait cent fois_ ^ mieux reprendre 1? « train des éducations ordinaires, et faire un petit « talon rouge , que de suivre à demi celle-là pour « ne faire qu'un homme manqué. Ce que fqppelle « tout, liesl pas de suivre servilement mes idées; au B contraire, c'est souvent de les corriger, mais de s'at- <1 tacher aux principes , et d'en suivre exactement « les conséquences , avec les mdéfj^ations qu'exige «

nécessairement toute application particulière. Vous « ne pouvez ignorer quelle tâche immense vous « vous donnez : vous voilà, pendant dix ans au « moins, nul pour vous-même, et livré tout entier « avec toutes vos facultés à votre élève; vigilance, <*patience; fermeté, voilà surtout trois qualités .sur « lesquelles, s vous ne sauriez vous relâcher un seul « instant, sans risquer de tout perdre; oui, de tout « perdre; , entièrement tout. »

C'est donc à tort qu'on l'accusa d'être exclusif et systématique. Tout faiseur de système défend

* Tota l'Entendement, lettre à M. TA. M., datée de Monqu-Lo , le 15 fé-

vrier 1770. •

* Si l'homme s'arrêtait là , si l'homme avait cette phrase» on pourrait la qualifier d'asertion irancliaute , et User d'orgueil l'auteur ; «mais il faut voir ce qu'il entend par tout ou rien. Quand on aura lu l'explication » un sera forcé de contenir du danger d'extraire une pensée pour l'examiner sans faire attention à ce qui la précède ou la suit, et de l'injustice on de la manraise foi de cetix qui suivent une pareille méthode.

D'UXIÈME PÉRIODE. 187

d'interpréter ses opinions, d'altérer ses préceptes, ne permet pas, comme Rousseau, de corriger ses idées, ni de faire les modifications qu'exige toute application particulière. Souvent, dans Émile, Jean-Jacques laisse une grande latitude. « Je crois , dit-il l'homme trouverait aisément une autre méthode; mais si elle était moins appropriée à l'espèce, je « doute quelle eût le même succès »

Pour être en droit de faire à l'auteur *S Émile* un repro[^]e fondé, il faudrait prouver que i'on a vu un enfant et un instituteur entièrement semblables à l'élève et au gouverneur mis en action par Jean-Jacques, et placés tous deux dans les mêmes circonstances.

Jean-Jacques dit (liv. 1.) que la « précaution de «faire tiédir l'eau pour laver un enfant n'est pas «indispensable; » il ajoute : « commencez cepen- « dant par suivre l'usage, et ne vous en écartez que « peu à peu. » Il veut que l'enfant soit élevé à la campagne, et qu'on l'expose aux influences atmnsphériques. Des mères imprudentes commencent par plonger dans l'eau froide leurs enfants, qu'elles élèvent au milieu de Paris. Elles les perdent et accusent Rousseau. En ordonnant aux mères d'être nourrices, il leur prescrit une vie réglée. Elles vont au bal, elles veillent; le lait s'échauffe, l'enfant meurt, et Jean-Jacques est de nouveau coupable, et son livre est uii ouvrage dangereux. Cetli[^] logique u'est que trop commune, el ne mérite pas d(i réponse.

t Émile f lîY. [II. Je montre seolement le but , dit[^]I ailleun , etc.

|88 niSTOIRE DE J. J. RONSSÉAÜ,

J/autour iS'Êmih; tâtait loin de croire son système parfait, on de supposer qu'il n'avait pas commis d'erreurs. On en voit la preuve dans sa Correspondance et dans .ses Confessions : « Vouloir rendre, « dit-il ' , les jeunes gens attentifs en leur montrant << un objet très-intéressant pour eux , est un contre- « sens très-ordinaire aux instituteurs, et que je n'ai « pas évilè moi-niène dans mon Émile. »

Émile est l'ouvrage que Rousseau regardait comme le principal, le plus utile de tous ses écrits, celui même auquel il attachait toute sa gloire, et qui devait mettre le sceau à sa réputation : circonstance qui semblait nous imposer l'obligation d'en parler avec plus de développement; nous avons tâché de ne conserver aucune trace de l'émotion contagieuse dont il est (difficile de se garantir en lisant une des plus belles productions de l'esprit humain. Si nous n'avions pas complètement réussi, il serait de toute justice, avant de nous blâmer, d'en voir la cause et d'en chercher l'excuse dans Émile même.

- Confessions, Ut. V,

UK?nS SA CO^DAMNATIOIf ET SA SORTIE DE PARIS ,

SOÏI RETOUR DANS CETTE VILLE lyGâ A I770.

Ltv. XII. — Depuis le 15 juin 176a jusqu'au a5 OCTOBHE 1765. Cet espace du temps comprend le séjour de Jean-Jacques à Yverdon chez M. Bo~ guin, où il resta environ six semaines, celui qu'il fit pendant trois ans à Motiers-Travers d'après l'autorisation de Frédéric, son pèlerinage à l'île de La Motte d'où il fut bientôt chassé comme il l'avait été de Motiers; et, pour éviter un pareil traitement, son départ précipité de lienne.

Ce fut une des époques les plus remarquables de la vie de Rousseau que cette fuite de Montmorency, par influence qu'elle eut sur sa destinée. En effet un changement de climats, de relations, d'habitudes, de manière de vivre, semble séparer ici son existence en deux parties. Celui qui toujours avait prêché de précepte et d'exemple l'obéissance aux lois, allait se voir poursuivi par les dépositaires de ces lois, comme s'il les avait violées. Les avertissements qu'on lui donnait du danger qu'il courait lui pa-

rurent tellement absurdes, par le soin qu'il avait pris de se mettn; en règle, qu'il Jul tenté de croire que tout le monde était de-

venu fou. « Fermement résolu d'attendre l'événement, se reposant sur sa droiture et son innocence , » il repousse toute idée d'évasion : au lieu de se cacher, comme on le lui conseillait, il se montre dans le salon du maréchal : il se promène publiquement avec deux professeurs oratoriens. C'était le 8 juin. Réveillé dans la nuit, au milieu d'un rêve, par le val(*l de chandire tie la maréchale de Luxembourg rpil le faisait"])rier de se rendre auprès d'elle, il se lève, il y court : il la trouve agitée. C'était la première-fois. « Touché de son trouble, il s'oublie pour ne penser qu'à ,plle et au triste rôle quelle allait jouer s'il se laissait prendre. Il se décide à faire pour elle ce. que rien ne l'eût engagé à faire pour lui. » H pri-nd brusquement le parti de fuir, uniquement dans les intérêts du maréchal, de madame de Luxemhourg et de M. de Malesherbes, que son procès, s'il fût resté, pouvait compromettre, soit qu'ils rabandonnassent après l'avoir protégé publiquement, en lui garantissant sa sûreté parleur inten'ention active et spontanée, dans l'impression de XÉmile; finit qu'ils tentassent de le défendre contre le parlement, la cour et le clergé, ce qui eût exigé une dose de courage surnaturel, car il fallait alors renoncer à la faveur du prince , heurter toutes les idées reçues, blesser les convenances, sacrifier même des devoirs au plus rigoureux de tous, celui d'être juste, le plus héroïque et le plus rare des sacrifices.

Rousseau paraît dater de cette époque le complot chimérique dont il se tourmenta le reste de

sa vie, en supposant dans toutes les persécutions dont il fut l'objet un concert qu'il n'existait pas, quoique le résultat ait été le même. Mais il eut assez de données pour y croire, ainsi que nous le * prouverons par la suite. Voici le calcul sur lequel il se fonde dans l'événement dont nous nous occupons, pour motiver ses soupçons.

Les huLssiers devaient le prendre à dix heures du matin. Ils n'étaient pas arrivés Ittrsqu'il partit à quatre heures du soir. Il les rencontra à quelque distance de Montmorency. Il traversa Paris; fut salué par plusieurs personiH'S_,qui le reconnurent. Au lieu d'être décrété à sept heures, comme on le lui avait annoncé, il ne le fut qu'à midi. Il laisse entendre de là qu'il ne l'aurait pas été , s'il n'avait pas déclaré à deux heures de la nuit la résolution de partir : ou du moins il en fait une question pour l'examen de laquelle, dit-il, l'heure du décret comminatoire et celle du décret réel ne sont pas inutiles à remarquer. Je pense qu'il se trompe. On devait au prince déConti, à M. de Malesherbes, au maréchal de LiuMknbourg, à la maréchale, de (Ufférer le décret jusqu'à ce que Jean-Jac(pu's fût en sûreté. Il aurait fini par compreiulre qu'il ne pouvait rester. Son obstination à vouloir faiiHî triompher de la force la justice et le droit, n'eût eu d'autre résultat que de le faire enfermer à la bastille. Il y eût été oublié : une procédure n'était donc pas inévitable. Ses protecteurs, en l'abandonnant, pouvaient prendre ce parti: c'était le moins généreux. En le déterminant

I(Q)a niSTUIRK U£ 1. J. ROUSSEAU,

à s'exiler, ils concilièrent, autant que possible, leur intérêt et leur devoir.

Si nous voulons juger du caractère de Rousseau, • suivon.s-le de l'oeil, traversant en silence le pare ■ «le Montmorency, accompagné du maréchal de Luxembourg, se séparant de lui, (l'embrassement fut long et muet, c'était un dernier adieu,) partant sans savoir encore dans quel asile il pourra repo.scr sa tête; sans ressource pour l'avenir; renonçant à la retraite qu'il s'était choisie, à ses douces habitudes; ^condamné pour un livre qu'il regarde! comme une action hardie, louable, digne du suffrage des hommes et non de leurs rigueurs, encore moins de leurs mépris; comme un ouvrage qui doit mettre le sceau à sa gloire: car, pour bien apprécier sa situation , il faut se pénétrer^de ses propres idées, s'identifier avec lui. Avec quel horrible cortège de soucis inquiets, de sentiments pénibles, ne doit-il pas monter en voiture? Quel mélange amer d'indignation, de regrets, d'espérance trompée, de chagrin, de dépit ! rien de tout cela. Le parlement , son arrêt, les jésuites, Grimm, d'Holbach, tout s'efface à l'instant de sa mémoire. Il traite à la manière de Gessner le lévite d'ÉfAiràim et répand sur ce sujet atroce un charme attendrissant.

« Il est étonnant avec quelle facilité il oublie le mal passé, quelque récent qu'il puisse être. Aufcuit .sa prévoyance l'effraie et le trouble, tant qu'il le voit dans l'avenir, autant son souvenir s'éteint sans peine aussitôt qu'il est arrivé. Plus il

TjfoISLJiMK PÉKIODE. •. ■ »g3

softffre à le prévoir, plii's il a «le facilité à l'onblier. CVst à cette heureuse «Ijsposition qu'il doit de * n'avo^r jaunaiss connu cette luimetir rancunitM-e qui JV'rmciJte dans un cœur vindictatif, par le .souvenir continuel des offenses reçues, et qui le tounente lui-ni("me de tout le mal «ju'H vomirait faire à son_ ennemi .

‘Il s’occupe donc du ZcwVc 5 dont il •

fait en voiture les_ trois pnnniers chants. 9 C’était « dans la première indignation de l’hnnneiu’ ou-.’ a Iragé. .9 ^

Il arrive à Yverdim le i4 juin, chez son ■ vieil ami, le re,spectable Rogiini» Son premier soin est d’écnre au maréchal et à madame de Luxembourg, . • ainsi qu’au prince de Conti. Il leur annonce qu’il est>ur la terre de justice et de liberté: c’est ainsi qu’il appelle La Suisse où i Émile fut condamné et -Fauteur hisulté, lapidé, puis chassé. Il compte errer dans les montagnes jusqu’à ce qu’il y trouve iuu asile assez sauvage pour y passer le reste de sa vie. Mais la tranquillité .sur la«|uelle il comptait lui est bientôt refusée. D’abord il apprend qu’à Genève on l’a condamné sans Pentendre , ainsi c[u Émile sans le lire, car il n’y en avait pas encore ■ un seul exemplaire dans la ville : ensuite il est " averti par M. Demoiry, bailli d’Yverdun, qui l’a-

• * Confesfiont^ lifTV Ronascau ce se rend quNinc jittstîcc rigonreiise: faits viooocut ii Tappiii. Daus atictin de ses otivrages od ne trouve TexpreMion de ^ la bainb on de l’envie. C*cai le seul aotcur qui* daus vingt volumes, n’ail pas nne ieule fou critM|né les productions d’nu liotnme de lettres. Scs reosares sont générales. Voyez comCne le nage et suLUme auteur de i Esprit des Lois abuse de sa fnree contre l’abbé Dubos, et de quelle manière il le traite!

It)i

nlSTOIRK DE J. J. ROTISSF.A II.,

vait reçu comme un frère, «le lonlre que les«‘iiat «le Berne allait lui «loûner «le sortir «lu territoire «le la république ’^ur le

prévenir il se réuigie à Motiers-Travers «lépen«laiit «lu roi «le Prusse. If ^ écrit «le suite à Milor«l Maréchal pour l'instruire , «le son arrivé«', l'invite à «lisposer «le son sort, an- . nonçûit qu'il est proscrit pour avoir «lit ce qu il pensait être utile 'et ûon et ne «Icmande point «le grâce, parce qu'il ne croit pas en avoir besoin.

Milord Maréchal lui n^pondit par l'envoi de la p('rinissîôn «pie» lui «lonnait le roi «le Prusse dhabiter dans ses étai, li paraît qu'«m même temps il lui faisait entendre .qu'il ferait bien de cesser «l'écriture. Du moins innis Je présumons par la réponse de Rousseau. « Quant à l'engagement, que «j'ai prisaeec moi de ne plus écrire («lit-il k jMi- « lord), ce n'est pas, j'espère, une epuditioni «pie «sa majesté entend mettre à 1 asile quelle veut- « bien m'accorder. Je m'engage seulement, et de « très-bon cœur, à respecter, comme j'ai toujours « fait, «lans mes écriu et dans ma conduite, les lois, «le prince, les honnêtes gens et tous les devoirs ^ «de l'hospitalité; En général, j'estime peu « et je n'aime pas le gouvernement. monarcEitj» : .

« mais j'ai suivi la règle des Bobémiens qui, dans «leurs cxC-Tirsions, épargnent' toujours la maison ««lu'ils habitent.-ïandis que j'ai vécu en Fi-ance, • « T-ouis XV n'a pas eu «le meilleur sujet que moi ,

' « et sûrement on ne me verra pas moins «le fulélUé

. Cct jrtrt dV«c\o»iou fot rendu un jour deVarance m le «naté-Sil proquo

moi sriîM k' PivK ioi)K. igS

« pour lin priiico d'iino antre étoffe. Mais cpiant à ' oTiia manière de peiis<>r en général, sur quelque «matière que ce pnis.se être^k/fc est à mai, né républicnin et libre; Cl tant que je ne la divulgue ■ «pas dans l'étal où j'habite, je ii'en clois a'uctin • « compte au souverain; car il n'est pas juge com- ■ « pètent de ce q'nl se tiit hors de chez Jui jnir un « homme qui n'est pas né.soii sujet. Voilà mes .sen- « tiinents, Mi|prd, et mes règles. Je ne m'en suis • «jamais départi et je ne m'en départirai^ jamais.

« J'ai dit ce ^ue j'avais à dire et je n'aime pas à ra- « bâcher. Ainsi, je me suis promis et je me promets «de ne plus écrire; mais encôre une fois, je ne « l'ai promis qu'à moi ',•» '

Celte lettre où resjiirent la franfliise et la fierté •.plut -à Milord Maréchal : ce cpïi fait d'autant plus . son éloge qu'il était royaliste zélé, dévoué 'constamnjent à la maison de Stuart, pour laquelle il avait tout pertin. il jugea Rousseau, .s'en lit un ami, devint le sien et ne cessa jamais de l'èlre (quoiqu'on ait dit trAlembert) ainsi que le prouvera la suite de cette histoire. - 1 Nous devons profiler de l'occasion qui si^ présente à propos de Milord Maréchal, pour faire remarcpier la véraeilé de Rousseau. Toutes les fols que nous avons- pu vérifier son récit, nous avons

t Roummo ne t'eet pw maoqné ^e pnrole. U ne renonçait pa» au droit de te défendre; et quotqnc »e« agresseur» fussent en (çrand nombre, il ne la exercé que deux foU; la première contre l'archevêque de Parlt, U seconde contre Tronchin : deux adver-Mircs qu'il rtilimait aaaex ponr leur répondre. A fexceptîoQ de 1* Lettre M premier , ét de» Leuret He Iq Monüi^fu en réponae A fat» taque du second, U u'a-rko fait imprimer depaia m fiiitede Moatmordney.

K)() UISTOIHE DE J. J. HOISSEALL,

VU quo loujouï's il ('-lail coujomic à la viTil*'- . Nous niions on (loiUK'r un»' preuve, j)arce qu'elle repose sur'deux lettresdolor»! d'Ecoos»' qui s»jut curieuses,

»'t n'oul, jiLsipi'à présent, t'Ié 'publiées qu'à Ixmilres, en i8uo Rousseau,. dans le douzi»*me livre de ses Con/hssiont^, ilonnc des détails sur (leorge , Keith, sur scs rapports avec ée général, l'accueil *,

(ju'il eti rc(:ul et les déinarclics tpi'il fil en sa faveur auprès »lu roi de l'russe.

C.»'s deux leltr's sont adressées à inadaine de Roufflers (pie Milord Marédial consultait au sujet de Rousseau. l«a première 'est daté»' »le Ncufcliâtel, le a a s»'ptenibre 176a : « Mad.'une, lui dit-il, sans avoir l'honneur' de vfMis être connu , je prends la liberté »le^ n'adress«'r à vous, pour (pie vous ui'aidi»;z dans une négociation plus difficile peutêtre (pie la paix entre la France et l'Asgleterre. Je . sais la bonté ipie vous av»'z pour M. Rousseau, et le respect ipi'il a pour vous. Je voudrais lui ix'tidre service, et le roi mon ni.âtre souhaite de n'ndre , • .son st'jour ici aisé. M. Rousseau m'a dit qu'entre autres m.alheirs il avait cq cehii de mal calciileF; ^

(pi'il devait être d(*jâ mort. Je .me suis imaginé (pi'il avilit mangé son petit fonds. En parlant d»^ _ lui au roi, je lui avais dit cela entre autres choses.

Jl me répond : « Votre lettre, iikjii cher Milord,

«au sujet de Rousseau de Genève, m'a fait-be.au- « coup de plaisir. Je vois que nous pensons de ,

« nit'me. Il faut. soulager un mallieureiix qu'on ne

< Dant^ la Corretpontianco tterite de David Hume, ptiblice en
dont

umts pafleroos bieotût me phu de détaib.

•Bigifext-by

TROISIÈMK PÉRIODK.

« peut accuser que d'avoir des opiiiiioiis singulières, « isais
qu'il croit bonnes.

« Le roi, pour ménager la délicatesse de M. Rousseau,, vou-
drait lui faire donner le vin, le blé, * le bois, ses petits besoins en
nature , '<\\\. le roi, qu'il acceptera plutôt que de f argent. Il .'ui-
rait aussi- envie de lui faire bâtir un ermitage, avec un jardin
dans la suite. »

O Je l'attends ici en quelques jours, pour ti-availer à la
conversion dîme honnête et belle ame. Nous espérons la conver-
tir à notre saint' religion chrétienne, déjà prévenue en faveur de-
M. Rousseau. Avec son esprit et son élotpience (et la grâce de
Dieu surtout), nous viendrons J bout de cette , conversion, et M.
Rous.seau donnera à notre Egli.se tin nouveau chrétien. Vous di-
rez, madame, que nous ne ferons qu'un hérétique; mais elle'
(.son artie) sera de j)lusieurs degrés plus près de votre , Eglise
qu'elle n'était, cpiand elle ne croyait qu'en Mahomet; et JVf.
Rousseau, poursuivi comme peii croyant, deviendra ici un apôtre.
J'attendrai votre réponse avant que de' parler à M. Rous-seau des
intentions du roi à son égard. J'ai rhoimeur, etc. Signé le maré-
chal d'ÉcossE. »

Cette lettre prouve l'opinion qu'avait George Reith de Jean-Jac(pics, Il paraît qu'il ignoait qu'il était rentté dans sa religion p('ndant .son voyage à Genève, en 1754. Iæ bon lord. croyait probablement qu'il avait embra.ssé celle du Grand-Prophète eii |>renant l'habit de nmsidinai; erreur (|ui fait voir combien- était glande la tolérance de ftlilonl

i(j8 « iiisToinE DE J. r. lEOiissKAi;, , ^

Maivclial fii inatiéri- de religion, et confirme l'o-])inion qu'en donne Rousseau. Celui-ci rcfusji^s' bienfaits de Frédéric, ainsi que l'avait craint Milord. C<! fut à l'occasion de ce refus qu'il écrivit ■ cétte seconde Mettre à madame de BouffK'rs. Elle est datée du a8' novembre lyGa :

«Jean-Jacques est certainement troji 'obstiiM! dans les petites cht>s('s et a.sscz indilïérentc's; niais il l'est aussi dans le bon» dans la probité, dans !<■ désintéressement, ce (piiMiiit bien plus que contrebalancer ses petites opiniâtretés, et le fait aimer et respecter. Il estbieiplus sauvage qu'un sauvage de l'Aniér[itue. .Si l'un d'eux avait pris plus de poi.sson qu'il ne]>ourraU emporter, et s'il en rencontrait un autre sans poisson, il lui dirait; Tiens, voilà du , poi.sson que je laisse»; prend.s-le.*Le . second sauvage le feniit. Jean-Jacqiu*s et moit iibus sommes les. deux sauvages (et nous ne le soipmcs pas mal;) mais Jean-Jacques, ne veut pas emporter , mon pois.son. Il aime mieux le laisser pourrir par terre. A Colombier il serait mieux logé, dans un air plus doux; il serait seul (je' n'y suis que l'été); il aurait le fruit et les légumes, dont une grande par- ; tie se. jKHirrit. Il ne viendra pas;, mais comme Je trouve jusUf que chacun l'it à sa modc(pourvu qu'il ne fasse rien contre'lcs benuies mœurs, je ne parle plus à notre ami de quitter sa mofitagne. I.e roi nie dit, en p;u lant de lui : « ce

grand d'intimité' - « comment est, sans contredit, le fond essentiel de « la vertu. » Il le pousse; selon moi, trop loin. • Quand j'étais en Angleterre, bien des gens pensaient

■ Digilized by Google

' TROISliiMF PKBIODE. ^ IÇ)f)

que le roi d'Angleterre m'ayant donné ma place, d'abord me donner de quoi vivre.. Madame Auguste, sœur du roi, me fit dire de demander une pension, et que, si je ne voulais pas faire moi-même; cette démarche, je la fisse demander par quelqu'autre, ajoutant quelle était assurée que je l'aurais. J'ai répondu que je n'avais nulle prétention par des services rendus à la famille régnante; que, si le roi avait une pension. à donner, il devait la donner à quelqu'un qui la méritait mieux, et qui en avait plus de besoin; que si j'étais dans le besoin, ou si je le devenais, j'aurais certainement recours à sa bonté. ' ' ■ *

« Si Jean-Jacques voulait seulement consentir à recevoir les petits bienfaits du roi, quand ses ressources seront finies, je serais content et je le trouverais raisonnable. Je crois, madame, que vous jugerez bien que, si je fis bien de refuser la pension, je le fis aussi (je fis bien aussi) en disant que j'accepterai « si j'en avais besoin, et dans ce cas, je l'aurais demandée. Je crois deviner le secret, de notre ami : il espère profiter avant que tout son argent soit mangé; il pourrait-^ tromper. ■ •

- <*, Votre bonté, et l'intérêt que vous prenez à cet homme de bien m'ont donné l'excuse de ma longue lettre, que je finis en vous assurant avec vérité • « le respect avec lequel, etc. Signé le maréchal d'Écosse.

a P.^S. Je viens de' recevoir une lettre de JM.Rous- ..seaii, n-
mjilie d«f plaintes , de sa santé, de s;i

aoo HISTOIKE DK J. J. RUÜS^EAU,

situation, et des craintes que vous, inadhme, ne trouviez mau-
vais qu'il persiste à ne vouloir pas accepter les bienfaits du roi. Je
crois qu'il faut le laisser sans^e gêner, en se réservant à faire ce
que nous pourrons, dans La* suite, s'il devient pTiis traitable. Ses
persécutions, sa santé, et peut-être aussi .sou caractère singulier,
penvejit bien lui clonuer un peu d'iuunetir : j'y compatis. •

tt Je lui avais fait un projet (mais en le disant un cbâteau en
Espagne) d'aller "liabiter une maison tonte meuhSée que j'ai en
Écos.se; d'eijgager le bon David Hume de vivre avec nous. H de-
vait y Avoir une salle de compagnie ; car personne n'entreçait
dans la cbambre d'un autre,- chacun ferait ses réglements pour
soi , tant pour lé spirituel que jvKir le temporel i c'étaient tou-
tes'les lois de notre , république, excepté que, pour les dépenses
de. l'éjat, chacun devrait contribuer .selqn ses biens.

■ àSütre amrafort goûté mon projet; il aurait envia de l'exécu-
ter, et moi de- même,' si' je n'étais pas si vieux, et si ma lerve
n'était pas substituée. Une d('s raisons qui persuaderaiciit le plus
à Jeaa-Jac- . qiiies à vouloir réaliser mon projet, est qit'Wignorela
langue du pays : c'est bien de lui que cetté rai- „son! et peut-être
est-elle bonne. » , ' «

f.ette lettre met dans tout .son jour le caractère de George
Reith, son jugement, sa bonté', son bon sens, son amour jieur
l'indépendance, mais pour une indépendance qui n'est point ex-
clusive, et doit se concilier avec celle des autres. Qji sent combien
.Ieau-Jac(pies eut raison de dire, après.'f sa__

P remièrm visite à Milord Maréchal, « nous nous dépliâmes et nous nq|is convînmes. »

A peine installé à, Motiei's-Travers, Jean-Jacques y reçoit d«s lettres de ses amis qui le cbnsultaient sur la manche qu'ils devaient suivre pour sa défense et pour réclamer du gouvernement de Genève la justice qu'il lui refusait. C'est d'après les réponses qu'il leur fait et qui ont été conservées qu'on peut juger combien est dénué^de fondement le reproche d'avoirattisé le feu de la guerr^ civile dans sa patrie. Toujours et dans toutes, on retrouve copslamment l'expression du désir dé la paix et des regrets que lui causent les troubles. Aprçs avoir instfunmentprié ceux t|ui voulaient le défendre, de ne point le faire et de l'oublier, il cède et' consent que M. MoullouJ'qui lejiressait plus vivement que les autres, plaide sa cause, mais « à condition qu'il a. le fcra sa'ns emportement,* sans aigreur, sans sa- « tirç et surtout sans éloges'. »-Il lui Signale ensuite, le réquisitoire qu'il croit fohriqué par deux prêtres , tléguisés qui faisaient à Montmorency la Gazette . ecclësÿstique : il lui recommande; de parler du par^ Ic-mentavec respect, de l'avocat-général avec considération , de séparer le tribunal de l'homme du libelle, et de croire qu'à Gëftève le conseil a adôpté* , sans lire"*. liails.iHie de ces lettres il zit qu'il a barbouillé une ecJjSêcY' de réponse à l'archevêque d<; Paii* qu'il se reproche d'avoir tlans un moment «filh-

f • t Lettre du 1 1 juillet 1763 à M. Muultuu. ^ ‘

> Lettre an même , dc9 a4 jaillel cl 10 ao&t.^ .4

ViO'i HISTOIRE DK J. J. HOÛSSEAU,

patience envoyée au libraire Rey, parce qu'il n'est pas permis de s'échauffer eu, parlant de soi

Mais les Genevois partisans de Jean -Jacques étaient loin de leur compte. Au lieu de venir sur ce qu'il avait fait, le consistoire de Genève exigeait des excuses. Rousseau dit à cette occasion « qu'il « est infâme et ridicule que ce soit à l'offensé de « faire satisfaction à l'offenseur » : la question n'est « pas de savoir s'il est athée on peut, mais » si les « lois ont été violées à son égard. » * '

Il prend le parti d'abdiquer (la nuit 1763) a perpétuité son droit de bourgeoisie et de cité, seul moyen que le bonheur et la raison lui prescrivent , après le procédé du magnifique conseil. Sa famille et ses amis blâment cette abdication. Il leur défend expressément de prendre son parti, les gourmande- Ses représentations qu'ils ont faites au gouverneur- * •ment, à son insu. « Pour leur faire abandonner la « poursuite d'une affaire qui les mènerait trop loin,

O il leur déclare que jamais, quoi qu'il arrivât, il ne « reprendrait le titre de citoyen , et comme il en a « fait le serment', il n'est plus maître de ^ changer « de résolution. » ■ ^ ' • »■

Il paraît qu'il fut vivement affecté de l'injustice y vie Sa patrie et même au point de vouloir attenter à ses jours. Trois lettres qui 'portent la même date , août 1763) justifient cette conjecture. Dans la première adressée à Duclos , il lui annonce qu'il _

(Lettre au comte de M. de M. 1753. Quel barbouillage ^ que cette esquisse sur le |>uQsc ^

a Lettre du 6 février 1763 à M. Deluc • ^

, TKjOI^IÈME PÉRIODE. ao^

loiielvc à SCS derniers moments et lui recommande

Tliéprés. Par la seconde il adresse à M. Martinel

• > • nn. testament en favenn-de cette femme. Il termine

cette lettre par ces mots : « Je pars pour la patrie Cf des ames'-justes. J'espère y trouver peu d'évêques cc et. de gens d'église , mais beaucoup d'hommes «comme vous et moi. «Enfin, dans la troisième,, écrite à son ami M. Moultoii, il lui dit: «Qu'il est « dans lecas de fexcepijon faite parMilord Edouard, «en répoiuiant à .SaWit -Preux. » Nous'ne devions point passer sous silence cet accès de mélancolie ' qui eut heureusement peu de durée. ' ' ' »

Pour ne plus revenir .sur pcs troubles deGenève, il faut, cpioi-qu'ils n'aifent cefséqueplusieurs'anqées> après l'époque? où nous sommes , achever d'en donner une idée. Ce (pii prolongea les diss<?n.sions de ce^e ville , ce Eurent les prétentibns respectives des gouvernants fet de# gouvernés , et la diversité de.s*injurés qui; changeant on déplaçant la question, en fai.sait naître une. nouvelle cpi'uiie autre remplaçait bientôt Voici rinterven^on'ou p'iiitôt .l'influence non de l\oirsseau'qui-n'agit point et voulait empêcher scïs partisans d'agir, mais de XÈmilÿ. Neuf jours après la condamnation kIc cet duvrage par le parUinient de Paris, c'est-^dire le i8 juin, 1(» magnifiqii(> conseil , ^imitant la première cour de France, lança pareillement contre Jehn-Jaccjues un décret de prise de corps '. Comme l'ouvrage n'avilit ,

I Môtts avoDs rapporté Ici aetba du ^ouvenu^ut de Genfre ^en Rouascau, depuis le i8 juin 17^^ jusqu'au 3 mars 1791 , oà

fut rendu celui qui déclarait upi le decret de prise de corps du 18
juin 1794. Ouvret (brac I » *

• l'ag. /|. \$1 et MiT. * ^ •

HISTOIRE DE J. J. RUDSSF.AII,

(inint encorii [H'Miôtré dans la vill« de fiiMiève, on s« ser-
vit du réquisitoir*^ tic M. Joly de Fleury. I.^Oton- . *seil s'arro-
geait un droit qu'il n'avait])as. H fallait,

d'après les lois, f^ire comparaître l'auteur pour être * oui,
pour savoir s'il avouait avoir fait le livre incriminé; s'il persi.stait
dans les opinions qu'on trouvait répréhensibles ; s'il se rétractait,
et ce, qu'il avait à dire pour sa «léfense. Les lois furt'iit donc vio-
lées. Iiikî irrégularité Uonteuse était de ,se se'rvir, pour cette
condmna'ion, du réquisitoir^ ■# «le l'avocît - géjéral du par-
leineiu d(^ Paris , au lieu d'attemlre le livre proscrit et do'ê faire
exa- ^ miner, 'Cette conduite, qui mettait au grand jour

uie^influence élrangèm siirpHt et irrita les Genevois amis de
leur législation : ils purent croire que Rbu.sseau n'était condam-
né dans leur pays que parce qu'il l'avait été dan's un autre.
JiLs<ju'ic^Jean- Jacques est bien involontairement oomprqniLs.
En • , apprenant sa' condamnation pa^ son^ami Mjpiiftou (jiii
lui exprimait son indignation, il lui dit' : «Tai- «sezibus, lyspec-
teif la décision des magistrats. «t^Dites-leur que je ies'respect-
craUtoujours même « injustes^: dites à nos concitoyens que je
les aime- ' « rai toujours même ingrats. »

Sa famille et seSyDiuis néclamèrant. D'autres ci- , ■ toyens de
Genève, à l'occasion de 4'injustice dont il

était l'objet, renouvelèrent toutes les plaintes et tous les sujets de mécontentement contre la république, de manière que la condamnation de ne devint plus une affaire accessoire. les inagis-

^ LeUrc du aajuii. , 9^

T-RomiKME PÉniODE. à05

Irais rofiisèrpiit clV*coiiU“r4i?s représenatiois. De là deux jwrtis bien prononcés l'un contre l'autre (qui reçurent les noms de représenter Us et de négatifs! Mais ces derniers établirent le fait en droit, prétendant que du moment où ils l'avaient pris* une mesure, ils avaient droit de la prendre. Ils soutinrent méthodiquement la doctrine du droit négatif absolu. Par ce droit, le conseil ne devait aucun compte de sa délibération ; il ne pouvait en rien ; il était infaillible. Une telle doctrine devait exciter les plus vives réclamations: elles eurent lieu, non-seulement sans la participation «ledtousseau , mais à son insu et contre son gré.

Dans le même temps plusieurs écrits de Voltaire, hardis ou licencieux, s'imprimaient librement à Genève, et les citoyens trouvaient étrange qu'on fit brûler la profession de foi du ycaire Savoyard, tandis qu'on permettait la vente de l'Épître à Uranie et de la Pucelle.

« Les esprits s'aimèrent; des questions abstruses vinrent compliquer et embrouiller la discussion; «on ne s'entendit plus. Voltaire voulait pacifier, et

« s'attira la haine d'un parti et la méfiance de l'autre. Le conseil réclama l'intervention de puissances garantes. Voltaire ne comprenait pas trop ce que c'était qu'un droit négatif,

auquel le con- ' « seU prétendait et que lui refusait la bourgeoisie;

« mais présumait que ce droit, espèce de veto absolu, ne pouvait être exercé convenablement par « au^{un} des corps de l'état, il imagina de le donner «au roi très-chrétien, et d'appuyer ce droit par

«oG iiiiToinE DF. J. J. r O U S S K \ U,

« iin(; garnison fratiraisrf, qui natim'lU>inrnl y con- « (Inii'ait une troupe de comwKeus; article cj'^il ne «perdait pas de, vue. Il fait pifrt de ce plan au duc «de (jhoiseul, au comte d'Arg('utal, à Thiriot.

« La inédiatibn <!st appelée. M. de Itfcauteville,

« amba.sudeiir de France à Soleure, vint à Genève « ponrar-raiiger les affaii-es. Sa conduite le fit bientôt « surnorninerparles faiseurs de quolibets, inohsieur « tl(> BruuiUeville Une de scs premières opérations « fut d'établir un tbéâtre à Genève; ce' qui causa « du mécontentement'. »

Ainsi la condensation de Koissey^u fit naître la question du droit négatif qui n'était que^{4e} despotisme adouci ou déguisé dans l'expression, mais absolu dans le fait : question d'un intérêt général pour la république; on y mêla celle du théâtre qui avait toujours été pour les Genevois un sujet de trouble. Enfin un troisième parti, assez nombreux pour se faire craindre, éttit ménagé par les deux autres, et voulut profiter des circonstances pour améliorer son sort. C'était celui des natifs. On donnait ce nom^{aux e*nfant} «les étrangers à qui'^{un} gouvernement avait permis de résider à Genève et d'y exercer^{un} , genre, d'industrie : ils ne

pouvaient exercer aucun droit politique. Pendant les troubles, chaque parti leur faisait des lances. Ils métrèrent tant de prétention que bientôt les dou pirtis se réunirent contre eux. Voltaire les prot%eait: le duc de Choi-

* Vovex le» dettills qm pronToot llnapMcté de ce négociateur» p>g* 39^ ^

, du prefliler Tolome dns OEugrt* ùUdiUi âe J. /. Rousseau.

^^opmsd de Veniye de iSàb»dciaàHé» tov. page ro6.

TRo1S;KME PKRIOIIE.

seul, voulant construire vune ville à Versoix, le cliitr^ea de n^gocieraauprès des natifs. Il allait les 'attendxeiidans sa vêitu-reù demi jieuve de Genève, confirait avec eux, "en emmenait quelques-uns à Ferney;||pur faisait signer l'engagement d'aller .s'établir à Yersoix. Mais il était difficile le remplir; •

A Yenou» aous BTOB8 riMi

Et nous n*avoDs pat de maitont, ^ ^ ,

ilikait dans son poème de la guerre de Genève ce même Voltaire qui .se moquait de tout; on élnda l'ordre de construire Choi-seul-la - yUJe , au lieu et place de Yersoix. « Mais le port creusé dans le prt v « niier moment d'enthousiasme resta comme un « monument des passions humaines. » La paix se fit en 1768 : nous en dirons un mot. Cet exposé fait voir que Rousseau fut étranger à .sa propre querelle etmême que cette querelle futbientot perdue de vue.

I>a doctrine au droit négatif absolu avait excité, comme nous l'avons dit, lesplus vives réclamations. Tous les esprits étaient oc-

cupés à Genève de cette ■ singulière prétention à l'infailibilité, et s'apprêtaient à la battre en ruine, lorsque les Lettres écrites de la Campagne parurent et imposèrent silence: Rousseau dit lui-même, siluit terra. La doctrine siffiversivé de la liberté y était adroitement défendue: et, cette fois, c'était par un homme de talent, le procureur-général él'ronchin. Il tâchait de prouver, <|ue la négative du sénçtl devait précéder le vœu du peuple, et qu'elle donnait à un coiqis particnlier la

ao8 * HISTOIRE de j. j. rousseau, '•

faculté (riiiterpréter la loi cl le pnivoir de soumettre la yolojié de tous à la sienae. On eut recoure à Jean-Jacques pour réfuter ce* livre. Il s'y refuse d'abord, mais la nécessité de' défendre \ 'Émile et le Contrat A'ocM/vlolemmeutattaquéspar Jronchin, lui faisait uii devoir de répondre : ce qu'il fit par les Lettres écrites de la Montagne (pii ne firent pas moins d'elTet qpp celles de la ('«ampagne et ne lurent pas réfutées. Il y eut des rajiprochements (

entre les deux partis; le 7 février lyfiS, les repré- |

s(;ntantsportèrent au conseil une déclaration paci- * ,

fiepie rédigée d'après U» avis de; Rousseau qui '

exigea la- suppression de tout ce qui pouvait dé- '

celer l'aigreur ou' le ressentiinont. Mais le conseil 1

persista, ne céda rien, fit afficher un placard par » ;

lequel il annonçait .sa persévérance'dans .ses refus, ' . .

et (leux mois après il les confinna par un autre .<

»irété. Dès-lors J(>an-Jacques déclara qu'il ne-vou-

lait .se mêler en rien des affaires publiques, et, peu .

de temps a|uès, partit de Motiei's-Tiavers.

la; clergé de la religion protestante «e s'était pas * encore joint à celui de la religion catholique. Il avait mém(; reçu Rousseau, qui (-en 1754) était rentré - •

dans le culte de ses pères. M. de Montmollin, pisteiir de Montiers-Travers, l'avait admis à la. communion, et le traitait avec bienveillance, malgré la condamnation d'Émile. Comme l'auteur n'avait repris la plume que pour répondre au mandement . de l'archevêque de Paris, .sans exprimer de nouvelles doctrines, il devait croire <pic sa tranquillité ne serait pas troublée par les ministr(;s protestants. |

TBOISIÈME PÉRIODE. aog

Mais il Pivftit autrement; et lorsque Xc^'Letlrcsdela * Montagne panirent, k*s pasteiirsfulminèrentcnntre Jean-Jacques, et fifrent plus loin que le clergé ca-* •' lliolique qui s'était contenté de défendre la lecture de -ses ouvrages, tandis que celui de la religion réformée aurait puni Rousseau de peines .corpo-' « relies sans la protection de Frédéric qui n'entendait» pas qu'il y eût dans ses états un autre gouverne; ^ ment que le sien, ni d'autre justice que celle dont .. il avait confié le soin à ses tribunaux.

Pour prévenir l'orage , Ilou.sseau crut devoir .• faire, une déclaration par laquelle il s'engageait.à ne jamais publier aucun nouvel ouvrage sur la reli- * gion , et même à ne jamais traiter incidemment de cettl* matière.

C'est ici le lieu de raconter ce qui se passa entre Jean-Jacques et ce même Montmollin qui, depuis trois ans, semblait ne lui témoigner que de la haine - .

■ égards.

Lorsque les Lettres écrites de la Montagne parurent, elles furent proscrites dans quelques états et brûlées dans plusieurs autres. La vénérable classe (c'est ainsi qu'on nomme le corps des pasteurs de la principauté de Neuchâtel) dénonça cet ouvrage au gouvernement, ainsi qu'au magistrat municipal. Le silence qu'ils avaient gardé sur Émile et l'admission de l'auteur à feindre communion ren-

• daient cette démarche inexplicable. Le magistrat municipal proscrivit ces Lettres. La vénérable classe s'ajouta au 13 de mars 1765, pour juger Rousseau. Ce fut dans ces circonstances qu'il envoya à Paris. ■ 14 ■

ait)

HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

» M. de La Fayette sa déclaration. M. de Maréchal écrivit au procureur-général que Frédéric Irour avait mauvais qu'on s'acharnât sur un homme qu'il protégeait. Ses ennemis de Jean-Jacques répandaient le bruit qu'il était auteur d'un ouvrage intitulé ' Des Princes, dans lequel on asserait que les gouvernements aristocratiques, et particulièrement

celui de Bâle, étaient très-maltraités. Pour

■ donner plus de créance à ce bruit, on fit écrire Je ' professeur de Berne, Félice, à l'imprimeur d'Yverdon, afin qu'il sollicitât

tâf de Rou.sseau la .faveur d;yn primer ce manuscrit. I^ebiit de cette intrigue

- était évidemment d'accréditer l'existence d'uu livre imaginaire; d'inspirt'r au goiy'ernement des . craintes chimériques et- <le donner a Jean-Jacqie#,

. qui professait le respect aux gouvernement^, le double tort d'in.sulter à celui de Berne et éle manquer à ses principes. \a vénérable classe, avertie de la lettre de Milord Maréclial , qui devait être lue le ' i3, avança l'itsiU'niblée d'un jour et .se réunit le la mais'. File couunença par fulminer contre Roiisr seau une .sentence d'excommunication. Mais* sur la lecture d'unp lettre qu'on lut djuis cette .séance, elle supprima cette sentence irrégulière. L'auteur anonyme ,*tju'on croit être un des membres de la .vénérable cla.s.se, 'fai^it voir aux* pasteurs les ré'siiltats et les inconvenients de leur conduite. Alors, „sur la réquisition de M. de Montraollin, pasteur à * Motiers, on résolutde faire paraître au consi.stoiré

- Jean-Jacques, et de, le sommer de décloRer s'il 'croyait , en Jésus.s-Christ' mort et ressuscité; à la

Digitizeé by-Google

TROISIÈME PÉRIODE. III

rûvéktiqn , s'il regardait la SaintP-Jicriturc • 'comme dîvinc. Si les réponses ii'étaient'pas sati^ faisant les « le pasteur devait l'excommunier. On ré* pandit en même temps dans ^le pays que Jean- Jacques était l'Ante-Christ, que les différents coi-ps de 4'État, et ^ue le canton de Berne renonceraient • à l'ancienne- alliance, si l'on n'exconîmu niait pas cet Ante-Christ : enfin on as-

suta qu'il avait dit et même imprimé dans l'un de ses ouvrages que les femmes n'avaient point d'ame. Ses voisines firent pendant quelques jours armées de fourches. Jean-Jacques écrivit alors une lettre à M. Meuron, 'procureur-général (en date du 14 mars 1765), pour lui annoncer 'un projet' de sortir du pays. Le 14 mars, malgré l'opposition de l'officier du prince, M. (uienet, l'assemblée cita, « Jean-Jacques à com- « paraître le 29 en consistoire. » Il écrivit ' pour .s'en dispenser et pour démontrer l'irrégularité de la conduite de cette assemblée. Cette lettre n'aurait point été lue .sans l'officier du prince, qui l'emporta sur M. de Montmollin. Obligé d'en faire « Jecture, celui s'interrompit fréquemment par des observations qui prouvaient .sa mauvaise foi. On ,ne savait plus si ce qu'il lisait était de lui ou de Rousseau. Sur ces entrefaites, quatre *des anciens de l'as^mblée réclamèrent contre l'irrégularité de cette dernière, prétendant n'être point obligés de « scruter et sévir sur des matières de foi. » C'étaient IVBVI. Favre, Bezencenet, Barrelet et Jeanrenaud. M. Martinet, châtelain du Val-de-Travers,

■ Le Bur* 1765. Voyc* m Ct>rrftpomUinct» *

IIISTOIRÛ DE J. J. ROUSSEAU,

* appu)<a jour requête, qui fut admise et approuvée par le gouvernement. Il rendit le 4 avril un arrêt' d'après lequel il assierait à Rousseau s:i protection, et le dispensait de comparaitre.

Jean-Jacques, dans sa lettre à l'archevêque de Paris, avait fait l'éloge du pasteur Mon tmollin: partialité que mit le prêtre dans cette affaire, ou plutôt sa haine, car sans lui l'affaire, n'aurait pas existé, fit dire à Rousseau : «.Je dois avoir compris B qu'H ne faut louer aucun homme d'église de son - « vivant. » Il fallait

que la conduite de M. de Montmollin fit un très-mauvais effet, puisqu'il publia dans une série de dix lettres, adressées à un pasteur de Genève, une longue justification dans laquelle il confirmait les faits, en les excusant par des intentions ou^{de}!) devoirs également douteux. Ce qui prouve que les premières n'étaient rien moins (lie bonnes, c'est la fermentation qu'il excita contre Rousseau parmi les paroissiens. Elle fut telle ipse, sans sa famille, -il eût été puni par le gouvernement. le conseil d'état se contenta de et de lui faire promettre de x\c.phff animer le peuple. Mais le mal était fait, et l'autorité fut obligée d'intervenir poq^- protéger Jean-Jacques.' M. Guenet signifia les ordres du gouvernement aux justiciers de Motiers, ainsi qu'altx div'ers*s communautés du Val-de-Travers. Les arrêts rendus à ce sujet existent, et ce serait être de maitvaise foi i|ue de supposer, comme on l'a i'ait, que Rousseau s'alarma sans cause. Ils sont imprimés au nombre île onze, dans l'éditioli in-4° de Genève.

TROISIÈME PÈBIOUE. al3

Ces or^{res} ces mesures, ces arrêts furent insuffisants. a Dabo[^], dit-M. dit Peyrou, la fermeiitaa tion bornée à des murmures, à des huées

« ou à des attentats faits avec plus de méchanceté » que de violence. Mais le diraancKe, i*' septembre, «on'en vint aux voies de fait, et l'oq termina »la ^ • «journée, en lançant des pierres dans les fenêtres < dà M. Rousseau. Dans U nuit du 6 au 7, U fy t at- « taqué chez lui ; une de ses portes fût enfom[^] et « l[^],ur d&lé de pierI•es[^],M. Ip châtelain, que le «adulte éveilla, vit avec effroi l'état des choses, «et fit le lendemain son rapport au conseil d'état.'» « ^ communauté de Couvet, voisine de celle de

-Motiers,* apprenant cet attentat, envoie dite députation à Rousseau, lui prépare une maison me-

- blée, fient des voitures prêtes pour le transport de
 - ses meublés, et le prie* de venir habiter à Couvet,
- répondant de sa sûreté. . ,

En attendant sa décision, on mit des gardes à sa porte. Le châtelain même, craignant la populace de Motiers, fut obligé de prendre, pour s'en y ran» tit^., des habitants de Couvet ' •

Rousseau, quoique sensible à cet acte spontané d'une communauté dans le sein de laquelle il eût été tranquille, n'accepta point, crut qu'il serait plus isolé, plus oublié dans une île inhabitée ; alla demeurer à celle de La Motte, d'où bientôt , comme . il le raconte dans le XII^e livre des Confessions-, il fut obligé d'en sortir. ^ V' ''

, Tandis que Jean -Jacques était proscrit, et, comme 'il le dit, que la population l'en couvrait de

ai4 HISTOIRE DE J. ROUSSEAU,

* fange, il faisait de son ami, le colonel Pur)' , un _

conseiller d'état, et le célèbre Paoli s'adressait à lui pour donner des lois à la Corse. Comme-Voltaire', ' ^

»• piqué probablement de n'être pas consulté, et, par ses plaisanteries, jeté des doutes sur cette circonstance, nous avons fait des recherches pour vérifier les détails que Rousseau donne à ce sujet dans ses Confessions. Nous avons rendu compte ailleurs

‘ du résidat tierces recherches. Nous devons nous borner ici à de nouveaux renseignements

- que nous nous sommes procurés. ^

Un jeune Anglais nommé Boswell partit de Londres, en 1765, pour visiter l'île de Corse, * ' comme un lieu qui devait lui présenter un spectacle « tacle qu'il cherchait vainement ailleurs : » c'est-à-dire un peuple qui combattait pour sa liberté.

Désirant de voir Jean-Jacques, il se fit donner pour lui une lettre de recommandation par Milord Maréchal, avec lequel il avait voyagé dans une * partie de l'Allemagne. Rousseau lui fit l'accueil que méritait de sa part tout envoyé de Milord.- Il lui •

promit une lettre pour le recommander soit à l'au , général Paoli , soit à M. de Butta-Foco^, et la lui fit passer en Italie où M. Boswell devait séjourner • quelque temps avant de se rendre dans l'île ®. A son retour en Angleterre^ M. Boswell publia une « relation de son voyage dans l'île de Corse Il y

> Oeuvres inédites du J. J. Rousseau , tome i , |>. à détails
Jon* ^

un par Napoléon » la réunion de » {xatrice à la France, bar In
intéressante » œuvre] pour opérer cette réunion , se trouve
à U page 413 jnM | u'A 4

a M. Boswell le remercia et lui écrivit la lettre suivante que j'ai
rapportée ! , p. 4 > Q t'' volume des Œuvres inédites ^ et dont
j'ai possédé l'Autographe. •

^ Sou* ce titre : « Giornale del viaggio fatto nell' isola di CorAl-
ca da Giacomo

TROISIÈME PÉRIODE. ULS...

rapporte la lettre en question. « Le philosophe suisse, (littérateur, fut homme de parole, et à mon arrivée à Florence, dans le mois d'août, je reçus la lettre suivante. » Comme elle ne fait partie d'aucune des éditions des Œuvres de Rousseau, nous croyons devoir la rapporter. ' «

^ * V Monsieur boswell.

. # ^ ^ Motiers, le 30 février 1765.*

^ crise orageuse ou je me trouve, monsieur,

depuis votre départ d'ici, m'a (>tc le temps de répondre à votre première lettre, et me laisse à peine celui de répondre en peu de mots à la seconde. Pour m'en tenir à ce qui presse pour le moment, savoir, une réception en Corse, puisque vous avez le désir de visiter ces braves insulaires, vous pouvez vous informer à Bastia de M. Butta-Foco, capitaine au régiment Royal-italien. Il a sa maison à Voscovado, où il se tient assez souvent. C'est un très-galant homme qui a des connaissances et de l'esprit. Il suffira de lui montrer cette lettre et je suis sûr qu'il vous recevra bien,* et contribuera à vous faire voir l'île et ses habitants à votre satisfaction. Si vous ne trouvez pas M. Butta-Foco, et que vous vouliez aller tout droit à Pascal de Paoli, général de la nation, vous pouvez également lui montrer cette lettre, et je suis sûr, connaissant la noblesse de son caractère^ que vous

■ Boswell, *in* *aliqua memoria del genero* Je Pavjule Panli.
. ^'LoDdni 17^,

« *primo* \ *Vitius* » *in*-8u. » C'est une lirochore par ce en clûf-Trea romains. Klic *aczxxipagcs*. ^ •

aiü HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

serez très-étoit de son accueil. Vous pourrez lui dire même, que vous êtes aimé de Milord Maréchal d'Pxossi; et que IMilord est un des plus zélés partisans de la nation corse. An ivste, vous n'avez besoin de l'autre i'('Cümiiandation auprès de CCS mes.sieirs que votre propre mérite; la nation corse étant naturellement si accueillante et si hosiLalière que tous les étrangei-s y sont bien venus et cares.sés. Bons et heureux voyages, santé, ga;l6 et prompt retour. Je vous enibnisse, monsieur^ de tout mon cœur.
»

M. Boswell fit usage de cette lettre et fut parfaitement bien accueilli par le général Paoli et M. Butta- FoCo. Ce dernier lui montra sa correspondance avec Jean-Jacques. Le premier voulait qu'il vint s'établir en Corse pour y étudier les mœurs et les caractères des habitants, avant de leur donner des lois. U II m'exprima, dit M. Boswell, une grande admiration pour M. Rousseau; sachant que M. de Voltaire avait tâché de répandre des doutes sur l'invitation faite en son nom par M. Butta-Foco;' et qu'il s'était jemiis de tourner cette invitation en ridicule, le génial l'avait aussitôt renouvelée de sa propre main, avec de nouvelles insinuations. »

Le projet/le Paoli était d'engager Jean -Jacques

* w Mi dimuivtrû (l* ••«oli) una grande aimoraKione per iDOiueur HousMMn io- H ▼ itatu in Cor>i<ra {mtt asâistcre la oaaious nella fornaziunc délie sne leggi. Pare, «cbe M. de Voltaire abbia rilerto in tnodu bfrle»co ,che l'iurito oun fu cbe

•• uoo &clierau. Pa<di mi disse, che ^et sentir questo, »cri»e egli stesso a Rousseau *

<■ c ne avvaloro rdo noore Utaïize rinrito. • D)au< b suite de sa relation. Ikxsvrll raconte qu'étant allé a Ferney où il trouva plntAl le séjour d'un prùireque FasHc d'iiD }H>cle, il remarqua que Voltaire ne |urlait de Jcau-Jacque» qu'avec * nu sourire sardonique et ne le désignait ^luaia que [>ar ocs mots, et garçon.

Drgilizc3ürt .

> TROISIÈME PÉRIODE. '1 I y

à écrire l'histoire des Corses, dèsqu'il aurait achevé Unir coislilulion.

Les plaisanteries de Voltaire n'avaient donc pas plus de fondeiHiuit que l'inquiétude de Rou.sseau : car celui-ci craignit un moment d'avoir été persiflé, tant le premier avait persuadé de monde.

Jetons maintenant un coup-d'oeil sur Rous.scau livré, dans'sa retraite, à ses goûts, à ses habituiles, et pénétrons dans l'intérieur de cette retraite. Plusieurs de ceux qui l'observèrent nous ont laissé dès detaUs qui prouvent sa bonhomie et la simplicité de ses mœurs : deux témoignages sufflront. la; premier es^ celui de M. Mouchon, un de ses compatriotes; pt le .second de M. d'Escherny qui demeurait près de Motiers-Travers et le vit fréïpicminent ptuidaiit son .séjour daii.s, cette vallée.

Ia;s renseignements que nous offrons nous ont été remis par M. Mouchon jeune, frère de l'ami de Rousseau. Nous reproduisons son ré^t.

« Dans le mois d'octobre iy6a , tatis 'jeunes Gé- nevois allèrent pèdesU^nent, à Motiers pour y visiter leur célèbre compatriote, après s'être assurés de sa disposition à les recevoir. Ces Génevois

étaient M^I. les ministres Mouchon et Rmistan, èl M. Ceaichà-
 teau,, horloger, connu alors par les agréments de son esprit,
 l'aménité de son carac- • ière et un goût éclairé ipie les jeunes
 gens venaient consulter avec fruit. M. Roustan avait débuté d'une
 iiiiiière distinguée par ses Offrandes aux Autels et à la Patrie, où
 s<' trouvent plusieurs morceaux dont Rousseau n'eût pas dé.sa-
 voiié les principes

ai8 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

<'iMT^qiu*s et la inàlc éloquence. M. Mouchon est le même
 qui, dans la suite, pendant sonj>;\storat à Bâle, 6t, pour Pan-
 ckonkc, la table analytique et raisonnée de \ ' Encyclopédie et de
 ses suppléments, * travail immense, et qu'il put cependant exécu-
 ter en cinq années, en se livrant, avec un zèle égal à ses fonctions
 évangéliques. Tels étaient les trois • amis <pii vinrent visiter
 Rousseau dans sa retraite. » Prévenu du jour de leui* arrivée, il
 alla au-devant d'eux à une assez grande distance .sur la route.
 Une * i-encon tre aussi peu attendue, témoign,\getoucliïiftt • * ,
 ^ d'uné amitié empressée et délicate, et les effusions de cœur qui
 raccompagnèrent, furent* reçus avec un attendrissement qui alla
 jusqu'aux (firmes. Cét accueil affectueux put leur faire pressentir
 tous les agréments qu'ils éprouveraient dans sa société.

En effet, les dmj ou six jours qu'il leur fut permis . * d'en profi-
 ter durent s'écouler bien rapidement, ati sein des plus pures
 jouissances de l'esprit et du cœur. Dans ^es libres éjianchementes
 auxquels ^ Rousseau se livra,, il se montra souvent éloquent • et
 (pielqiiefois .sublime. M reconnurent à la fois, en lui et l'homme
 de génie, doué d'une ame profondément religieuse,- et l'homme
 de société le plu.s aimant et le plus aimable, tel qu'il a dû être'na-

turelloraent avant que ses infortunes et j^s écarts d'une imagination malade eussent aigri et altéré .son caractère. . * ' '

O Ce fut dans l'enchantement de l'accueil qq'ils eu reçurent et du séduisant aspect avec lequel il s'offrit'à eux que M. Mouchon, St! livrahtàl'expres^ .

♦ “ TR0181KMB PÉRIOÛK. JI9

pression de ce sentiment vif et tendre, de ce goût passionné pour le vrai, pour le beau, qu'il porta toujoiH-s dans son cœur, en fit le tableau, suivant, en écrivant à son épouse :

a Nous voici donc, depuis vendredi à une hetire , « à Motiers; nous voici avec M. Rousseau. L'aima- « ble homme ! Tu n'as pas idée combien son com- « mercc est charmant; quelle politesse bien enten- « due dans les manières; quel fonds de sérénité et a de gaïté dans sa conversation; ne t'attendais-tu M pas à un portrait tout différent? Ne te figiirais-tu « pas un homme bizarre, toujours grave et même « quelquefois brustpie? Ah! quelle distance de là à « son vrai caractère 1 A une physionomie douce, il « joint un regard plein de feu, des yeux d'une vi- « vacité .sans égale. Quand on traite uiiç matière à « laquelle il prend intérêt, ses yeux, sa bouche, .ses « mains, tout parle chez lui. ün aurait bien tort de « s'imaginer en lui un frondeur, un censeur perpé- « tiiel. Point du tout, il rit avec ceux qui rient; il « badine, il cause avec lœ enfants; il raille avec .sa « gouvernante, madarne Le Vasseur; enfin, je « tombais des nues en le voyant pour la première '«fois. Invité par- Milord Maréchal, gouverneur « du pays , il était allé à la cjaminpaigne , près de Neuf- « châtel Cependant, pres.senant notre arrivée, il a avait résisté aux instajices qu'il lui faisait d'y res- « ter deux jours dé plus, et il était revenu en hâte « pour

nous recevoir. Nous en fûmes accueillis par « mille embrassades; toute sa sensibilité fut exci- « téi>; mais' cette sensibilité est si grande que je n'ai

-iUÜ HISTOIRK DK J. J. ROUSSEAU, * *.

B jamais vu personne l'éprouver avec plus d'énergie,

U recevoir des impressions plus pénétrantes. Dès ce ,

« jour, nous avons constamment diné ou soupé « chez lui ; l'intervalle des repas est rempli par des « courses que nous faisons avec lui, suivant j sa ‘

« coutume, dans les lieux les plus sauvages, tantôt « parmi les rochers , tantôt dans les bois qu'on ren- •’ « contre souvent dans une vallée qui, quoique « riante et des plus belles, est environnée de mon- « tagnes , et n'a pas plus de trois quarts de lieue de ^

« largeur. * * •

« A propos , j'oubliais de te dire que M. Rousseau « et moi ne nous appelons plus que cousins. Voilà « sans doute qui est plaisant, mais qui montre « bien jusqu'où vont scs souvenirs et son ingénieuse « amitié. Il, m'a donné, pour raison de cette pa- « renté, qu'un de ses oncles cousinait avec un de « mes parents, et c'est ce qu'il me rappela dans « notre première entrevue. Je crois, me dit-il en « riant , que nous sommes parents. Et je ne m'avisai « pas de nier la thèse , d'où s'en suivit un cousinage « dans les formes. »

« Parmi les traits que les trois amis se plaisaient à raconter de leur séjour auprès de Rousseau , en ‘ voici un qui fera juger à quel point il chercha et réussit à le leur rendre agréable :

« Comme il avait désiré que ses hôtes vinssent tous les jours partager son frugal repas, refusant lui-même constamment leurs invitations à leur auberge, il lui vint un soir, avant souper, fidèle et fort plaisante de leur imposer, ainsi qu'à lui-même.

as I

scion l'ancien lu^ge, la tâche tle tourner, chacun à son tour, au coin ilu feu, la broche du rôti, en y joignant de plus l'obligation de réciter, pendant ce tcnip.s-là, quelque joli conte, fable, ou historietU'. Lorsque son tour fut venu, il paya son contingent par sa Reine fan^que, conte charmant, alors inédit, et d'un intérêt tout nouveau pour eux. Hamilton, avec lequel il y rivali.s<>, n'a rien fait qui lui soif supérieur pour la grâce et pour l'enjouement. Le ton aimable et gaîment varié avec lequel il le récita, la vivacité de son geste, le jeu animé de sa physionomie, en un mot toute sa personne en action, y ajoutèrent le plus vif intérêt, et ravirent d'aise et d'admiration scs heureux auditeurs.

« Que l'imagination se transporte à cette scène familière, à ce tableau de l'éloquent auteur iXÉmile, du peintre brûlant de Julie, oubliant ses ennemis et sa gloire, pour n'offrir que la touchante simplicité du génie et son aimable abandon; qu'on se le représente animé de la plus franche gaité, et cherchant, par son joyeux récit, à la communiquer â .ses amis, qui le contemplent et l'écoutent dans une espèce d'extase. Qu'on y joigne , si l'on veut , mais dans le fond du tableau, Thérèse Le Vasseur, partagée entre les soins du ménage et l'attention qu'elle prête à la seule des productions de Rous- .seau qu'elle ait été peut-être en état de comprendre; qu'on se peigne la physionomie de Rousseau , alors âgé de cinquante ans, et son costume à l'arménienne, tel qu'il l'avait adopté à cette époque;

aaa HISTOIRE DE I. J. ROUSSEAU,

et , pour porter la vérité jusque dans un des petits détails de se^ habitudes, que son chat favori ‘ ‘

ne soit pas oublié, reposant sur ses gfiioiix •

je ne sais si je me trompe, mais il me semble que, d'après ces renseignements et ces souvenirs,

J. - J. Rousseau , h Mollers - Travers , récitant sa Reine fantasque à trois de ses amis de Genève , pourrait offrir un sujet assez intéressant pour exercer le pinceau de quelque habile peintre, qui trouverait ici un grand nom et une scène originale. » ^

Ajoutons, aux détails que vient de nous donner M. Mouchoii, une remarque sur la Reine fantasque, dont Rousseau régala ses botes. Voici l'occasion à laquelle il l'avait fait jadis. Rousseau fut présenté par Diiclos, dans la .société de mademoiselle Quinault, en 1765. Cette société était remarquable par l'esprit et les talents de ceux qui la composaient'. On l'appelait la Société du Rout-du-Ranc , parce que les dîners n'y étaieilt pas aussi •fiuccu*‘ lents que ceux du pré.sident Ilénault, d'Helvétius et du baron d'Holbach. On était censé dîner sur k bout du banc, c'est-à-dire à la bâte et sobrement.

Mais l'enseigne était trompeuse : on faisait bonne chère, et la table, outre le plat du milieu, consi.stantjdans une écritoire était bien garnie et long- ^ temps occupée. Les convives jouissaient d'une

1 Roassean aimait mieux le cliat que lo cliieo» paree que le cUjt , diMÛt41 , «at uu animal ULrc , et que le clien a le caractère hcrille.

• * C'était, Voltaire quand U était à Paria,
Dcatoachea||i*oiit*de*Yevle, Mari- ^

rnuK, le comte de Caylu9, le marquis d'Argenson , Ducloa , a(c.

3 Chaque conrve ae aemit à son tbur de cette écritoire,. # , ' ,

TROISli^ .ME PÉRIOUÉ. aü3

grande liberté; chacun faisait des contes* et le Bequeil de ces Messieurs et de ces Dames est le produit de .cgtte réunion. C'est pour payer son contingent que Jean-Jacques fit la Reine fantasque. Comme il ne voulait pas que sa plume devînt libre ni lil)er- .tine, il se priva de toutes les ressources dont les autres disposaiejit à leur fantaisie, et prétendit qu'il était pos^^ de faire un conte gai, sans polissonnerie, sansëquivocpie, .sans amour, sans allusion , sans mots graveleux : de là cette Reine fantasque., qui remplit toutes les^conditions qu'il s'était imposées. -\u mois.de mars 1756', Jean -Jacques avait en portefeuille quelque chose « de gai, de fou, qu'il «ne pouvait lire qu'à un ami, sur les bords de « r.\rve. » Il allait alors chez mademoiselle Quinault; et nous ne trouvons rien, dans .ses œuvre.s, qui soit si ce n'est ce conte. Quant au

parollèle. entre ■ ce -badinage et^eux d'Hamilton, nous pensons que Housseâu n'aumit pas essayée lutter contre un 'conteur de profession, dans vu genre auquel il était étranger, «t qui n'avait aucun rapport à ses travaux*, "h ...

Pas.sons à M. d'Escherny *.■ ■ • ^ .

« Ma connaissance avec Rousseau, dit-il, date de l'année 1762. La première fois que je l'ai vu, j'étais à Sauvigni, chez l'intendant

de Paris; et la première fois que je lui ai parlé, c'est à Motiers-Travers, deux ans après. J'y avais loué une pi-tile < *

* Lettre à M. Vcr^c» da 38 mir% 1756.

* OEuvret philotophitfufs, hUteritjues, etc., dp comte d'F^lie-ruy. 3 roi.

niSTOIRF DE J. J. ROnSSKAÜ,

maison pour jouir dos charmes d'un vallon délicieux, pour y être seul, y vivre avec moi-même; j'y partageais mon temps entre la culture des lèttres, la musique, la promenade et la chasse.

« Un jour j'allai voir Rousseau et le trouvai a.ssis sur un petit banc de pierre au-devant de sa maison rustùpie, exposé aux rayons «l'un beau .soleil qu'on ne fuit pas en février. Le premier regard fut pour moi, le .second sur son vêtement, et le premier mot qu'il me dit , en le désignant : il est fou , mais U est com-mode '. La connaissance^ fut bientôt faite. Je tk^vonais un peu plus intéressant pour lui que les étrangers et les Suisses des envi-rons, qui souvent l'ennuyaient, et qu'il recevait fort mal, parce que j'arrivais de Paris, et que j'y avais passé dix-huit mois dans la société de plusieurs gens de lettres de sa connaissîmcc, tels que Diderot, Mannon tel, Helvétius, Thomas, etc. »

d'Escherny donne beaucoup de détails sur les promenades, les excursions qu'il fit avec Rou.sseau,

' du Peyroii, le colonel Pury, dans les montagnes de la Suisse. L<nir étendue ne nous permet de n'insérer * ici qu'une de ces relations , celle d'une course dans la montagne de Chasseron.

« Nous^avons une partie du vallon à traverser pour arriver au pied de la montagne de Chasseron; et comme nous ouvrons une campagne qui devait durer plus d'un jour, il s'agissait d'avoir des vivres et de camper. Nous avons po{ii-\u à tout;' nos ma- • gasiis portatifs reposaient .sur le dos d'une mule;

(Uît rétii , U rob« et le bonnet, en Arménien. '

ils consistaient en couvertures pour la nuit, eu pâtés, volailles et gibier rôti; cantine l>ien fournie. Le justicier Leclerc était le pourvoyeur. M. duPeyi-ou avaitsoin des herbiers. Le colonel de Pury était notre éclaireur: il portait la boussole; car dans la ? sombre épaisseur des forêts on ne peut se guider qu'en connaissant le nortl. Accoutumé au pays de montagnes où j'ai vécu .si long-temps, je fus créé fourrier : j'avais de plus la garde du café et l'emploi de le feire ; muni d'un briquet que je gairde précieusement, c'était moi qui dans le bpis allumais le fou, comme le plii.s- adroit à le reproduire, et à «loniier au café sa juste cuisson. Rousseau , comme le plu:\âgé, était le capitaine «le la petite troupe, chargé de la discipline du corps, et d'y maintenir l'ordre et la subordination.

« Nous avons cinq bonnes lieues de marche pour gagner le haut de lapioiitagne, et souvent par des sentiers escarpés et rompus. Ce fut Rousseai^et moi qui les premiers atteignîmes le sonimet'l^e Chasseron. Nos compagnons étaient restés en ar- * rière; et je me souviens toujours que M. du Peyrou, qui était excédé, rendu , et qui pouvait à peine se traîner, lorsqu'il nous aperçut .sautant et cabriolant, s'étendit à terre : il nous avoua le soir qu'il avaitéprouvé, en nous voyant, tui moment de désespoir. \ '

« Sur ces lieux élevés, la nature paraît expirante; elle semble n'avoir laissé à la végétation qu'un reste de vie ; des buissons maigres et clair-semés , des • arbustes chétifs, des 'sapins de petite venue, ra-

aaü • ntsTOiRF de j. j. rousseau, '

' boiigris et usés par le temps; nous nous iumisionS •" _ à les secouer, les ébranler, les renverser, et lorsque ^ nous les avons étendus à nos pieds, nous, comme , • des enfants ou des sauvages, nous formions des'

' ^ ronds, nous dansions autour d'eux en signe de victoire. t

^ montagne se termine dans son point le plus

* élevé par un rocher large et plat, et qui paraît ^ comme lancé dans les airs : ce rocher, appelé h Bec

' de Cliasseinn, est le lieu que nous avons choisi pour nous rep<JSer et j)rendre nos repas, bientôt , * on soulage la mule d'un fardeau que nous brûlions de porter nous-niêmes et de nous jiartager. Ĩjc jetine conducteur étale à nos yeux des richesses 4 plus précieuses pour nous que tout l'or du Pérou;'

, pâtés, jambons, volailles; nous tressaillions à^cette vue,'tar nous mourions d»i faim.

«Jamais ilîner ne fut plus gai, plus bruyant,

• plus iuiinié, plus sensuel en même temps. .Si en gév néral la conversation excite à t'djle l'aj)pétit, l'ap- > petit à son tour l'échauffe et la nourrit.

« Le repos et le bien-être d'un long dîner nous* avaient délassés. Avant de nous engager dans les bois touffus du revers de la montagne où nous devons herboriser le lendemain, nous voulûmes r<v ' . connaître le.s environs d'un lieu où nous avons pris un si bon repas, et où nous comptons revivre les

* jours suivants.

4 a \a' Bec de Cliasseron est, comme nous favons

*, dit, une espèce de jetée ou de môle qui .se prolonge . dans les airs. Au-dessous sont des abîmes dont l'oeil

TILOISliîME PÉRIobE.

à peine peut s'ouvrir la profondeïr? La montagne jV à une assez gr^de distance de droite et de gauche*, est coupée à pic, et présente à vue d'oist'an les , .

mêmes précipices. Dans le gros de l'été , ojf lai^ • les vaches paître sur ces hauteurs, et il arrive quel- •

P quefois qu'attirées parjos herbes savoureuses 'qui ^ uroi.ssent sur les bords.de l'abîm'c (comme- la^coî *'

qi'ielourde , dont elles sont très.s-friûuidqs)^ le pied'- '

leur^isse, elles tombent; et dans le fond du pré^ i • * * ' '

cipice nous en découvrons deux on trois"iombées *

, récemment, qui ne nous paraîfetsi^t^ue de la -gEh-s- • ,
seur d'uii levreaft ; on peut jj^er de spn éno'ndé >* ' profondeur.
'■Jp''' • • .

.«Nous arpentions avec délices ""fees liaqteu^ , d'où nous découvri-
vions de tous côtés une va.stè éten- **

* due <Je pays; nous hc laissions pas de rencontrer' ça et là
quelques plantes qui ne croissent que sur le somniet des plus
hautes inontagnes; nous respirions un air très-pur, très-vif, pré-
sage heureux de l'appétit du lendemain. Rousseau était de. la
meilleure humeur du monde, excepté quand il voyait que nous
ava'ncions de trop près sur le précipice, • il nous priait en grâce
de nous retirer ; je l'ai viê nous doniKH' une preuve de son exces-
sive sensbit lité : comme le plus jeune de la troupe, j'étais aussi •
le plus étourdi, et je])oussais l'imprudence jusqu'à pirouetter sur
cette lisière scabreuse. Je l'ai vu se jeter à genoux, et me supplier
en grâce de ne pas récidiver, pa'rce que je lui faisais un mal af-
freux, w '

«Nous descendîmes près d'une heure, tout en nous prome-
nant, jasant, herborisant ; le jour bais- ^

^ J-^8 niSTOIHE DE«J. J. HOUSSE A 11, ,

sait. /.Il nia qualité tl<*' fourrier, fus envoyé à la ♦ %s re-
cherche d'un gîte jjour y passer la nuit. Suivi de .',1a mule j'arri-
vai'à un chalet d'assez lionne appareoci'; il appartenait à des va-
chers de Fribourg, qui . fahriqueni les fromages de ('iniyère. .le
leur dee mandai l'ho.sj>ilalité qui me fut aussitôt accordée. ' ^ ■
Je détachai le jeune herger.ipii condui.sait la mule, et l'envoyai à
nos holanisles pour leur servir de,

, guide; ils arrivèrent : la mule fut conduite à l'éla- . ' hle, les
vivres dans le cellier. Nous avions dîné tard, nous étions haras-
sés; personne ne soiqia; on ne songeait qq'à se coucher; chacun
prit .sa couver- ^ turc, <■! nous escaladâmes, au moyen d'une

échelle, «rnormes tas de foin l'asseinblés dans la grangé. Tji, côte à côte, chacun s'endornit comme il put;

- la chose n'était pas aisée, car ce foin nouTCllement fauché, et très-chaud, fermentait au-dessous de

- nous : nous étions presfjue sur un volciui ; l'embra-

- ' .sement quelquefois suit la fermentation.

«On se leva; la toilette fut bientôt faite, on *ne .s'était point déshabillé. J'allai préparer le café et poin-voir au déjeuner. Réunis dans la pièce contiguë à la grange où mangeaient les maîtres du chalet, l'iiii d'eux nous apporta de la crème dans un baqtiet de bois très^iropre. Mais quelle crème! •y Nous convînmes tous que nous n'eu avons jamais goûté de si .déli-cieuse: elle était fraîche, de La veille et si épaisse que la cuiller s'y tenait ; nous lélions tous amateurs du café à la crème, 'mais sur-tout Roiisseaïi qui ne pouvait .se lasser d'exal- ^ ter et de savoy-rer cette crème. Je lui fis remar-

TR^ISlfcME PXHIOUE. •27.C) ',,

(|UPr qu'il mettait la moitié plus de sucre que moi. J — «C'est vrai , dit-il, je n'ai jamaj|ÿ pu me sucrer ^

« également; chaque jour j'ajout)B>à la dose de Ja « veille ;■ mais aussi quand je suis parvenu à une *

« certaine hauteur ,*toul-à-coupije irte retranche x ' "

« des trois quarts, puis j'aiigmenteyisen^iblement, » ;

« c'est le flux et reflux ; vous verrez que dans^ftel* i V ques jours je commencera? pai' un trèsrpetil i.

« morceau de sucre; il n'y a que le premier jour »

« qui me coûte; le lendemain j'en trouve déjà moins »

« café très-bon , parce qu'il est plus sucré que le « jour, précédent. » ' * ,

« Ce sont là des simplicités sans doute. Je ne sais pour-
quoi on ne les oublie pas; on se les rap- ' *

pelle souvent mieux que des choses importantes.

« 11 était cinq heures du matin, lorsque , .délassés et refaits
par un bon déjeuner , nous sortîmes du chalet pour nous
répandre dans les prairies et les bois qui couvrent les
flancs et une partie des sommets de ces montagnes. Nous fîmes
une assez ample moisson de plantes et de fleurs, tout en nous
promenant, allant et revenant, mais , toujours nous élèvent
pour nous trouver à deux heures sur le plateau d'Asseron,
où la mule et * ^

■ le dîner nous attendaient, v ^

« Comme je ne me souviens ensuite de rien d'intéressant, et
* que je ne veux rien inventer, je passe tout de suite à notre re-
tour au chalet, à ^ , <

son rustique réfectoire, et au souper que nous jûmes; 11 me
semble que je m'y vois encore , tous * y assis sur des bancs, au-
tour d'une table, et au-

. 30' ms Toi BE de j. j. koosseau,

devant de chacun de nous une écuelle de bois remplie de la
crème du lait; nous y trempions ^ dt' fort bon appétit du jour

bis à la lueur d'une lampe suspendue au planchéir , lampe qui ré-
'veillait plutôt l'idée d'obscurité que celle de lu- *■ inière.

• « M ais que ne donnrais-je point pour me souvenir de la
conversion qui s'engagea entre Roiis-

î» seau et moi sur le chapitre de la gloire, et qui dura plus de
deux heures ! Elle étaU d'un grand

• intérêt; j'aiiniis dû l'écrire le lexdemain ; mais je , , ne pre-
nais note de rien. IjC dialogue est sorti de

niq^ mémoire, si le*fabl('au est encore sous mes yeux. Je me
rappelle seule'inent que l'idée de gloire *ne transportait, et que je
soutenais contre Rou.s- ^ ' seMi qu'il n'y avait rfen dans It;
nmnde au-d(!ssus » du bonheur de porter un nom célèbre.

a J'ai ime idée confuse (jne tous les' moyens de Rousseau,
dans sxîs déclamations contre la gloire . fi célébrité , roulaient sur
les tourments qu'éprouve celui qui aspire à' se faire un nom, sur-
tout ■ dans la carrière îles lettres ; sur les amertumes

dont on l'abreuve, sur les obstacles «pi'on lui suscite et qu'il
rencontre à- chaque pas dans l'amour- . propre et l'ambition
deseS rivaux J sur l'envié qui s'attache à J'bo'ttme de'génie , qui
le poursuit, le perséciite* : Point de passion^ disait-il , plus oppo-
- » sce à la tranquillité' et au' bonheur de 4a vie!

« Nos entretiens roulaient quelquefois ,sur les gens de lettres
et les plxilosophés de Paris : Rousseau rendait justice à tous, ne
les présentait que

TUOISIÈME PÉRIODE. * a3l ' *

' * . * •SOUS le côté le plus avantageuii jusqu'à Voltaire^'

Δ !!!

choix de ses «xpçessions , et surfe don cfii'il lui r« ^ ^

connaissait du

 $y_{\text{crit}},$

pas U; plus hean trait 'de*

est inexcusable pour tout homme qui ne l'a pas connu \ *' ■ i , *

mr JeazHJac(|Dt!»

tm bugagadiijnricns^ > *'

* de Rousseau qui not tniit à cette affaire, U oe m'en e»t resté

une îjrt^ et je * c*roU qde r'eat 1b preniit-re qu'il m'ait atl^esaéo

fer ce sujet/ •

■> Je nVoMods |«s bien , moasieur^ ce qu 'après «e^ ans de silence M. Dide- ^

• rot rient tout d'un coup e&iger de moi. Je lie lui aeœanile rien, je n'ai nol

• dr^avca à raircTjc suis bien éloigne de lui vouloir du mal , encore pltia de lui

* O en fao^ on d'en dire de lai. Je sais fespecter joaqn'a h ^ les dmita^e * «-1 amitié , même éteinte^i^U je ue la raOume jamais, c'est ma plus ioviolablo • «lAxime. » b ' * * ^ ,

J'ai retrouvé , en fenilletaot de vieux papiers de eu temps-là , 1a cofle d'une • 4me sur ce^sijet, que i^triviis à M. du {leyrou , le 18 juillet 1779* *

•JtSi • HISTOIKE DE J. J. ROLISSEAL',

« Qui 1p croirait! cct homme, ce Jean-Jjtcques, , si connu par sa misaulropie, était' «avec nous,

* ilans toutes nos cours<-s, le plus simple, le plus . ' doux et le plus modeste des hommes : il est vrai qu'il était dans son élément, dans des contrées un peu sauvages, mais extrêmement variées, pittoresques et romantiques; que nous étions tous de honnes gens,' qu'il se pLiisait avec nous, qu'ij y , était libre et à son aise; que nous respirions un aii'jHir, vif; que nous jouissions tous de la meil- . fleure siinté, que nmis avions grand appétit, et

«t Diderot , et) exlaUnt a» rage »ar le cadavre d'un homme qai arait été antre»

\ loia »oD ami , et qui avait à b vérité re|Kxmc ata ifvaQcc«, et refusé de le re»

•• devoir, a fx)roroi<i nnc fantc d'atitaot plus impardonnable qu'il s'evt fait 1c

• pll^ grand tort à hii>mciDC. 11 v a pbia; son procédé n'est pas d'im liumme

• adroit , il est d'un Iwmme à qui 1a |>as6irm a fait perdre ri*gpriit. Jo crois bien

« ooiiuaîire Diderot , parce que je l'ai vu hors du je l'ai tu daus k fa» *

•t mdiartié de U vie privée , à 1a cainpague , on route ; si je ue le coonaiasak que t> par U note de Séacqtie , je dirais comme vous^ c'est un monstre ; mais je le > evunaiv , et je vois que cette note c>t l'effet d'une liainc francité et ouverte, et

* •• que cet effet est loord et ganche, parce que l'homme c^t gauche et tr«s-gao»

•• clic ; il Be sait (las pré|tarer scs poisons , il n'ert pas artificieux comme bien ^ «d'autres; il est impétueux, brusque et bon homme; il liait comme il aime.aana «art- Diderot a d'excellente* qualités^ nn fort lion iccnr, irab c'est une tête*

« nue tête ! ... •>

* * Phisieun auuée* aprèa, je me snU avisé de parcourir de uouvean oette /Ve tie Scnèque^ct j9i\ remarqué deux traita qui m'avaient écl)ap(ié. et qui me prouvent que je l'ai bien Jugé dam b lettre ci^dcastis, surtout lorMpie j*ai ré»

I pèle qu'il était gaucho, maladroit : j'aurais pu ajouter qn'il eat naifdaus se mé» rlianccté. Qu'y a»t»il en erfet de plus gauche , et de plus naif en même temps ,

* que d'écrire une iiereille uote ; et dans le meme livre, quelques pa^es pins bas , dire fin/Mrc^u'o» fait aux morts tst plus loche que. celle ^n'on fait aux néants ^ n'est»ce pas pnm-noeer sa prrqire coudamnatioa ? c'est du moins convenir qu'iujn-rier un mort est une llcheté.

* Kt dans nu autre endroit du même livre , je lis de plus t II est lâche de ea~ % lomnier ceux qui ne sont plus et qui ne peuvent se défendre.

(Iiii dit cela ? Diderot , qui vieut d'insulter aux mânes de son ancien ami. (Test ici kl seconde sentence qn'il prononce contre Ini-^ême. •

{fiote de M. le comte d'Eschernjr.) %

Je no sa'is comment M. d'Kschemy]>onrrait justifier Diderot qui, Ioug»temps * .après cette époque , a dit et écrit qu'il avait toojours repousse le* avancée de nousseau pour se réconcilier avec lui : refus auquel il attribue la haiue de Jcao- J;u-ques , cl le mal qu'il douà\Tt de lui dans scs Conqessinns,

■ ^ TROISIÈME PJÉniOÛE. u33

(ju'il avait pour la botanique uu goût beaucoup)lus vrai qufe le mien, quoique je lui aie entendu dire assez souvent : « Chaque printemps je suis « obligé de recommencer, parce que tout s'échappe *

« de ma mémoire pendant l'hiver. »

« Nous étions long-temps à table. convéssa-

tion roulait sur toutes sortes de sujets; Rousseau . . . » ' • ne soutenait jamais ses opinions avec: aigreur ou

ténacité; son (on n'était jamais tranchant; et je me

souviERS quesur l'histoire de France, deux ou trois '

fois le colonel dePury le releva avec dureté, et que

Rousseau baissa la tête et ne répondit rien. On

peut juger par-là combien il était bon convive.

« Il s'est plu so'uvent dans ses la'ttres, et je crois même dans ses Bwenks, à rappeler nos intéressantes courses, et surtout notre séjour à Brot; il n'eu parlait qu'avec regijDt et attenaris. semcnt. »

Parmi les correspondants de Rousseau pendant son séjour à Motirt^Travers, nbus deVous j'eijnar- (jïier le prince L.' E. de Wirtembèrg qui lnj demandait des conseils sur la manière dont il devait * élever les enfants. Rousseau les^lui donne; indii pie les règles' à suivre dans l'éducation; distingué ses devoirs comme prince et comme père, l'aver-' tissant qu'il n'ja point d œil paternel que cekiidun père : lui rend comjJte de la manière dont.il a observé les hommes en ^'incorporant dans tous les états pour les bien étudier , et lui fait voir combien .sou^projet*est grand , utile et beau. Cette correspondance est en'quelque sOrti; un supplément à,-' léEmile ipn ne contient ipie des préceptes gêné-

a34 HISTOIRE UB J. J. ROUSSEA.p,

raïix , t.aiidis que Rousseau passe à l'applicatioir ♦ dans ses lettres au prince, et parle il'après une position donnée. .

* * Avant de quitter le Val de Travers pour n'y plus revenir, disons un mot d'une faute grave que commit Rousseau. Ce fut d'attribuer à M. Vernes un libelle ilégoûtant que Voltaire publia contre lui peu de temps après l'impression des Lettres de la Montagne. Il représentait Rousseau comme un mendiant traînant avec lui une fille publique. Ce libelle était intitulé Sentiments des Citoyens. Rousseau y mit (quelques notes et le fit passer au libraire Duchesne, en l'invitant à le réimprimer avec ces notes; il indiquait comme l'auteur du libelle M. Vernes (pour le désavouer). Jean-Jacques

Il conserva toujours des doutes. Ce qui peut l'excuser, c'est que l'accusé se défendait avec mollesse et sans exprimer l'indignation que devait lui causer un pareil outrage. De son côté, Voltaire n'eut garde de se nommer, et laissa l'accusateur et l'accusé

* ci se débattre entre eux. M. Vernes n'avait pas devant lui, comme le véritable auteur du libelle,

, un rempart inattaquable, des monuments indestructibles de la gloire, tout ce qui peut enfin faire oublier les écarts du génie.

* Nous n'avons fait que suivre Rousseau jusqu'ici, l'appelant les principales circonstances de son récit, et ici, parant, soit avec son secours, soit avec

* • 1. L'écrit de Hare et la correspondance à ce sujet contre Jean-Jacques et M. Ver

* UC se trouve dans le XVI^e Volume de l'édition des Œuvres de J. J. Rousseau faite par l'auteur de cette histoire et publiée chez M. Dupont.

celui de témoins dignes de foi, les omissions qu'il avait faites. Nous n'avons plus maintenant à notre disposition que sa correspondance, la tradition et les témoignages de ses contemporains. Nous devons vous ne faire usage de ces secours qu'après les avoir soumis à l'examen le plus sévère et n'avancer qu'avec circonspection.

À dater de son départ de Montmorency pour ■ fuir le décret lancé contre lui, Jean-Jacques change de position. Jusqu'alors il avait frondé les usages, bravé les ridicules, et dans le pays où le ridicule est ce qu'on craint le plus, ce n'était pas une médiocre preuve de courage. Il n'avait point encore été exposé à des accusations juridiques. Son honneur restait intact. Mais au 9 juin 1762, il est décrété de prise de corps et déclaré coupable. Les tribunaux arment contre lui, et la justice semble devenir instrument des passions et de l'envie. C'était un spectacle digne d'intérêt de voir si, conséquent à ses principes, il allait profiter des leçons qu'il donna lui-même avec tant d'éloquence et lutter contre l'adversité, ou se laisser battre. Il a jusqu'ici répondu à notre attente. Nous l'avons vu pendant les trois années qui suivent sa condamnation, oublier ses ennemis, l'injustice des hommes, goûter le repos et ne reprendre la plume que deux fois seulement*, et pour répondre des attaques injurieuses ou fautive des lois de son pays. •,

* Depuis le 9 juin 1762 jusqu'au 29 octobre 1765, qu'il partit de la Société? > Ictre à M. l'archevêque de Paris, et les Lettres écrites de la Montagne „

Koïsseau termine ses Confessions au 10 octobre 1765 Il avait l'intention de les achever; mais il eut rarement l'esprit assez tranquille pour, *se livrer à ce travail, étant obligé de copier de la musique pour avoir des moyens d'existence *. D'ailleurs, comme il le dit lui-même , il n'avait plus de l'obligation à faire, se croyant exempt de reproche.

Il partit de Bienne le 10 octobre 1760, et se rendit par Bâle à Strasbourg, où il arriva le 4 novembre. On voit par sa Correspondance * qu'il avait le projet d'aller en Prusse ; projet auquel l'accueil qu'il reçut à Strasbourg, et d'autres circonstances, le firent renoncer. M. le maréchal de (M)itadcs , qui commandait en Alsace, n'omit rien pour lui rendre agréable le séjour qu'il ferait dans, la capitale de cette province.

Il paraissait se plaire à Strasbourg, sortait souvent, se montrait au spectacle, lorsqu'on y publia un journal qui dut le contrarier, et dont nous allons donner un extrait.

Du 9 novembre 1765. — « Jean -Jacques s'est « rendu aujourd'hui à deux heures après-midi à « la salle du spectacle pour y voir la répétition générale de son opéra. Ses ajustements sont fort « simples; il est habillé en Arménien ; excepté un . « bonnet de drap petit-gris avec une bordure de

* * La date précitée de «>n d'octobre se trouve dans U lettre du 28 octobre 1765 à M,dn PejTOH. »

> î»e XH« li\Tc des Con/etstems fut achevé en 1770. Cette année» il vint à ^ *ParU, et n'eut ses occupations de copiste.

î Vt»y. U M. du Puyou , des 5 cl 17 novembre 1765.

TROISIÈME PÉRIODE, ■2'Sj'-

« poil (lo quatre à cinq doigts d«> hauteur. .le ne «sais si le bonnet en est doublé, car il ne Tôte « jamais à personne. ,

Du 10. — « Le Dci>in du Fillage a été exécuté au- « jourd'bui avec tout rapplaudisserment possible;

« le .spectacle était rempli désipiatre heures et dtv « mie; on a été obligé de rendre l'argent à beau- « coup de monde qui n'a pu trouver place. Jean- « Jacques avait loué une loge grillée sur le théâtre, ^ainsi que pour les personnes dont il a payé les « pince et la sienne , et il n'a pas été possible au « directeur de refuser son argent.

Du 12. — -*«M. Angar lui a rendu visite et lui a- « dit; Vous voyez, monsieur, un homme qui a « élevé son fils suivant les principes qu'il a eu le « bonheur de puiser dans votre Émile. Tântpis,

« monsieur , lui répondit Jean-Jacques , tant pis « pour vous et pour votre lils , tant pis,'.

Du 13. — « Il a été présenté à M. de Blair de . « Boisemont , par M. de Saint-Victor, lieutenant « de roi de la place; il avait été quelques jours « auparavant chez M. le maréchal de Contades ,

« dont il a été très-bien reçu.

Du 16. — « Au concert qui se donne tous les « .Mimedis chez M. de Chastel , trésorier de la pro- « vince : il avait été à celui de la ville le i t de ce « mois. Il paraît s'amuser ici et être content. *

Du 17. — « Il né sort pas aujourd'hui, et est uir i ^pcu indisposé.' ,

• O, mot, que je mppofte mi, f*it roir que Jetn-Jacqites u'aTtit pu roala faire un traité d'édacatioD qu'on dût mirre littéralement ; il Ic répète atuer. tou* veut dans Émile. .

* er

by Googlt

i^38 fiis'^üinr DF. J. J. ROL'ssEàD,

Du i8. — » 11 va aujourd'hui ad concert do la « ville, où niade-moiselle de B;irbes:in doit chanter:

« J'ai perdu mon serviteur.

• <iJean-Jac<|ues a plusieurs lettres de crédit ' chez « diffé-rehts haiiquiers dont il ne fait pas grand « lisage ; entre autres sur M.'Sollikof , qui lui a n ouvert s;i caisse; il en a pris trois louis d'or, di*- « saut (pi'il n'avait besoin ipie de cela.

« Le bruit court que des personnes en place ont « écrit au mi-nistre pour savoir si l'on pouvait le « garder ici s;ms inconvénient ; c'est par l'envie « (pi'on a qu'il reste, que l'on prend cette pré-cau- « tion. Il est bien accueilli, in:iis il le seniit bien K davantage, si l'on pouvait avoir cette permission « pour lui. » ' ' ,

Pendant que Jean-Jacques était à Stra.sbourg, il reçut de M. Hume « les invitations les plus ten- « dres de se livrer à lui , et de le suivre en Angleci terre, où il se chargeait de lui jirocurer une re- (c traite agréable et tranquille'. « Nous donnerons des jiarti-cularités qui pourront jeter quelque jour sur la sincérité de ces offres, et qui étaient jusqu'à piv.sent ignorées.

Kn attendant il est néces.saire de bien connaître David Itume-iiii vajotieriin ri'ilo important; voyons jusqu'à' <piel point était

fondée la remarque que l'on*fit lorsqu'il rochercha Rousseau :
que jamais

■ CC8 lettres lui seraient été données par MM. de La Roche et du
Peyron , sçs '

-Qmb. * .4 .

* F.zprettsion de Eotuaeau , (ko<i A lettre à M. de Malesherbes
bea , datée de \VoottOD y le 10 mai 1766. . . . * .

TROISIÈME PÉRIODE.

«leux personnages seconvinrent moins que Jean- •
Jae<|ues et David.

David Hume^ était Écossais. Il eut de bonne heure un goût
prononcé pour la littérature et la philosophie : comme on le
voyait sans cesse à l'é- Inde , on le crut propre au barreau; en-
suite on lui persuada* de se destiner au commerce, et bientôt
on^e.fit partir pour Bristol, en le recommandant à de riches né-
gociants de cette ville. Mais, se sentant pour cette carrière une
aversion qu'il ne pouvait surmonter, il résolut de suivre son pen-
chant, de conseil-s'CM' son indépendance , et , passant en France
où la vie était moins chère que dans son pays, il se rendit à
Lille, puis à Paris; Flèche. Ce fut dans cette jolie petite ville et sur
les bords frais du Loir qu'il composa son Traité de la Nature hu-
maine, dans lequel, sç montrant incrédule et sceptique, il sapait
toutes les religions. N'était point découragé par le peu de succès
de cet ouvrage, il fit la première partie de ses Essais moraux, po-
litiques et littéraires, qui valaient^mieux , et dont la seconde
101 fit dans la suite? une grande réputation. Forcé de sacrifier
son indépendance^au besoin, il fut succe.ssement précepteur

du marquis 'd'Annaldail, secrétaire dirgésiéral Saint-Clair, qui 1^ devait remmener au Canada, et ii'y pa.s.s;i point; candidat pour 'une chaire ifo philosophie morale, (pii hii fut refusè'e à (?au^e de ses principes. Le gé- *néral Saint-Clair.^ s'en fi* accompagner en (jualite' d'aide-de-caiup dans ses ambassiides de VUifnc j^t ^de Turin. Il fut ensuite nommé .bibliothêcami^f

Digilized jy Gi « igle

'lidimboiirg. Ce fut là qn'il çoneiit le plan de son Histoire (V Angleterre. véracité et rinipartialilé

sont deux qualités essentielles dans un liislorien. Nous ne pouvons guère être bons juges lorsque nous lisons l'bistoire d'un peuple étranger , à moins que nous n'ayons la patience de vériûer si l'auteur a puisé aux sources, ce qui nous an'ive rarement. C'e.st peut-être la cause du grand succès de riiistoire de Hume en France, du moins s'il faut s'en rapporter à .son Horace Walpole^ Celui-ci vint à Paris en i765,*et .séjourna dans cette capitale depuis le i,j septembre jusqu'au 17 avril de rannée suivante. H corres|)ondit ' avec Georges Montagu pendant ces sept mois, et l'on trouve dans ses lettres des observations piquantes sur nos mœurs, uos usages, notre littérature. I.a traduction de l'histoire d'Angleterre de David Hume, par madame Belot et l'abbé Pré-vost, était publiée, et cette histoire avait eu beaucoup de succès. Voici ce qu'écrivait Horace Walpole à ce' sujet : « Le goût a des Français.est on ne peut plus mauvais. Croi- « riez-vous que Hume est un de leitr's auteurs face yoris? son histoire, si falsifiée en maint endroit,

« si partiale en d'autres, si incohérente dans ses par-' ce ties, passe à Paris pour un modèle. »

Lorsque je connus pour la première fois ce ju- « gement , j'en fus frappé , et j'étudiai les rapports qu'il y avait eus entre Horace et David : je vis que , paraissant s'estimer mutuellement, ils étaient liés ensemble, et cette circonstance augmenta ma sur-

* LfUrc* iX'Hvr*cc'^f'alf)oU à Ctorgn Montagu^ 353. ^

Digitizod

TROISIÈME VÉRIODF.. • . s4 1

prise. Walpole tenait ce langage dans le moment où il voyait fréquemment Hume; tous deux étaient éli^nés de leur pays. ÎJ société dont il parl| était celle do l'historien :^ils se retrouvaient chez mesdames de BoufflerSj'du Deiifand, chez l'ambassa- • deur d'Angleterre, chez les grands seigneurs anglais, qui^ venaient se distraire à» Paris. Je ne vois donc aucune trace de prévention dans Walpole contre son compatriote, et rien qui puisse feire .soupçonner sa sincérité. Il le regardait donc franchement çoiptime partial et menttur. Une anecdote antérieure à ce fait ne doit pas être omi.se puisqu'elle a trait à la sincérité de l'histonen. En 17(1», quelque temps après la prLsede la Guadeloupe, David Hume fendit compte de cet événement, et, voulant devancer les autresqui attendaient des renseignements certains, ■■ il fit un récit dans lequel, adoptant tous les bruits populaires et les arrangeant à sa ^on, il s'^oigna de la vérité dans fous les points. M. le général Barrington fut obligé de lui donner un démentf, et d'adresser à M. Smolet une relation Authentique de . La conqifête de l'île , afin' de détromper le public que David avait induit 'en erreur. Cette ânecdette' "prouve que Thistorien se souciait peu de' la vérité.

IMadame du Deffand, l'amie de Walpole , la confidente de toutes ses pensées» partageait,^!! opinion sur David. Elle l'appelait le pàyan du Dünube, parce que, lous une enveloppe matérielle, il avait de l'esprit ét du sens. Voici les termes dan^esquels elle lui en parlait. . • * * ^

, «Vous me faites grand plaisir de rp'apprendre « . . 16

' HISTOIKF. UK J.). HOUSSEAU,

que David Hnliic va on Ecosso. Je suis bien aLsr que vous uo soyoz plus à jwjrée de le voir, cl moi ravie de rassurance ilc ne le revoir jajnais. » .

llevenons auprès des deux nouveaux amis.

I.e projet tle David était de revenir en France après avoir conduit son hôte à Londres. Grimm, ipii voyait beaucoup l'bistorien anglais, annonce ainsi ses intentions au prince avec lequel il correspondait. uM. Rousseau, dit-il, partira pour Lon- K dres, accompagné de M. David Hume, qui repasse «en Angleleri'e, mais (jui .se propose, s'il faut l'en «croire, de revenir pa.sser beaucoup de temps à « Paris'. Toutes les jolies fenimes se le sont arraché,

« et le-gros philosophe écossais .s'est plu dans leui- « société. Il entend finement et dit quelquefois avec ,« sel, mais il est loiird;àl n'a ni chaleur, ni grâce,

« ni agrément dans l'esprit. »

1 J manière dont ('■riniin j)arle de David donne lieo de penser (jii'il lui .savait fort mauvais gré de s;» eonduitiû : mais il change ensuite de langage, et (piaiid les <leux amis sont brouillés, il appelle Hiniuiû klkci dit ça dwiUire et sa Ijoi-

/lüüüüie étaient bien établies “.Il n'est plus question de gaucherie.

lUÿu.sseau partit le 9 novembre de Straslrourg pour se rendre auprès d(> .son nouveau patron. Il •

t l* h»ictirkraltou« deraieit <Ié(«rmiucr Ilinneà M^ouroer à ParU. D'abord il T fut (K'miant quelque temps chargé de foudioas JiplomatH]ties du rabiet de SaioUJames ; cAsuite*, ü s'y plaisait , éuat goAtc dao-s 1a liante société, dans celle des gens de lettres ; enfin , à ré|>oqne de mju départ {K>or mener Jnan>Jacquos à Londres, il irait fait de* amugemcAta qui prouaient l'intention de #c fixer «Uns cette ville.

» Tome T, do \AjConvte^ndanrc littéraire , p. 313.

Digitized by Google

TBOisifcME période! a43

arriva le i6 à Paris chez la veuve Duchesne. Il y resta jusqu'au-ao , qu'il alla loger chez M. le prince cle'*Conti, qui lui avait fait préparer un appartement à l'hôtel Saiqt-Simon, dans l'enceinte du Temple, dont ce, prince était grand -prieup. Cétte enceinte privilégiée offrait un asile inviolable où ^les lettres de cachet ne pouvaient atteindre l'illustre proscrit. Il y reçut un grand nombre de visites. Sa présencedaus la capitale, sa réputation, et peutêtre plus encore son costume d'Arménien qu'il avait conservé, causèrent quehjuc sensation. Lorsqu'il se promenait, la foule .se pressait sur scs pas. n L'affectation de se montrer, a dil^ n de ses enue- « jnis ', a choqué le ministère ; on lui a fait dire « par la police de partir sans délai *. »

Pour voir à quel point le reproche d'affectation, est fondé, cherchons dans les lettres de Jeûni-Jaccpies à ses amis quelques indices sur l'effet que produisaient en lui les hommages qu'on lui rendait. « J'ai l'honneur, écrit-il à du Peyrou, en attendant « mon départ arrangé pour le commencement (kari- « vier, d'être l'hôte de M. le prince de Benti. Ika « voulu que je fusse logé et servi avec une magnificence qu'il sait bien n'être pas selon mon goût; mais je comprends que, dans la circonstance -, il « veut donner en cela un témoignage public de;

O l'estime dont il m'honore. » .

Le 26 décembre il pressait son compagnon de

* Oriraï-Dt tom. t de la Correspondance Lulléairg, p. 333. * *

* II jamais porté à Paris le costume arabe. Dien <|u'à ce rodage, et « utile » me cot depuis le 15 novembre jusque vers la fin de décembre.

3 Lettre du 34 décembre 1765. ' M ,

ig.

244 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

voyage, M. de Luzc, de se préparer à partir. « Je « ne saurais, lui disait-il, durer plus long-temps sur « ce théâtre public. Pourriez-vous, par charité, accélérer un peu votre départ? M. Hume consent à K partir le jeudi 2 à midi, pour aller coucher à « Senlis. Si vous pouvez vous prêter à cet arrangement, vous me ferez le plus grand plaisir. »

Enfin le 2 janvier il exprimait à du Peyrou l'ennui que lui causait le tourbillon de Paris : « Je suis « ici dans mon hôtel Saint-

Simon , comme Sancho «dans son île de Barataria, en représentation « toute la journée. J'ai du monde de tous états,

« depuis l'instant où je me lève, jusqu'à celui où <i je me couche, et je suis forcé de m'habiller en «public. Je n'ai jamais tant souffert; mais heu- *

O reusement cela va finir. » ■*

Ix départ ayant été « arrangé pour le commen- « cernent de janvier, » nous pourrions avoir des doutes sur l'avertissement que Grimm prétend •avoir été donné par la police, puisque Rousseau .se mit en route le jour indiqué. Cependant nous ttonvons dans la correspoïKlance de Hume des ' . • motifs de croire que, non la police, mais le duc de Choiseul donna des ordres pour accélérer le départ L'arrêt du parlement qui n'était point *

1 l^ettre (la a64cccmbre X766. >

> Dan» une lettre du â février 1767, dâté« d^Kdiidboiu^ « ctadreMée à la comte».4e de Bou/flén , David Hume dit : «• Qii'arant en le projetde s'établir à Paris,

• il avait loué deux naiM^os, |*uue -dans le faubourg SaÎDt^tnnam , que ma- •

n dame Oeorfn sVtait rliargée d'arranger; maU 1^ trouvant trop petitg , il en ^ .

O loua une autre dans le quartier da PalaU-Ro^al. Le bail pour celle-ci fut nul ,

•• parce que, pendant qu'il le |>a»sait avec rintendant du propriétaire , celui-ci «en passait uu antre de son côté. Ceci, ajoutez-il, arriva deux jours arant mon

• départ de Paris*, et éinint pressé par les értires du due de Choiseul a M. Hous-

révoqué et les ménagements que ce ministre était obligé de gartler envers cette compagnie, expliquent cette mesure et La motifent.

Rousseau s'embarqua dans les premiers jours de janvier(i 766),accompagnédeM. deTaize,Génevois, son ami, et de David Hume qui voulait passer pour l'être. 11 allait vivre dans un pays dont il ignorait la Lingue, où il ne connaissait personne, à l'ex-ception de celui qui l'y menait pour lui chercher un asile, et reve-nir en France dès qu'il l'aurait trouvé. En partant de Paris , Jean-Jacques y laissait une cause qui devait contribuer à le brouiller avec ce nouveau bienfaiteur. Nous voulons pai^ 1er de la lettre qu'Horace Walpole répandit sousv le nom du roi de Prusse.

Il est important de connaître avec une précision rigoureuse , et l'époque où cette prétendue lettre de Frédéric à Rousseau fut composée , et la part qu'y prit David Hume. Pour établir cette précision, ib fallait connaître des particularités qui, jusqn'à pré-sent, sont restées ignorées' oti douleu.ses. Elles cessent defélrc, grâces à l'éditeur qui* plus ami de la vérité que de l'historien an-glais a publié dans le mois d'août i8ao , à Ixmdres , la correspon-dance inédite de David Hume et de madame de Boufflers '.

C'est daias cet ouvrage que nous prendrons plusieurs Jitails inconnus avant sa récente publi-

ttirau, je n^eus pas le té^pt de chercher une autre maisotif •» Priv. Corresp.t

t Private Correspondance of David IJumet between the
v6ar».i7Gi and 17761 in-4* , Loodoa »

246 •HISTOIRE DE J. J. ftoîSSF.AÜ,

cation , et qu'il était cependant essentiel de savoir pour se
faire, relativement à La querelle entre David et Jean -Jacques ,
une opinion juste et fondée sur des documents certains. *

Horace Walpole fut le principal auteur de cette lettres , où
toutes les convenances étaient blessées , puisqu'on prenait le
nom d'un roi, jxuir tourner en ridicule un proscrit. Il raconte lui-
même dans ses aaivres ' , « que s'étant amusé chez madame «
Geoffrin à plaisanter sur Rousseau , il avança des « propositions
qui divertirent la compagnie. De « retour chez lui , il écrivit une
lettre qu'il lit voir « à Helvétius, ainsi ipi'au duc de Nivermiis.
Ceux- « ci c'n furent si contents , qu'après avoir indiqué « plu-
sieurs fautes de langage à corriger, ils enga- « gèrent l'auteur à la
publier. »

^ On répandit dans le public que d'.Vlembert et ' madame du
Deffand avaient eu part à cette lettre, qui n'est cependant pas un
chef-d'œuvre pour être • ' [enfant de tant de gens d'esprit *.

Elle 'circula dans le mois de décembre 1765, conséquemment
pendant le séjour que fit Jean- Jacquesà Paris avant de passer eu
Angleterre. Cette date nous est fournie par deux contemporains :
le premier est l'auteur des Mémoires secrets qii\ (T. H, pag. 277,
2^ décembre 1765) s'exprime ainsi: «Il court une lettre très-sin-
gulière du roi

^ Tome 139. Elles n'ont été publiées que depuis quelques
«Dures, co

^ 1817 ou 1818. ^ ^

* EUe£oit par une faute gui, pour être derendue fréquente , u'co est molbs une faute. ■ Je cesserai de tous persécuter quand tous ceaserea de mettre rotru • gloire à l'être. • * ^ •

” TBOI9IKME PÉUIOUE. _

« de Pilissé , au célèbre Jean-Jacques Rousseau. Si « elle est authentique , elle peut expliquer les mo- « tifs du changement de ce philosophe , sur le lieu « de sa retraite. » Le second est madame du Deffand * (pii , le même jour , écrivait à Voltaire une lettre, dans laquelle on lit ce passage ;« Savez- « vous que Jean-Jacques est ici ? M. Hume lui a « ménagé un établissement en Angleterre : il doit l'y « conduire ces jours-ci. Je vous envoie une plai- « sauterie d'un de mes amis. » Cette plaisanterie était la lettre de Frédéric , roi de Prusse, à Jean- Jacques, ou plutôt de Walpole , qui prit ,le nom de ce roi." ' .

Hume avait .si peu ménagé rélablisscment , (ju après l'arrivée de Jean-Jacques à Londres , il employa plus de six semaines à lui trouver un asile, il est bon de noter, en passant, cettiî circonstance, pour montrer l'importance que se donnait, David,* qui voyait souvent b vieille et caustique marquise.

Cette, lettre fut donc faite pendant que David Hume et Jean-Jacques se. liaient intimement et se préparaient à partir de la capitale. L'un de» deux connut la plaisanterie dont l'autre était l'objet. On prit des mesures efficaces pour que ce dernier l'ignorât. ^

•

Ce serait faire injure au lecteur , que de supposer t[uil faud- hilt- lui prouver combien serait . .odieux le role.de Hume, cares-

sant Rousseau, (^t ■ «contribuaiit en même temps à le tourner en ridi- .

I Lettres Je / « mstrtfoue du De(fu»d ^ iSia. Tome iv , p. aGo.

^a48 nisToiRK dk i. j. rousseau, cul** : ce <jui résulterait cependant *le la moindre participation à la prétendue lettre de Frédéric. La suite du récit nous fera voir si l'instorien anglais fut entièrement étranger aux railleries injurieuses , * • qui servirent à Walpole dans la fabrication de cette lettre.

Nous touchons à IVnéiement le plus intéressant de cette périore, et celui sur lequel il est impor» tant de dissiper tous les doutes: c'est la liaison entre Jean-Jacques et David Hume, suivie d'une rupture éclatante. T-'enthousiasme du premier pour le second, et la confiance sans bornes qu'il lui témoigne pendant la courte durée de cet enthousiasme, contrastent avec l'idée de méfiance attachée par tant de gens au caractère de Rousseau. De ■ • tous Cijtés il semble y avoir contradiction ; voyons si elle peut être expliquée ou si les faits peuvent 'se concilier. Avant de les suivre dans leur développement (ce qu'il est utile de faire pour découvrir la vérité, qui se cache quelquefois dans les circonstances les plus minutieuses) , il importe d'exposer le sommaire de ces faits.

Hume offre un asile en Angleterre à Jean-Jacques , qui , (pioique /e plus méfiant des hommes , accepte et lui abandonne aveuglément ^ destinée.

Ils partent tous les deux et se rendent à Ix)ndres. •

On trouve à cinquante lieues de cette capitale une solitude qui convient à Rousseau. I^:s deux amis s**“ séparent pour ne plus se

revoir. Jean-Jacques, arrive dans cette solitude avec la triste et fatale* compagne qu'il s'est associée. Le voilà dans un pays

ennemi, bien séquestré de la société, ainsi que , depuis longtemps, il le désirait. Le seul appui qui lui reste, et sur lequel il semble qu'il doive compter , est David Hume. Tout lui fait un devoir de se ménager cet appui, et même, en s'apaisant qu'il découvre dans l'historien anglais un ami perfide , il est de son intérêt de dissimuler , puisqu'il s'est entièrement mis à sa disposition '. Tout-à-coup, au mépris de ces considérations, si puissantes sur l'esprit des hommes, il rompt avec David Hume , lui exprime un sentiment qui ne se pardonne jamais, le mépris; et ne veut plus entendre parler de lui. Une coterie de gens de lettres, en France, apprend cet événement; écrit sans savoir de quoi il est question, condamne Rousseau et le voue au ridicule.

Tels sont, dans la plus rigoureuse exactitude , les faits. Cherchons dans les circonstances ce qui les explique, et tâchons de découvrir pourquoi d'un côté Rousseau se brouille avec son hôte ; et de l'autre, pourquoi les hommes de lettres français se hâtent de donner gain de cause au littérateur anglais , avant d'avoir aucune connaissance de l'événement.

C'est de Strasbourg que Rousseau demanda et

obtint un passeport pour l'Angleterre. On a cru,

. Il faut toujours voir les choses comme elles sont. Jean-Jacques, en Angle* terre, n'a d'autre protecteur, d'autre soutien, que David Hume; les circonstances qu'il s'y fait, les abus qu'il y contracte, le repos dont il y joint , facile qu'il y trouve, tout., il doit tout à David Hume. Je ne dis pas non trop. Dans une pareille situation , une rupture ouverte avec David Hume , une

déclaration de guerre supposent on le dernier degré de la folie, ou quelque outrage sanglant

•J30 HISTOIRE DE I. I. Rousseau,

mais sans prière si inaisables, ([ue le voyage de Londres fut projeté avant son départ de la Suisse^{*}. Ce qui paraît certain, c'est qu'alors il avait été proposé par madame la comtesse de Maffliers; ajourné par Jean-Jacques, enfin accepté par une lettre du 4 décembre 1765, écrite de Strasbourg.- Hume lui vanta son pays, la liberté dont on y jouissait, lui promit l'obscurité, le repos, et l'entraîna.

Il est nécessaire de ne pas omettre une circonstance tout lui seul a parlé dans le compte qu'il a rendu sous le titre A' Exposé '. Il a vu [^] croyant Rousseau réduit à l'indigence, et sentant combien il était difficile de vaincre sa fierté, David Hume imagina des moyens détournés pour venir à son secours sans exciter ses soupçons. Il convint avec le sieur Clairaut de faire acheter par un libraire le Dictionnaire de musique; de payer cet ouvrage plus qu'il le valait, et de faire offrir ce prix par le libraire. Dans ce but, on voulait s'adresser aux amis de Jean-Jacques, à ses protecteurs, qui de-

(Voy. dans la Correspondance la lettre du 19 février 1763, de Jean-Jacques à David Hume. Ce dernier écrivit à madame de Boufflers une lettre datée d'Édimbourg le 3 juillet 1763, et dans laquelle il lui dit : •« Milord Maréchal et ■ Roussseau ne disent rien de positif sur l'intention de celui-ci » de chercher un asile en Angleterre. Édimbourg lui conviendrait mieux que Londres,

» parce qti 'il y fait moiüs cher vivre, et qu'il y trouverait beau-
comp de gens de U lettres désiretix de le connaître, mais ils ne
savent pas le français,, le plus •• grand obstacle ^era toujours
dans notre langne. •• V

> Exftosé succinct de la contestatûm élevée entre M. I/umeet
J\l. Rousseau ^ traduit et augmente par M. Suard. Comme cotte
pièce e.st géocralcment con- ' nue , ayant été romprUe tUn» plu-
sieurs éditions des (Ouvres de Ronsseau , nous # préférons, <bus
le rjécit de cette fameuse querelle, les lettres de /fume meme, cl
ccU^ de madame de BoufÛers , réccnuneul publiée* à Londres.
Files servent à faire appK'cier li fraurbise db .niistoricti qui garda
dans le tciD{>s lesUencc le plus abeolu sur les justes reproches
qoe lui faisait cette dame.

vaient concourir par dos sacriiic.es pécuniaires à l'oxécution
de ce projet ; mais Clairaut mourut S et comme il était chargé des
démarches, le projet fut abandonné.

^ On partit donc pour Londres, le 3 janvier 176G, sans avoir
préparé de ressources, ihnne entre dans quelques détails sur les
tentatives qu'il fit pour y suppléer. C'était d'abord une pension à
laquelle Rousseau mit des conditions, et dont ensuite il refusa le
paiement, ne voidant point la devoir à David , quand ils furent
brouillés ; c'était des arrangements pris, par l'intermédiaire de
M. Steward, avec un fermier qui auniit loué à Rousseau, pour six
cents livres , une maison de campagne qui en valait quatre mille;
c'était, enfin , des propositions dans le même genre, faites au co-
lonel Webb , chez cpïi Jean-Jactjues passa deux jours. t

Le premier soin de David , à son arrivée à Londres, fut d'écrire
à son amie la comtesse de Boufflers, sous les auspices de laquelle

s'était faite cette liaison, et qui avait confié Jean-Jacques à David. Voici le langage qu'il tient dans cette lettre, datée du 1^{er} janvier 1766; « Mon pu|)ille est arrivé en « bonne santé; il est très-amable; toujours |Mjli ;

. « souvent gai; ordinairement sociiüjle '. Il ne se

* La uiort dr Cbirant , arrivée le 17 mai cr65 • c'c^Uwdire .sept moiA avaat *que David et Jeau*Jârqjies « cotmtt&Aeut; la letlrc,de c© dernier, qui s'adressa ^ directement à Clairaut . rend-eol le fait douteux ; en le »up]>oMt)t vrai , Rousseau dot être ©igri, lorsqu'il connut cette es(>èce de quête ^ tôt ou tard il aurait apprU les démarches liumiliantos doul il était l'objet.

a M, «• Ue is very amiable , alwaya |>nltc , gay 6fiea , cont-moiilv sociable. He « bas au excellent irarm heart. m Cetlç lettre fait (tartie de celtes qu'ou a pn-

a5a • iiisTuinK de i. i. rousseau,

« cuatiait pas hii-mùim*, quaiul il s«î croit fait « pour la soli-tiulc. Son cœur est excellent et plein « (le chaleur. Dans nos en-tretit^ns , il s'anime quel- « qnefois jusqu'à l'inspiration....

Peu de temps après. Hume écrivit la lettre sui- f vante à la marquise de Barbantane; a Vous avez « été embarra.ssée par des donmies contradictoi- _

*(res sur le caractère de M. Rousseau. Ses enne- « mis ont fait naître des doutes sur .sa sincérité.

« Vous m'avez demandé mon opinion. ,\près l'aa voir examiné sous tous les points de vue , je suis « maintenant en état de le ju-

ger. Je vous déclare « que je ne connus jamais un iTOinine plus ai- • c mable ni plus vertueux. Il est doux, modeste,

« aimant, désintéressé, doué d'une sensibilité ex- « quise '. En lui eberebant des défauts, je- n'en « trouve point (faut l'es qu'une extrême impatience,

« de la susceptibilité, et une disposition à nourrir,

O contre .ses meilleurs amis , d'injustes soupçons.

« Je nen ai cependant vu aucun exemple , mais ses « querelles avec d'anciens amis me le font présu- « mer. Quant à moi , je pa.sserais ma vie dans sa « .société , sans qu'il s'élevât aucun nuage entre « nous. Il a, dans ses manières, une simplicité re- « marquable, et c'est un véritable enfant dans le

« commerce ordinaire. Cette qualité , jointe à sa '

à Londres , en i8ao , sons le titre de : PrivMte Cerrespondatue, dont non* • avons déjà parlé.

t •• He is mild , geotle , modest, afTectionate « dUinterested , and abore aU ,

« endowed vritli ■ sensibility of heart in a aupreme degree. • Cette lettre est du iC février 1766. Il y avait eoa^oqueminent pins de six semaines que David et Je an> Jacques vivaient dans la plus grande iotiqiité.

TROISIKME PÉUIODE.' , l53

« grande sensibilité, fait que ceux qui vivent avec « lui peuvent le gouverner avec la plus grande « facilité. En voici une preuve: il m'a montré des « lettres de Corse, dans lesquelles on l'invitait à «

venir dans ce pays pour y donner des lois. Il cona sulta Thérèse, et la répugnance de cette femme « le fit entièrement renoncer à ce projet. Son chien « le rend esclave. Ce n'est qu'avec la plus grande « peine que je suis parv'enn à l'en séparer momen- '(tanément, pour l'amener dans la loge de Garrick, « où U avait promis de se rendre pour être vu du a roi et de la reine d'Angleterre.

.

« Je Çaïinis dans un village situé à six milles de « Londres; mais il persiste à vouloir un isolement « plus complet, et il va bientôt partir pour le p.iys « de Galles, malgré tous les obstacles que j'ai fait « naître contre l'exécution de ce projet. Dites à « madame de fioufflers que la seule plaisanterie « que je me sois permise relativement k la préten- « due lettre du roi de Prusse, fut faite par moi à a la table de- lord Ossory '. » ,»

Nous devons dire un mot de' cetter lettre. Elle prouve que David Hiune a fait tout ce qui dépendait de lui pour contrarier Rousseau dans le projet qu'il avait (et qu'il exécuta , malgré tous les obstacles) d'aller demeuer loin de Londres : elle prouve encore que rhistqrien anglais s'est permis une plaisanterie contre Jean-Jacques, au moment même où, lui témoignant le pkis grand intérêt,

< 11 Wt oéccMaire de prendre fUt« deort areu qui doit recevoir iieue grande importance de* ércncmcuti dont on ra lire le récit.

a54 HISTOint DE J. J. HO.USSF.AÜ, ,

il se préparait à remmener en Angleterre. Ainsi , à répo<[ue où Da\irl donnait à Rousseau les plus gnuides marcjues d'amitié , il coilribuait d'un côté à le rendre un objet de ridicule, par un

bon mot <pii fit l'art de persiflage d'Horace Walpole ; et de l'autre, il contrariait sourdement ses projets. Quelque minutieuses que soient ces deux circonstances, il était nécessaire de les noter en jouissant, pour connaître la franchise et la loyauté que David Hume mettait dans sa conduite avec l'hôte qu'il emmenait dans son pays.

■ Après avoir séjourné pendant deux mois environ, tant à Londres qu'à Chiswick, Jean-Jacques se rendit à Wootton, maison de campagne située à cinquante lieues de la capitale, dans le comté de Derby. Elle lui était offerte par M. Davenant, distingué par sa naissance, sa fortune et son mérite.

Il n'allait que rarement dans son domaine. Rousseau ne l'accepta qu'après être convenu qu'il paierait, pour sa gouvernante et pour lui, une modique somme.

Il s'y installe, s'y dispose à s'y promener, à botaniser, à faire de la musique, goût qu'il conservait depuis l'enfance ; et suivant son système de se créer des occupations, il se prépare à la rédaction de ses mémoires, sous le titre de Confessions. ^.

* <le U lettre supposée de Frédéric à Jean-Jacques. Le passage

<le cette lettre d'Ulysse de Hume est celle-ci « Si vous persistez

• à TOUS l'enseigner l'esprit pour trouver de nouveaux alliés, cloignez-les ; je suis roi, je puis tous en procurer au gré de vos vœux ; je referai de tous

• l'enseigner, quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être. » »

Les deux premières lettres qu'il écrit de cette retraite sont adressées à David Hume, et remplies d'expressions de reconnaissance et d'amitié; mais dans une autre, écrite à M. d'Ivernois, et datée du 31 mars 1767, il commence à se plaindre amèrement de Hume, qu'il accuse « d'être lié » avec ses plus dangereux ennemis, et auquel, s'il « n'était pas un fourbe, il aurait intérieurement « beaucoup de réparations à faire. »

Cette révolution est arrivée dans l'espace de vingt-quatre heures, car la lettre amicale qu'il venait d'écrire à David portait la date du 29 mars. Il faudrait donc supposer que le 30 il aurait reçu des renseignements propres à l'éclairer sur le compte de son ami. Mais d'après l'étude du caractère de Rousseau, d'après l'observation qui prouve que, dans la solitude, l'imagination s'effarouche aisément, il est plus naturel de croire que tout-à-coup une multitude de circonstances s'offrirent à la fois à la mémoire de Jean-Jacques, et, quoique minutieuses en elles-mêmes, qu'elles devinrent, par leur nombre et leur coïncidence, importantes et graves. Il ne fallait ([u]n incident pour les rendre telles, comme une goutte suffit pour faire déborder un vase plein d'eau.

Ce que l'on considère dans le commerce ordinaire de la vie comme indifférent, cesse de l'être entre deux amis. Pope a bien exprimé cette pensée en disant que la négligence « dans les petites choses, rendait l'amitié suspecte et n'y avait

< • • La Li things ntglced makt Friendship suspecud, Madiroc

à l'HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

pas de négligence de la part de Hume, quant aux attentions ; mais c'était bien pis, si ces attentions parurent à celui qui en eût l'objet faire partie d'un plan combiné.

Nous sommes maintenant au vrai point de vue * pour juger. Nous voyons agir les « deux acteurs. L'un s'abandonne sans réserve à l'autre , qui le fait mouvoir et dispose entièrement de lui. Chacun des deux nous rend compte, par sa correspondance, de ses pensées et de ses actions. Rousseau, confiant envers Hume jusqu'à manquer de prévoyance , va rompre tout-à-coup , et tout-à-coup le regarder comme son espion , comme dévoué à ses ennemis , et en quelque sorte comme l'agent. H n'en donne pas de preuves incontestables, et , jusqu'à ce que nous l'ayons acquiescé , nous pouvons , nous devons même récuser son témoignage , comme entaché de prévention ; mais si , d'après les lettres de Hume , récemment publiées , nous découvrons ce qui, pendant plus d'un demi-siècle, est resté ignoré , ou sans preuves, nous serons forcés de reconnaître la justesse du tact de Rousseau , et la justice de ses plaintes.

Voyons si le récit des faits nous mène à ce résultat, et continuons leur examen. *

D'abord, une particularité relative au départ de Rousseau pour se rendre de Londres à Wootton , doit fixer un moment notre attention. David Hume

Gordon a dû qu'il ne fallait pas faire croître l'herbe dans le chemin de l'ami tir. Ce mot, qui n'est peut-être qu'un raiement d'affectation , a quelque rapport avec la poésie de Pope

et M. Davenport louèrent une voiture pour le voyageur, et le trompèrent sur le prix. Il s'en aperçut, et témoigna beaucoup de

mécontentement pour cette supercherie. Hume raconte d'une manière le fait; et dans une lettre que nous avons, Rousseau parle de ce lait à David, comme s'il s'était passé d'une tout autre manière. Comparons les deux récits. ,

Dans sa lettre du 3 avril 1766, à madame de Boufflers ' , Hume s'exj)prime ainsi ; « J'ai placé Rousseau à imi satisfaction ^ et à la .sienne. H y a un M. Daven|)ort, homme de lettres, hou, .sensible , veuf et riche d'envii-on sept mille louis de revenu. Parmi ses nombreux domaines , il en est un dans le comté de Derby, au milieu des rochers, des forêts et des i-uisseaux. Il a offert cette retraite, et consenti, en riant, à prendre une pension de trente louis, pour Jean-Jacques et sa compagne. Tous les deux m'ont quitté depuis quinze jours; mais je crains qu'il ne soit pas heureux long-temps à Wootton. Son impatience , ses attaques de mélancolie en sont cause. Quand il est de bonne humeur, son imagination embellit tout, et c'est le contrarier que de trovdrtler .sa solitude, de manière qu'il n'e.st pas fait pour la société. Cependant,

* Private Corrrfpondance , j». i47*

a TTouhliot» pas que dans U lettre qne ooas avons rapportée » do 16 férier 1766, Hume a dit à madame de Barbaotiuc , qn'i/ a fait nûtre tous Us ohsta^ cUs pour empêche^ Roncacan d'aller » Wootton ; remarquons que c'est à ma» dame de Barbantane , et non à la eomtesac de Bootîlers , qu'il tient ce langage ; et tichooi de comprendre pourquoi le mémo homme dit à Ttrac de ces dames qu'il a Toula, mais iootilemcnt , contrarier ce projet;et à l'aotre, qu'il s'exécute à M grande satisfaction.

'^58 * IIISTOinK DK J. J. RODSSKAÛ,

({iaïul il y vont allci', cVst riioiiiiH* île ta leiïre l'onipagnie. Tons ceux (|iii loul vu ici ont admiré la simplicité de si;s manières, s;i politessi*, aisée sans alleclation , et la finesse ainsi ipio la gaïté de sa conversation. Quant à moi, je ne connus jamais dans notre sexe, et très-peu dans le vôtre, jiersonue d'un plus agréable commerce *.

M Voici un trait ijiii prouve la bonté de son cœur. M. DavenportI lui avait fait accroire ipie la voiture qu'il lui procurait pour aller à VVootton en venait, et, comme, elle y retournait, que les frais .seraient peu de chose. Housseau fut d'abord du|)e d(> cette ru.se innocente; mais un propos indiscret de M. Davenport ayant fait naître ses soupçons, il m'adres,sa de violents reproches. Après une heure environ de mauvaise humeur, il s'approcha de moi , in'enihras.sa en pleurant, et nie tlemanda pardon de .sa folie. Je mêlai mes larmes aux siennes. Racontez, je vous prie, ce Irait à mesilames de Jaixemhoui'g, de Rarhantane,et à tous ceux qui .seroni dignes de l'entendre. »

(ïe fait, qu'on recommande de raconter, ne serait rien moins qu'exact, d'après la lettre ipie Jean-Jacques écrivit à David, le aa mars 17CG; lettre que David reçut, puisqu'il en cite un fragment dans la .sienne àmaiUmie de Roufflers. « L'affaire de ma voi- ' «tare n'est pas arrangée, parce que je sais qu'on a m'en a imposé : c'est une petite faute qui peut <i n'êtrequerouvragé d'une vanité ohlig'ean te, quand

» «• For fiïy l ni*wcr a inau, aud very ffw womea, of a more agréa» !• lile l'ommerce* *» Privât, Corresp.

a elle ne revient pas deux fois. Si vous y avez trempé,

O je vous conseille de quitter une fois pour toutes «ces petites ruses, qui ne peuvent avoir un bon « principe, (piaiid elles se tournent en pièges contre « la sinq>licité. Je vous einbm.sse, mon clier patron,

« avec le même canir que i'cspêre et dé.sire trouver « en vous.
» >

Ainsi, J«;^n -Jacques ignorait non -seulement la part que David pouvait avoir dans la supercherie de M. Davenport, mais, ([uand il l'apprit, il était séparé de ce même Daviil, quil na plus revu; conséquemment, la scène .staaait inventée par le patmn, qui, ayant sous les yeux la lettre de Kousseau, puisqu'il en transcrit une partie dans celle «pi'il écrit à madame de Houfflers, en imposait sciemment à cette dame. Mais cette .scène n'était pas de. son invention, et cette circonstance ajoute aux soupçons <[u inspin; la conduite écpivoque de David. Il en fait seulement une autre application, en la dénaturant. Elle .se retrouve dans les explications, datéesdii lojiiillet 1766, et que Jean-Jacques donmenfin, à la .sollicitation de M. Daveiqiort. Dans la scène telle qu'elle eut lieu, et qui eut pour cause une manœuvre de lettres et des regards scrutateurs de Hume, celui-ci resta froûl à l'émotion de son. ami, et ne mêla point ses larmes aux siennes. Notons que ces explications .sont adressées à David Hume, qui u'a point contredit le récit de cette scène, que lui-même avait autrement racontée.

Cette mènle .scène se, lit encore dans les lettres de Rous.seaii, rlatées du 9 avril et du 10 mai ; la pre-

u6o • illSTOinE UE J. I. ROUSSEAU,

inièrp aelresspc à nuulanie de Boufflers, et la seconde à M. de Malesherbes. Il donne dans celle-ci plus <le détail^ que dans celle-là; (|u'il avait écrite au moment où il était le plus agité. La peine de cœur qu'il éprouvait était excessive : elle l'était au point de troubler sa raison, .\ssez mal heureux pour s'apercevoir de cet état tliguc de pitié, il dit à madame de Boufflers: «J'ai toutes mes facultés dans un bou- « leversement qui ne me permet pas de vous parler d'autre chose. » Riais il reprend bientôt le dessus; et, fidèle au système qu'il s'était fait d'oublier les hommes, il se livre aux impressions qu'inspirait le lieu pittoresque (pi'il habitait, et le décrit avec ce charme qu'il sait si bien communiquer (jiiand il est inspiré '.

Tordant bannir Hume de sa mémoire, il forme ^la résolution de ne plus correspondre avec lui. Mais il ne pouvait éviter d'en entendre parler', toute sorte d'existence, arr milier d'rtu pay.s étranger, se composait , portait ainsi dire , de rapports créés par David Hume. Comment rompre entièrement ces rapports, et que devenir? Sachant attendre les événements qrr'il ne pouvait ni prévoir ni prévenir, il n'y songe plus , et s'occupe des agréments du lieu .qu'il habite'. Voyons ce qui se passe à Londres, ^* pendant qrr'il se livre à la botanique, et se dispose à composer ses mémoires. '

Hume était, ou devait être étonné ^u silence de Rousseau. Le mois d'avril se passe sans qu'il puisse recevoir de

* Lettres à madame de Laze, du 10 mai 1766. *

* Lettre à madame de Luxe.

TKOiblicMK 1'ÉKIODK. aGf

Mjs nouvelles. Il correspondait avec les amis de Jean-Jacques. Ce fut à l'un d'eux, dont le nom n'a point été conservé, qu'il écrivit la lettre suivante, que nous copions textuellement

Little Street, Leicester Fields, ce 5 mai 1766. ^

a J'ai besoin de bien d'apologies, monsieur, auprès de vous, d'avoir tardé si long-temps de reconnaître l'honneur (que vous m'avez fait; mais j'ai différé de vous répondre jusqu'au temps que notre ami serait établi. Il paraît être à présent dans la situation la plus heureuse, ayant égard à son caractère singulier, et il m'écrit qu'il en est parfaitement content. Il est à cinquante lieues éloigné de Londres, dans la province de Derby, pays célèbre pour ses beautés naturelles et sauvages. M. Daveuport, très-bon nète homme et très-riche, lui donne une maison qu'il habite fort rarement lui-même, et comme il y entretient une table pour ses domestiques, qui ont soin de la maison et des jardins, il ne lui est pas difficile d'accueillir notre ami et sa gouvernante de tout ce que des personnes si sobres et si modérées peuvent souhaiter. Il a la bonté de prendre trente livres sterlings environ trente louis") par an, de pension, car, sans cela, notre ami n'aurait mis le pied dans sa maison. S'il est possible qu'un homme peut vivre sans occupation, sans livres, sans société, et sans sommeil, il

se privât* Corresp. of David Hume*, p. 160. Cette lettre est écrite de la part de notre ami » probablement en français que le correspondant ne nrait pu l'anglais.

un ami solitaire: de j. j. Rousseau, inéquitablement sauvage et solitaire, où toutes les circonstances (qu'il a jamais demandées semblent concourir à) le rendre heureux. Mais je crains la faiblesse et l'inquiétude naturelles à tout homme, surtout à un

homme de son caractère. Je ne serais pas surpris qu'il quittât bientôt cette retraite; mais en ce cas-là, il sera obligé d'avouer qu'il n'a jamais connu ses propres forces, et que moi-même n'est pas fait pour être seul. Il reste* il a été reçu parfaitement bien dans ce pays-ci. Tout le monde s'est efforcé de lui montrer des jolietés, et la curiosité publique lui était même à charge.

« Mademoiselle d'Floufflers vous a sans doute appris les bontés que le roi (royauté) a eues pour lui. Le secret qu'on veut gagner sur cette affaire est une circonstance bien agréable à notre ami. Il a un peu la faiblesse de vouloir se rendre intéressant en se plaignant de sa pauvreté et de sa mauvaise santé. Mais j'ai découvert, par hasard, (qu'il a quelques ressources d'argent, très-petites à la vérité, mais qu'il nous a cachées (lorsqu'il nous a rendu compte de ses biens. Pour ce qui regarde sa santé, elle me paraît plutôt robuste. Qu'en diriez-vous, à moins (que vous ne vouliez compter les accès de mélancolie et de spleen auxquels il est sujet. C'est grand dommage; il est fort aimable par ses manières; il est d'un cœur honnête et sensible; mais ces accessifs éloignent de la société, le remplissent d'humilité, et donnent injure-

* Voilà peut-être ou six fois que l'on a écrit ce «craint-il d'être un peu

Digitalized by Google

TKOISIKMK PÉHIODE. U

quelquefois à sa coquetterie imitée de la coquetterie et de violence, qualités qui ne lui sont pas naturelles. » Cette lettre mérite d'être remarquée. Elle fait voir que la prétention qu'avait l'homme d'écrire élégamment dans notre langue, est fondée, et qu'il

est possible, comme il l'a prétendu, que lions- • seau l'ait assuré qu'aucun auteur français ne l'an- rait surpassé. 2° Elle prouve l'indi-scrétioii de David, qui n'a encore confié qu'à une douzidne de personnes le secret de la)ension du roi d'Angleterre; secret qui devenait celui de la comédie. 3° Elle est écrite sur un tout autre ton que celid dont ju.squ'alors David avait parlé de llous.-seau. Elle eût été probablement moins réstu'vée, si elle n'était ad res. sée à un ami de ce dernier; Hume prévoit trop bien ce qui va arriver, pour (pi'il ne soit pas in.struit de ce qui .se passe depuis un mois à Wootton.

Il i-appellela maxime de Ditlerot, // /t'fs/ pas bon que r/iomme soit seul •, maxime dont .leau-Jacques avait été si justement affecté. 4° Enfin elle contient plusieurs accusiitions indirectes, sur le.squelles il est nécessaire de s'aiTeter un moment; parce ipie si elles étaient fondées, elles supposeraient de l'impudence et (b riipocrisM*. Rousseau se plaignait lie sa santé, mais non île sa pauvreté. Ix> vice de conformation qu'il avait dans la vessie, l'u.sage habituel des bougies, circonstances bien connues, donnent le ilroit de .se plaindre de la santé ; inu^ existence douloureu.se, quand la vie ne serait pas compromise, justifie les plaintes. Parce que Jean- .laapips n'a pas eu le mal de mer en pas.sant l<> dé-*

Utn

od t^'.TOgle

UÜ4 tIISTOIRK DE J. J. IIOISSEAI;

troit, tandis que l'insulaire en était incotnniudé, le preiDier est métanior|>hosé par le second en homme fobiiste. Quant aux réticences, il faudrait plus de détails et de preuves : raccusation est

sans fondeinent, si David connaissait de Rousseau ces réti-> cenet's; si c'est d'un tiers, il faudrait savoir quel il est, cl connaître ce qu'il a caché : Jean? Jacques a souvent donné Vétal de sa fortune. Il est mort ayant I i/jo livres de rente viagère, dont 600 apparie* liaient à Thérèse, à qui le libraire Rev les faisait, ' pour reconnaître les bénéfices considérables que lui avaient prorluits les ouvrages de Rousseau. Les faits démentent donc. M. Hume, et l'on doit sentir que si son assertion eût été apiuiyée de preuve, U aurait eu soin «le les donner. Nous devons dire, à, cette occasion , que dans ses lettres à madame de Boufflers, il ne cesse de lui recommander de pi'endre des informations chez le banquier Rougemont; mais il ne s'explique, ni sur l'objet, ni sur la naturç de ces informations, et rien ne prouve qu'elles concernassent Rousstiau. Nous n'en aurions point^ ' parlé, sans la découverte , faite par hasard, de ces très-petites ressources. Les ennemis de Jean-Jacques l'ont taxé d'orgueil, prétendant qu'il se vantait même de sa pauvreté : David dit qu'il s'en plaint, et l'accuse de faiblesse. Il faudrait cependant s'entendre. VS itf.

Il paraît que lorsqu'il écrivit la lettre que nous venons de rapporter, il regardait l'affaire de la pension comme terminée; mais elle était loin de l'être, comme on va le voir.

« TROISIÈMi: PÉltlUUE. â(S/>

Jean-Jacques, avant d'accepter une pension du roi d'Angleterre, voulait le consentement de Milortl Maréchal , qu'il appelait son père.

Cette condition était remplie. Le refus devenait inconséquent; c'était manquer à ses amis, à ses protecteurs, au roi même : c'était s'exposer aux reproch<>s d'orgueil , de folie et d'ingrati-

tude. Mais l'idée de cette pension venait de Hume, et Rousseau ne voulait point la lui devoir.

David rendant compte à madame de Boidilèrs ' tle ce qui se passe à cette occasion, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à présenter son propre témoignage. Voici ce qu'd écrit à cette dame ', le 16 mai 1766 :

« Rous.seau vient de se rendre coupable d'une inconc«vable extravagance ; vous savez combien j'ai fait de démarches, de .son consenteinent pour lui obtenir une pension. Dès (que Milord Maréchal eut donné .son avis, j'en avertis le général Conway, qui termina l'affaire, obtint une déci.sion favorable du roi, m'en fit part, et me témoigna la joie qu'il éprouvait d'avoir rendu service à un homme du mérite de Jean-Jacques. H ajouta, que s'il eût eu son adresse, il lui aurait écrit directement. J'envoyai sa lettre à Jean-Jacques. Hier je vis le général, qui me montra la réponse de Rou.sstau, njc priant de détruire ses scrupules. Je

^ ' t Priv. Corrtsp. , p. 168. Umne eorojrait à midame d« Boaf-Hon, arer ce tir

Mtré, eiempUire» dn |M>rtrait da Xean-Jacqiim par Ramuy, doDt U rfaarg«aif ^

M. AtDslic. *

* Après arolr re^u celui de Milord Maréchal , on derait co init-nilre Jean«Ja< •

BU lieu d'agir.

•>GG IIISTOIHE nE J. J. ROUSSEAU,

compte lui iiKuidr qu'il no peut plus lM"sifer sans s'exposer aux justes reproches du roi, du lord Conway, de lord Maréchal et de moi.

« Miladÿ Ajleshurv croit (pie .son humeur est causé'o j)ar la lettre d'Ilorace Walpole. Celui-ci vient d'en faire une .seconde pleine d'e.sprit; mais il est ré.solu de n'en point lai.sser prendre de copie. Il m'assure ipi'il est, ainsi que madame du % Deffaud, innocent de la puhlication de la premièn' lettre ' , prétendant ([u'elle est due à l'une d(' vos aniii^s.

« Vous conaiss('z prohablement la lettre de Voltaire à notre philosoplu* étranger; j'imagine qu'elle le réveillei-a de sa léthargie. C(' sont deux gladiateurs dignes d'entrer en lice: ils rappelleront la lutte de Darès et d'Entelhis T-i soupless»*, l'ironie et la gnice de l'un, formeront un contraste agréable avec la vébémence et l'énergie de l'autre.»

I>;i réponse de Jean-Jaccpies an général Conway, cpie David fai.sait passer à madame de lloufflers, est du 12 mai 17GG, et fait partie de la correspondance. Ayant à se plaindre de Hume, ne voulant, pas lui devoir la pension, et ne pouvant encore donner an général la véritable rai.son de son refus, il lui dit que de nouveaux malheurs fui ôtant la liberté d' esprit nécessaire , il était forcé de suspendre

< David oublie qu'il a clur|>c madame de Ilarbaataoc de dire à madame de Boufdcrs qu'il ne a' est |»crmis qu'une seule iiUi&auteric dans Ir pemHmge de Wal|K>le contre Ronsscati. Puis dans Xexpoté succinct, il fait imprimer iiu cerlifirat de oc même \Val|iolc, pour attester que Hume ne conuaLssait pas la

pré* tenditc lettre de Frédéric » dont il aroue u avoir fait que
Ttine des plaL«auteric»i qu'elle coDticut.

> Virgile, liv. V. . '

mm

ik't

TROISIÈME RÉRIODE.

sa résolution sur toute affaire importante. « Loin de « me re-
fuser, ajoute-t-il , aux bienfaits du roi, par a l'orgueil qu'on m'im-
pute, je le mettrai à m'en « glorifier, et tout ce que j'y vois de pé-
nible, est « de ne pouvoir m'en honorer aux yeux du public , «
comme aux miens jiropres. » On conclut de ce passage que le vé-
ritable motif de son refus était le secret que le roi exigeait.

Quant à la lettn* de Voltaire, dont parle Hume, il est probable-
ment question de celle au docteur Pansophe qui fut iuprimée ou
publiée à Ixmdres, et attribuée à cet homme célèbre : il en écrivit,
à cette occasion, une à M. Hume. C'est une ironie sanglante
contre Rousseau qui ne la connut point; s'il lut le pamphlet du
docteur Pansophe, il n'y répondit pas, et le bon Hume fut trompé
<lans son esjioir.

Pour éviter le reproche de jiartialité, nous continuons de pro-
duire la corre.spondance d(> David , et nous le laissons exposer
lui-même les faits. Voici ce qu'il écrivait le 15 juillet 176Ű, à ma-
dame de Boufflers, qu'il ne prenait pour confidente <pi'à la der-
nière extrémité.

«J'espérai, dit-il, le ramener et lui faire comprendre que la
côudition du secret sur cette pension était ou devait lui être plus

agréable. J'engageai le génétill Conway à prier le l'oi tle se départir

< File est <le M. Vernes, ancien ami de AonMcait, qui Tint à Txmdres peqidâiit que Jean-Jacqiics était à Woottou et üt ün-primcr ce jMifnphlet qu'un attribne à Voluitc , comme on lui arait attribué l'odieux libelle inlilulé : Sentiments des citoyens.

» Friv. Cnrresp. . p. r73.

iti-

ÿa*^a;-v'CoogIe

IIISTOLKI'; DE J. J. KODSSEAll,

lie celt<! condition, qui s('iTibl:iito[Tenser Rousseau.

Ce général y consentit, pourvu que je fusse certain de son ac-ception. .Sur ces entrefaites je reçus la lettiT incluse (celle du a3 juin). »

Hume inet la réponse qu'il y fit ; il demande * avec une remar-quable énergie à se justifier, et somme Jean-Jacipies, sur l'hon-neur, sur l'amour de la justice et de la vérité, de lui déclarer et l'accu^tion et b's accusateurs.

« Quoiiipie je suppose un calomniateur, je sais qu'il n'en est pas ; soit parce qu'il no reçoit aucune * lettre parla poste, soit parce qu'on ne pourrait, s'il en recevait, que lui parler des preuves de ma constante amitié. C'est donc un projet formé de me nuire. Son affliction n'était qu'un mensonge, car M. Da ven-port m'écrivait clans le même instant et me parlait de la galté, de la sociabilité de Rousseau.

11 lui remit ma lettre en exigeant une réponse. ■ * Jean-Jacques promet de la faire. IM. Davenport crut que ses reproches portaient sur ma liaison avec quelcfues philosophes de Paris, ennemis de cet ^ homme.

K Donnez-moi vos avis. Si je suis le conseil que " * me donnent lord Herford et le général Conway , de publier les détails relatifs à cette querelle , je , ruine entièrement ce malheureux Chacun tournera le dos à un être aussi faux , aussi ingrat, aussi ‘ méchant, aus,si dangereux. Je ne sais dans quel

> Ce Ungaj'e 6U{>iK).y> dans Cf lui qui le tient une estime de m<)>ine |iurté(> au dernier degré ; car c'est se mettre à un bien haut prix , que de croire que oUacnn va tourner le dos à notre ennemi, par amour pour noua.

■pi|pipppMiiiiniir' 'im'

TROIS! iiME ^PKIUODE. a(>y

coin (le terre il jKuin-ait aller cachci- sa honte, et cette situation aui-ait pour résultat le désespoir ou la folie. Malgré sa conduite monstrueuse ^ envers moi , je ne puis me résoudre à commettre une telle cruauté envers un homme (pii a si longtemps trompé une jKirtie du genre humain. l)'un autre côté, le silence a ses dangers. Il compose maintenant un livre dans lequel il me déshouor(!ra par ses men.songes atroces. Il écrit ses mémoires. Supposez (pi'ils soient publiés après sa mort, ma justification perdra beaucoup de son authenticité. L'on me dira (pi'il est aisé d'inculper un mort. J'ai donc l'intention décrire le récit de cette querelle, en y joignant les pièces originales ; de donner à ce n'*cit la forme d'une lettre adre.ssée au génémI Conway; d'en faire des copies (pii seront déposées dans vos mains, dans celles

de milord Maréchal, du général Conway, de JM. Davenport et de
qiiiepies autres personnes, enfin d'en envoyer une à Jean-
Jacques en lui désignant les ' dépositaires, afin que, s'il a quelque
chose à répondre, il le leur adr(«se. Tel est mon projet en ce mo-
ment. Mais n'est-il pas cruel pour moi de prendre tant de peine à
cause d'un pareil scélé-

rat?»

« Ne soyez pas surprise si vous entendez parler de cette affaire
dans Paris. J'en ai entretenu tous les amis que j'y possède, afin de
me justifier contre un homme si dangereuK : j'en ai dit un mot au
baron d'Holbach. Faites-en part au J]rince de Conti » en lui de-
mandant ses ordres sur la conduite que

/ ' sî

lilSTOLKi: DK J. 3. nODSSKAU,

j'ai à irnir. Je désirerais, si la santé de la niaréthaïe de Luxem-
bourg, lui permettait de recevoir <le pareilles confidences, que
vous eussiez la bonté tle la lui faire. Je compte sur l'intérêt do
madame de Hiirbantane , si elle est à Paris. Je n'ai pas encore
écrit à milord Maréclial , mais je vais le faire.»

Cette lettre méritait d'être nipportée, pour faire connaître
l'emportement du bon David. Soit qu'on se méfiât de sa sincérité,
soit qu'on vit cette querelle .sous son véritable point de vue , elle
ne fit perdre à JeanJaccpies aucun des amis qui lui restaient. M.
Daveiqmrt continua de le voir, et même correspondit tians la
suite avec lui lorsqu'il sortit de rAnglelcrre. Le prince de Conti le
reçut après cet événement et lui offrit un asile. Personm; ne crut
que Rousseau fût le plus grand .scélérat (pi'il y eût au monde.

Ils les gens raisonnables le plainquirent, parce (pi'il était à jilaindre, plus encore en mettant hors torts de son cété (pi'en le supposant innocent. Ils durent suspendre leur jugement, parce qu'ils n'avaient pas les renseignements que nous puissions pour la première fois, c'est-à-dire la correspondance secrète de Hume, dans laquelle il se jirésente lui-même plutôt comme l'observateur de Rousseau que comme son ami. Poursuivons.

Nous devons faire remarquer la différence que chacun des deux amis tint dans sa conduite, en se brouillant avec l'autre. L'un, une personne qui les avait liés ensemble avait un droit égal à leurs confidences réciproques, et devait naturellement être l'arbitre et même le juge en dernier ressort de

TROISIEME PlinioDE. ■i'J I

leur différenci. C'était la coïncidence de Boufflers.

“ ‘Rousseau seintil souveinir, et ne s'en écarta point.

9 avril 1766, il lui écrit la lettre dont nous, avons déjà parlé, dans laquelle il lui dit ; « Il faut ' « absolument que vous connaissiez ce David Hume y' « à qui vous m'avez livré. » Que fait l'homme, dit-il, le monde littéraire de la France des torts de Jean-Jacques. Madame de Boufflers ne les apprend qu'après les d'Alcambert, les d'Holbach, etc. Elle reçoit enfin la lettre (pie nous avons apportée et que l'auteur dit qu'il ne peut plus se dispenser d'écrire. Voici la réponse remarquable (pi'elle le fit à cette lettre, la date du 10 août. Le scriptum prouve qu'elle fut commencée le 11 juillet à Pougues, où madame de Boufflers avait accompagné le prince de Conti.

« Quelque raison que vous me puissiez dire, pour ne m'avoir pas instruite la première de l'étrange événement qui occupe à cette heure l'Angleterre et la France, je suis convaincue que par réflexion vous sentirez, si vous ne l'avez déjà senti, qu'il n'y en peut avoir de valable. Je vous prie de ne prétendez avoir voulu m'excuser ne pouvait être que retardé, et l'usage d'incertitude où vous m'avez laissée était plus pénible sans doute que la pleine connaissance du fait. Concevez tous les motifs que j'avais de croire l'histoire fabuleuse; combien ma surprise et mon ignorance, que j'exprimais naïvement dans mes lettres, contribuaient à la faire regarder comme telle par les personnes à qui elle concluait, ainsi que moi, que le baron de Mollat-

ri • ■

' l' ' . ' . vt ■ ♦ * 1

it' ' • ^ ♦ , i' <

ayï HISTOIRE D) F. J. J. BOUSSFAY, U, ^

Il est clair qu'il ne peut pas être votre premier confident ; enfin le plaisir de vous avoir causé par une conduite qui déroge un peu, ce me semble, à l'obligation que vous m'avez promise. En tout cela vous trouverez, je pense, de quoi contrebalancer les faibles motifs qui vous ont déterminé au silence avec moi. Persuadée que vous êtes incapable de vous refuser à l'évidence, ou de nier une vérité reconnue, je tiens ce point pour accordé, et je le conclus, en vous assurant que, si j'ai commencé par vous expliquer mes sentiments à cet égard, ce n'est pas que mon mécontentement soit considérable. C'est pour agir avec plus de sincérité; pour qu'on ne me soupçonne pas d'affecter de la modération ;

enfin, pour traiter les choses dans l'ordre qu'il convient, en réservant le plus important pour le dernier.

« Voici, maintenant, la question qui se présente. ' Avez-vous recommandé au baron d'Holbach de taire ou de répandre les plaintes que vous faites du procédé de Rousseau ? Le public , non encore instruit, les trouve amères, et juge que le baron, en .servant votre indignation dans sa première chaleur, vous a mal servi vous-même. Votre douceur, votre bonté, l'indulgence que vous avez naturellement, font attendre et désirer de vous des efforts de modération qui passent le pouvoir des hommes ordi- ' naires. Pourquoi se hâter de divulguer les premiers •

> VoiU donc on témoignage contemporain et digne de foi ^ d*après* leqoel on M annit doater de U malTeillaooe de héron poor Jeao-licqncs. Jn&qn'à pré* v>nt Aoumeao seul trait «igneié cette mnlreillance; mais comme U était partie ifrtéraaaét, on ne farait pas cm. "1'

Taolsième PÉRIODE. 373

glouvemciits d'un cœur grièvement blessé que la raison n'a pu encore dompter? Pourquoi vous dérober la plus noble vengeance qu'on puisse prendre d'un ennemi d'un ingrat, ou plutôt d'un malheureux que les passions et son humeur atrabilaie égarent (souffrez cet adoucissement); celle de l'accabler de votre supériorité, de l'éblouir par l'éclat de cette vertu même qu'il veut méconnaître? Mais venons au fond de l'affaire.]>a lettre de Rousseau est atroce ; c'est le dernier excès de l'extravagance la plus complète : rien ne peut l'excuser', et c'est l'impossibilité d'effacer une pareille faute qui fera le tourment de sa vie. Ne croyez pas pourtant qu'il soit coupable d'artifice, ni de mensonge; qu'il soit un

imposteur, ni un scélérat. Sa colère n'est pas fondée, mais elle est réelle je n'en doute pas.

« Voici le sujet que j'en imagine : j'ai ouï dire, et on le lui aura peut-être mandé, qu'une des meilleures pbra.scs de la lettre de M. ff^alpole était de vous que vous aviez dit, en plaisantant et parlant au nom du roi de Prusse : « .Si vous aimez les per-

> Par cette adroite cooceMion, nuulamc de Bonfflert »e ré-eerre le droit de dire la Tcrité à «on ami ; mais les ménagemcate qu'elle ra prendre proureat que cet ami n'était guère moin* iras-cible que celui dont elle plaide la canae.

« Par QQ «eol mot, madame de DoufBers met la questitm dans son Téritable point de me , et ce mot, qui pent être appliqué à beauconp de circonstances do la rie de Ronasean , démontre à la fois Terreur et la véracité de Jean>JacqDes.

3 Ce fait sent justifierait entièrement Rousseau. Cest nne perfidie révoltante que de caresser un malheureux , lui offrir un asile, Tentraîner avec soi, au moment même où Ton vient de prendre touten les mesures les plus propres à le bafouer, à le rendre en objet de ridicule. Ce serait cependant la tactique de David Uume , s'il avait pris part à la prétendue lettre de Frédéric. On voit qu'il en fat acenaé, non par Ronaseau , qui , du fond de sa retraite, dons une pro* vince sauvage de T Angleterre , ignorait ce qui «e |Misuit en France, mais par le public de Paria.

a^4 IIIST'OIHE DE J. I. nOIISSSEAtJ,

« séditions, je suis roi et je puis vous en procurer » (le toutes les espèces; » (jue depuis cela , M. ff^alpoh- avait employé cette phrase, disant (pi'elle était de vous, pour ne pas s'approprier un

bon mot dont il était l'auteur. Si ce fait est vrai, et (pie Koisseeai l'ait su; sensible, fou;;ieux, mélancolique, orgueilleux même, comme on dit iju'il l'est, faut-il s'étonner cpi'il soit devenu fou de rage? Cette lettre, si peu digne de son génie, qu'il adresse au gazetier anglais, ténnoigne sa disposition (t en indique la eniise. Tel est indubitablement le vrai principe de son déplontbie égarement, que j'ai deviné trop tard; car, de l'accuser, comme vous faites, de préméditation, de dessein formé devons nuire et de vous déshonorer, c'est ce qui n'est nullement vrai- S(mihlable. Tous les intérêts humains se réuniss(Mit pour l'en détourner. Estime-t-il la gloire, la réputation? était-ce un moyen daccpiérir l'un ou l'autre de se montrer ingrat? Il est sans* appui, sans ressource, sans consolation qiïelconrjtie , si vous rabandonnez; et vous imaginez que c'est de sang froid , avec toute sa raison , (pi'il s'expose k de pareils malheurs! Non : il n'est pas po.ssible.

«t)B assure que vous avez écrit qu'il voulait .se ranger du c<>té de l'opposition ' : je ne puis croire que vous ayez eu cette idée. Rousseau de l'opposition!' Connait-il les différents intérêts de r.<\ngle-

« Pour compreodrt et le nottf <rtn>e ptreille laetlpaüioii, il faut se rep»

peler U pension da joi CSbgleterre , qm n'auraltfait qn'nn in^rit; et la ikaa> lion de Jeao-Jacqnes,*^! sa serait mis en oootxadietion inaaifostt avM itii> m^me* ayant toojours, dans ses écrits, professé pubUr|uemant robéisuoce et lo respect an goarrnnement do pays qn'il habitait.

ip.-

terre ! Derbyshire est-il un lieu propre à intriguer? Tirera-t-il plus d'avantage des seigneurs du parti , (pi'il n'en a pu tirer, s'il l'eût voulu, de votre amitié, de la protection de M. Conway, et des bontés du Uoi? Mais c'en est trop là-dessus Je le répète, je ne me persuatlerai cpi'à la dernière extrémité qu'il ait formé un projet infâme et nuisible à lui-même, avec l'entier usage de sa raison. Mais cette raison une fois troublée par ses passions ardentes, il n'a pu s'en servir pour les commander. Il a oublié toute décence. Il a cru, contii* toute apparence, ce qu'il ne devait jamais penser, ce que la rectitude de son propre cœur aurait dû empêcher qu'il pensât jamais : c'est qu'un homme connu , estimé comme vous l'êtes, dont la probité est confirmée par un long exercice, ait pu tromper tant d'années, ou changer en un instant. Quelques preuves qu'on lui ait données contre vous, il a dû les rejeter, démentir ses yeux même , et s'expliquer sur ses soupçons avec honte d'être assez faible pour les avoir conçus. Au reste, si ses plaintes ne sont fondées que sur la phrase qu'on vous attribue, on peut dire que son amour propre est trop facile à ble.sser, puisque cette phrase est plutôt une satire contre le pouvoir arbitraire que contre lui Se laisser aller à cette violence, sur une simple raillerie; passer toute borne; oublier tout devoir, c'est un excès d'ofgueil

* Madame de Boofilen parie comme qaelqu'na qni eat pe-noade que Darid Hume a teoa le propot.

* n est Tnl qu'elle est piquante eoutre Frédéric ; maiz elle suppose dans oe« lui qui aimerait les ^jersècutiotu ^ un orgueil insensé, et Tamotir de la célébrité poussé jusqn'à k démence.

bien criminel. S'il vous a cru de moitié dans toute la lettre, cela l'excuse un peu plus, mais pas a.ssez. Mais vous! au lieu de vous irriter contre un mallieureux qui ne peut vous nuire et qui se

ruine entièrement lui-même, que n'avez-vous laissé agir cette pitié généreuse dont vous êtes si susceptible? Vous eussiez évité un éclat qui scandalise, qui divise les esprits, qui flatte la malignité, qui amuse, aux dépens de tous deux, les gens oisifs et inconsiderés, qui fait faire des réflexions injurieuses, et renouvelle les clameurs contre les philosophes et la philosophie. J'ose croire que, si vous eussiez été près de moi, moi-même cette cruelle offense vous a été faite, elle vous eût inspiré plus de compassion que de colère. Mais, dans l'état où sont les choses, il ne faut s'occuper du passé, qui est irrémédiable, qu'autant qu'il en est besoin pour régler votre conduite présente et future. Vous me demandez mon avis sur une question délicate; savoir, si vous devez instruire le public de cette aventure par un écrit, ou l'ensevelir dans l'oubli. C'est à quoi j'ai besoin de réfléchir. Je vais me reposer : mais, avant (le conclure cette première partie de ma lettre, je dois vous déclarer que c'est par le devoir que vous m'en imposez et selon ce que l'amitié exige de moi, que je hasarde mon opinion, et que j'entreprends de vous dire ce que je ferais, mais non pas peut-être ce que vous devez faire; car il est difficile de se mettre entièrement à la place d'autrui. En conséquence- (l'usage, soit que vous suiviez, soit que vous rejetiez mon avis, je serai contente si vous l'êtes, et si le pu-

THOISlfc.ME PÉtlODE. 277

blic voisappi ouvo. Je n'ai pas la présomption de me croire la capacité qu'il faudrait pour bien conseiller un homme tel que vous qui a sa gloire à son tenir, et sur lequel tous les yeux vont se fixer. Votre prévention en ma faveur ne peut aller jusqu'à me la supposer'; vous faites bien néanmoins, dans la crise où vous êtes, de ne négliger aucune précaution, et d'écouter tous les avis. mien, en particulier, sans être décisif, ne peut être méprisable; et les

sentiments cpïi le dicteront doivent sans dout(! lui donner quelque poids.

Ce 25 , à Paris (juillet).

P. s. « Ma lettre a été interrompme trois jours, pendant lesc-
pu'ls j'ai fait soixante-fpiatrc* lieues En arrivant à Paris, j'ai trou-
vé la vôtre à M. d'^- /emùcr/ , qui l'avait envoyée cb<'z moi pour
que je la lus.se. J'avoue qu'elle m'a surprise et affligée au dern ier
point. Quoi! vous lui recommandez de la commnitpier non-
seulement à vos amis de Paris ulénomination bien vague et bien
étendue), mais à M. de Poltm're,A\ec qui vous avez peu de liaison
et dont vous connaissez si bien les dispositions! Après ce trait de
passion ; après tout ce que

* S'il arail reitc capacité fiaiw madame de Boufflen, il anrait
ocra-

meocé par la cousiilter, avant d'errirc aux principaux ennemiii
de Roitvseau { à luoim, ce qui serait potuiltlc . que , Lieu certain
du bltlmc de la coniteue , et voulant exécuter «ou projet» il u'ail
«raïut faikccndant qu'elle pouvait avoir mir loi, «O, s'il allait plus
loin , une rupture entière. Cette lettre pn>tiTc qu'elle était
tri'S>ea|)able de conseilUr ua homme tel ■ que David ; et même
uu boni me tel que boutkxcaii.

a Madame de Boii/ders était aux eaux de Pmigüe».

•1 1.a rcrommandation était stipcrflue, cl le cltoix de d'Alein-
bert prouve que madame de Uotiffler.t aurait donné et doumsit
d^iuutiles oouseiK,

te ^

-jfluA

VOUS avez dit et écrit, les réflexions que je vous communiquerais, les conseils que je pourrais vous donner, seraient inutiles. Vous êtes trop confirmé dans votre opinion, trop engagé, trop soutenu dans votre colère, pour m'écouter. Peu s'en faut que je ne brûle ce que j'ai déjà écrit Au reste, vous aurez ici un parti nombreux composé de tous ceux qui seront charmés de vous voir agir comme un homme ordinaire. Ce n'est pas un médiocre avantage pour ceux qui ne pouvaient atteindre jusqu'à votre hauteur, de vous rapprocher tant soit peu de la leur. Pour moi, je suis pénétrée de cet événement. Je n'ai pas la force d'écrire rien de plus sur ce triste sujet et je n'ajouterai que quelques lignes, parce que ma conscience et mon amitié m'y obligent. Si les choses sont telles que je me les figure, le trouble de Rousseau, en écoutant M. Davenport et en lisant votre lettre, n'est point la conviction d'une noirceur méditée. Il naît d'un trait de lumière qui lui aura fait entrevoir l'abîme où son fol orgueil l'a précipité. Il aura commencé à douter de la réalité de ses griefs; il en aura été accablé. Nous verrons quel effort il fera pour se tirer de ce mauvais pas.

a Autre article auquel je dois répondre. M. le prince de Conti, à qui je n'ai pas montré votre lettre, parce qu'il est absent depuis six jours, s'é-

1 Heorensemeot eQe ne l'a p«u fait . car nom anrions ^tc privés de la pièce la plus intéressante du procès, de celle qui met en état de jouer avec impartialité » et sans laquelle on n'aurait été que persuadé des torts de David ; au lieu qu'au moment de cette lettre pleine de bonté, de raison et de bonté, l'on réunit la conviction à la persuasion.

JT.. _

TnoisiKMh' piinioi>K.

lait cluirgé do riiifformatioii chez M. do Rougemont.

Il l'a difl'ôréo d'un jour à l'autro; onsuite il a passé lui-iiième clioz co banquier qui s'est trouvé sorti. Le banquier, voyant un tel nom, aurait dû venir sur-le-champ demander quels ordres on avait à lui donner. 11 n'en a rien fait : bref, tantôt par une raison, tantôt par une autre, ce que nous vonlions savoir n'a pas été su. Vous ne méconnaissez point quand vous imaginez que je puisse vous avoir caché le résultiit des recherches que nous faisons de concert. Mais que prétendez-vous faire des nouvelles infonna-tions dont vous chargez M. d'Holbach? Vous n'avez pas dessein apparemment de rien écrire contre ce inallieux homme cpï soit étranger à votre cause ■? Vous ne .serez]>as son délateur, après avoir été son protecteur. De seinhlahles examens doivent précéder les liaisons et non suivre les ruptures. Au nom de ce que vous vous devez; au nom d'une amitié dont l'estime (ut la hase, prenez garde à ce que vous allez faire. Que craindriez-vous? Ni ilousseau, ni personne ne peut vous nuire. Vous êtes invulnérable si vous ne vous blessez pas vous-même.

«J'ai fait prier votre ami, M. Smith, de venir chez moi. H me quitte à l'instant, je lui ai lu malettre. Il appréhende aussi bien (pie moi que-

» Ces recherches, chci M. «ïc Kougeiuout, dTaicut pour but de «avoir si ce banquier n* était pas dépositaire de fonds appar-teuaut à Rousseau dont Huiiu* voulait faire un capitalLstr, prét-cudaut qu'il affectait la]>anvretc. Ou découvrît que c'était jar ce bautjuier que du Peyrou fit pavscr à sou ami le produit de la.

vente des livres et de quelque*» effets qu'il avait laissés en Suisse , lorsqu'il partit pour Strasbourg.

Digitized by Google

180 HISTOIRE DE J. J. RÜSSER.

VOUS ne savez tropé dans la clialeur d'un si juste n^{li}ment. Il vous prie de relire la lettre de J. H. de M. Conway. Il ne vous paraît pas qu'il relxiiy la pen^{on}, ni qu'il désire qu'elle soit pi* blique. Il demande qu'elle soit différée, jusqu'à ce que la tranquillité de son arae, altérée par un violé chagrin , soit rétablie , et qu'il puisse se livrer tout entier à sa reconnaissance. Dans la mauvaise humeur où il était, votre mépri.se, qu'il aura crue volontaire, aura achevé de l'aigrir et de lui renverser la raison. »

— Cette lettre contient tout ce qu'on pourrait dire en faveur de Rousseau, et madame de Boufflers, en exposant les torts des deux amis, rend le lecteur juge, mieux que nous ne pourrions le faire. Tout le tort de Jean - Jacques serait d'avoir cru avec trop de facilité, nous ne disons pas lé^{rement}, parce qu'il avait des motifs raisonnables de croire. En lisant attentivement cette lettre, on est persuadé que David n'était étranger ni au persiflage (J. Walpole eut l'insolence de mettre sur le compte de Frédéric; ni au bruit calomnieux qui faisait, de Jean-Jacques, en le supposant dans le parti de l'opposition , un ingrat, un tracassier, un intrigant, un homme en contradiction avec les principes liaiiteraent profes.sés par lui (obéissance passive aux lois du pays qu'il habite et silence sur le gouvernement de ce pays).

Deux causes expliquent donc la conduite de Rousseau, la motivation suffisamment d'après la connaissance que nous avons de son caractère, et

TROISIÈME PÉRIODE. 181

reivieit son indiguitioi légitime : la lettre du roi de Prusse et un bruit injurieux à l'honneur de Jean-Jacques. Et celui qui lui donna l'hospitalité a pris à l'une coinnie à l'autre une part active! On conviendra que mieux vaut un ennemi déclaré qu'un ami de l'étoffe de David Hume. Madame de Liouders devait commencer par Hume, parce qu'il fallait, s'il en était encore temps, arrêter le mal; ce qui dépendait plus de David, vivant dans le monde, que de Jean-Jacques, enseveli dans la solitude. D'ailleurs elle connaissait les torts de l'historien, c'est-à-dire son indiscrétion, mais elle ignorait ceux de son rival.

Elle écrit donc ensuite à Kousseau une lettre datée de Paris, le 27 juillet 1766. « M. Hume m'a envoyé, monsieur, la lettre outrageante que vous lui avez écrite; je n'en vis jamais de semblable : tous vos amis sont dans la consternation et réduits au silence. Eh! que peut-on dire pour vous, monsieur, après une lettre si peu digne de votre plume, qu'il vous est impossible de vous en justifier, (quelqu'un offensé que vous puissiez vous croire?) Mais quelles sont donc ces injures dont vous vous plaignez? Quel est le fondement de ces horribles reproches que vous vous permettez? Ajoutez-vous foi si facilement aux trahisons? Votre esprit, par ses lumières, votre cœur, par sa droiture, ne devaient-ils pas vous garantir des soupçons odieux que vous avez conçus? Vous vous y livrez contre toute raison, vous qui eussiez dû vous refuser à

* La réponse à cette lettre «1 du 30

à la fin de la lettre de J. J. Rousseau,

l'évidence même, et démentir jusqu'au témoignage de vos sens. M. Hume, un lâche ! un traître ! Grand dieu ! mais quelle

apparence qu'il eût vécu cinquante ans aimé, respecté, au milieu de ses compatriotes, sans en être connu? Attendait-il votre arrivée pour lever le masque? Et pour quel intérêt? Ce ne peut être ni jalousie, ni rivalité. Vos génies .sont différents, ainsi que vos langages, ainsi que les matières que vous avez traitées. Il n'envie pas non plus votre bonne fortune, puisque de ce côté il a toutes sortes d'avantages sur vous; ce serait donc seulement le plaisir de faire le mal et de se déshonorer gratuitement, qui lui aurait inspiré les noirceurs dont^vous l'accusez. Qui connut jamais de pareils scélj|fa.ts Me pareils insensés? Ne sont-ce pas des «ûsoii ? Je veux néan-

moins supposer un moment qu'il en existe : je veux, de plus, supposer qUe M. Hume soit un de-^ ces affreux prodiges. Vous n'êtes pas justifié pour cela, monsieur; vous l'avez cru trop tôt, vous n'a-: vez pas pris des mesures suffisantes pour vous garantir de l'erreur. Vous avez en France des amis et des protecteurs; vous n'en avez consulté aucun : et quand bien même vous eussiez fait tout ce que vous avez omis; quand vous auriez acquis toutes les preuves imaginables de l'attentat le plus noir, vous eussiez dû modérer votre emportement contr»“ un homme qui vous a réellement servi. Les liens de l'amitié sont respectables, même après qu'ils sont rompus, et les seules apparences de ce .sentiment le sont aussi. M. le prince de Conti ,

TROISIÈME PÉRIODE. a83

madame la maréchale de Luxemhoiirg et moi, nous attendons iinpatiennnent vos explications sur cette incompréhensible conduite. De grâce, monsieur, ne les différez pas; que nous sachions au moins comment vous excuser, si l'on ne peut vous dis-

culper entièrement. Le silence auquel nous sommes forcés vous nuit plus que toute chose. »

Cette lettre et la précédente mettent dans tout son jour le beau caractère de madame de Boufflers. Placée entre deux amis qui cessent de l'être pour devenir ennemis irréconciliables; ne voulant perdre aucun des deux, juge, et houe juge de leur différent quelle voit sous son véritable point de vue; elle détermine les torts de chacun, les lui désigne, non-seulement sans aucun partialité, mais en les aggravant même pour le mieux disposer à l'indulgence, en lui faisant ainsi sentir qu'il en a besoin pour lui-même; elle nous donne enfin une leçon qu'il est plus facile d'admirer que d'imiter... G en us irrécusable.

Passons à la réponse que lui fit David Hume, dont la conduite passionnée, haineuse et maladroite, allait donner gain de cause à l'homme, qui ne cherchait point d'ennemis à son ennemi, qui, se croyant trahi, ne se vengeait que par un silence dédaigneux, et que même il aurait

* Quand ce serait à tort, il croyait tout, et tout deroas, pour le jurer, admette cette opposition, parce que dans l'erreur et dans la persuasion d'un fait qui n'existe pas, vous agissez comme si l'existence, et nous aussi» montrons tout que nous sommes, quoique la cause soit imaginaire. Blâmes dans le principe, pour n'avoir pas fait tout ce qu'il fallait [pour découvrir l'erreur, nous pourrions ne mériter que des louanges par notre conduite, et Rousseau nous en offrir la preuve.

84 II. J. J. ROUSSEAU,

gaillard toujours, si David ne l'eût forcé de le rompre.

La lettre de David Hume porte la date du 1^{er} août 1766¹: elle commence par des remerciements pour les avis qu'on lui donne, même pour les reproches qu'on lui fait, et par des excuses qui sont fort mauvaises. « Il eût été , dit-il , fort inconvenant que vous et M. le prince de Conti fussiez instruits de ma querelle avec Jean-Jacques, par d'autres que par moi. Je vous savais à cent lieues de Paris. J'écrivis à la vérité au baron d'Holbach , mais sans lui recommander ni en attendre le secret. Je croyais que cette histoire serait racontée à huit ou dix personnes; dans une semaine ou deux , vingt ou trente pouvaient en entendre parler, et il fallait trois mois avant qu'elle vous parvînt à Fougues. Je m'imaginai peu qu'un fait particulier, raconté à un seul homme, serait porté d'un bout du royaume à l'autre en un moment. Si le roi d'Angleterre avait déclaré la guerre à celui de France, cette nouvelle n'eût pas fait plus de bruit que ma rupture avec Rousseau. J'avoue que cela m'inquiéta. Je différerai de vous écrire, attendant de jour en jour de nouveaux renseignements pour vous les communiquer, afin qu'il vous fût possible de me donner des conseils avec plus de connaissance de cause. Vous voyez que mon erreur vient de ce que j'ai mal calculé Je vous prie de

* Ce qui suffit pour fixer la date de la lettre de madame de Dombars , qui «était contentée de mettre le quatrasme, «ans désigner le mois ni l'année.

> •• You see my error proceeded only from a blunder in my reasoning. •

TROISIÈME PÉRIODE. 85

m'accorder mon pardon et de l'obtenir du prince de Conti. Quant à l'article bien plus important que l'oubli des devoirs de la

politesse , c'est-à-dire mon emportement et ma précipitation envers Rousseau, je vous sou mets les considérations suivantes sur lesquelles j'appelle toute votre attention. Songez 1° à l'effet d'une lettre aussi outrageante que celle qu'il m'écrivit subitement après tant de services rendus par moi et au moment où il n'en avait plus besoin ; à la découverte que je fis sur-le-champ que sa fureur , si elle était réelle, n'était point le résultat d'une passion soudaine, mais bien d'un calcul fait de sang froid pendant plusieurs mois et dans le temps même que je lui rendais les plus grands services ; 3° au mensonge prémédité qu'il fit ' dans le détail qu'il vous a donné d'une conversation que nous eûmes ensemble. Mais ce qui m'a déterminé à ne garder aucune mesure avec cet homme, c'est la certitude qu'il écrivait ses mémoires et qu'il m'y faisait faire une belle figure. J'ai reçu de lui un énorme -volume, contenant beaucoup de mensonges et d'bm jures '.... J'ai donné quelques détails à M. d'Alembert, (jui vous les communiquera. J'aurais dû vous écrire , mais j'ignorais votre adresse et savais seulement que vous n'étiez point à Paris. J'ai fait un récit de cette histoire que j'ai envoyé au général

> Voy. lettre «ta 9 arril 1766. Tous les drnx s'arrordaient uir le fait en lol> même , niais Jean>JacqDr8 lâtsait des iuterprétl|ioiia qui , bien on mnlfood^, ne cofutitocDt i>as un mensoof^e prémédildiy

> C'e^t la lettre du 10 juillet 1766» proeoqilClpftr Hume, qtiio ledit point, et publier uniquement par lui.

a86 nisToiRF. de j. j. noDSSEAU,

Conway pour le faire passer à M. d'Alembert. Toutes les conjectures qu'on à faites à Paris, et dont vous m'informez ' sont

fausses ; il les invente : jamais on ne riiistruisit de la plaisanterie dont vous me parlez , quand même elle aurait eu lieu ®. »

Le 39 août M. Hume écrivit a madame de Barbantane, toujours occupée de lrousseau , qu'il traite d'homme dangereux , ayant le caractère le plus noir et le plus atroce : of the blakest and most atrocious mind. Il mande à cette dame qu'il a communiqué le récit de cette querelle au roi ainsi qu'à la reine d'Angleterre, qui l'ont lu avec avidité et lui ont conseillé de ne rien publier sur cette affaire , à. moins qu'il n'y soit forcé par Rousseau. Or ce fut ce dernier dont Hume provoqua les explications. C'était à D.avid Hume qu'il les avait données: au lieu de prendre , comme David Hume , les trompettes de la renommée , il ne confia ses chagrins qu'à madame de Boufflers et à M. de Malesherbes.

Avant de terminer le récit de cette querelle , mettons encore sous les yeux du lecteur une lettre de Hume , à madame de Boufflers. Elle est datée

t La qoettion n'ett pas tant de cooaaitre jtisqa'à quel point elles étaient fon> dées, que de Mvoir si Jean-Jacques en arait oonnaissance , et s'il y croyait; ce qui ne peut ipière être mis en doute. Une simple dénégation nesnffitpoint de la part de quelqu'un qui manque de franchise » et prend » comme on l'a tu , des détounf arec madame de Boufflers , à qui d'abord il derait compte de cette que* relie , an lieu d'en faire part à d'autres. Rousseau arait les mêmes obligations enrers celte dame qui Tarait lié arec Uume ; son premier soin fat de les remplir.

s If sueh a tking evtr exutetL Ce passage est remarquable. Hume arait bien la part qu'il arait à la lettre de Walpole ; mais il ne pourrait saroir, arec aatan de certitude, oc qu'on arait dit à

Jean-Jacques. Il prononce tnr ce qui derait être douteux , et glisse sur ce qui ne pourrait Têtre à ses yeux.

TROISIÈME PÉRIODE. 287

(l'Étlimboiirg , le a décembre 1766: «Grâce à Dieu,

« mon affaire avec Rousseau est entièrement finie,

« du moins de mon côté, car bien certainement « il ne m'arrivera plus d'écrire une seule ligne sur « ce sujet. Ce fut avec une extrême répugnance « que j'ai publié le dernier récit Entre deux par- « tis désagréables j'ai dû^choisir celui qui avait le « moins d'inconvénients. Toute publication me fai- « sait accuser d'être indiscret, et le silence me « faisait traiter de calomniateur et de faux ami :

« j'ai dû le rompre Une chose me contrarie ;

« c'est que votre nom se trouve dans le dernier « écrit publié à Ix)ndres. Je l'avais effacé, mais pas « assez pour qu'on ne pût le lire. C'est la faute de « l'imprimeur •

« J'ai reçu il y a quelque temps une lettre « vraiment curieuse d'un Sui.sse qui demeure'à Lon- « dres. Il s'appelle Deyverdun, et se dit de Lau- « sanne. Il me mand^ qu'il est très-surpris d'ap- « prendre que Rousseau m'accuse d'être auteur ou « complice de deux libelles publiés contre lui ; il « ajoute que ces deux libelles sont de lui , et me (I permet de le faire connaître au public; mais je « ne viux rien faire imprimer. J'ai seulement en- « voyé copie de cette lettre à M. Davenport , afin

< Exposé tU sa cornûiUf etc. L'etspre»iem«ot âvcc lequel U avait oommuoique an baron d*HoU>acb , â «1* Alembert , etc. ,

Ici premiers détails de sa rupture , H l'invitation de les répandre permettent de douter de la réalité de cette répugnance.

> Nous ne rapportons cette circonstance que pour faire voir la franchise de David et la nature de ses excuses : celle-ci est tout à fait valable que celle qu'il a donnée préférentiellement à madame de Roufflers , en lui disant qu'il ne savait pas son adresse aux eaux de Poissy,

à 88 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

U qu'il la communiquât à Rousseau. S'il lui reste le moindre sentiment d'honneur, il se prosternerait « devant moi. »

Jean-Jacques ne se prosterna point, et crut que M. Deyverdun n'était qu'un prête-nom ; sa lettre du mois de janvier 1767 ne laissait aucun doute à cet égard. Si les soupçons qu'il y exprime étaient fondés, il en faudrait conclure que Hume était un fourbe consommé et qu'il en imposait à madame de Boufflers. Il est toujours constant, d'après les fragments que nous avons rapportés de sa correspondance avec Cette dame, qu'il ne lui disait pas toute la vérité ; qu'il craignait son attachement pour Rousseau; qu'il lui donnait enfin de pitoyables excuses pour se justifier de ne l'avoir pas prise , comme il le devait, pour sa première confidence dans cette querelle.

D'après les détails dans lesquels nous venons d'entrer, on peut juger si Jean-Jacques crut qu'il était le jouet de David Hume, s'il eut des motifs suffisants pour le croire ; si l'historien anglais fut étranger à la lettre d'Horace Walpole. Dans plusieurs lettres de Rousseau on trouve des plaintes sur la manière dont on le traitait à Londres, très-peu de temps après avoir reçu , dans cette capitale, la plus flatteuse hospitalité. On y publia contre lui plu-

sieurs libelles. Voici , à cette occasion , un témoignage non suspect : c'est celui de M. de Magellan, membre de la société royale de Londres, et collègue de David Hume '.

* Addition à la relation du docteur Le Béguin de l'Université, par M. de Magellan, in-4°, Londres* et Paris, 1778.

TROISIÈME PÉRIODE.

« J'avais vu ici, à Londres, dit-il, l'effort des ca- « baies des ennemis de M. Rousseau. Sous l'apparence de se rendre ses bienfaiteurs, ils ne « manquèrent pas d'exciter sa délicatesse de sentiments , afin de le faire passer pour Un fou, un « misanthrope, et même pour un ingrat, épithète la plus injurieuse et insupportable dont on puisse flétrir une âme honnête. Ce fut en maniant « adroitement cette mécanique obscure et mé- « chante , qu'ils l'obligèrent enfin d'abandonner « l'asile qu'il avait trouvé au centre de la liberté , « au sein d'une nation qu'on appelle philosophe « que, à juste titre, mais dont il serait fort ridicule « de croire que tous les individus sont philosophes. J'avoue franchement que je fus alors vivement touché de ces procédés indignes; car Un honnête homme malheureux a droit à sa compassion ; et, quelle que soit sa fortune , quelle « que soit sa situation à l'égard du public, à qui « on en impose presque toujours, et qui ne juge « que d'après les opinions qu'on a le talent de lui « suggérer, je ne saurais m'empêcher de partager « l'amertume de son cœur » -fit

On comprend ce que M. de Magellan a voulu dire, et son témoignage prouve que les plaintes de Jean- Jacques n'étaient pas dénuées de fondement.

On a vu que, par la faute de Hume, cette rupture acquit le plus grand éclat. Ce n'est que réduit à la dernière extrémité, que Rousseau , .qui voulait, suivant sa coutume , tout ensevelir dans un méprisant oubli , rompit le silence. « Je croyais

•ÀÇyi HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

« (lui écrit-il enfin le a3 juin 1766) que mon si- « lence , interprété par votre conscience, en dic rait assez; mais,, puisqu'il entre dans vos vues <r de ne pas l'entendre, je parlerai. » Et dans sa lettre du 10 juillet suivant, il lui dit : a Vous voulez K une explication, il iàut vous La donner. Il n'a « tenu qu'à vous de l'avoir depuis long-temps : « vous n'en voulûtes point alors, je me tus; vous « la voulez aiijourd'liui, je vous l'envoie. Elle sera « longue , j'en suis fâché: mais j'ai beaucoup à dire, « et je n'y veux pas revenir à deux fois. » li termine ainsi cette expiication, très-volumineuse en effet : « Il ne me reste qu'un mot à vous dire. Si « vous êtes coupable, ne m'écrivez plus, cela se- « rait inutile, et sûrement vous ne me tromperez « pas. Si vous êtes innocent, daignez vous justifier. « Je connais mon devoir , je l'aime et l'aimerai tous « jours , quelque nide qu'il puisse être. Il n'y a O point d'abjection dont un cœur qui n'est pas né « pour elle ne puisse revenir. Encore un coup, si « vous êtes innocent , daignez vous justifier : si « vous ne l'êtes pas, adieu pour jamais. » David Hume se le tint pour dit , reçut cet adieu , ne répondit point , et se conforma dans tous les points aux intentions de Jean-Jacques. Mais, an lieu de suivre son exemple et de rester dans l'inaction, laissant le temps , qui apaise à la longue les haines les plus invétérées, produire son effet, il envenime sa querelle par une correspontlance active, dans laquelle il prodigue à Rouss«'au des injures sanglantes, le traitant de scélérat atroce, comme si

"^igiTITÎRTTiY Cvrfogli

TROISli'.M F. PÉRIODE. 29I

(les torts envers Hiiino (en les supposant réels) étaient un crime au-dessus de tous les autres.

I>es deux traducteurs de son factum , qui certes n'avaient pour Jean-Jacques aucun sentiment de bienveillance, crurent devoir supprimer une partie de ces injuria , tant elles étaient geôsières, même à leurs yeux. C'étaient MM. Suard et d'Alenibert, qui n'avaient, ni l'un ni l'autre, aucun sujet de plainte contre Rousseau. D'Alembert, dont les preuves de talent, d'esprit, et de logique, n'étaient plus à faire, mesura .ses forces une fois avec l'auteur tî^mile, et n'y revint plus «. Mais M. Suard, timide en raison de l'intersalle immense qui le séparait de Jean-Jacques; M. Suard, ajTint, avec la conscience de son talent, trop d'adresse pour le compromettre, traduisit clandestinement le plaidoyer de David. Il aurait pu se*dispenser de garder l'anonyme; Rousseau, parmi seS critiepies, comptait un roi et un archevêque. Il leur avait répondu, bornant là ses répliques. Il eût Lais.sé le nouvel agresseur dans sa tranquille obeurité, comme il avait laissé dans la leur l'abbé Gervaise, le P. Griffet, don Deforis, don Cajot, bénédictins ou bamabites, et MM. Comparet, Chiniac,"André, François Xaupi, Marin, et d'autres personnages aussi célèbres.

D'Alembert , lorsqu'^/m'/e parut, écrivit à Rouss(*au que « cet ouvrage décidait de sa supériorité, « et devait le mettre à la tête de tous les gens de « lettres; » d'après cet aveu , que nous croyons sincère, il ne pouvait plus prendre la plume ouver-

- Sa rrpoo»e à la lettre «nr In ftpertacln.

•AlJ'i III.STOIRK I)F. J. 1. ROUSSEAU,

l<;inent contre Jean-Jacques; mais il dirifjea celle de M. Snard, en coopérant à la traduction de ce dernier. Nous en avons la preuve dans une lettre de David Hume, daté*; d'Kdimhonrg, le iç) iiovemhre l'jGC) '.« Je ne saurais, monsieur, lui «lit-il, M trop vous r«•m«“rcier «le la c«>mplaisan«'e «jue vous a avez mis«> à tra«luire nu ouvrage «pii ne méritait «guère votre attmtion ni celle du public. Je suis « on ne peut plus satisfait de ce travail. L'introdne- « tion m'a s«mblé particulièi-ement «'criteavec une « graïule priulence, et nue rar«i «iLscrélion, si j'en « excepte la partitiliUujue vous miuthvzen ma feu>eur. U Je me plais du moins à la rt'garder comme un o gag«f «le votre iunitié. V«)us et M. «l'Alembert avez «agi sagement, en adoucis.sant qielquiüs -«^xpres- « sions.... Je ne crois |i;is pouvoir m'accuser inoi- « même «le la plus légère imprudence, si ce n'«'st, «toutefois, d'avoir accueilli cet boinme «pi:ui«l il « .s'«*st jeté «lans in«\s bras Pouvais-je m'attendre à « nn tel prodige «r«>rgueil et «le fér«>cité?»

H (?st assez plaisant «le voir Hume convenir «pi'on a bien fait «l'adoucir ses expre.ssions, en reproduire qui n'ont pas.moins b«'soin «radoucissement.

I.a marebe suivie par David Huma prouve- «pi'il croyait que celui qui faisait le plus de bruit avait toujouiu's raison,. et «ju'il comptait sur. l'appui «le ceux à «pii la décence, k défaut ik; justice, devait

> Elle n'a été pnblîM qn'rn i8ao, dans le peut

remarquer que le» lettre» qui contenaient de» retueqpicmcaU »ttr celte querelle » forent »oiçné»nnent mues en rdeerre |tar

ceux k qui ce» renseq^enents n'au. raient pa.»^ trea-faTomble».

» On a m que cet homme ne a'etait point jeté dan» »es bra».

Olgitized by

THOISIKME PÉRIODE. •JK)'

(aire garder la neutralité. 11 ne se trompa point dans ce double calcul. Sa première lettre est écrite au baron d'Holbach, dont la table était un point de réunion des philosophes et des gens de lettres; la .seconde, à d'Alembert, répandu dans d'autres sociétés, et qui fréquentait celles de madame du Deffand, et le cercle de madame Geoffrin. Il correspondait d'ailleurs assidûment avec Voltaire. Ces lettres furent lues chez M. Necker, qui, dans cé temps, paraissait aussi vouloir devenir un des Mécènes de notre littérature. '

Si l'on ne nous croyait pas, nous produirions iiii témoin irréciable, ce .serait madame Suard, qui s'exprimerait ainsi * : « Six .semaines après le départ « de Rous.seau pour l'Angleterre, nous étions allés « souper chez madame Necker. Une personne qui «sortait de chez le baron (Wlolbach nous dit « qu'il venait de recevoir une lettre do M. Hume , « <pii commençait par ces mots t mon cher baron , « Rousseau est un scélérat. On resta -frappé d'éton- « neinent. Ces mots étaient échappésà l'indignation « de cet excellent honrme. Je crois que Fépithète « d'insensé lui aurait mieux convenu, quoiqu'on ne « puisse le disculper d'ingi^titude. On passa toute « la soirée à en citer des preuves sans nombre. Je ne « les rappellerai point ; je dirai seulement que « M. Suard traduisit cette correspondance , et qu'il «y joignit une préface pleine ée impartialité , mais « peu Javorable à l'auteur de l'insulte faite à son res- « pectable ami. »

» Etsnit /tf Vrmnirr.t sur .V. Sirarti. i8a.», in-ia , p. 90. Ou-
trage tr«s-rare, |Mirce qu'il se tlootir. Il ilr in?.dame 5uari/.

39[^]1 niSTOIRF. DE J. J. BOUSSEAU,

Comme cette ingratitude est bien déinu|itrée par des preuves
sans nombre, ainsi que \ impartialité peu favorable, qui fait son-
ger à la partialité dont s'est plaint cet excellent Hume ! ai>je dit
un mot de trop en l'mrlant de la réunion des lionime^ de lettres?
leur mèaape même s'en mêlait! Celui-ci n'est pas certain que
l'épithète A'ùtsensé n'eût pas mieux convenu que celle d»; scélé-
rat; le 'doute sur la scélératesse de Jean-J^icques est exprimé co-
miquement, avec autant de charité que de scnquiule.

Rien ne maïupia donc pour donner à la querelle, entre David
et Rousst'au, la plus grande publicité, et les intentions du pre-
mier furent remplies. Que disait le second? il partageait ses jour-
nées entre la botanique, la musique, et la rédaction de ses mé-
moires. Quand, de .songer a David Hume, il était obligé de s'en
occuper et de parler de son ancien hôte, c'était pour dire à l'iiu ' :
« Je « continuerai, quoi qu'il arrive, de laisser M. Hume U faire
du bruit tout seul; à l'autre ® : On dit que « M. Hume me traite
de scélérat et de vile canaille; « si je savais répoutlre à de pareils
noms, je m'en « croirais digne ; à un troisième^ : I.aissons dire et
tt M. Hume et les puissances, et les gazetiers, et O tout le monde;
au quatrième : Lxrrsqu'on vousjMir- « lera de ce qu'écrit M.
Hume, faites comme moi, a gardez le silence et demeurez en re-
pos*; au cin-

* M. DaTcoport. Voy. •ccode partie.

* H. Cay; lettre dti a aoAt 1766. Klle c&t rurieu&e.

3 H. MaroHichel Rey;ao&t 1766.

4 M UÎTcruoia , lettre da 30 aoàt 1766.

TRoisiÈMK PÉRIouE. ag5

« quèfème ‘ ; Mettez-vous donc sur mon compte le « vacarme qu’a fait le bon David , pendant que je « n’ai dit un mot qu’à lui, dans le plus grand secret, « et quand il m’y a forcé? enfin, du sixième, et c’est « le résumé de toute la querelle*: A près un premier « mouvement d’indignation, je me suis retiré paisi- « blement; il a voulu une rupture formelle, il a fallu U lui complaire; il a voulu ensuite une explication, « j’y ai consenti : tout cela s’est passé entre lui et a moi ; il a jugé à propos d’en fkire le vacarme que « vous savez ; il l’a fait tout seul; je me suis tù ; je « continuerai de me taire , et je n’ai rien du tout à « dire de M. Hume , sinon que je le trouve un peu « insultant pour un bon homme, et un p»eu bruyant « pour un philosophe. »

Jean-Jacques a, dans sa lettre du mois d’aoù 1 1 7 66, à la marquise de Verdelin, établi clairement la question^ en disant : a Que la fausse (pttre du roi « de Prusse soit deM. d’Alembert , ami de M. Hume, « ou de M. Walpole, ami de M. Hume, ce n’est pas, « au fond , de cda qu’il s’agit ; c’est de savoir , U quel que soit l’auteur de la lettre, si M. Hume « en est complice *. »

> Lettre à M. da Pejrrroa , 1766.

* Lettre do a jaoTîer 1767. Dans odle do 7 février loiTant , adressée à M. Do« roM, fl dit «MrèrreMor foW Detrid et

ses amis.

^ On pent f d'après toat ce <{ui précède, oonnaitre ee qn*3 fiat entendre par le UMIg de Ronwa» eeafcn Honte ; fTpreaion dent se sont serris ptusieas éct» raina du tempe. Ce n*ert pas antre cboêe ^ la lettre mèmè dn peemicr en se> cood. Darid k commenta , la fit imprimer aree sea ofieemüim qoi fuimit tra» dnites par U. Snard, et pnUiée» à rinra de Ronsean qui ne répon-dit paa «n mot. et ne sot même pea qu'on flt paraître sa lettre. Tel eat ce qu'on appelle le libeUe de Jean>Jacqies contre riiistorten anglais.

31)6 IIISTUIRK UK J. J. ROUSSEAU,

Nous avons mis le lecteur en étatde juger cette question, et de prononcer sur le degré de complicité de David, en rapportant les lettres qu'il écrivit, ou qui lui furent écrites à cette occasion; le iiaiTaveii qu'il fait à madame de Barbantane , à laquelle il protes-tait que ce fut chez le lord Ossoi'i, et non chez ([autres, qu'il s'était permis la plaisanterie la plus piquante du persiflage contre Jeaii-Jac(pies; eiiflii , en exposant les faits , d'après lesquels il est aisé de voir s'il fut confldent du principal auteur de ce persiflage, et s'il ne fiit que conlldent. Laissons maintenant David Hume, avec lequel Rousseau n'eut plus aucune espèce de rapport

Quant aux écrivains français qui prirent parti dans cette que-relle, que l'un des deux personnages rendit scandaleuse , leur réunion p(mr un Anglais contre un des leurs , etcelui^donl aucun d'eux ne contestait le mérite< littéraire est remarquable. Une seule voix se fit entendre eu faveur de JeanJacques ; ce fut celle d*une femme. Son enthousiasme pour Rousseau , la juste indi-gnation qu'elle éprouvait en voyant tant d'agresseurs et pas un seul défenseur, lui firent prendre la plume, l'inspirèrent, lui don-

nèrent de l'énergie. Elle lutta toute seule, tant avec David qu'avec ses traduc-

1 La Itaiioii de Hnme et de RooaMrati ne dura guère plu* de trou moi*. Ik aa« raient pu rompre sans mettre lo public dans leur coofideae. On a to que , s'il en ftrt autrement, la faute n'en est |mu à Rouaseau. Qui Ibr^ait Hume à pobUer les explications qu'il avait provoquées , et que J«an*Jaogoea lui annoocait ne de* voir commuuiquvr à |>crsoiiiie , le suppliant d'y répondre et de se justifier ? üa* viil titr (lit un mol de «'Ctlr querelle dans se* Mémoirtt i silence d'autant]<lus êlnuuaut qu'il rraiguail que Rousseau o'eu]>arlâl dans Ica siens.

“ Digitizèdtjy)T!§Ie

leurs, et, de concert avec du Peyrou, publia une réfutation qui produisit de l'elTet, et fit naître au moins le doute parmi ce grand nombre de lecteurs, toujours disposés à croire celui qui parle, ou le dernier^ ou seul dans sa cause. C'était madame de Latour Franqueville. En répondant à celui qui lui faisait passer son ouvrage, Jean-Jacques s'exprimait ainsi; o Je vous charge^ monsieur, « ou plutôt j'ose vous permettre , en lui donnant « ma lettre, de vous mettre en mon nom à ge- « noux devant elle, et de lui baiser la main droite, « cette charmante main, plus auguste que celles O des impératrices et des reines, qui sait défendre a et honorer si pleinement et si noblement l'innoo ccnce avilie »

Le séjour de Jean-Jacques à Woolton n'est marqué par aucun autre événement d'intérêt. C'est là qu'il fit les six premiers livres de ses Confessions. Pendant li^ treize ” mois qu'il passa dans cette solitude, il écrivit un grand nombre de lettres * dans lesquelles on voit qu'il s'occupait île botanique, de niu.sique, de

la rédaction de ses mémoires et de quelques affaires ,• telles que la vente de ses livres et de ses estampes qu'il ne voulait point faire venir de Ixindres à Wootton.'

Mais il traînait après lui la plus cruelle ennemie de son repos ; c'était Thérèse Le Vasseur. I^a conliance t|u'il avait eu elle était sans bornes, commm

* Lettre à M. Gay, du 7 février 1767.

> Il y arriva vers le 20 mars , et quitta cette solidde le icc mai
7^7 ^ Luviruu ccDt.

2(^8 UISTOIKE OB J. J. ROUSSEAU,

l'empire qu'elle avait sur lui, et cette confiance était fondée sur ce qui devait la détruire; c'est-4dire sur une excessive simplicité. Thérèse était bornée au-delà de toute expression , puisqu'elle ne cessa point de l'être en vivant pendant trentetrois ans avec Rousseau dans Li plus grande intimité. Il la crut incapable de le tromper, et se trompa lui-même. L'habitude impose un joug d autant plus fort, qu'établi graduellement, H est insensible ; et Jean-Jacques subissait ce joug sans en avoir, le moindre soupçon. Il est facile de concevoir combien Thérèse devai^s'ennuyer à Wootton, ignorant la langue du pays. Ceux qui pai^ laient la sienne ne pouvaient vivre long-temps avec elle en bonne intelligence Elle brouilla jon maitrt avec les bai:>itants de la maison de M. Davenport. La lettre que Jean-Jacques écrivit à ce dernier le 30 avril 1767 ne permet pas d'en douter. Après s'être plaint des traitements qu'il éprouve dans cette maison, il annonce k son hôte qu'il en sort le lendemain. La précipitation qu'il mit dans ce départ , la lettre qu'il écrivit en route au général Conway, donnent

heu de croire qu'il y eut dans cet événement des causes plus importantes que le commérage de Thérèse , mais on les ignore.

Rousseau partit donc brusquement de Wootton, le 1^{er} mai 1767 , laissant ses effets, et dans la plus violente agitation d'esprit. Le jour il arriva à Calais,

< A Molien, à Trie[^] à Mooqnm, eHe e«t des queraOes qui trooMarent U irmoqtiUlité de Rousseau.

«l'où il écrivit au marquis de Mirabeau (chargé par le prince de Conti de lui offrir un asile à Trie- UvChâteau) que pour accepter cet asile , il faudrait qu'il eût la certitude d'y pouvoir vivre en paix. Ije a3 il partit pour Amiens ; il y vit Gresset, qu'il ne connaissait que de réputation. Le caractère de cet aimable poète lui plut, et tous deux se convinrent. M.Renouard, dans sa [^]ie de Gressef, a rapporté un mot de Jean-Jacques qui, jusqu'alors, avait été travesti et qu'on avait rendu grossier, d'obligeant qu'il était. «Je suis persuadé , dit Jean- « Jacques en quittant l'auteur de Vert-Vert, qu'a- «'vant de m'avoir vu, vous aviez de moi une opi- « nion bien différente ; mais vous faites si bien « jwrier les perroquets, qu'il n'est pas étonnant « que vous sachiez apprivoiser les ours ■. »

Un personnage qui a joui de quelque célébrité, et dont le nom , dit La Harpe , « est à-peu-près oti- « blié dans l'histoire des lettres, tandis que celui « de son fils appartiendra toujours à l'histoire de « France , » va paraître momentanément sur la scène. Il importe de l'examiner dans les rapports «ju'il eut avec Jean[^]acques. C'est le marquis de Mirabeau , auteur de l'Ami des Hommes , litre qu'on lui donne encore , ce qui ne veut pas dire qu'il l'ait mérité '.

• yk dê p. 71, Dtw r*atC(lol» traveitie, oo otippdar-qa«
R^oém»

gArda p«ad«M Iatîmi» de Or«MC, et qa'eD le recoodeiieel, fl-
nédl t

11 Too* «4 fhu difficile de Ikirt pwler «■ œn ^u'ao perroqnet.

* L'ami d« hommes piakU coatre m femme, Marie de ▼■Man.
Lee débat» prouvèreot qn'ü était le plu» mauTaii mari , le père
de fusiine le plus dérangé , le fermier le plu» igooraiM; gn'il en-
treteoit de» femmc« chri lui. Oa lat à randiencc une lettre au
curé du Btgao, qu'il ineitaU a hii faire une harangue a

3oU HISTOIRE DF. J. J. ROIJSSFALL,

il rechercha beaucoup Jean-Jacques au iiioinent où ce dernier
arriva d'An<;l('t<'rre. Comme il se lit l'intermédiaire entre le
prince de Conii et l'auteur d'.^«i/7e, à qui son altesse prenait de-
puis long-temps un vif intérêt, on |>«urrait croire que le désir de
plaire au prince fut le motif de la conduite du marquis; mais il y
eut uii motif personnel qm' nous allons tâcher de découvrir. Il
commençapar offrir un asile à Rousseau qui le remercia, .sans ac-
cepter , mais cependant avec effusion de cœur: «Il serait beau, lui
di.sait-il, que l'ami des « hommes donnât retraite à l'ami de l'éga-
lité. » M.'iis il .semble vouloir le ilétourner de ce projet, eu ne lui
dégui.sant rien, en se montrant tel qu'il était, en le prévenant que
.s'il acceptait, il se livrerait sans gêne à ses fantaisie.s. « Si j'allais,
dit-il, n dans une de vos terres, vous pouvez compter « que je n'y
prendrais pas le plus petit soin en fa- « veur du propriétaire: je
vous verrais voler, pil- « 1er, dévaliser, sans jamais dire un seul
mot, ni O à vous ni à personne. Tous mes malheurs me- «
viennent de cette ardente haine de l'injustice « que je n'ai jamais

pu dompter. Je me le tiens pour « dit. Je .suis las de guerres et de querelles. Je suis

»oD arrivée daa^ u terre; une autre à relui d'iaie terre qu'il venait d'acheter , afin qu'il • annonçlt en chaire qn'il fallait remercier Dieu d'avoir donné an pays « on bonune équitable et d'nue race accoutumée à co ni mander aoa hommes. » C'était bien le cas de répéter qn'il fiant remercier Dieu de tout. Dans nue de ses lettres, U s'exprimait ainsi i ■ An fait une femme est la première servante de « son mari. Vous vvez que je ne miche pas mes termes , et tout ce qui voua « viendra dans la tête à l'encontre de cela est piiremcut contraire an droit di» <V <* vin et bumaiu. » Tel était l'ami dtt hommes. U mangea le bien de M femme,

lui iranamit une maladie iMotense, persécuta aon fils, et donna lesq>reuvcs de la T.-tiiiité la plus Mitte et la plus ridicule.

THOISlfesIE PÉBIODE. 3o I

« bien siir de n'eü avoir jamais avec les honnêtes « gens, et je n'en veux plus avec b» fripons , air a celles-làont trop dange-reuses. Voyezdonc,mon- « sieur, (|uel bouline utile vous mettriez dans vo- « tre maison ! A Dieu ne plaise ipie je veuille évi- « ter votre offre par cette objection! Mais c'en est « une dans vos maximes et il faut être consé- « qient.»

Il semblait que Rousseau sentît que l'ami des bonnnes avait dans ses offres géiiiéi-eus<îs quelque (U'ssein .secret. Ne pouvant le<leviner, il .supposait un projet faisant partie «lu système général «le M. «le Mirabeau, et rintention de le choisir pour l'exécution «le ce projet. Mais il n'était quirstion ni d'fle««cw, ni Reproduit net, ni «le «loctrine économi- «pie. Il s'agi.ssait «le fairi; reprenlre la plume à Jean- Jacques. C«;lui-ci liasse qiiebpies jours

à Fieury chez M. «le Mirab^{le} au , en attendant que l^e; château de
Trie soit disposé pour le recevoir. S^{on} h^{ôte} l'y visite et ne l^e
pas à se laisser pénétrer; on le voit « dans une lettre du 9 juin
1707. Après de s^{es} expressions « le reconnaiss^{ance}, Roussⁱⁿ au lui
« lit : « Je ne saurais « le venir votre h^{ôte} à demeure,

« .sans contracter des obligations t^{ant} il n'est p^{our} a^uen « ma vo-
lonté « le remplir, et pour répondre une O^u fois pour tou^{tes} à un
mot que vous n^{ous} avez dit « en passant , je vous répète, et vous dé-
clare que « jamais je ne reprendrai la plume pour le public,

« sur que l^e sujet « p^{uisse} ce puisse être; que je ne « puis n^{ous} ne
veux rien lire « lés^{ons} « m^{ais} pas mét^{he}* « vos p^{ro}p^{ri}és écrits',
qui?, dès à pr^{ésent}* s^{ur}uit, je suis

!^Q3 histoire de J. 1. ROUSSEAU,

« mort il toute littérature , et que jamais rien « ne me fera
changer de résolution sur ce point. « Je suis assurément pénétré
pour vous de recoi- « naissance, mais non pas jusqu'à vouloir n^{ous}
pou* « voir me tirer de mon anéantissement mental. »

I^e le marquis revint à la charge et reçut cette réponse plus sé-
vère ; « Je suis affligé, monsieur, lui « < lit Rousseau , que vous
n^{ous} t^{out} mettiez dans le cas O^u d'avoir un refus à vous (aire ; mais ce
que vous < t^{out} me demandez est contraire à ma plus iiiébranla*
« i> le résolution , même à mes engagements, et a vous pourrez
être assuré que de ma vie une ligne « ne sera imprimée de mon
aveu. » Il ajoute qu'il renonce à toute autre lecture qu'à celle des
livres des plantes, et même à celle des articles de la correspon-
dance du marquis, qui réveilleraient des idées qu'il doit et veut
étouffer. Dans une autre lettre Rousseau lui dit que sa morale est
trop haute pour lui, et qu'il la trouve plus stoïque que consolante.

Vient ensuite l'absurde question du despotisme légal, car l'ami des hommes, ne pouvant le faire écrire, le faisait dissenter; et je soupçonne qu'à l'instar du baron Holbach il voulait le contrarier pour exciter sa verve.

Dans sa lettre du 4 juin 1767, Jean-Jacques, qui ne sait point farder la vérité, dit au marquis qu'il a voulu lire et comprendre sa philosophie wunaie, mais qu'il n'a pu jamais en venir à bout

L'ami des hommes, ne se tenant point pour battu, se creuse la cervelle pour savoir par quels moyens il peut arriver à ses fins, et se souvenant

TROISIÈME PÉRIODE. 3ü3

que le Devin du village n'était pas un épisode in- «différent de la vie de Rousseau, lui témoigne l'envie de faire un opéra. Jean-Jacques, qui ne s'était jws interdit la musique, accueille avec joie le projet du marquis et l'encourage. « 11 s'en faut peu, » lui écrit-il » que ma muse chenuée à moi, vieux « radoteur, ne soit prête à se ranimer aux accents « de la vôtre. » IVlais, comme s'il recevait intérieurement et tout-à-coup un avis salutaire, il ajoute: « Votre proposition m'a tout l'air de n'être qu'une vaine amorce, pour voir si le vieux fou mordrait « encore à l'hameçon. » Cependant l'idée lui sourit, il le prie de s'expliquer franchement, et il lui dit ce qu'il croira pouvoir faire. Ah! si le piège n'était pas si mal-adroit. Je ne sais si le marquis s'était trop avancé, et si cet homme aimait la musique, mais il paraît que c'est lui qui renonça au projet, et Rousseau lui en témoigna ses regrets.

Il n'est pas aisé de savoir quel motif avait l'ami des hommes pour faire écrire l'auteur à l'ami. Était-ce pour voir s'il tiendrait ses engagements? Était-ce pour mettre son nom à des écrits que

l'auteur ne pouvait publier sous le sien ? Il nous semble , comme la conjecture la plus vraisemblable , que c'était pour faire de Rousseau le chef du parti dans lequel était l'ami des hommes. Car il faut se rappeler que les Économistes étaient divisés en deux partis. Tous les deux révèrent le bonheur du genre humain : projet qui suppose plus d'enthousiasme que de raison , plus d'esprit que de jugement, et qui n'est entre les mains des fri-

304 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

bons qu'il m'en coûte de plus de tromper les hommes. Si les partisans d'une menu religion ont rarement été d'accord entre eux, on ne doit pas s'étonner de voir les Économistes divisés en deux partis. « Vers 1750, messieurs Quesnay et de Gournay examinèrent s'il ne serait pas possible de « trouver dans la nature des choses les principes de l'économie politique, et de les lier de manière « à en faire une science. Ils arrivèrent, par deux « routes différentes , aux mêmes résultats qui leur « parurent positifs , et quoique chacun regardât « la méthode de l'autre comme la démonstration « de la même vérité , ils formèrent deux écoles. « M. de Gournay , négociant, s'attacha au principe de la liberté et de la concurrence du commerce. « M. Quesnay, cultivateur instruit, s'occupa plus particulièrement de l'agriculture et de ses progrès, qu'il considérait comme les véritables sources de la richesse et de la prospérité des nations. Il « lit cet adage : pauvres paysans, pauvre royaume ; « pauvre royaume , pauvres paysans, et parvint à « le faire imprimer à Versailles de la main de l'Imprimeur XV » .

On sent , d'après cet exposé , combien il importait à chaque école d'avoir des hommes célèbres parmi ses disciples. Gournay comptait dans les siens Malesherbes, Morellet, les Trudaine,

Champion de Cicé l'archevêque, le cardinal de Boisgelin, le docteur Price, David Hume, Beccaria, Filanghieri. Dans l'école de Quesnay figi-

» CKiivre^ dcTnrgot.

TROISIÈME PÉRIODE. 305

raient le marquis de Mirabeau , Fourqueux , Dupont (le Ne-mours, Taventi^ ministre d'État de Florence , le chanœlier de Li-thuanie, le margrave de Bade, l'archiduc Ijéopold, depuis empe-reur. Mercier de la Rivière , Rouhaud et l'abbé Beaudeau. Un tiers-parti, ne voulant point adopter de système , ni appartenir à amaine école, n'eiit d'autre but que l'amour et la recherche de la vérité. C'étaient Turgot, Condillac, Adam , Smith, Germain Gar-nier, mort pair de France, Sismonde, Say, etc.

Mercier de- la Rivière et l'abbé Beaudeau se détachèrent de l'écule de Quesnay pour en établir les principes, et pour en obte-nir les résultats d'une autre manière. C'est !(■ premier qui établit la doctrine absurde du despotisme légal , dans son ouvrage sur X ordre- essentiel des Sociétés, dont l'ami des hommes fit passer un exemplaire à Rousseau. L'énergique réfutation qu'il reçut en réponse lui prouva que l'auteur SÈmiie repoussait de toutes ses forces une pareille doctrine. Le marquis n'avait pas été pins heu-reux pour une de ses productions qu'il avait fait passer à Jean-Jacques , qui lui déclara franchement qu'il ne comprenait rien à sou livre.

Si l'on suit attentivement la marche du marquis, le choix des livres qu'il lui envoie , en le priant de les lire, les questions dont il lui propo.se l'examen , on verra (jue son intention était ,de tâcher

qu'il s'occupât de la doctrine , de la lui faire adopter et défendre ;
et de compter soit parmi les disciples ,

ao

3u6 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

soit à la tête de l'école, li> premier et le plus célèbre des publi-
cistes <lu siècle. Mais il s'adres.sait mal, et fut obligé de roHon-
cer à son projet. Telles sont les conjectures probables sur le motif
de la conduite du marquis de Mirabeau.

Rousseau ne resta que dix jours dans la capitale <le la Picardie
: les honneurs qu'on tmlul lui muire, dès qu'on sutqu'il y était, et
les empressements des citoyens et des militaires, le firent sortir
de cette ville dans laquelle il avait le projet de séjourner plus
long-temps *. Il en partit le 3 juin, et .se rendit à Saint-Denis.
L'auteur de F Ami des hommes vint l'y prendre le 5, pour le men-
ner à Fleury, où il avait une maison de campagne

Le ai juin 17(17, il alla .s'établir au château de Trie, où le
prince de Conti lui avait fait préparer un ap|Rirtetneiit. Il y prit le
nom de Renoii , par égard pour le prince, résolu « de ne rien hi'e
dé- « sormais de ce qui pourrait réveiller ses idées U éteintes ^ ,
annon^-ant qu'il était mort à la litté- (c rature, sur quelque sujet
que ce puisse être. * Pendant son séjour à Trie, il correspond avec
plusieurs personnes, entre autres avec le martpiis de Mirabeau,
qui lui avait envoyé un de ses ouvrages, dans lequel l'auteur de
l'Ami des hommes plaide la cau.se du despoti-snie. « Cette lec-
ture, lui a écrit-il m'a moins satisfait que je ne m'y atten-

t Lettre du 5 jota 1767, è M. du Pe>Tou.

> T^oos ifçnorous «i c'est Flear}^>sou*^baamont, dans le Tn-
tunage de Tric>lc* Cliiteau , ou Fleury, près Meuduo.

i CortéffionJancr , Irrlrc do 9 juiu I7fi7.

4 thid. , lettre du %Cy juillet 1767.

Jk -

■ DigitizectbrCïOOgle

THOISIÈME PERIODE. 307

«dais; et je sens que les traces de mes vieilles «idées, racornies dans mon cer\'eau, ne permet- « tent plus à des idées si nouvelles d'y faire de for- « tes impressions. Je n'ai jamais pu bien entendre « ce que c'était que cette évidence qui sert de base « au despotisme légal , et rien ne m'a paru moins « évident que le chapitre qui traite de toutes ces « évidences. La science du gouvernement n'est « qu'une science de combinaisons , d'applications « et d'exceptions, selon les temps , les lieux , les « circonstances. Jamais le public ne peut voir avec «évidence les rapports et le jeu de tout cela. Et, « de grâce, qu'arrivera-t-il, que deviendront vos « droits sacrés de propriété dan» de grands dan- « gers, dans des calamités extraordinaires, quand « vos valeurs disponibles ne suffiront plus, et que « le salas popuW suprema lex eslo sera prononcé par « le despote ? Messieurs, f>ermettez-moi de vous le « dire , vous donnez trop de force à vos calculs , et « pas assez aux penchants du coeur humain et au « jeu des passions. Ignorez-vous que chacun se « conduit très- rarement par ses lumières, et très- « fréquemment par ses passions? Voici, dans mes O vieilles idées, le grand problème en politique, « que je compare à celui de la quadrature du cei^ « de en géométrie , et à celui des longitudes

en « astronomie ; trouver une Jbrme de gouvernement « qui mette la loi au-dessus de l'homme. Si cette « forme est trouvable , cherchons-la , et tâchons de « l'établir. Le conflit des hommes et des lois, qui « met dans l'état une guerre intestine continuelle,

ao.

308 HISTOIRE UE J. J. ROUSSE AU ,

a est le pire de tous les états politiques; mais les « Caligula, les Néron, les Tibère!... Mon Dieu! je M me roule par terre, et je gé-mis d'être homme. « Monsieur, ne me parlez plus de votre despo-tisme « légal, je ne saurais le goûter ni même l'entendre, « et je ne vois là que deux mots contradictoires. « Maintenant, illustre ami des-homnies et le mien, « je tue prosterne à vos pieds pour vous conjurer U d'avoir pitié de mon état et de mes malheurs, de «laisser eu paix ma mourante tête, de n'y plus « réveiller lies idées presque éteintes, et -qui ne « peuvent plus renaître que pour m'abîmer dans « de nouveaux gouffres de maux. Ainiez-moi tou- « jours, mais ne m'envoyez plus de livres, et n'exi- « gez plus que j'en lise. »

On voit, d'après cette lettre, que Jean-Jacques avait conservé toute la vigueur de sa tête et l'énergie de sa pensée. On peut en-core remarquer qu'aucuiu' considération ne l'empêche de dire la vérité et qu'il combat l'opinion du marquis de Mirabeau, qui ve-nait de lui rendre serv'ice. Les rapports entre cet économiste et Rousseau cessèrent bientôt. Il est probable que celui-ci ne tarda jias à s'apercevoir que l'Ami des hommes , parti.san du despo-tisme le plus absolu, voulait faire des esclaves de ses amis et qu'il était l'ennemi de ses propres enfants.

Il paraît que Jean-Jacques éprouva des tracasseries, de mauvais traitements même, de la part des habitants de Trie. Il est vraisemblable que Thérèse n'y fut point étrangère, car partout où

elle a séjourné avec Jean-Jacques, elle a passé pour une femme d'une humeur difficile et d'un caractère dangereux. La solitude et l'isolement de Rousseau ne lui convenaient pas.

Le 16 août 1767. — Jean-Jacques prie madame Li maréchale de Luxembourg, son ancienne amie, d'obtenir du prince de Conti la permission de séjourner, sans encourir sa disgrâce, l'asile qu'il lui a offert, et de savoir s'il peut s'établir avec sécurité dans quelque coin du royaume.

On n'a point de détails certains sur la nature des contrariétés qu'il éprouvait à Trie. Voici ce qu'il dit au marquis de Mii'abeau. « Je crains bien » que vous n'ayez deviné juste sur la source de ce « qui se passe ici, et dont vous ne sauriez même avoir l'idée; mais tout cela, n'étant point dans l'ordre naturel des choses, ne fournit point de conséquence contre le séjour de la campagne, et ne m'en rebute assurément pas. Ce qu'il faut fuir n'est pas la campagne, mais les maisons des grands et des princes, qui ne sont point les maîtres chez eux et ne savent rien de ce qui s'y fait. » Mon malheur est d'avoir un hôte si élevé, qu'entre lui et moi il faut nécessairement des intermédiaires. » Dans une autre lettre à son ami du Peyrou, il mande qu'on a suscité contre lui toute la maison du prince, les prêtres, les paysans. » On lui refusait les fruits et les légumes. Quand le prince de Conti lui fit une visite, il y avait deux mois qu'on ne lui en avait donné, malgré les ordres de S. A. On voulait dans le même temps faire im-

primer son Dictionnaire de musique. 11 écrivit à M. de Sartine pour empêcher cette impression jusqu'à ce que roi ivrag^e eût été de nouveau soumis à la censure.

M. du Peyrou devant venir passer quelque temps à Trie, Jean-Jacques le prie d'apporter des volants, '■ voulant partager les moments de la journée entre ce jeu, les promenades et les échecs.

Ne pouvant plus tenir à Trie, il prit le parti de sortir de cette habitation au mois de juin 1768, après en avoir prévenu le prince de Conti : il se rendit à Lyon le 18, y resta quelques semaines, et fit dans les environs de cette ville plusieurs herborisations, accompagné de l'abbé Rosier et de M. de la Tourette. De Lyon il alla à Grenoble. Il en partit le 25 juillet pour Chambéry, où il ne séjourna que peu de jours. Dans sa lettre *, en annonçant à Thérèse ce voyage, il lui fait des adieux comme s'ils ne devaient plus se rejoindre, et lui donne des éon-seils et des consolations. On ne sait rien sur le projet qu'il pouvait avoir.

Il vint demeurer à Uour^eoin le 16 août 1768. D'après une lettre en date du 11 novembre (1768), il paraît qu'ennuyé de ses relations, de son existence, il avait demandé des passeports à M. le duc de Choiseul pour sortir du royaume, et qu'il avait pris la résolution de retourner à Wootton en Angleterre; à moins qu'on ne lui permit d'aller

* Ce prince avait dit à son intendant .* Jt U mets ici i ma ftUce, et je a Vu» tends pas qu'on Uti offre rien, parce que je te rends maître de tout.

a Voyes Corresponimnee , lettre dn jnilltt, à troU beoraa dn matin» 176\$^

TROISIÈME PÉRIODE. 311

dans nie de Miiiorqiie, qu'il préférerait, à cause du climat.

. L'insalubrité de Bourg;oin le força d'accepter un logement dans une maison appelée Monquin , Située « à demi-lieue de la ville, à mi-côte, agréa- « ble, isolée et loin de tout village. » Il s'y établit dans les premiers jours de .février i^'est de

ce séjour qu'est datée ' une longue' lettre à-Tbérèse Le Vasseur. Jean-Jacques y fait entendre pour la première fois des plaintes contre cette .^^mime.

«Je n'ai cherché depuis vingt-six ans, lui dit-il,

« qu'à vous rendre heureuse. Je m'aperçois avec « douleur que le succès ne répond pas à mes soins,

« et qu'ils ne vous sont pas aussi doux à recevoir « qu'il me l'est de vous les rendre. Non-seulement « vous avez cessé de vous plaire avec moi, mais il O faut que vous preniez beaucoup sur vous pour y « rester quelques moments par complaisance. Tous « ceux qui vous entourent sont dans vos secrets,

« excepté moi, et votre seul véritable ami est ex«

« dus de votre confidence. Je ne vous parle point « de beaucoup d'autres choses... Rien ne plaît j.

« rien n'agrée de la part de quelqu'uji qu'on.

« ii'aine pas. Voilà pourquoi , de quelque façon « que je m'y prenne, tous mes soins, tous mes ef-- « forts auprès de vous sont

insuffisants.... Je n'aur O rais jamais songé à m'éloigner de vous»
si vous a Tl aviez été la première à m'en faire la proposition;

« vous êtes reveniw très-souvent à cette idée Tu

« voulais nie quitter et t'éclipser sans quiu je sus.se

* Do la fto&t 1769. ^ P

zia' HISTOIRE DE J. I. ROIIS.SE A U,

« rnt'me où tu voulais aller!... Je vais iirabsnter « pour quinze
jours. Si quelque accident doit «terminer ma carrière, souvenez-
vous en pareil « cas de l'honmie dont vous êtes la veuve , et (tho-
« norer sa mémoiiv en vous honorant. Qu'aucun « Bioine ne .se
mêle de vous ni de vos affaires en « quelque façon que ce soit *. »

11 la prie de Lien réfléchir pendant son absence au projet
qu'elle a de se mettre en pension dans une communauté; la laLs-
sant libre de choisir un asile et l'a.ssurant qu'elle n'y manquera
de rien. Après avoir écrit cette lettre, il partit jK)ur une herbori-
sation au mont Pibit avec « trois inessieu's « qui faisaient sem-
blant d'aimer la botanique, «lui faisaient bien des façons, l'ont
trouvé très- « maussade , oubliant que ce sont eux qui l'ont « ren-
du tel *. »

La séparation entre Thérèse et Jean -Jacques n'eut pas lieu, et
il n'en est plus question. Il est permis de croire que Thérèse, s'en-
nuyant de la solitude de Monquin, tâchait d'en déguster Rous-
seau. Çlley réussit. Bientôt les inquiétudes de Jean- Jacques^ re-
naissent: il veut changer d'asile moigne l'envie à son ami Moul-
tou dana du a8 mars 1770. Nous trouvotK dans opKüëwre un
triüt de caractère qu'il est bon de faire èonnaître. M. Moultou

avait offert sa bourse à Rousseau : celui-ci lui répond ainsi : « Je ne suis point

* Otte lettre e«t citréœemeot touebaote: Jean-Jarqves o'iDU-Kinsil |>â«qa'il

Allait mettre en flftrtle eontre an paUreoir.

* Voyes Corrtifonàanet , lettres da 16 septembre et du 20 octobre 1769» dao^ teaqQeUeieaftJwgnil fait nn récit lrè*>gai de cette eoorse.

TROISIÈME PÉRIODE. 313

« dans 4e cas d'avoir besoin de la bourse d'autrui, « du moins pour le présent; mais je suis fâché que « l'offre de votre bourse m'ait ôté la ressource d'y « recourir au besoin ; ma maxime la plus chérie est a de ne jariais rien demander à ceux qui. m'offrent; « je les punis de m'avoir ôté un plaisir en les privant «d'un autre, cela tient à mon tour d'esprit parti- « cuber dont je n'excuse pas la bizarrerie. Autant «je suis touché de tout ce qu'on ito'accorde, au- « tant je le suis peu de ce qu'on me fait accepter; « aussi je n'accepte rien qu'en rechignant et vaincu « par la tyrannie des importunités; mais l'ami qui « veut bien m'obliger à ma mode, et non pas à la «sienne, sera toujours content de mon cœur. J'a- «voue pourtant que l'à- propos de votre offre (le «voyage) mérite uno exception; et je la fais en « tâchant de l'oublier, afin de ne pas ôter à notre « amitié l'un des droits que l'inégalité de fortune y « doit mettre. »

Cette bizarrerie, comme l'appelle Jean-Jacques, explique pourquoi il se fâçliait quand, ayant demaàdé deux bouteilles de vin , on lui en envoyait un plw grand nombre.

Son séjour en Dauphiné n'offre que trois circonstances remarquables. Ce sont l'affaire Thevenin, le mariage de Jean-Jacques avec Thérèse Levasseur, et les rapports qu'il eut avec M. de Saint-Germain.

On trouve dans la correspondance beaucoup de détails sur la première, sans qu'elle en soit plus

* Particulièrement dans celle (du 18 septembre 1768.)

Il y a tout ce que J. J. nous éclaircit. Voici seulement le fait : Un chanoine, nommé Thevenin, réclame de Jean-Jacques une somme de neuf livres de France, qu'il prétendait lui avoir prêtée en 1758, au village de Verdère, près de Pontarlier. Cette réclamation fut transmise à Rousseau par M. Bovier *, avocat de Grenoble, qui, dans sa lettre du 11 août 1768, dit que par reconnaissance Rousseau donna des lettres de recommandation au S^r Thevenin, dont l'une était signée le voyageur perpétuel. L'imposture était grossière et facile à vérifier. D'abord en 1768, Jean-Jacques habitait dans la vallée de Montmorency, depuis le 9 avril 1756 qu'il alla de Paris demeurer à la Chevrette, puis à Montmorency, jusqu'au 6 juin 1768 qu'il partit pour éviter le décret de prise de corps lancé contre lui. Il était donc aisé de prouver l'alibi. Ensuite Rousseau ne connaissait point les personnes indiquées, pour être celles à qui il avait écrit des lettres de recommandation ; jamais il n'eut de rapports avec elles. Ces deux faits, dont on pouvait acquérir la preuve, suffisaient. Mais Jean-Jacques s'affecta vivement, et beaucoup trop de cette accusation. Il se crut déshonoré ; « fut en proie à mille idées cruelles, indigné, navré de se voir « compromis après soixante ans d'honneur U »

(La aimpUcité de cet arocat qui se doute pa» un iaatant des droiti de Tbe- Teoio, excita rindigation de RoDueeu, qui eut droit de cooclure que M. Borier devait avoir fort mauvaise opinion de luiif

3 Cependaot il faut couvenir que les circoustancce de lien , de temps , la modicité de la somme rolucidaieut avec le rdle que Voltaire lui fait jouer dans rodieuz libelle , intitulé SentimenU dts Cùoy'eiu , dans lequel il le traite de gabomi traSnant avec luit d'auberge en auberge , une Coureuse, etc.

3 Lettres du |8 sqitembre.

)il:izcd bÿXioogk'

TROISIÈME PÉRIODE. 315

Voulant découvrir la vérité, il s'adresse à M. le comte de Tonnerre qui commandait la province, sollicite une audience pour confontlre Fimposteur, l'obtient et se rend à Grenoble le jour indiqué pour cette audience. Mais le commandant ne s'y trouva point. Non content de demander justice, Jean-Jacques avait écrit de tous côtés pour avoir des renseignements sur ce Theveniii. 11 apprit qu'il avait été, en 1761 , condamné aux galères, après exposition én place de Grève, avec cet écriteau ; calomniateur et imposteur insigne. Il envoie les preuves à M. de Tonnerre, qui ne lui répond pas, et dit seulement qu'il imposera silence à Tbevenin. Jean-Jacques, au contraire, voulait qu'il le fit parler pour connaître la source de cette obscure intrigue. L'absence du commandant, le jour où il donnait l'ordre de comparaître devant lui, son silence à l'impunité qu'il accorde à l'imposteur, étaient, il en faut convenir, inexplicables et propres à faire naître beaucoup de conjectures.

Jean-Jacques, quoique plus intéressé que tout autre à recueillir des renseignements , ne put y parvenir. I.«s seuls qui'on ait eus viennent de son ami M. du Peyrou. Voici la note qu'il a faite , soit sur l'afÊiire en elle-même, soit sur la dénomination de voyageur perpétuel , donnée à Rousseau. «Toute grossière, dit-il, qu'était cette farce, elle tendait à compromettre la sûreté de Jean-Jacques en le mettant dans l'obligation de se produire sous le nom de Rousseau , que par des considéra-

ilG HISTOIRF, l>E J. J. ROUSSEAU,

lions niajeiiros, il avait (jnitté pour proiulrti celui de Reuou. »

Il est possible que ce fût le but de cette intrigue; car le prêt des neuf francs, qu'on suppose fait long-temps avant cette époque , ne pouvait être cru de personne. Ce prêt était par-là même assez indifférent, et Jean-Jacques y mit beaucoup trop d'importance. Mais la réclamation, en le forçant de reprendre son nom, le mettait dans une position où il courait le risque de foire exécuter l'arrêt du parlement et d'être privé de sa liberté.

Quant à la dénomination de voyageur perpétuel donnée par Thevenin à Rou.sseaii, M. du Peyrou a publié une lettre qu'on lui avait écrite , et dans laquelle se trouve une anecdote assez singulière.

«J'étais un jour (est-il dit dans cette lettre) à me promener au jardin des Tuileries ; apercevant quelques-uns de nos lettrés, et sachant l'endroit où ils tenaient ordinairement leurs a.s.si.ses, j'allai les y devancer plutôt par désœuvrement que par curiosité. I.a lettre de M. Rousseau à M. l'archevêque de Paris paraissait depuis peu. Ce fut .sur cet ouvrage que roula la conversation. On en parla diversement; on critûjna : la critique fut plutôt injuste

que sévère ; on attaqua l'auteur, et l'on ne fut ni modéré, ni même honnête. M. Duclos en parla seul comme un admirateur de M. Rousseau, pénétré de ses malheurs et paraissant les partager: il me parut déplacé dans ce cercle. AL de Sainte- Foix parla en inquisiteur. Un abbé dont ma mé-

TROISrKME PÉRIODE. Siy

moire ne me [lermet pas d'appliquer le nom sur sa figure fraîche , brilla. M. D" était \is-a-vis de lui et .souriait de temps en temps à l'abbé en forme d'approbation. Je ne tardai pas d'entendre une voix de fausst't qui di.sait: Ce pauvre Rous.seau veut à tout prix occuper le public. Cette gloriole est bien permise sans doute quand elle ne dégénère pas en folie. Que dites-vous de ses allées et venues? Il n'est bien nulle part. C'est un voyageur perpétuel. Ce n'est pas .sur le iliscours que j'appuie; je ne m'arrête qu'à ces mots : un voyageur perpé~ tuel. Il est bien singulier que le maraud de Thevenin ait eu la même idée et bien long-temps après, et que M. Rousseau l'ait fait naître, lui qui, depuis son retour d'Italie à Paris jusqu'à .son départ pour la Suisse, n'avait fait qu'un voyage en dixbuit ans '. »

Pas.sonsau mariage de Thérèse Le Vasseur. Beaucoup de personnes nient ce mariage. Le comte d'li.scherny en parle en ces termes : « Je sais très- « positivement qu'ils n'étaient point mariés. Il n'ao vait contracté avec elle ni civilement, ni rcli- « gieusement : il n'y avait eu ni conti'at ni béné- « diction nuptiale. Il l'avait simplement nommée a sa femme en sortant de table et en présence de a deux convives »

Rousseau confirme cette version en donnant seulement à cet acte plus d'importance et toute la

I Oltii de Genève , en 1754.

» OEttrfs ifhilo.'çophi^ues et litt/rain's du comte tf Esrhem-jr, tome Tll.p. i6T». Voye* b Ctn-retpondauce, lettre du 3t août 1768.

3l8 IIISTUIRE UE J. J. noirSSEAL',

valeur d'un contrat de mariage. « Cet honnête et « saint engagement, dit-il, a été contracté dans « toute sa simplicité, mais aus.si dans toute la vé- « rité de la nature, en présejce de deux hommes « de mérite et d'honneur. «C'étaient MM. de Champaigneux , maire de Bourgoin , et de Rosières , tous «leux officiers d'artillerie. Du Peyrou , à qui Rousseau fit part de ce mariage, supposant qu'il avait repris son nom et lui ayant écrit d'après cette supposition, Jean-Jac([ues lui dit dans sa réponse: «Je M ne sais pourquoi vous vous imaginez qu'il a fallu, « pour me marier, quitter le nom que je porte a (celui de Renou). Ce ne sont pas les noms qui « .se marient, ce sont les personnes.» Ainsi Rousseau ne se maria point sous son véritable nom , et ne remplit aucune des formalités rigoureusement exig«'es. Du reste il pouvait croire que l'engagement qu'il contractait devant deux témoins , en présence du ciel , était suffisant, lui dont les actes religieux se fai.saient toujours au milieu du spectacle de la nature. Il résulte «le ces détails que, «iaisi la question relative à ce mariage , on peut également le reconnaître ou le nier suivant le point de vue sous lequel on l'envi.sage. Quelle que soit l'opinion qu'on s'en forme, il est bien reconnu que Thérèse Le Vasseur n'était pas digne de porter le nom de Rousseau.

Quant aux rapports qui existèrent «mtre Jean- Jacques et M. de Saint-Cîrmain , on varie sur leur origine. Dans la

iiotica.;|^uj^ été f^^e et mise à la tête de la corre.spondance manuscrite et suivie par

TROISIÈME PÉRIO.DE. ' 3|D)

M. Petitaïi il est dit que M. de Saint-Germain , loin de rechercher la société de Rousseau, semblait éviter de le voir; circonstance , ajoute-t-on , qui porta le philosophe à rechercher le militaire.

Voulant avoir des renseignements plus précis et surtout plus authentiques *, je me suis adressé à l'un des plus savants professeurs de la capitale, dont la patrie était le Dauphiné , où il avait conservé de fréquentes relations. Lui-même a fait des recherches à Bôurgoin , ayant recours aux personnes les plus âgées; par- un hasard heureux, il a trouvé celle que Jean-Jacques avait chargée de recevoir ses lettres , pendant son séjour dans cette ville. Voici la note qu'il en a reçue et qu'il m'a transmise: « Rousseau vint à Boiirgoin en 1768, « sous le nom de Benou. Il logea à l'auberge de la « Fontaine d'or, chez Bouvier. Il y fut visité par a les notables de la ville. M. Anglancier de Saint- « Germain, capitaine de dragons .du régiment de « Languedoc , fut de ce nombre. Jean-Jacques qui « était ombrageux, ayant laissé entendre qu'il ne « se souciait pas d'avoir compagnie chez lui,, n'ad- « mit dans sa société que le médecin Meynier et

» Appendicre atii Omjtttions ^ p. H*

) Les lettres de Jeao-Jacqncs et de M. de*1Saiat-Cennaia-oot été kmg'tenps eotre les mains de M. Rn>ex, libnnire«nie du Poûtde Lodi, qni cherchait à les rendre. Cest dans U notire qtti les précède, qu'on diCque M. de \$aiut>4ierroaûi èviUt de rencontrer M Rousseau , que tout U monde courait. Ce sDnt les

aprestions de l'antcnr. On a dit , cl même imprimé» que cette notice était de M. de Saint-Geroiaik, en arooant cependant qu*elle vt avait par elle^m/ma awun t«ractère d'authenticité. U oc faut que U lire alleutiremcut pour être coDraiiicn qu'on militaire lojat et plein d'huunetir ne |>arlerait pas de soi » comme oo suppose que M . de SaiDtJ^vmmain l'aaqâit 4ilf, et surtout qu'il serait curt ; taudis que l'auteur de la iuiiicc tsl loin de Télte.

3ao iiisToiHi; de j. j. rousseau,

« M. de Champagneiix de Rosières , avec lesquels « il faisait de* course.s jioir herboriser. M. de « Saint-Germain ne lit plus de visite.^ à Jean-Jac- « (lues chez lui, mais il eut ocjprsiion de le revoir « plusieurs fois, et de s'entretenir avec lui. M. de « Sîiint-Germain s'étant retiré du senâce avec une « pension de six cents francs, n'a jamais habité que « liourgoin. Sa femme était de Grenoble, née Pon- « nav; ce (jni le mettait dans le cas d'aller quel- « qind'ois dans cette ville. INIadame de Saint-Ger- M main>'it encore et demeure à Lyon avec son 61s « aînéquiétaitconseillerair-parlemejit de Grenoble. « Il a eu ensuite une charge au tribunal de Lyon; « je le crois même retiré et retraits. M. de Saint- « Germain jjjÔtiquait U<ils les devoirs de sa reli- « gion , tous les jours assistait à la messe , et , en « sortant de l'église, était' suivi d'un grand nom- « bre de pauvres auxquels il faisait l'aumône.

« Avant de partir pour Paris, Rou.sseau alla au « mont Pilât ' herboriser avec MM. Borin de Se- « rezin et M. Meynier. Il a habité un vieux châ- « teau du marquis de Gisarges , situé dans la con- « mune de Maubec , à demi-lieue de Bourgoin. Là, « il ne rpcevait pas de visites. On croit qu'il s'y « maria^ *. ^s lettre» qui lui venaient de Genève « étaient ioressées chez moi , pour M. Rousseau.

i.fiMbaob d'août 1709. Aiasi c'était dix mots avant de quitter le Dan- Ica lettres du i6 septembre et du lo octobre , dans lesquelles U décrit caél» CKCoraioo*

> On*a TU que ce devait être à Boui^in , l'aunée brécédeale. Le dOQle est remarquable ^ns celui qui, recevast les lettres |M>vm|ptas»cau , devait avoir de* ni|>{N>rts babitueb avec lui.

'jigife«t-by-Google

TROISIÈME PÈRIOUB. ,•*' !5ai

a Voilà ce que je sais. Tous ceux qui vivaient de a ce temps-là sont morts. » ,

Le vieu\ château de M. de Cezarges s'appelait Monquin. Jean-Jacques alla s'y établir dans les premiers jours difmois de février 1769. Il y demeura jus([u'au mois de mai de l'année suivante. On voit, dans une lettre de la fin de ce mois, datée de Monquin et adressée à M. de Cezarges, des plaintes amères sur les outrages faits à Thérèse par les gens de la maison. Ce fut l'un des pVîncipaux motifs pour lequel il quitta ce séjour. Nous verrons bientôt ce qui lui fit préférer Paris à tout autre. Il partit de Monquin dans le mois de mai pour se rendre à Lyon, où., sans M. de Saint-Germain, une aventure seqij[)]lable à Celle de Theve- • nin lui serait probablement 'arrivée. Il va nous en donner lui-même les détails dans une lettre qu'il écrivit à M. de Saint-Germain , le 3 juin 17.70;

« Après avoir prolongé Aion s^ur dans Lyon plus que jq ne m'y étais attendu, je u'e» Teuji point partir sans vous réitérer mes adieux, et me recommander à votre souvenir. Je prends aussi la liberté de vous envoyer une lettre et un curieux mémoire que

m'a envoyé par la poste le granger de Mompàn , par lequel il prétend que je suis parti de là sans lui payer les dernières fouilles que sa femme m'a faites en denrées t'comme je ne me sens pas le bras assez bon pour lui payer ce mémoire dans la monnaie qu'il mérite , je veux au moins que vous* connaissiez la manière dont on a dressé et stylé l'homme par rapport à moi; et,

ai

Je joins à ce mémoire une feuille contenant des observations sur chaque article, par lesquelles vous pourrez juger de sa bonne foi et de ceux qui le mettent en œuvre. Vous êtes à portée, monsieur, de vérifier ces faits; j'ai cru sur votre amour pour l'équité, que vous ne dédaigneriez pas d'en prendre la peine. Je comprends qu'on a voulu renouveler la scène de ,

mais il n'est plus temps, et j'ai trop bien pris mon parti sur tout le reste pour m'affecter encore de ces choses-là. Ainsi je mets désormais au pis les fourbes , les fripons , les méchants et tous les gens, pour me décrier, les employer. J'espère, de partir d'ici, y recevoir encore des nouvelles de votre santé et de celle de madame de

Saint-Germain , à qui je vous supplie de faire agréer mon respect. Ma femme vous prie , monsieur, d'agréer le sien, et nous emportons l'un et l'autre le plus tendre et durable souvenir des bontés dont vous nous avez honorés . » '

Voici la réponse de M. de Saint-Germain , datée de Bourgoin le 6 juin 1770;

« Sur ce que vous m'avez fait l'honneur de me mander, monsieur, j'ai pris le parti d'aller vis-à-vis des maîtres de ce granger, manifester sa mauvaise foi , après lui avoir fait lecture et à sa femme de leur lettre et du mémoire qu'ils vous ont envoyé: je les ai interrogés sur chaque article; et surtout, votre réponse à leur mémoire que vous m'avez adressée les a confondus au point de con-

■ -OtM a'a éU îBpiinâeqo'ai tSao, pour U i^tmièra fou.

TROISIÈME PÉRIODE. 3a3

fesser leur friponnerie, et qu'ils ont été comblés eux et leurs enfants de vos bienfaits et de vos générosités : leur ayant reproché leur ingratitude et leur coquinerie , la femme et l'homme m'ont rappelé l'histoire du péché d'Adam ; l'homme a reproché à sa femme de l'avoir, contre soip;^[[ié]gengagé à cette mauvaise action. La femme, pdd^^Ycuser, a répondu: Ce M. Rousseau était si bôn, si généreux , que j'ai cru qu'il enverrait sans examen et sans rien approfondir le montant de notre mémoire. L'un et l'autre, d'après cet aveu, ont été chassés de la maison de leurs maîtres, qui voulaient absolument que leur granger vous fit des excuses, ce que je n'ai pas jugé convenable; jwroe que des excuses ne sont dues que d'égal -à égal/et * d'honnêtes gens à honnêtes gens.

.a Madame de Saint- Germain vous remercie; prenant, autant que moi, part à tout ce qui vous intéresse, elle a droit d'en mériter une dans l'honneur de votre souvenir ; celui de madame Rousseau nous est également cher , et nous l'assurons de nos devoirs.

»

Heureusement Jean-Jacques s'était adressé à un militaire plein d'honneur et de probité, dont l'aspect fit trembler les fripons et les déconcerta. Supposons le granger mis en action par celui qui fit mouvoir Thévenin; un avocat crédule; Supprimons M. de Saint-Germain, et nous verrons une nouvelle intrigue ; Jean-Jacques accusé de ne pas payer ses dettes, tous ses envieux l'affirmant avec d'autant plus de force qu'ils n'en auraient rien

3a4 HISTOIRE UE J. J. ROUSSEAU,

cru; enfin le plus exact des hommes à remplir ses engagements, métamorphosé en un bas et ^ il escroc.

Le même M. de Saint-Germain a laissé le récit de plusieurs traits de la vie de Jean-Jacques pendant qu'il habitait Monquin. Nous nous bornerons au suivant : « Accompagné d'une autre personne,

« j'allai visiter M. Rousseau qui s'était retiré à la «campagne ' : quelques moments après notre arrivée, un homme vint frapper à la porte. M. Rousseau se lève, lui ouvre et lui dit de revenir.

O L'homme insiste, en disant qu'il venait de loin « et qu'il avait besoin de sous argent. Alors il le fit entrer et nous vîmes sept à huit vêtements de différentes tailles que cet homme apportait. M. Rousseau lui demanda ce qu'il lui fallait : il réclama « dix-huit francs qui lui furent payés. Voyant que nous nous étions aperçus de ce qu'il voulait nous «cacher, il nous dit : C'est une famille qui n'est « pas vêtue, car il ne faut pas croire que de donner « vingt-quatre sols ou un petit écu à l'importunité d'un pauvre , ce soit remplir les obligations de « la charité. Il faut chercher le besoin où il est , à réchauffer ceux qui ont froid, don-

ner du pain à « ceux qui en manquent, et soulager les malades. » Pourrait-on croire, ajoute M. de Saint-Germain y. qu'avec de tels sentiments, jouteniAf />ar une pratique habituelle, M. Rousseau, à l'occasion de son goût pour la recherche des plantes, fût accusé d'y ..

chercher du poison , parce qu'il fit boire une in-

f 4 Moaquoia , nur on« montagne près de Boorgoln. *

TnOISlfeME PÉRIODE. 3a5

fusion à un ouvrier qui mourut dans un accès de colique néphrétique ' !

Ce fut pendant son séjour à Lyon que Rousseau souscrivit pour la statue de Voltaire, en disant que , puisque tous les auteurs avaient le droit de souscrire , il avait payé ce droit assez cher pour oser y prétendre. Iæ lettre qu'il écrivit à ce sujet à M. de La Tourette fut insérée dans un journal. Voltaire, inquiet , s'adressa 'aussitôt à M. de La Tourette, pour savoir si cette nouvelle était vraie. «J'ai peur, lui écrivait-il, que les gens de lettres «de Paris ne veuillent point admettre d'étrangerî « c" ^t ime galanterie toute française; ceux qui « l'ont imaginée sont tous ou artistes ou amateurs. « M. le duc de Choiseul est S la tête, et trouverait « peut-être mauvais que l'article de la gazette fût « vrai. » Voltaire voulait que Rousseau fut considéré comme étranger aux gens de lettres de Paris, quoiqu'il n'eût écrit que dans leur langue , et des ouvrages qui valaient bien les leurs : il lui refusait le titre d'artiste et d'amateur. L'auteur du Devin du Village n'était pas même un amateur! hâtons nous de jeter un voile sur cette faiblesse du grand homme que la passion rendait quelquefois si ^petit, et gémissons de ce qu'au lieu d'imiter la généreuse ven-

geance de son rival , il n'en éprouvait que du dépit et de l'humiliation. Mais pourquoi le duc de Choiseul aurait-il trouvé mauvais qu'on inscrivit parmi les souscripteurs de la statue

• San* M. de Saiot^ermai u , noua n'eorioit* pas *u cpte Jeaa<^ecqac* eAt été traité d'empoUonoenr.

3a6 HISTOIRE DE J. J. RODSSEAÛ, de Voltaire celui qui lui avait rendu le plus bel hommage, en disant qu'il devait à la lecture de ses immortelles productions son style et son talent? l'ombrageux Jean-Jacques aurait donc eu raison de compter ce ministre au nombre de ceux qui n'avaient aucune bienveillance pour lui « ?

Après être resté quelque temps à I^yon dans la famille de M. Boy de La Tour, Rousseau se rendit à Paris par Dijon , ou la fatigue et le désir de faire un pèlerinage à Montbard l'obligèrent de se reposer plusieurs jours. Il arriva dans la capitale à la 6n de juin *. Suivons-le sur ce théâtre mobile où , malgré l'envie , sa gloire n'avait rien perdu de son éclat.

> Yoyn lettre y» for b Botanique, idiesve à M. De b Toorette» aTecleqoel il trait herborisé à Lyon ; U lui rend compte de »on voyage.

a J'ai m les lettre» tvto^pbes de M. de Qiobeul à Voltaire. Klle» prouvent oomLien le miniatre aimait le patriarche; il Tapelle souvent sa chin mmmotte. Cette marmotte ne (ut engonnlie dan» ancooe des saisons de sa Ipogue et glo* rieuse rie.

QrATALfeME PÉRIODE.

DU 4 JUILLET 1770 AU 4 JUILLET 1

Il était présumable que celui qui ne médit jamais de personne *, qui n'écrivit point de satire, ne voudrait pas laisser après lui des mémoires contenant des vérités offensantes sans en donner des preuves incontestables, ni sans avoir mis à même de répondre et de se défendre ceux que ces vérités blessaient. Le premier soin de Rousseau fut de rassembler les preuves sur lesquelles s'appuyaient, je ne dis pas les accusations, car il n'accusait pas, mais les faits. Ces preuves consistaient dans un grand, nombre de lettres. 11 les classa, les rangea par liasses et les déposa dans les mains de son ami du Peyroii. lûles sont maintenant dans la bibliothèque de Neufchâtel. Non content de cette première mesure, insuffisante aux yeux de celui \ qui regardait la justice comme le premier et le plus rigoureux de nos devoirs, il adopta bientôt un moyen de le remplir. Ce fut de donner à ces mémoires toute la publicité qu'ils pouvaient acquies sans avoir recours à l'impression, d'en

« Ce loot Us espresftiooft dout te toot terrU ceai qvi récnrent pbu oa molae de t^pftdana riotimité de JeeD«Jscqtics, entre entrain, Comncet et SemanGm ^ *de Âiùit^Pierrt, dont nou» rap- poriefone Icf

3a8 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU, communiquer, à cet effet, le manuscrit, et d'en, (aire, au milieu des personnes les plus intéressées, les plus compromises, des lectures publiques en les sommant de répomlre

Tel nous paraît être le motif qu'eut Rousseau de venir habiter la capitale, et notre opinion se fonde sur la conduite qu'il y tint, tant qu'on lui permit de la tenir, et sur un passage de sa lettre du

4 avril 1770, à son ami M. Moulton: > Me parloq^ plus O de Cliambéry , lui disait-il, ce n'est pas là où je «suis appelé. L'honneur et le devoir crient; je « n'entends plus que leur voix. » Du moment où Jean-Jacques avait la liberté de demeurer à Paris, il pensa qu'il devait venir se montrer dans cette capitale pour y rétablir une réputation qu'il croyait flétrie. C'était dans ses principes, dans son caractère, et nous ne croyons point abuser de la |>a- , tience du lecteur en lui soumettant cette conjecture. Nous ajouterons que, puisé que Jean-Jacques avait la permission, tt ci te * au moins, d'habiter Paris , il avait de son honneur d'en profiter et il le devait.

Il paraît qu'il y fut bien accueilli. Le 4

* ■ Si quelq'un sait les choses nécessaires à être que j'ai <M d'ex|>o<er , U sait m des méthodes et des impostures : s'il refuse de les éclaircir et de tes appro>

■ foodir avec mvtmms Je eue en 'vie, U aime ni la justice ni la vé* «rixe. • C'est par cet appel que se terminent les Con/esiions. On verra qu'au Ueu d'intermédiaire, madame d'Épiuay eut recours à la police.

a Nos recherches sur cette permission n'ont point eu de résultat Voici la conclusion la plus raisonnable. Le sUnce que Rousseau gardait depuis |Uos de cinq années , même envers ceux qui l'attaquaient , la promesse de ne plus écrire qu'U avait faite et tenue ; sa ^ngance pour le monde et son goût pour U so» litndé dont on ne pouvait plus douter, étaient autant de garantie! de son amour pour la paix. L'autorité jngée sagement qu'elle pouvait le laisser reprendre son oomf et demeurer dans la capitale

— OigitftisnÿCîcîS^e

En 1770, il écrivait à M. de La Tourette et lui disait : « Je suis de[^]mis mon arrivée tellement accablée de visites et de dîners que, si ceci dure, il est impossible que j'y tiensse, et malheureusement je manque de force pour me défendre. Cependant, si je ne prends bien vite un autre train de vie, mon estomac et ma botanique sont en grand péril. Tout ceci n'est pas le moyen de reprendre la copie[^] musicale d'une façon bien lucrative; » et j'ai[^]pois qu'à force de dîner en ville, je ne finisse[^] de mourir de faim chez moi. Mon âme, « navrée, avait besoin de quelque dissipation, je le sens; mais je crains de n'en pouvoir ici régler la mesure, et j'aimerais encore mieux être tout moi que tout hors de moi. »

A son arrivée à Paris, il logea rue Plâtrière, dans une maison appartenant à M. Venant, épiciers retirés du commerce, dont la femme plut à Rousseau par son bon sens, ses manières et sa franchise. On voyait souvent cette famille, qui possédait une maison à Bercy, où Jean-Jacques avait loué une chambre dans laquelle il se reposait pendant ses promenades. Bûche une lettre datée de Naples, du 30 décembre 1770, est adressée à l'abbé Raynal. Galiani lui conseille d'aller rue Plâtrière « voir la jolie blanchisseuse qui tient lieu de tout sur la terre, O à J.-J. Rousseau, n'en déplaise à sa[^]uvèment. » C'est de madame Venant qu'il était question, et

> Après la mort de Rousseau » On trouva dans sa chambre plusieurs lettres qu'il y avait écrits {notées {pour y répondre et des notes de sa main. Ces papiers furent mis dans une caisse, et on en saisit dans un grenier. On a pu les retrouver dans les archives.^{*}

33ü HISTOIRE UE J. }. ROUSSEAU,

qui U était plus ni jeune ni jolie. Pour que Galiani
sût à Naples ces particularités, il fallait qu'on eût
pris soin de l'en instruire. L'âge et les infionités
de Jean-Jacques rendaient la plaisanterie de l'abbé
déplacée. Quoi qu'il en soit , il voyait .souvent cette
famille.

Deux ans après son retour il Paris , Jean-Jacques composa ses
Considérations sur le gouvernement de Pologne. Cet ouvrage,
également remarquable par la sagesse des conseils et la vigueur
des pensées, est une des dernières productions de Rousseau ' ,
qui le bt dam .sa soixantième année, à la prière lie M. le comte de
Wielhorski. Ce noble polonais n'était probablement pas satisfait
du travail de l'abbé de Mably, à qui il s'était précédemment
adressé. Il parut à Paris, eu 1769, ,un manifeste de la république
confédérée de Pologne, que Grimm crut fabriqué par l'abbé sous
les auspices du comte. n Ce bon abbé, dit-il se croit très-.sérieu-
sément une tête bien autrement judicieuse que celle de Monte.s-
quieu ; et quand on l'entend raisonner sur des gouvernements
étrangers et prononcer ses oracles sur la science de la politique,
on croit se trouver vis-àMis d'un enfant qui fait l'iinporUmt en
débitant des 'sotti.ses... U me fit, il n'y a pas long-temps, un beau
discours sur le respect qu'on avait en Polog^ie pour la loi. Je
.souhaite à M. l'abbé que le génie du droit public se loge dans sa
tête,

< Il o*a fait p<Ht^ n^ r>flient aux CoruiJtrmtiofu que le» DU-
toguet etjr» vtrUt.

* Correspondance nuirait e , octobre 1770.

■ — Drgitigpd^sy ^tTDgle

QUATRIÈME PÉRIODK., 33 I

et à M. le comte Wielhorski qu'il se tire de ses négociations avec autant de succès que d'une symphonie ou d'un concerto, lorsqu'il tient son violon ou son archi-lutli, le tout pour la félicité de ses compatriotes. » On voit que Grimm n'avait pas meilleure idée du négociateur que du législateur. Il ne s'est pas expliqué sur l'ouvrage de Rousseau.

Le danger que courait la Pologne ne pouvait échapper à celui qui semblait tourmenté du pressentiment de nos révolutions; aussi dit-il aux Polonais : « Commencez par resserrer vos limites, « si vous voulez réformer votre gouvernement. « Peut-être vos voisins songent-ils à vous rendre a ce service. » Jamais conjecture ne fut plus promptement réaUsée. Pendant qu'il écrivait ces considérations, on s'occupait du démembrement de la Pologne. Il les acheva dans le mois d'avril 177a. Le 5 août suivant, la Russie, la Prusse et l'Autriche, par un traité signé à Pétersbourg, firent un premier partage d'une moitié environ de la Pologne. La Prusse polonaise, avec une partie de la grande Pologne, furent adjudgées au roi de Prusse; les royaumes de.Gallicie et de Ludomirie' à l'Autriche , la Livonie polgnaise , avec une portion de - la Lithuanie, à la Russie. Les Polonais, affaiblis par la guerre, (iirfent obligés de se soumettre à ce partage. On s'empara de la moitié de leur pays, ce qui rembt l'autre plus facile - à prendre, et l'on aimait mieux confisquer le tout

33a nisToiBE de j. j. norssE a i;

que (le laisser cette brave nation modifier ses lois

ou s'en donner de nouvelles.

Griinm, dans sa correspondance, représente Rousseau coinine allant beaucoup dans le monde, oïl a, dit-il, déposé sa peau d'ours avec l'habit « d'Arménien, il est redevenu galant et doux. « Il va .soujier aussi chez .Sophie Arnoud avec l'é* « lite des petits-maîtres et des talons rouges. »

On verra dans le ivcit de madame de Oenlis <pie Rousseau ne soupait pas en ville, et qu'il se retirait de bonne heure. 11 dînait quelquefois chez Sophie Arnoud, mais tête à tête ou du moins avec un ou deux convives. Un jour des "icigneurs de la cour voulant le connaître, prièrent mademoiselle A rnoud de les faire souper avec lui. Le refus qu'elle fit, parce qu'elle était certaine d'en éprouver un de Jean-Jacrpies, les mécontenta; ils revinrent souvent à la charge, et menacèrent Sophie Arnoud de se brouiller avec elle. Pour éviter cette rupture, elle fit auprès de Rousseau une tentative inutile. Voici comment elle se tira d'afftiire. Le tailleur de la comédie .avait quelque ressemblance avec Jean-Jacques; elle le remarque, et se résout .à lui faire jouer le rôle de Rousseau. Iæs conventions sont bientôt faites; les voici ; le tailleur doit prendre la perruque ronde, l'habit marron sanscollet, la longue et grosse canne, tout le costume enfin de Jean-Jacques. 11 aura soin de tenir la tête un peu penchée , de ne pas dire un seul mot ; oti lui laisse la liberté de manger et de boire, mais en observant toujours le même silence ; il se lèvera de table à un

QÜATRIÈME PÉRIODE.

signal convenu, pour se retirer, et décampera sans rentrer dans le salon; il sera payé largement. Le jour est pris, les invitations sont faites; le tailleur arrive et joue fort bien son rôle. Il y avait environ une douzaine de convives du haut parage. Mademoiselle Arnoud plaça le tailleur à sa droite, ayant pris ses mesures pour enivrer ses hôtes, comptant sur le vin pour rendre l'illusion plus complète, et voulant le ménager au prétendu Rousseau-, parce qu'il était nécessaire qu'il fût entièrement muet. Malgré toutes ses précautions, il but beaucoup; le sentiment de son devoir et la crainte lui firent gâter le silence convenu jusqu'à la fin du repas. Tout le monde pariait à la fois; le tailleur se mit à faire comme les autres, et tint des propos qui, sans l'ivresse des convives, leur auraient paru fort étranges. Sophie Arnoud fait le signal; le tailleur n'en tient compte et continuait de boire, lorsque Sophie le menaça de le faire prendre par ses gens et jeter à la porte. Il se lève et sort. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que chacun admira le muet, tant la prévention rend aveugle, et trouva qu'il répondait parfaitement à l'idée qu'on s'était faite de son esprit et de ses talents. On fut très-fâché de ne pas le retrouver dans le salon. Il fut question de ce repas dans toutes les sociétés de Paris, et l'on ne manquait pas de citer des bons mots ou des sentences du tailleur. Sophie Arnoud raconta quelque temps après à ses convives le tour qu'elle leur avait joué (et dont on tient le récit d'elle-même). Ils eurent

i Celai qui l'Otto murt le dernier de cette troupe joyeuse cet le d'ic do Lofer* gilaU. Il mofemfeeb 1814 , à 91

334 nistoiRF DF, J. J. norssE.Au, le bon esprit d'en rire. Il paraît que Grinim ne fut pas détrompé. 11 pouvait croire, ainsi que beaucoup d'autres, qu'en effet Rousseau soupait avec Félite

des talons rouges; et cette anecdote, dont on peut garantir la certitude, pouvait entretenir l'erreur tant qu'on aurait ignoré par qui le rôle de Jean-Jacques était rempli.

Il allait jouer aux échecs tantôt au café qui porte son nom aujourd'hui, tantôt à celui de la Régence. Sa présence attirait dans l'un et l'autre beaucoup de curieux. Madame Venant avait une sœur qui tenait un café rue de la Verrerie, et qui n'y faisait pas ses affaires; pour l'acbalander, elle pria Rousseau d'y aller. Il y consentit, et la foule l'y suivit. Mais quelques jeunes gens étant venus lui réciter dérisoirement des passages d'Émile, il abandonna ce café.

Lorsqu'en 1776 il fit cette chute, dont il rend compte dans la deuxième promenade, on voulut le saigner; mais il s'y opposa. L'on eut recours à madame Venant, à qui l'on supposait quelque crédit sur Jean-Jacques. Elle le prêcha; lui raconta que dans un accident pareil elle aurait succombé sans une saignée : « C'est que vous aviez mauvais sang, dit-il en l'interrompant; moi, je n'en ai que de bon. » On tient de la famille plusieurs particularités minutieuses auxquelles nous ne nous arrêterons pas.

Celles d'un intérêt plus général doivent fixer notre attention. Tellès sont les relations qu'il eut, dans les premières années de son retour, avec des

écrivains à qui en ont rendu un compte plus ou moins véridique, et que nous allons remettre sous les yeux du lecteur, en les accompagnant des observations dont elles paraissent susceptibles. Nous nous bornerons aux principaux, c'est-à-dire à madame de Genlis, à MM. Dussaux, le prince de Ligne, de Rulhière, Bernardin de Saint-Pierre, Grétry et Corancez, dont les re-

lations offrent quelques variétés. Le même désir animait ceux qui voulaient connaître Jean -Jacques : c'était la curiosité. Quelques-uns étant au nombre de ses admirateurs, exprimèrent leur sentiment, et l'éloge réveillait la méfiance de Rousseau, qui le croyait ironique.

. Commençons par Dussaux, qui eut avec lui pendantquelque temps des rapports .dont il a publié le récit *. La lecture de cet ouvTag^|t|te"Éiisant naître un eboe de sentiments oppofëy,* devient fatigante, parce qu'on passe de l'admtMbn à la pitié , à laquelle succéderait même le mépris, si l'on adoptait sans réflexion les conjectures et les interprétations de l'auteur, qui explique toujours à sa manière un mouvement ou une action bizarre de Rousseau; c'est-à-dire , en supposant une intention mauvaise sans en donner aucune espèce de preuve. On voit que Dussaux était profondément blessé. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il termine le récit de leur rupture par cet aveu qui aurait dû l'engager à ménager davantage son ancien ami. « Je ne sache pas «que, depuis notre éternelle séparation, il soit

* De mes rapports avec J. •J. Rousseau , ua toI. *79®'

n'a duré qne sept idoU ; cité eommença en 1770.

33G HisToiRS si T. J. RonasEA^u, a sorti de la bouche de'J-rau-Jac(|ues un aeul mot «capable de m'olTenser i au contraire, j'ai appris « avec reconnaissMice qu'il s'était expliqué sur mon «compte d'une manière trop houorable pour le « répéter. » Dtis-saux ii'a pas crif devoir suivre cet exemple dans le récit «le ses rapports. N^us allons en extrair«' «pielques passages. Commençons par un dincr «ju'il donne à Rouss«;au.

On s'était rassemblé de bonne heure; Jean- Jaccpies ne se lit pas trop attendre. A quelques nuages près, mon Dieu ! qu'il fut aimable ce jourlà! tantôt enjoué, tantôt sublime. Avant le dîner, il nous raconta quelques-unes des plus innocentes anecflotes consignées dans ses Confessions. Plusieurs d'entre nous les connaissaient déjà; mais il sut leur donner une phyeionomie nouvelle et plus de mouvement encore que dans .son livre. J'ose dire qu'il ne se cannaissait pas lui-même, lorscju'il prétendait que la nature lui avait refusé le talent de la parola; la solitude(' sans doute avait concentré ce talent en lui-même; mais dans ces moments d'abandon, et loi-squ«! rien ne •l'ofl'usquait , il «lébordait comme un torrent impétueux à qui rien ne résiste. S'il se fût exercé dans l'art oratoire,, s'il eût abordé une tribune vraiment nationale, '(Jui sait jusqu'où cette ame de feu , pourvue de tant de moyens dans tous les genres, aurait porté l'éloquence française? Il fut question de nos plus grands écrivains : abstraction faite «le stis opinions particulières , il les caractérisa tous avec justesse, précision, surtout avec une impartialité dont nous fûmes ravis ; et il sem-

PigitIzGd by GOO^e

QUATHIÂMK PÉniOUe. 337

lilait par-!à nous avertir que leur gloire ne portait aucun préjudiceàla sienne. Montaigne, nousdit-il. ce premier philosophe français, fut notre maitre à tous. Sans lui peut-être nous n'aurions jamais eu ni Kayle ni Montesquieu. Quel homme! ajouta -t-il, queceMvIiel Montaigne! outre la naïveté, la grâce et l'énergie de son style inunitable, il avait des vues longues, et, comme il l'a dit, l'esprit primesautier. Quand Jean-Jacques en fut à Voltaire, qui l'avait si indignement outragé, au lieu de récrimination, il se

plut à rendre justice entière à sa fécondité inépuisable, à la diversité de ses talents. Quant ' à son cametère, il n'en dit «pie ces mots remarquables: Je ne .sache point d'homme sur la terre dont les premiers mouvements aient été plus beaux que les siens.

« On lui fit remarquer sur mes tablettes tous .ses livres exposés sur le même rayon. Il s'émeut à cet aspect. Ah! les voilà, .s'écrie -t- il, je les rencontre partout : il semble qu'ils me poursuivent. Que ces gens-là m'ont fait de mal et de plaisir! Il s'en approche; il les frappe et les caresse l'un après l'autre. Son Émile fut le plus maltraité, en père néanmoins. — Que de veilles, que de tourments il m'a coûtés! et pourquoi? pour m'exposer aux fureurs de l'envie et de mes persécuteurs. Cet enfant, opprimé dès sa naissance, ne m'a jamais souri : j'ignore quel chemin il a fait dans le monde. Mon Héloïte du moins m'a fait pa.sser de bons moments, quoique je ne l'aie pas non plus engendrée sans douleur, et

qu'on l'ait insultée Pendant ce long dîner, qui,

^, ^8 IUSTOIBK DE I. J. nOIISSE m.,

me parut si court, nous crûmes entendre tantôt Platon, tantôt Lucrèce. Il ne lui fallait que des admirateurs et point de rivaux D'ailleurs, lorsqu'il s'agissait de préférence ou de distinction , il était si susceptible, que quelqu'un parlant de Rousseau le poète, et ayant dit le grand Rous.seau % nous le vîmes changer de visage, comme si on ne lui eût assigné par-là que le second rang dans la république des lettres. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette séance, c'est qu'il fit bon visage à tout le monde

« Je lui avais peint le poète Piron comme un homme au.ssi aimable que généreux : il voulut en juger par lui-mcme. Peut-être

aussi se flattait-il d'y découvrir quelques traces de la conspiration dont il cherchait le fil mais il n'y trouva que ce que je lui avais promis. C'était précisément la fête d'Alexis Piron. Dès le point du jour les vers, les fleurs avaient commencé à pleuvoir chez lui. Nous y arrivâmes trois heures après son repas; c'était le bon moment; celui des saillies et de l'imagination. Quoi qu'en ait dit Voltaire, Piron ne dormait pas toujours. Il faisait ce jour-là les délices d'un cercle de personnes choisies, et qui malgré lui l'avaient couronné de roses, de myrthes et de lauriers. Je crois

* JMO-Jacquet a cepeadaDt réca daott rintimitô pendaot loof-temps arec Biderot, qni ponrait être un rirai ; daus rbomma^e qu'il rend à Voltaire, et Taren qu'il Àiit soureot de aa Mipêriorité , il ne comptait pas sur au admiratonr. La manière dont U rêcot eu Soisae, en Auglcterro, en Oaophioé, risoleaent dans lequel il se tint , semblent ne]>u trop démontrer qu'U ne loi /allait qne des admirateurs.

> Voila on chanfemmt Ae 'vUagt IneD aia^Uèrenenl ioterprélé!

3 Aller chei Piron, qui était presque areugle et plus qu'octogénaire, pour y dêronrrir one conaphration ! voilà une étrange conjecture !

QUATRIEME période. 33g

le voir et rontendre : c'était Anacréon; c'était encore Pindare. Piron, qui s'abandonnait alors, au sein de l'amitié, à des transports charmants, ne pouvait pas savoir que nous tussions si près de lui, parce qu'il avait la vue très-courte. — Mon oncle, s'écria la nièce hors d'haleine, le voilà! — Qui donc? est-ce Jean-Jacques? — Oui, c'est M. Jean-Jacques Roiisseau, c'est lui-même. A ces

mots, qui le font bondir sur son .siège, il cherche en tâtonnant la main de Jean-Jacques, la saisit, cntr'ouvre sa robe de chambre, la glis.se sur son coeur, et, d'une voix de Stentor, entonne le Pi une dimiltis servum tuum. Domine, retenant toujours dans la même place, sur son cœur palpitant, la main de celui qu'il estimait être le plus éloquent de son siècle. — Je ne mourrai donc pas, mon cher Rous.seau, sans que mes vœux soient exaucés ? Le voilà, m'a dit Nanette : j'ai pressenti que c'était vous. Puis il l'embrasse, puis il l'étreint de toutes ses forces. Je regardais Rousseau : quel contraste ! il calculait de sang froid ces douces étreintes ' et paraissait n'y rien comprendre. Piron allait toujours son train. — Oh! la bonne tête! oh! le bon cœur! et cependant barbares ont brûlé son Émile. Tant mieux! le parfum d'un pareil holocauste a dû réjouir les anges. Mais comment vous a-t-il pris fantaisie de venir chez moi! car il s'en faut bien, m'a-t-on dit, que vous alliez partout: serait-ce pour y faire contraster

* Dau le £ût, il u*y «pteDdait rien, celui qui a dit : Mon Dira! qu'aae

• main acné* » qn'un rc^pitl animé, qu'une étreiate contre la poitrine, que le

• aopir qui la »oit, di*4nt de eboaia ! et ^ue k premer mot qu'on prononce •• eat froid après* tout cela ! «

340 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

la sagesse avec la folie ! A propos , m'avez-vous pardonné certaines épigrammes que je me reproche aujourd'hui? ce sont les fruits d'une verve libertine et qui m'emporte malgré moi. — Je fais plus, dit Rousseau, j'en attends d'autres. Allez, joyeux nourrisson de Bacchus, enfant gâté des muses, soyez toujours le

même, soyez toujours Piron. Vous êtes né malin, et n'avez jamais été méchant. »

M. Dussaux , comme on voit , suppose que Jean- Jacques n'était nullement sensible à l'accueil de Piron. Il rapporte plusieurs particularités qui ne méritent pas une réfutation sérieuse '. Mais pour montrer à quel point les préventions peuvent aveugler un homme de mérite et le rendre injuste, nous rapporterons un trait que Dussaux raconte avec beaucoup de sérieux, en le mettant cependant dans la bouche de Rulhière : « Qu'espérer a d'un homme ipii en est venu au point, la chose « est certaine , de se méfier de son propre chien , « et cela parce que les caresses de ce pauvre ani- « mal sont trop fréquentes, et qu'il y a là-dessous « quelque mystère caché ? Mais il faut entendre « Rousseau parler lui-même. Un essaim de moi- « neaux, me dit-il un jour, venait assidûment sur « ma fenêtre manger les miettes de ma table , que

t Aiosi noos nous alMliendrons de répondre à Bussanx, racontant que Fran» caeil 6t prendre la négative à Jean^Jacqnes dans la question de l'académie de Dijon , et qn'à cette occasion iU se brouillèrent et ne se revirent plus. La seule ré]>oiiæ est le fait. IU ont continué de ft voir, et très-souvent» chez madame d'itpinay» depuis 1 7 50, époque 06 le discours fut couronné» jusqu'en 1757, qu'il se brouilla avec cette dame et ses atôis. Nous ne ré]>oudruDs encore à Dusaaux» représentant le baron d'Holbach comme le pins donx » le meillenr dm hommes, celui qui eut le plus de complaisance }>our Ronaæen » que par l'aven de ce Itamo » qui s'aronsait à contrarier Jeao-Jacqnes pour le mtttr en ■s'erve.

« j'avais soin de leur jeter à la même heure ; comme « elles ne suffisaient pas pour les nourrir eux et « leurs petits , je prenais sur le gain de ma journée « pour ne les laisser manquer de rien , et me félicitais d'être à leur égard le ministre de la Providence. J'avais bien le droit, ce me semble, de « croire que nous fussions les meilleurs amis du « monde: point du tout, ils ne valaient pas mieux « que les hommes; je veux les calmer, et voilà « mes étourdis qui s'envolent comme si j'eusse été « un oiseau de proie. Ils n'auront pas été, j'en suis sûr, à deux rues de ma maison, qu'ils auront « dit pis que pendre de moi. »

Ce conte est rapporté pour faire voir à quel excès de méfiance Jean-Jacques était parvenu. Quelque prévenu qu'on soit contre Rousseau, il me semble qu'il eût été prudent,* en répétant ce fait, de se tenir à soi-même, et , comme Jean-Jacques n'était précisément ni sot ni stupide, de chercher à découvrir l'intention qu'il pouvait avoir. Car, puisqu'on suppose, comme chose certaine, qu'il se méfiait de son chien; puisque, non-seulement du se permettre des suppositions, mais qu'on les donne comme des faits, nous pouvons en faire et voir dans l'aventure de ses moineaux un apologue ingénieux, une épigramme pour faire sentir à celui qu'on entretient, et qu'on soupçonne de se moquer de nous, que l'on n'est pas sa dupe. En effet, à qui la fable est-elle contée? A Rulhière, bel esprit, homme à la mode, qui allait chez Jean-Jacques que pour y recueillir des ridicules dont

34a HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

il amusait ensuite ses sociétés ; peut-être même l'apologue est-il de son invention.

Après avoir fait remarquer que Dussaux semble .se plaire à consigner dans son livre tout ce qui p'ut nuire à son aiicimi ami, et qui ne mérite pas de répons», nous finirons son article en rapportant l'observation par laquelle il termine lui-même son ouvrage, et qu'il adresse à ses amis ' : «Je ne « vous ai guère montré Jean-Jacques tpie payant à n la nature humaine le tribut de faiblesse que, sa- « ypiits ou ignorants, nous lui p.ayons tous d'une «manière plus ou moins frappante. Justes comme «vous l'êtes, vous sentez avec moi que, lorsqu'il «s'agit d'im homme entraîné par rim|iatricnce de « son génip hors de sa propre sphère, et qui a cons- « tamment cherché le mieux* dans le possible; « vous .sentez, dis-je, qu'il ne convient pas d'ap- « précier un pareil homme d'après des mœurs do- « mestiques, des liaisons particulières et des ca- « prices momentanés. Ce n'est plus dé.sormais que «dans ses œuvres immortelles, et qui, malgré les « erreurs qu'on y remarque , le mettent à côté de «Platon, que vous trouverez le vrai Jean-Jacques. « Ses inconséquences , ses aspérités , ses méprises B involontaires, et la plupart des reproches qu'on « lui a faits , tomberont dans l'oubli, ou n'inspire- « ront que de la pitié : ce qu'il eut de beau , de

I II panitt qq* Damax reçot beaoconp de reprochai • foccesiou de Mm hrre et de U mewère dont U y tnülait Roimeau qui , dans aea oorreget , oe fait au» caoe meuïon de loi. t*laa teal, (en 179S) il rcirirü uoe «ep^ de r^tractadoe qae ma* aroïia rapportée, p. 479 du i«r roi. dea OEmm imiJitet.

gu^ruiÈMi: hkriude. 34^

« grand et de sublime , vivra dans la mémoire des « hommes.
»

Passons à madame de Genlis. Personne n'a peut-être, autant que cette femme célèbre, mis en pratique le précepte fondamental de \ Émile, qui est de se préparer des ressources pour savoir, dans l'occasion, braver la fortune, soit en cultivant des talents, soit en apprenant un métier, de manière à n'être jamais pris au dépourvu. Persoi^ n'a peut-être encore, autant que madame de ôenlis, suivi cet autre précepte de Jean -Jacques, qui veut qu'on soit toujours occupé, que les doigts travaillent quand la tête se repose. Madame de Genlis sait plus de vingt métiers; la dextérité de ses doigts est inconcevable; elle excelle dans les arts d'agrément; sa plume et sa harpie sont connues et justement adiuirées. Il y aurait dans madame de Genlis de quoi faire au moins trente Émile. Ne doit-on pas en conclure que madame de Genlis est, de tous les disciples pratiques de Kousscau, celle qui fait le plus d'honneur au maître?

Elle eut avec Jean-Jacques, en même temps que Dussaux, des relations fréquentes dontie récit est d'autant plus curieux ' que, sans le vouloir, elle y fait de l'auteur y Émile un éloge complet, et que dans la seule critique qu'elle se permette, elle donne des détails qui réfutent ses interprétations". C-omme ce serait une folle témérité que de pré-' tendre raconter aussi bien que madame de Genlis,

> Souvenirs de Felieie, tomo i, |i. 190.

* Kn gôoéral, madame de Geul» |ta' llcurcu^e dnos >c» ('ofnmeniaiei.

344 niSTUtRK UE J. J. ROUSSEAU,

nous n'avons rien de mieux à faire qu'à la laisser

parler elle-même.

B Ma première entrevue avec Jean-Jacques ne B fait pas honneur à mon esprit et à mon discerne- * ment ; mais elle a quelque chose de si comique * « et de si singulier que je m’amuserai moi-même en a me la rappelant. 11 était à Paris depuis six mois. B J’avais alors dix-huit ans Quoique je n’eusse jafa mais lu une seule ligue de ses ouvrages , j’éproti- B vais un grand désir de voir un homme si célèfl bre qui m’intéressait, particulièrement comme a auteur du- Devin du village. Mais Rousseau était B très-sauvage ; il refusait toutes les visites et n’en B faisait point. D’ailleurs je ne me sentais pas le coii- B rage de faire la moindre démarche à cet égard : a ainsi je témoignais l’envie de le connaître, sans B imaginer qu’il me fût possible d’en trouver les B moyens. L’n jour M. de Sauvigni , qui voyait quel- B quefois Rousseau, me dit en confidence que B JM. de* voulait me joner un tour; qu’un soir il fl m’amènerait Préville , déguisé en Jean-Jacques a Rousseau , et qu’il me le présenterait pour tel. « Cette idée me fit beaucoup rire, et je promis bien a de faire semblant d’être dupe de cette plaisante- B rie. »

Plusieurs semaines se passent. Préville n’arrive point; mais Rousseau, qui désirait d’entendre madame de Genlis jouer de la harpe , vint chez elle, *• conduit par M. de Sauvigni. Elle prend Jean-Jac-

* devait être au mois de janvier 1771 » Jeaa>Jacques étant à Paris depuis le mois de juillet 1770. Cepen^nt luadamc de Genlis est née en 1746.

quies pour Prévile. « J'avoue, continue-t-elle, que « rien ne me parut si plaisant que sa figure, que K je ne regardais que comme une mascarade. Son K habit, ses bas couleur de marron, sa petite péril ruque ronde , tout ce costume et son maintien « n'offi-aient à mes yeux que la scène de comédie *

« la mieux jouée et la plus comique. CepeH||bnt ,

«faisant sur moi-même un effort prodigieux, je •

« pris ime contenance assez convenable; et , après « avoir balbutié deux ou trois mots de politesse , ; a

« je m'assis. L'on causa , et heureusement pour «moi, d'une manière assez gaie; je gardai le si- « lence ; mais de temps en temps j'éclatais de rire,

« et c'était avec tant de naturel et de si bon cœur,

«que cette surprenante gaieté ne déplut pas à « Rousseau. Il dit de jolies choses sur la jeunesse « en général. Je pensais que Prévile avait de l'es- «prit, et qu'à sa place Rousseau i^aurait pas été « si aimable , parce que mes rires l'auraient scan- « dalisé Rousseau m'adt^issa la parole. Comme « il ne m'embarrassait pas du tout, je lui répondis « très-cavalièrement tout ce qui me passait par la « tête. Il me trouva fort originale , et moi je trouvais « qu'il jouait avec une perfection que je ne me las- « sais pas d'admirer*. Jamais les caricatures ne m'ont « fait rire ; ce qui me charmait c'était la simplicité,

« le naturel de celui que je croyais un comédien j « et , d'après cette idée , il me paraissait bien supé-

I irétaît aae ooBjocitiin. et madjune de Gealû a Uiabitode ifeo taire.

* Commeait croire à k foie <{ac Roommd o'anrait ptu ité H mimmhU qoe S râlait Prérille , et que reloi*ci jooait arec oae perfectioa ackavable to r61e de ^

Rooaccau?

IIISTOIHE UE 1. J. ROISSEAl;

« rieur eu chambre à ce que je l'avais vu sur le « théâtre. Ce-
peilulant il me semblait qu'il donnait « à Rousseau beaucoup trop
d'indulgence , de «bonhomie et de gaieté Je jouai de la harpe, «
je chantai quelques airs du Devin du village, et « je riaais aux
larmes des éloges de Rousseau et de a tout ce qu'il disait sur son
Devin. Rousseau me « regardait toujours en souriant, avec cette
sorte « de plaisir qu'inspire un enfantillage bien natua rel; et, en
nous quittant, il promet de revenir le « lendemain dîner avec
nous. 11 m'avait tant di- « vertie, que cette promesse m'enclianta,
et j'en « sautai de joie ; je le reconduisis jusqu'à la porte, a en lui
disant toutes les douceurs et toutes les fb> « lies imaginables.
Quand il fut sorti, je cessai tout- « à-fait de me contraindre, et je
me mis à rire à « gorge déployée. M. de** *, stupéfait , me t:onsi-
«dérât d'un air mécontent et sévère qui redou- « blait ma gaieté.
Je vois bien, lui dis-je, que vous « reconnaissez enfin que vous ne
m'avez pas aU « trapée. Vous en êtes piqué; mais, au vrai, com- «
ment pouviez-vous croire que je serais assez sim- « pie pour
prendre Préville pour Jean-Jacques « Rousseau ? — Préville ? —
Eh ! oui , nies-le, vous U me persuaderez. — La tête vous a-t-eüe
tourné ? a— Tavoue que Préville a été charmant; d'un na- « turel

parfait; il n'a rien chargé; on ne peut pas « jouer mieux que cela ;
mais je parie qu'à l'ex-

I Attiré ttonjeetttre. n'vrait ni lodalgenée ni bonbow*. Ct qu'il
y a de pkiMol dans cette teene eomùq^*, c'et le HUt <|oe
toricnneeah rttoentttttt. Xe •cèoe eootinve.

* On • M depnif qoe M. de ** éteit M . de OenLv

QltATBIÉMK PiRlOOE. 347

« ception du costiume, il n'a pas du tout imité « Kousseau. Il a
représenté un bon vieillard très- « aimable et non Rousseau, qui
certainement* « m'aurait trouvée fort extravagante , et se serait •
formalisé d'un semblable accueil. A ces mots « M. de** et M. de
Sauvigni se mirent à rire si « démesurément, que je commen[^]s à
m'étonner. « On s'expliqua , et ma confusion fut extrême -en
« apprenant que' très-véritablement je venais de « recevoir Jean-
Jacques Rousseau de cette jolie « manière. Je déclarai que je ne
consentirais jamais « à le revoir, si on l'instruisait de ma bêtise;
on « me promit qu'il l'ignorerait toujours, et l'on me « tint pa-
role. Ce qu'il y eut de plus singulier eu « tout ceci, c'est que cette
conduite si niaise et si « inconsidérée me valut les bonnes grâces
de Rous- « seau. Il dit à M. de Sauvigni que j'étais la jeune « per-
sonne la plus naturelle, la plus gaie et la « plus dénuée de préten-
tions qu'il eût jamais ren- « contrée; et certainement sans la mé-
prise qui m'a- « vait donné tant d'aisance et de bonne humeur , «
il n'aurait vu en moi qu'une excessive timidité. « Ainsi je ne dus
ce succès qu'à une erreur. Il ne « m'était pas possible de m'en
énorgueillir. Con-

I Ce bon pillard très[^]imatle , te trOQTant être RootMo in liea d« PrérUle , proloage la[^]toadoo coinique par fim naifdm prvreti-ti<MM4«raatcvê contre JaaA>Jacq«at s il y ariit une double, nyatification à finM des deux acteur*. Rooneau jouait le r[^]le de PrériMef et madame de Genlis Tonlalt kmer croire à oetai«ci qn*ette le prenait ponr Jenovlaequs. Si Ton eût an qu'il paiwdt-poT uu acteur , et l'autre qu'elle irait Rousaeon deraat elle » adieu la bonhomie , la

3/|8 IIISTOIHE DE J. J. ROUSSEAU,

a naissant toute l'indulgence de Rousseau, je lere> « vis'sans embarras, et j'ai toujours été parfaitement « à l'aise avec lui. Je n'ai jamais vu d'homme de « lettres moins imposant et plus aimable. 11 ixtr- ■ lait de lui avec simplicité, et de ses ennemis sans « aucune aigreur; il rendait une entière justice a aux talents de M. de Voltaire! il disait même qu'il «était impossible que l'auteur de Zaïre et de Mênrope ne fût pas né avec une ame très-sensible. Il O nous parla de ses Confessùms , ipi'il avait lues à « madame d'Kgmont. 11 me dit que j'étais trop jeune « pour obtenir de lui la meme preuve de confiance. f4c ce sujet il s'avisa de me demander si j'avais lu c ses ouvrages. Je lui répondis, avec un peu d'em- « barras, que non. Il voulut savoir pourquoi ; ce «qui m'embarras.-sa davantage encore, d'autant « plus qu'il me regardait fixement. 11 avait de petits a yeux enfoncés dans la tête, mais très-perçants, et « qui semblaient pénétrer et lire au fond del'ame « de la personne qu'il interrogeait. Il ma parais- « sait qu'il aurait découvert sur-le-champ un mena songe ou un détour. Ainsi je n'eus point de méa rite à lui dire franchement que je n'avais pas lu a ses ouvrages, parce qu'on prétendait qu'il y avait a beaucoup de choses contre la religion. — Vous sa- « vez, répondit-il, que je ne suis pas

catholique ; a mais personne , ajouta-t-il , n'a parlé de l'Évana gife avec plus de conviction^ Je me croyais a quitte de ses questions, mais il me demanda ena core, en souriant, pourquoi j'avais rougi en lui a disant cela. Je lui répondis bonnement que j'avais

QUATRIÈME PÉRIODE. 34q

k craint de lui déplaire. Il loua à l'excès cette ré- «ponse, parce qu'elle était naïve. En tout il est « certain que le naturel et la simplicité avaient V pour lui un charme particulier. Il me dit que ses « ouvrages n'étaient pas faits pour mon âge, mais « que je ferais bien de lire Émile dans quelques « années. Il nous paéla beaucoup de la manière dont ■O il avait composé la Nouvelle Héloïse: il nous di|^ «qu'il écrivait toutes les lettres de Julie sur du^

« petit joli papiers lettreset à vignettes, qu'ensuite « il les ployait en billets , et qu'il les relisait en se «promenant, avec autant de délices que s'il les « eût reçues d'une maîtresse adorée. 11 nous téCItH «par cœur et debout, en faisant quelques gestes,

« son Pygmalion , et d'une manière vraie , éner- « gique et parfaite à mon gré. Il avait un sourire O très-agréable, plein de douceur et de finesse. Il « était communicatif, et je lui trouvais beaucoup «de gaieté. Il raisonnait supérieurement sur la « musiq\^, et il était véritablement connaisseur.

« Rousseau venait presque tous les jours dîner « avec nous, et je n'avais remarqué en lui , durant « près de cinq mois ' , ni- susceptibilité ni caprice,

« lorsque nous pensâmes nous brouiller pour un « sujet très-bizarre. Il aimait beaucoup une sorte « de vin de Sillery , couleur de pelures d'oignons.

« M. de ** lui demanda la permission de lui en en- « voyer , en ajoutant qu'il le recevait lui-même en ^

t Ce fait e)t remarquable , et prouverait que l'humeur qu'ou a reprochée à Jean-Jacques » reoait de ses relations et de la position dans laquelle il se trou-

350 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

« présent de son oncle. Rousseau répondit qu'il « lui ferait grand plaisir de lui en envoyer deux « bouteilles. Le lendemain matin M. de ** fit porter « chez lui « un panier de vingt-six bouteilles de ce « vin : ce qui cliqua Rousseau à un tel point, « qu'il renvoya sur-le-champ le panier tout entier, « avec un étrange petit billet de trois lignes, qui « me parut fou, car il exprimait avec énergie le « dédain, la colère et un ressentiment implacable. « M. de Sauvigny vint mettre le comble à notre « étonnement et à notre consternation, en nous « disant que Rousseau « au était véritablement furieux, « et qu'il protestait qu'il ne nous reverrait jamais. « M. de **, confondu qu'une attention si simple « pût être aussi criminelle, me dit que, puisque je « n'étais point complice de son impertinence, « Rousseau, peut-être en faveur de mon -iii- no- « cence, pourrait consentir à revenir. Nous l'ai- « niions, et nos regrets étaient sincères. J'écrivis « donc une assez longue lettre , que j'envoyai avec « deux bouteilles présentées de ma part. Rousseau « se laissa toucher; il revint : il eut beaucoup de « grâce avec moi ; mais il fut sec et glacial avec « M. de **, dont jusqu'alors il avait goûté l'esprit « et la conversation.

« Deux mois après M. de Sauvigny donna à la « Comédie Française une pièce intitulée le Persan- « fleur'. Rousseau nous avait dit qu'il n'allait point

* Jotin pour la première foii le S février ty]i. « Oa diiait , pen-
daBt cette «• repréevatieB, que le ptrtyUmr tmk šm enfaott an
parterre. Ce oiaovai»

« lemboorg n*eM pat le senl aoqnd cene pièce donna lien. »
M^moiret seertts.

TROISIEME PÉRIODE. 351

« au spectacle, et cju'il évitait avec soin de se mon- « trer en
public : mais comme il paraissait aimer B M. de Sauvigni , je le
pressai de venir avec nous « à la première représentation de cette
pièce, et « il y consentit parce qu'on m'avait prêté une loge
« grillée près du théâtre, et dont l'escalier et le « corridor
n'étaient pas ceux du public 11 fut « convenu que je le mènerais à
la comédie, et que , « si la pièce avait du succès , nous sortirions
avant « la petite pièce, nous reviendrions souper chez « moi tous
ensemble. Ce projet dérangeait un-peu « la vie ordinaire de
Rousseau ; mais il se prêta à « cet arrangement avec toute la
grâce imaginable.

«Le jour de la représentation, Roiisseau se O rendit chez moi
un peu avant cinq heures, et « nous partîmes avec lui. Quand
nous (Vîmes dans «la voiture, 'Rousseau me dit, en souriant, que
«j'étais bien parée pour rester dans une loge « grillée : je lui ré-
pondis sur le même ton que je « m'étais parée pour lui. D'ailleurs
cette parure « consistait à être coiffée comme une jeune per- «
sonne. Lavais des fleurs dans mes cheveux; du « reste j'étais mise
très-simplement. J'insiste sur ce « petit détail auquel la suite dç
ce récit donnera « de l'importance. Nous arrivâmes à la eontné-
die « plu» d'une demi-heure avant le commencement « du spec-

tacle. En entrant dans la loge, mon pre- « mier mouvement fut de baisser la grille. Rousseau

< Ainsi U coodiüioa impotée est de ne pas se Csire voir : coasé-quesiment « ono toilette soignée seoible annoncer un projet de se uontrer, pnis^'on ne le fait qne pour être m.

,,...;t;7«d;jyCoogk

35a iiisToinE de i. j. noitssEAU,

« sur-le-champ s'y opposa fortement , en me disant « qu'il était sûr que cette grille abattue me déplai- « •nrit*. Je lui protes- tai le contraire, en ajoutant « que d'ailleurs c'était une chose convenue. 11 ré- « pondit qu'il .se placerait derrière moi, que je le « cacherais parfaitement, et que c'était tout ce * qu'il désirait. J'insistai de la meilleure foi * du « monde ; mais Rousseau tenait fortement la grille , « et m'empêchait de la baisser. Pendant tout ce « débat nous étions debout : notre loge au premier « raag, près de l'orchestre, donnait sur le paro terre; je craignis d'attirer les yeux sur nous : je « céдай pour finir cette discussion, et je m'assis. « Rousseau se plaça derrière moi. Au bout d'un « moment, je vis que Rousseau avançait la tête, K entre M. de ** et moi , de ma- nière à être vu. Je « l'en avertis avec simplicité. Un instant après il a fit deux fois le même mouvement , et il fut aperçu « et reibu- nu. J'entendis plusieurs personnes dire, « en regardant dans notre loge , C'est Bousseau. « Mon Dieu! lui dis-je, on vous a vu!... Il me ré- « pondit sèchement ; Cela est impossible. Cepen- dant a on répétait de proche en prochedans le parterre, « mais tou.tbas. C'est Bousseau! c'est Bousseau! et « tom^ ^jeux se fixaient sur notre loge; mais on « s'en Gnt là. Ce petit murmure

s'évanouit sans « exciter d'applaudissement. L'orchestre fit en- « tendre le premier coup d'archet; on ne songea

I La toilette, les fleur» , la jeuææææ, les grâce* de Tauteur reo-
daieot cette opi> ftiOD probable, et Rousseau seatait qu'il était
iojuste de griller tout cela.

> IfoB* le erofotu , mais pourquoi supposer de la mauvaise foi
dans la rési*> taure de Rouvean ? •

Diyiikr 1-, ' ""Sle

« plus qu'au spectacle , et Rousseau fut oublié. Je « veuais de
lui proposer de baisser la grille; il m'a*

« vait répondu, d'un ton très-aigre, qu'il n'éttiit a plus temps.
— Ce n'est pas ma faute , repris-Je.

« — Non sans doute, dit-il, avec un sourire iro- « nique et for-
cé. Cette réponse me blessa bemi- « coup; elle était d'une ex-
trême injustice J'étais « fort troublée; et, malgré mon peu
d'expérience,

« j'entrevois assez clairement la vérité. Je me « flattais
pourtant que ce singulier mouvement « d'humeur se dissiperait
promptement, et j>sen- « tis que tout ce que j'avais de mieux à
faire était « de n'avoir pas l'air d<; le remarquer. On leva la «
toile; le spectacle commença. Je ne fus plus oc- « cupée que de la
pièce, qui réussit complète- « ment On demanda l'auteur à plu-
sieurs repri- « ses ; enfin son succès n'eut rien de douteux. «
Nous sortîmes de la loge. Rousseau ma donna « la main. Sa fi-
gure était sombre à faire f^ir. Je « lui dis que l'auteur devait être
bien (pument, et « que nous allions passer une jolie soirée. Il ne

< Cette iojtutice , cette aigreur, cette sécheresse, sont peut-être Teffetdes conjectures , et tout le monde en fait dans cette histotre. RouMean suppose qo'one jeurtf personne ne se pare pas pour se cacher dans une loge grillée ; qu'elle sent tivs-coiitnriéc, s'il accepte folTre qu'aie loi fiait de la fermer; toVlle arait, malgré les cooditioos faites, riotention d'être me. Ce sont de ptfip|hpiee-taree : on ne s'est paré que]H>ur lui. De son côté , madame de CenUl li^i|nee qn'il no se plaçait derrière clic que pour être reconnn , et qu'il n'arançait M tête que dans cette inteotioD. Ce sent encore des conjectures. Koua pouroas en (aire do notre côté, et suppoM-r que Jeaa-Jacqnes , roulant roir sans être rn , ént beaucoup d'humeur d'être vu sans voir; que cette humeur dut augmenter quand il s'aperçut que la coiffure tle la Jeune personne , et probablement sa beauté , atti* rant tous les regards, le firent reconnaître.

a Cette pièce , dit le savant \VeUs, auteur de la notice sur Sanrîguy dans B 'uigraphie Universelle , cetlu pièce , « sao-s ocend , sans intrigue , sans déoon# « ment, u'oITre pas même quelques scènes bien faites. » ^

354 IIISTOIRB OK J. J. ROUSSEAU,

U répondit pas un mot. Arrivée à ma voiture, j'y U montai; eii.suile M. de ** se mit derrière Rousf seau pour le laisser pas-ser après moi. Mais Rouso seau, se retournant, lui dit qu'il ne viendrait « pas avec nous. M. de ** et moi nous nous ré- « criâmes là-dessus. Rousseau lit la révérence , « nous tourna le dos, et di.sparut.'

« Le leiuлемaiiii M. de Sauvigni, chargé par « nous «l'aller l'in-terroger sur cette incartade', « lut étrange-raent surpris lor.stjue

Rousseau lui «dit, avec des yeux étincelants de colère, qu'il « ne me reverrait de .sa vie, parce que je ne l'a- « vais mené à la comédie que pour le donner en n spectacle, pour le faire voir a«i public, comme «on montrât les bêtes sauvages à la foire. M. de «Sauvigni répondit, d'après ce que je lui avais M conté la veille, que j'avais voulu baisser la grille. « Rousseau soutint que je l'avais très-faiblement « offert, et que d'ailleurs ma brillante parure et le O choix de la loge prouvaient assez que je n'avais « jamais eu l'intention de me cacher. On eut beau « lui répéter que ma parure n'avait rien de recher- « ébé , et qu'une loge prêtée n'est pas une loge « de choix, rien ne put l'adoucir. Ce récit me cho- « qua! tellement, que, de mon côté , je ne voulus « j»s (aire la moindre démarche pour ramener un « homme si injuste à mon égard. D'ailleurs il m'é- « tait prouvé «pt'il n'y avait nulle espèce de sin- « cérité dans ses plaintes. Le fait* est que, dans

I Udc rivèmut , le «ileDcv et U retraite oe cooMitoent pa» uae utcmrtmde q«i tr* HOC ioMjlte.

^ Ce u'c»t encore qn'enc con|cctnrc. Pourquoi auppomT qo'on exige noc

QUATKIKME PÉRIOUE. 355

o l'espoir d'exciter une vive saisiatioii, il avait « voulu se montrer, et que son humeur n'était « causée que par le dépit de n'avoir pas produit « plus d'effet. Je ne l'ai jamais revu depuis. »

Ainsi voilà une liaison rompue par des conjectures! Comment concilier « l'indulgence, la bonohomie, la simplicité de l'homme de lettres le « moins imposant et le plus aimable qu'on ait ja- « mais vu, gai, communicatif, plein de douceur « et de finesse, qui, pimant cinq mois qu'on le « voit tous les jours, n'a ni susceptibi-

lité, ni ca- « price, avec le projet de se faire voir au spectacle « en demandant une loge grillée, avec nulle es- « pèce de sincérité dans ses plaintes, avec le dépit « et riuimeur de n'avoir pas produit d'effet? »

Les Confessions furent lues plusieurs fois dans l'hiver de 1770 à 1771. L'annonce de cet ouvrage avait fait la plus grande sensation; le roi de Suède en obtint la communication par l'entremise de Kulbières.

Dussaux prétend que Jeau-Jacques en fit plusieurs lectures: mais nous n'avons de renseignements bien certains que ceux qu'il donne lui-même à la fin de ses Conjèssions : il ne parle que d'une seule lecture faite devant M. le comte et madame la comtesse à'Egmont, M. le prince PignatelU, madame la marquise de Mesnies et M. le marquis de Juigné.

Celle dont Du.ssaux rend compte fut provoquée

loge griDce oit l'oa eatre par no ««ailier dérobé* dans Vespoir

d'exfUer une vive temsntion ?

par lui. Il ne devait y avoir que sept auditeurs. Il nomme Dorât, Pe/iii, Barbier de Neuville, Ixv inierre, ajoutant qu'à proprement parler, il ne les connaissait pas ; ce qui est inexact au moins quant à M. Rirbier de Neuville, avec qui JeanJacques avait eu des relations amicales, à qui même il eut des obligations lorsqu'on lui refusa avec tant d'injustice ses entrées à l'Opéra. M. Barbier sut adoucir ce refus et le faire en tpielque sorte oublier par ses manières cl ses procédés

On peut se faire une idée de l'injustice des préventions par l'accusation de Du.ssaux , relativement aux démarbebes que fit

madame la maréchab; de Luxembourg pour retrouver un des enfants de Rousseau. « Jean-Jacques avoue, dit-il , B dans ses Confessions , qu'il ne mangea pas, qu'il « ne dort plus, jusi-pi'au moment où il apprit « que la recherche avait été vaine ; et ce ne fut « qu'alors qu'il reprit son train de vie accoutumé. « L'insensé craignait que si l'on parvenait à re- « trouver cet enfant perdu, ses ennemis n'en « fissent un nouveau Séide. Nous en frémîmes B tous. »

Il est inconcevable que l'auteur ait laissé une pareille observation dans un ouvrage qui paraissait dix ans après la publication des Confessions (en 1798), et quand il est si aisé de vérifier une conjecture si calomnieuse. Voici ce passage qui Jit frémir tout le monde * :

> Ccft faits sont codsî^ucs dans U Correspondance ilc Rousseau.

> Lirre XI des Confessions,

QÜATRIÈMR PÉRIODE. 35y

« Elle employa f>oui' cette recherche La Roche , son valet-de-chambre, qui fit de vaines perquisitions. Je fus moins fâché de ce mauvais succès que je ne l'aurais été si j'avais suivi des yeux cet enfant dès sa naissance. Si l'on m'eût, présenté quelque enfant pour le mien , le doute si ce l'était bien en effet, si ou ne lui en substituait point un autre, m'eût resserré le cœur par l'incertitude, et je n'aurais point goûté, dans tout son charme, le vrai sentiment de la nature : il a besoin, pour se soutenir, d'être appuyé sur l'habitude, au moins durant l'enfance. Ia' long éloignement d'un enfant qu'on ne connaît pas encore, affaiblit, anéantit enfin les sentiments paternels et maternels; et jamais on n'aimera celui

qu'on a mis en nourrice comme celui qu'on a nourri sous ses yeux. La réflexion que je fais ici peut atténuer mes torts dans leurs effets, mais c'est en les aggravant dans leur source. »

Nous laissons au lecteur le soin de trouver dans ce passage la perte du sommeil, de l'appétit, du repos, la crainte d'un Séide; ne pouvant l'empêcher de frémir comme tout le monde quand il aura découvert tout cela.

D'après l'estime que nous faisons du caractère et des ouvrages de Dii.ssaux, nous avons cru devoir nous livrer à de nouvelles recherches sur le passage qu'il cite. I>e résultat, en nous mettant à même de donner plus d'éclaircissement, nous confirme dans l'opinion que nous avons exprimée. Le voici :

358 IIISTÜtRK DF J. i. ROdSSKAU,

Il faut (l'abord rappeler que la rupture entre Ihissaux et Jean-Jacques eut lieu en février 1771 , et que depuis ils n'eurent plus de rapports ensemble. Il est nécessaire encore de ne pas oublier que les RA'eries, divisées par promenades, ont été écrites à la fin de 1777, et les derniers chapitres en 1778, peu de temps avant sa mort et consé(|ucmment à répotpie où, d'après le témoignage de Corancez, la maladie de J(^n4acquéa avait fait de tels progrès qu'elle ne lui laissait que d(^ intervalles.

Or c'est dans la neuvième promenade, écrite au mois de mars 1778, que se trouvent, non pas encore les circonstances dont parle Dns.saux, niais seulement l'idée d'un •Séide. Dnssanx dit : « L'in- « sensé craignait que si l'on parvenait à retrouver « .son enfant, ses ennemis n'en fissent un nouveau « Séide. Nous en liv-mîmc's tous, » ajoute-t-il. Nous a\ons rapporté le pa.ssage des Confessions cl démontré ierreur. Voici maintenant celui de la

neuvième promenade. « Je comprends que le reproche « d'avoir mis mes enfants aux Enfants trouvés a «facilement dégénéré, avec un peu de tournure, « en celui d'être un père dénaturé et de haïr l'«5 enfants : cependant il est sûr que c'est la crainte « d'une destinée pour eux mille fois pire et pres- «que inévitable par toute autre voie, qui m'a le « plus déterminé dans cette démarche. Plus indif- « férent sur qu'ils deviendraient, et hors d'i- tat «de les élever moi-même, il aurait fallu, dans ma « situation , les laisser (l'élever par leur mère qui les

QUATHI^ME PÉRIODE. i5c)

« aurait gâtés, et par sa famille qui en aurait fait a des monstres. Je frémis encore d'y penser. O a que Malomet fit de Séide n'est rien auprès de a ce qu'on aurait fait d'eux à mon égard. » D'où l'on voit que Dussaux n'a pas été sincère dans son récit, bien loin même d'être exact, puisqu'il a mis dans les Confessions ce qu'il n'y est pas et ce qui n'a été écrit que huit ans après le jour où la lecture de ces Confessions eut lieu. Il faudrait supposer qu'ayant lu les Rêveries , publiées après la mort de Jean-Jacques, et écrivant plus tard, il aura confondu. Mais le détail des circonstances dans lequel il entre, et qui ne se trouve nulle part, la perte du sommeil, l'inquiétude, etc., ce frémissement qui n'est plus motivé, ne permettent pas cette supposition, et font voir la mauvaise intention qu'on a en l'occurrence à dénaturer les faits et les époques. Quand on accuse, il faut être d'une scrupuleuse exactitude. L'auteur a compté sur la légèreté du lecteur, sur la paresse qui l'empêche de faire des recherches pour vérifier, et sur la facilité avec laquelle, recevant des préventions, il croit plutôt le mal que le bien. Des calculs de cette espèce ont presque toujours un succès assuré*.

Chacun fit dans cette séance son extrait de mémoire, et même Dorât inséra le sien dans un journal ; circonstance qu'on doit mettre au nombre de celles qui concoururent à la publicité, comme à l'altération des faits consignés dans cet ouvrage. On peut juger par là la fidélité de Dussaux de celle

360 H is Toi BK UK J. J. nonssKAt;

« Cette lecture, suivant le même auteur, fit beaucoup de bruit, font que Jean-Jacques « aurait voulu : aussi fut-elle suivie de plusieurs > autres dont la sensation alla toujours en diminuant. Il y en eut une chez le poète Dorât. » Madame d'Épinay, que la publicité des Confessions effrayait, s'adressa, pour en faire défendre la lecture, à M. de Sartine, lieutenant de police, et lui écrivit la lettre suivante :

Vendredi 10. — « Il n'y a rien de si insupportable pour les personnes surchargées d'affaires,

« monsieur, que ceux qui n'en ont qu'une. C'est « le rôle que je meurs de peur de jouer avec vous ; « mais à propos, comme je le fais, sur votre amitié, a-t-elle et sur votre indulgence, je dois vous dire encore que la personne dont je vous ai parlé hier « matin a lu son ouvrage aussi à M. Dorât, à M. de « Pezay et à M. Dussaux : c'est une des premières lectures qui en aient été faites. Lorsqu'on prend ces messieurs pour confidents d'un libelle *, vous « avez bien le droit d'en dire votre avis, sans qu'on soit censé vous en avoir porté des plaintes *. Ti- « gnorez cependant s'il a nommé les personnages « à ces messieurs. Après y avoir réfléchi, je pense à qu'il faut que vous lui parliez à lui-même avec assez de bonté pour qu'il ne puisse s'en plaindre, mais avec assez de

fermeté cependant pour qu'il « n'y retourne pas. Si vous lui faites donner sa pa-

* Left MMnotreA de madame d'Épinay méritenteot mienarrette déominadaoa- Elle y déAliODore ta Emilie, tîuû qu'ella^ioème , et tAdm de dâdioiorcr DqC^» «t Rons»cau.

* Ce qui eeuil dire, *oye» prodeot et gardex^nuis de me Doqunrr.

‘ QltA.TRIÈUE PÉRIOnR. 361

a rôle, je crois qu'il la tiendra. Pardon mille fois,

« mais il y va de mon repos, et c'est le repos de « quelqu'un que vous honorez de votre estime et « de votre amitié , et qui , qtioi qu'en dise Jean- « Jacques ' , se flatte de la mériter. J'ii ai vous faire « mes excuses et mes remercîments à La fin de « cette .semaine ; ne vous donnez pas la peine de « me répondre: ceb n'en demande pas je « compte sur vos bontés , cela me suffit. » Cette lettre remarquable par les terreui*s d'une conscience coupable, et par cet aveu, ye crois qu'il tiendra sa parole, fit probablement suspendre les lectures des Confessions. On sait seicinent que Rousseau fut mandé à la police , mais on ignore ce cpïi se passa entre le magistrat et lui.

. Ce qui montre combien madame d'Épinay avait de reproches à se faire, c'est l'expression de sa vive inquiétude. Il y va démon repos, dit-elle; que l'on compare avec les mémoires de cette dame le IX' livre des Conjèssions pour juger entre elle et Jean-Jacques, et l'on verra bellement de quel côté furent les torts.

En disant qu'elle ignorait s'il avait nommé les personnages , c'était avouer étourdiment qu'il devait être question d'elle et pré-

venir l'accusation. Croire qu'un homme tient sa parole quand il Va donnée, c'est lui reconnaître une vertu qui en-

t II D*aTait point encore parlé ; et le langage qu'il a tenu proort, aioai que les craintes et les Mémoires <lo madame d'Épluav, qu'il n'a pas tout dit.

a Dans son trouble, madame dlljtiaay, qui écrit miena qae ceiW, hisse de côté les prétentions qu'elle avait k bien écrire , et qa'nnt justifiées et les ComYcr- 'Mations tCÈmiUe et les Mémoires récemment ptdtbés.

Ch

36a HISTOIRE DE J. J. nOISSF.AD, O

trahie nécessairement la véracité : c'est le supposer incapable de mensonge.

On a vu que Diissatix croyait et voulait persuader non-seulement que Itousseau ne s'était pas repmiti d'avoir mis scs enfants à l'hôpital; mais encore qu'il s'en applaudissait, et qu'il aurait été très-lache d'en retrouver un. L'expression du repentir est souvent retracée dans ses ouvrages, et toujouis dans des termes qui ne permettent pas de douter de sa sincérité. Pour ne plus revenir sur cet article, il faut rapporter ce qui a été dit. D'abord Jean-Jacques a parlé du mauvais exemple que .scs enfants auraient eu sous leurs yeux; la famille de Thérèse n'était composée que de détestables sujets. Ensuite, avait-il le moyeu de les élever, lui qui pour vivre copiait de la musique du matin au soir, et (lui n'a recueilli île tous .ses travaux que i450 livres de rentes viagères, seule fortune qu'il eût ô sa mort! cnün, comme il pensait que, dans quelque condition tpie ce soit, l'homme devait apprendre un mé-

tier pour trouver dans son industrie des moyens d'existence indépendants du sort et des événements (opinions dont il a mis le précepte en exiunplc dans son Émile), croyait-il manquer k ses principes en pla\;aut ses enfants dans une maison où la seule éducation qu'on reçût alors était d'apprendre un métier? Telles sont les observations qui ont été laites, et que nous répétons.

Quant aux causes du moment et immédiates qui le déterminèrent, il y en a deux peu connues, et

QCATaiKME l•KR1oDE. 303

qu'il convient de ne point passer sous silence; madame iX-Houdetot prétendait que , quoique Jean- Jacques en ait dit , ce fut Thérèse qui voulut donner cette destination à ses enfants, et quelle en avait la certitude. La conduite de Thérèse , dans les dernières années de la vie de Rousseau , et surtout après sa mort, prouve que cette femme n'avait -aucune sensibilité. Selon M. de Barruel Je^^acA^ues- n'était pas le père des enfants de Thé- ■ Tc4c Le Vasseur, et ne l'ignorait jias. Rousseau convièht iui-même qu'il avait eu un prédécesseur, et nous savons que son indigne femme lui a donné, h l'âge de ^7 ans , un palfreiiier pour successeur.

L'assertion de madame d'Hoiuletot nous parait être d'un grand poi^s. Elle eut tous les secrets de Jean-Jacques, comme il le dit lui-même. Pourquoi celui-ci peint-il la répugnance de Thérèse? H est difficile de répondre à cette question, autrement ipi'en supposant que Jean-Jacques a senti combien il rendait Thérèse odieuse en disant la vérité.

Jean-Jacques, en faisant l'aveu de cette faute , qu'il s'est amèrement reprochée, et qu'on n'a sue que par lui, expose le& cir-

constances propres à l'atténuer, et dans lesquelles il se trouvait. Ce sont les excéntriques qu'il avait eus sous les yeux, et que lui donnaient des personnes riches qui plaçaient ainsi leurs enfants pour mieux cacher le dérèglement de leur conduite; une situation gênée et voisine de l'indigence, qui augmenta par l'arrivée

> rie 4e Jcmn^Jmctieeê Roiuseuut p. ^t.

■ma

3G4 HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU),

(le huit à dix p<Treits de Thérèse, tons à sa charge. IX' lecteur appréciera C('s excus's, nous avons dû les lui remettre sous les yeux. Quoi qu'il en soit, la raison nous prescrit de prendre, dans un événement c(Hitrariant ou malheureux, les compensations qui nous sont offertes; et l'étude faite avec soin de la vie et des ouvrages d'un homme qui ne mourra point dans la mémoire des hommes, donne lieu de croire,

i''' Que, s'il avait élevé ses enfants (possibilité douteuse), il n'aurait pas écrit;

a° Que, s'il avait eu un autre caractère, il n'aurait composé que des ouvrages médiocres. Ce ne sont, nous avons soin de le répéter, que des compensations.

Pas,sons à Rulhière, dont nous avons déjà parlé. Il se mettait à l'aise avec Jean-Jacques. «Ce bel es- « prit mondain cet homme du grand monde, et « qui l'avait étudié en .satirique, connaissait à « fond Rousseau, dont il n'aimait guère que la célébrité. Tour-à-tour profond et frivole, il ne s'é-

< « L* crainte d'aac destinée, poor eux mille fois pire que la mienoe ^ et pres-

• que iaéritable par tonte autre voie , m*a le plu» déterminé dan» cette démar- R che. Hors <C état de les élever moUmême , il aurait fallu , dans ma situation , R le» laisaer élerer |>ar leur mère qui les aurait ^âtéa, et par sa famille qni en « aurait fait des monstres. » Et dans sa lettre à madame B., datée de Monquin , le i; janrier 1770, U s'exprime en ce» termest «Mais moi, qui parle d'en&nts... R Madame, plaignedx cenx qu'un sort de fer prise d'un jiareii bonheur; plaignedx«

• les r'Is lie sont que malheureux , plaignedx^les beaucoup pins s'ils sont coupa» ■ blés. Pour moi Jamais on ne me verra, prévaricateur de U vérité , plier dan»

• mes égarements mes maxime» à ma conduite; jamais on ne me verra falsifier R les saintes lois de la nature et du devoir pour atténuer mes fautes. J'aime

• mieux les expier que les excuser : quand ma raison me dit que j'ai fait, dans R ma -sitnation , ce que j'ai dû faire , je l'en crois moins que mon coeur qui gémit « et qui la dément. »

* Expressions de Oussaux.

« tait maiiitemi auprès du lui que par les ressourn ces et la souplesse de son esprit; d'ailleurs ludle « conformité de goûts ni de caractère *. Les amis « de Jean-Jacques le plaignant de ce qu'il avait eu « à souffrir de la part des méchants. — Est-ce que « vous autres vous croyez aux méchants ? dit « Ruihière; en vérité c'est avoir peur de son om- « hre. Frappé de ce mot virulent, Rousseau renifla, « c'était son tic : mais cela n'alla pas plus loin.

Ja- « mais (raconte Ruihière) je n'ai fait pleurer « Jean-Jacques, toujours je l'ai fait rire, quelque « peu d'envie qu'il en eût. Mais je touche à la fin « de mon crédit. L'aventure est singulière. J'allai « dernièrement ' chez lui sur les onze heures du « matin : je sonne ; il ouvre. Que venez-vous faire « ici? Si c'est pour dîner, il est trop tôt; si c'est « pour me voir, il est trop taixl. Puis se ravisant : « — Entrez. ; je sais ce que vous cherchez, et n'ai « rien de caché.... même pour vous. — Cela me « promettait une bonne scène! J'entre : la marmite « était au feu. — Ma chère amie , dit Jean-Jacques, « a.s-tu salé le pot ? y as-tu mis des carottes ? et « bien d'autres questions de la même importance. « J'étais à mille lieues de cette espèce d'apologue. « — Vous voilà suffisamment instruit des secrets « de ma maison, et je défie toute votre sagacité « d'y jamais rien trouver qui puisse servir à la co- « médie que vous faites. Il ne se doutait pas qu'il

I Cestun commerce bien igréable que celui qui peut ezlMer entre no homme illustre et les hommes qui oc le recherchent qu'e cause de sa célébrité, et qui n'ont arec lui ancone conformité de goûtâ et de caractère !

* C'était en 177t.

3G6 IIISTUIRK DK J. J. Hül'SSF.At.;

« venait lie m'en fournir le meilleur trait. Calme IC et serein , je restais toujours là. J'attendais son « d<'rni«'r mot. — Bon soir, monsieur, allez finir a yotrc Dç/iant. — Je vais vous obéir; mais pardon, « mon cher Jean-Jacques, est-ce Défiant qu'il faut « dire ou Méfiant? car un habile grammairien, « M. Domergue, me rend perplexe à cet égard. — « Comme il vous plaira , monsieur , comme il vous « plaira : bon soir. Qu'aurait fait, qu'aurait dit l'é-

« loquent Dus.saux? Les exclamations, les protes- « Uitions , les mouvements oratoires et le grand « pathétique auraient été mis en jeu! Rien de tel: «je laissai dire Jean-Jacques, l'applaudissant du « geste et de la voix. Quand il eut fini, je l'embrassai « malgré lui ; et par méprise, il me serra la main, « de sorte que je ne me tiens pas encore pour « battu. S'il en arrivait autrement , je suis tout conte solé. Faites de même, et dites avec moi:

Je sois rendre au sultan de fidèles services;

Mais je laisse au vulgaire adorer ses caprices.

K travers ce persiflage de Rulhière, ajoute Dus- « saux, et son enjouement frelaté, le vrai perçait. » C'est-à-dire apparemment le dépit. Cependant il ne pouvait y avoir aucun rapport entre Jean-Jacques et un homme du grand monde : ce n'aurait été qu'un pur caprice de la part de celui-ci de rechercher un solitaire qui fuyait les hommes, si nous ne trouvions dans la mode , à l'empire de laquelle Rulhière était aveuglément soumis, un motif suffisant pour expliquer sa conduite. En effet Jean-

~t3igiti.:edt!5' (Jüogle

QUATRIÈMK PÉRIOUIÎ. 36*7

Jacques, à SOU retour, était l'oltjet de la curiosité des Parisiens, et le sujet des conversations. 11 était du bon ton de le voir, de l'entendre, et de se trouver sur son chemin, si l'on ne pouvait parvenir à lui faire ouvrir son galetas. Rulhière avait d'ailleurs un autre motif que celui que nous avons indiqué, dans le désir d'obtenir de Rousseau la commimication du manuscrit de ses Coajèt-sions , pour le fils du roi de Suède, qui vint, vers la fin du mois d'août 1770, à Paris, sous le nom du comte de yasa '.

Le prince de Ligne voulut connaître Rousseau , à qui même il offrit un asile. Voici le compte qu'il rend de l'entrevue qu'il eut avec lui*:

a Lorsque Jean-Jacques Rousseau revint de son esilj j'allai le relancer dans sou grenier, rue Plâtrière. Je ne savais pas encore, en montant l'escalier, comment je m'y prendrais pour l'aborder; mais, accoutumé à me laisser aller à mon instinct, qui m'a toujours mieux servi que la réflexion, j'entrai , et parus me tromper. — Qu'est-ce que c'est? me dit JeanJacques. Je lui répondis: Monsieur, pardonnez, je cherchais M. Rousseau de Toulouse. — Je ne suis, me dit-il, que Rousseau de Genève. — Ah oui, lui dis-je, ce grand herboriseur ! je le vois bien. Ah ! mon Dieu ! que d'herbes et de gros,

* Il était accompagné de son frère. On lit dans les Mémoires secrets, an i5 wnt/r cet article : Le prince royal de^nède et son frère sont depuis quel>

gnes jours ici. Ils royagont iaoognito. Au a mars suivant, on annonoe qu'il a été proclame roi à Stockholm. Ainsi la cvnimiiuicalion du manuscrit de Jean^Jacr qons dut avoir lieu entre te mois d'aoât 1 770 et te moU de mars suivant

368 HISTOIRE UE J. J. rousseau, livres! ils valent mieux que tout ce qu'on écrit. — Rousseau sourit presque, et me flt voir peut-être sa pervenche, que je n'ai pas l'honneur de connaître, et tout ce qu'il y avait entre chaque feuillet de ses in-folio. Je fis semblant d'admirer ce recueil très-peu intéressant, et le plus commun du monde: il se remit à son travail, sur lequel il avait le nez et les lunettes, et le continua .sans me regarder. Je lui demandai pardon de mon étourderie, et je le ^ jmai de me dire la

demeure de M. Rousseau de Toulouse; mais, de peur qu'il ne me l'apprît, et que tout fût dit, j'ajoutai. — Est-il vrai que vous sachiez si habile pour copier la musique? — Il alla me chercher de petits livres en long, et me dit : Voyez comme cela est propre! et il se mit à parler de la difficulté de ce travail, et de son talent en ce genre, comme Sganarelle de celui de faire des fagots. Cela respect (peut-être inspirait un homme comme celui-là m'avait fait sentir une sorte de tremblement en ouvrant sa porte, et m'empêcha de me livrer davantage à une conversation qui aurait eu l'air d'une mystification, si elle avait duré plus longtemps. Je n'en voulais que ce qu'il me fallait pour une espèce de passeport ou billet d'entrée, et je lui dis que je croyais pourtant qu'il n'avait pris ces deux genres d'occupation servile, uniquement pour éteindre le feu de sa brûlante imagination. Hélas! me dit-il, les autres occupations que je me donnais pour lui instruire et instruire les autres ne m'ont fait que trop de mal. Je lui dis après la seule chose sur laquelle j'étais de son avis dans tous ses ouvrages

QUATRIÈME PÉRIODE. 364

ges : c'est que je croyais comme lui au danger de certaines connaissances historiques et littéraires, si l'on n'a pas un esprit sain pour les juger. Il quitta dans l'instant sa musique, sa perche et ses lunettes, entra dans des détails supérieurs peut-être à tout ce qu'il avait écrit, et parcourut toutes les nuances de ses idées - avec une justesse qu'il perdait quelquefois dans la solitude, à force de méditer et d'écrire ; ensuite il s'écria plusieurs fois : les hommes-! les hommes! J'avais assez bien réussi pour oser déjà le contredire. Je lui dis : u Ceux qui s'en plaignent sont des hommes aussi, et peuvent se tromper « sur le compte des autres hommes. » Cela «lui fit faire un moment de réflexion.

Je lui dis que j'étais bien de son avis encore sur la manière d'accorder et de recevoir des bienfaits, et sur le poids de la reconnaissance, quand on a pour bienfaiteurs fks gens qu'on ne peut aimer ni estimer. Cela pa^t lui faire plaisir. Je me rabattis ensuite sur l'autre extrémité à craindre, l'ingratitude. Il partit comme un trait, me fi t les plus beaux manifestes du monde, qu'il entremêla de quelques petites maximes sophistiques,'que je m'étais attirées, en lui disant: — Si cependant M. Hume a été de bonne foi?.,. Il me demanda si je le connaissais. Je lui dis que j'avais eu une conversation très-vive avec lui à son sujet, et que la crainte d'être injuste m'arrêtait presque toujours dans mes jugements.

a Sa vilaine femme ou servante ' nous intârrom-

.rr- ''

< n 5 a àAot totif ceux qni ont eonnn 'Hiériipi Le Vawenr un concert <1 'ex« presMon de mfpna bien reaurq«nl;d|t« '

3^o HISTOIRE DE J. J. ROnSSEAÜ,

pait quelquefois par quelques questions saugrenues qu'elle faisait sur son linge ou sur la soupe ; il lui répondait avec douceur et aurait ennobli un morceau de fromage s'il en avait parlé. Je ne m'aperçus pas qu'il se méfiât de moi le moins du monde. A la vérité je l'avais tenu bien en baleine depuis que j'entrai chez lui pmir ne pas lui donner le temps de réfléchir sur ma visite. J'y mis fin malgré moi ; et , après un silence de vénération , en regardant encore entre les deux veux l'auteur • de la Noiwel/e Héloïse , je quittai le galetas, séjour

des rats, mais .sanctuaire du génie. Il se leva, me recondirisit avec une sorte d'intérêt, et ne me demanda pas inon nom.

« Il ne l'aurait jamais retenu, car il ne pouvait y avoir que celui de Tacite, de Salluste, ou de Pline, r ■ qui pût l'intéresser ; dans la société intime de M. le

princes de Conti , dont j'étais avec l'archevêque de Toulouse, le président d'Aligre, et autres prélats et parlementaires, j'appris que ces deux classes de gens corrompus voulaient inquiéter Jean-Jac- ^es, et je lui écrivis la lettre qu'il donna à lire ou à copier assez mal à propos, et qui se trouva enfin, je ne sais comment, imprimée dans toutes les gazettes. Oto .peiit la voir dans l'édition des ouvrages de Rousseau , et dans son dialogue avec lui-même,

- qui est aussi dans ses œuvres; il eut la bonté de

croire, à sa façon ordinaire, que les offres d'asile que je lui faisais étaient un piège que ses ennemis m'avaient engagé à lui tendre : cette folie avait attaqué le cerveau de ce malheureux grand homme.

ravissant ' et impatientant. Mais son premier mouvement était bon : car le lendemain de ma lettre • il vint me témoigner sa reconnaissance; on m'annonce M. Rousseau, je n'en crois pas mes oreilles; il ouvre ma porte, je n'en croyais pas mes yeux. Louis XIV n'éprouva pas un sentiment pareil de vanité en recevant l'ambassade de Siam. La description qu'il me ût de ses malheurs , le portrait de ses prétendus ennemis, la conjuration de toute l'Europe contre lui, m'auraient fait de la peine, s'il n'y avait pas mis tout le charme de son éloquence; je tâchai de le tirer de là , pour le ramener à ses jeux champêtres. Je lui demandai comment hù,.qui aimait la campagne, était allé se loger au mittau de Paris? Il me dit alors ses charmants paradoxes sur l'avantage d'écrire en faveur de la liberté, lorsqu'on est enfermé , et de

peindre le printemps lorsqu'il neige. Je parlai de la Suisse, et je lui prouvai, sans en avoir l'air, que je savais Julie et Saint-Preux par cœur : il en parut étonné et flatté. Il s'aperçut bien que sa Nouvelle Héloïse était le seul de ses ouvrages qui me convînt, et que, quand même ^ pourrais être profond, je ne me donnerais pas la peine de l'être. Je n'ai jamais eu tant d'esprit (et ce fut, je crois, la première et la dernière) de ma vie) que pendant les huit heures que je passai avec Jean-Jacques dans mes deux conversations. Quand il me dit définitivement qu'il voulait attendre dans Paris tous les décrets de prise de corps dont le clergé et le parlement le menaçaient, je me permis

* dictiz «xprimiors toat reiMrqaabIt» par la«r jostesse.

37a HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

quelques vérités un peu sévères sur sa manière d'entendre la célébrité; je me souviens que je lui dis : « M. Rousseau, plus vous vous cachez, et plus «vous êtes en évidence{ plus vous êtes sauvage, « et plus vous devenez homme public. »

« Ses yeux étaient comme deux astres. Son génie rayonnait dans ses regards, et m'électrisait. Je me rappelle que je finis par lui dire, les larmes aux yeux, deux ou trois fois : « .Soyez heureux, mon- « sieur, soyez heureux malgré vous. Si vous ne O voulez pas habiter le temfde qtie je vous ferai « bâtir 'dans cette souveraineté qtio j'ai en empire, « où je n'ai ni parlement, ni clergé, mais les raeit- « leurs moutons du monde, restez en Frainte. > Si, comme je l'espère, onvousy lai.s.se en repos, vesndee vos Ouvrages, achetez ime jolie petite maison de campagne près de Paris; entr'ouvrez la porte à quelques-uns de vos admirateurs, et bientôt on ne parlera plus de vous.

« Je crois que ce n'était pas son com|j|^, car il ne serait pas demeuré à Ermenonville, si la mort ne l'y avait pas surpris. Enfin, touché de l'effet qu'il produisait sur moi, et convaincu de mon enthousiasme pour lui, il me témoigna plus d'intérêt et de reconnaissance qu'il n'avait coutume d'en montrer à l'égard de qui que ce soit; et il me laissa, en me quittant, le même vide qu'on sent à son réveil après avoir fait un beau rêve. » t K "i

Après avoir fait connaître, sans les atténuer, les idées de Jean-Jacques, nous eûmes tenté de les accompagner des observations propres à les

“Digitized by Google”

QUATRIÈME PERIODE. 3y3

éclairer du flambeau de la critique, il doit nous être permis de rappeler quelques détails sur la simplicité de ses manières, et sur son caractère, quand il était rendu à lui-même, si l'on peut s'exprimer ainsi. Consultons à ce sujet Bernardin de Saint-Pierre, qui sait toujours répandre sur ses récits un charme inexprimable.

« Au mois de juin de 177a, un ami m'ayant proposé de me mener chez Jean-Jacques Rousseau, il me conduisit dans une maison, rue Plâtrière, à peu près vis-à-vis l'hôtel de la poste; nous montâmes au quatrième étage. Nous frappâmes, et madame Rousseau vint nous ouvrir la porte. Elle nous « lit; Entrez, messieurs, vous allez trouver mon mari. Nous traversâmes une fort petite antichambre, où des ustensiles de ménage étaient proprement arrangés; de là nous entrâmes dans une chambre où Jean-Jacques Rousseau était assis en redingote et en bonnet blanc, occupé à copier de la musique. Il se leva d'un air riant, nous pré-

senta des chaises, et se remit à son travail, en se livrant toutefois à la conversation. ,

« Il était maigre et d'une taille moyefine. Une de ses épaules paraissait un peu plus élevée que l'autre, soit que ce fl'it l'effet de l'attitude qu'il prenait dans son travail ou . de l'âge qui l'avait voûté, car il avait alors soixante ans. D'ailleurs il était fort bien proportionné. Il avait le teint brun, quelques couleurs aux pommettes des joues, la bouche belle, le nez très-bien fait, l< front

* OEu%ret Je Bernanlin tit Saint- f^tet le , loine xu, p. 41.

374 HISTOIRE UE J. i. ROUSSEAn,

rond et élevé, les yeux pleins de feu. Les traits obliques qui tombent des narines vers les extrémités de la bouche et qui caractérisent la -physionomie, exprimaient dans la sienne une grande sensibilité et quelque chose même de douloureux. On remarquait dans son visage trois ou quatre caractères de la mélancolie, par l'enfoncement des yeux et par l'affaissement des sourcils; de la tristesse profonde, par les rides du front; une gSÎté très-vive et même un peu caustique, par mille petits plis aux angles extérieurs des yeux , dont les whites disparaissaient quand il riait. Toutes les pa.ssions se .peignaient successivement son visage, suivant que les sujets de la cont|S^tion affectaient son ame; mais, dans une*^tuâtîôn calme, sa figure conservait une empreinte de toutes ces affections, et offrait à la (ois je ne sais quoi d'aimable, de fin, de touchant, de digne- de pitié et de respect.

« Près de lui ^tait une épinette ^r laquelle il essayait de temps en temps des airs. ■ Deux' petits lits de cotonnade rayée de bleu et de blanc comme la tenture de sa chambre; une commode, une table et quelques chaises faisaient tout son mobilier. Aux murs

étaient attachés un plan de la forêt et du parc de Montmorency, où il avait demeuré, et une estampe du roi d'Angleterre, son ancien bienfaiteur. Sa femme était assise, occupée à coudre du linge; un serin chantait dans sa cage si suspendue au plafond; des moineaux venaient manger du pain sur ses fenêtres ouvertes du côté de la

rue, et sur celle de l'antichambre on voyait de grandes caisses et des pots remplis de plantes telles qu'il plaît à la nature de les semer. Il y avait dans l'ensemble de son petit ménage un air de propreté de paix et de simplicité, qui faisait plaisir.

« Il me parla de ses voyages; ensuite la conversation roula sur les nouvelles, du temps; après quoi il nous lut une lettre, manuscrite en réponse à M. le marquis de Mirabeau, qui l'avait interpellé dans une discussion politique; il le suppliait de ne pas le rengager dans les tracasseries de la littérature. Je lui parlai de ses ouvrages et je lui dis que ce que j'en aimais le plus, c'était le Detour du monde et le troisième volume d'Émile. Il me parut satisfait de mes sentiments, « c'est aussi », me dit-il, ce que j'aime le mieux avoir fait; mes ennemis ont beau dire, ils ne feront jamais un « Devin du Village... » Il nous montra une collection de graines de toute espèce; il les avait arrangées dans une multitude de petites boîtes. Je ne pus m'empêcher de lui dire que je n'avais jamais vu personne qui eût ramassé une si grande quantité de graines et qui eût si peu de terre. Cette idée le fit rire... A quelques jours de là il vint me rendre ma visite: il était en perruque ronde bien poudrée et bien ornée, portant un chapeau sous

.Mhr,U

«it érr« Fone des deux lettres da 9 jais on do a6 jointet 1767, ü* par^ tie. Cette lettre étant elôn écrite depuis loog-tenps, on ne sa-nimit iodiquoer, d'nne manière positîTe, le motif pour lequel Romseao la coBunnDiqnait. Je pense c|oe c' était tra mt^en qn'U'employait pour faire voir qatl ne s*occpnait ph» ni de litté-rature ai de politiqae; et pour déduire les raUons qui loi arairat lait prendre le parti d*y renoncer.

376 liiSTOLBE DE J. J. ROUSSEAU,

le bras, et en luibit complet de nankin. Il tenait une petite canne à la main, tout son extérieur était modeste, niais fort propre, comme on le dit de celui de Socrate. Je lui offris une pièce de cocomarin avec son fruit, pour augmenter sa collection de ghiines, et il me lit le plaisir de l'accepter. Comme je le recoin-luisis à travers les Tuileries,. ü sentit l'odeur du café. « Voici, me dit-il,- un par-, n furtl (|ue j'aime beaucoup : quand on en brûle «dans mon escalier, j'ai des voisins qui fennenl «leur porte, et moi, j'ouvre la mienne. » Vous prenez donc du café, lui dis-je, puisque vous en aimez l'odeur? « Oui, me répondit-il, c'est pres-« que tout ce que j'aime des choses de l^||m les « glacdi'ët le café. » J'avais apporté une ■■ne «te café rtile de Bourbon , et j'en avais fait quelques paquets que je distribuais à mes amis. Je lui en envoyai un le lendemain , avec un billet où je lui mandais que, sachant son goût pour les graines étrangères , je le priais d'accep-ter celles-là. 11 me répon^t par un billet fort poli , où il- me re-merciait de mon attention, mais le. jour suivant j'en, reçus un autre d'un ton bien différent. En voi«n la copie : u . .

« Hiepj monsieur, j'avais du monde cbei moi «qui m'a empê-ché d'examiner-^ que contenait « le paquet que vous m'avez en-voyé. A peine nous « nous connaissons et vous par de*ca-

« deaux : c'est réndre notre sooiété trop inégale ;

« ma fortune ne me permet point d'en faire. Choi- « sissez de reprendre votre café ou de ne plus nous

QIIATRIKME PÉRIODE. 'i'j'J

I voir. Agrééz mes très-humbles salutations; J.-J:

« Je lui répondis , qu'ayant été dans le paya où croissait le café, la qualité et Ja quantité d« «sè prés.sent le rendaient de peu d'importance^ reste je lui laissais le choix de ralternatiSi^qu'il m'avait donnée. Cette petite altercation se termina aux conditions que j'accepterais ^ de sa pa|t, une racine de ginseug, et un ouvrage sur l'MtlqrO-) logie , qu'on lui avait envoyé de Montpellier. -Il m'invita à dîner pour le lendemain. Je me rendis chez lui à onze -heures du matin. Nous conversâmes jusqu'à midi et demi. Alors son épouse mÿ la nappe. Il prit une bouteille de vin, et en la posant sur la table, il me demanda si, nous en aurions assez , et si j'aimais à boire. Combien âemmes-nous, lui dis-je? — ^ Trois: vous , ma femme et moi. Quand je bois du vin , lui répondis-je, et que je suis seul, j'en bois bien une demi-bouteille, et j'en bois un peu plus quand je suis avec mes aïïMs.

« Cela étant, reprit-il, nous n'en aurons pa||^ez;

« il faut que je descende»^ cave. » 11 en rapporta une seconde boutei^-âa Ê^i^e servit deux plats : un de petits pâtés et 'un autre qui était . couvert.

II médit en me montrant le premier, « voici votre «pkt et l'autre .^^le mien. » Je mange peu de

.pâtisserie, lui dü^je, mais j'espère bien goûter du vôtre. « Oh! nag||dit-il, ils nous sont communs « tous deux ; mais bien des gens ne se soucient «pas de celui-là: c'est un mets suLsse; un pot «pourri de lard, de mouton, de légumes et de

IIISTOIHI' DK J. J. nOUSSF.AU,

« châtaignes. » Il le trouva excellent. Ces deux plats furent relevés par des tranches de bœuf en ialade, ensuite par des biscuits et du fromage; après-s quoi, sa femme servit le café.... Pendant le repas nous parlâmes des Indes, des Grecs et des Romains. .\près le dîner, il fut me chercher quelques manuscrits. 11 me lut une continuation d'.^- «//e , quelques lettres sur la botanique et des I morceau^ charmants, traduits du Tasse. Comptez- • tous donner ces écrits au pubhc?» Ohî Dieu m'en «garde! dit-il, je les ai faits poïlr mon plaisir, « pour causer le soir avec ma femme. » — Oh ! oui , que cela est touchant! reprit madame Rousseau; cette pauvre Sophronie! j'ai bien pleuré quand mon mari m'a lu cet endroit-là. Enfin elle m'avertit qu'il -était. neuf heures du soir : j'avais passé dix heures de suite comme un instant.

« I.ecteur, .si vous trouvez ces détails frivoles, n'allez pas {dus avant ; tous sont précieux pour

moi, et l'amitié m'ôte la liberté de choisir Je

n<* donne rien à rîmagination ; je n'exagère aucune vertu, je ne dissimule Jpacun défaut : je ne mets d'autre art dans ma nai-Tatlon, qu'un peu d'ordre.

« Le plaisir disparaissait pour lui dès qu'il était en opposition avec quelque vertu. Un jour d'été très-chaud , nous nous promentions aux prés Saint- Gervais. Il était tout en sueur. Nous fûmes

nous asseoir à l'ombre des cerisiers-, a^Bnt devant nous im
vaste, champ de groscillers, dont les fruits , étaient tout rouges:
J'ai grand'soif, me dit-il, je

mangerais bien des groseilles : elles sont mûres ;

QUATRIÈME PÉRIODE. , i'jg

elles fontenvie , mais il n'y à pas moyen d'«n !•

maître n'est pas là. Il n'y toucha pas. 11 n'y av^t|Hix environs
ni ganle , ni maître fti témoin.' Il vl^wl dans le champ la statue de
la Justice. Ce rt'était pas son épiée qu'il respectait ; c'étaient ses
balances.

« J'ai souvent remarqué sur son front un nuage qui s'éclaircis-
sait à mesure que nous sortions de Paris, et qui se reformait à
mesùpe que nOus nou» «n rapprochions. Quand il. était une fois
dans campagne, son visage devenait gai et serein.

/i/i nous voilà, disait-il, hors des carrosses, du pavé et des
hommes....

« 11 venait des hommes de tout état le visiter , et je fus témoin
plus d'une fois de la manière sèche dont il en éconduisait qiel-
qiies-uns. Je lui disais, ne vous suis-je pas importun comme ces
gens là ?

— Quelle différence d'eux à vous ! ces naesaieùrs viennent par
curiosité , pour dire qu'ils m'dnt vu.

— Ils y viennent, lui dm^iCL, à cause de votre célébrité. — Il
répéta avec btumeur , Célébrité! Célébrité ! ce mot le fâchait j
l'homme célèbqi avait rendu l'homme sensibltf)|pop malheureux.

n Il y avait deux m«s. eft demi que je ne l'avais vu, lorsque nous nous rencontrons une .après-midi au détour d'une me.. Il vint à moi et me demanda pourquoi je ne le venais plus voir. Vous en savez la raison, lui répondis-je (Jean-Jacques l'avait mal reç^{G^}) : « Il y a des jours, me dilril, où «je veux être seul. Je reviens si tranquille, si con- « tentide mes piromenades solitaires! là, je n'ai «manqué à personne, piersonne ne m'a manqué.

3S({ aiSTUIRE IIK J. I. KUIISSEAU,

<t JC'SaraiiKAclié, ajoiita-t-ii d'un air attendri, de <t vws voit trop songent, mais je serais encore plus « iàcfaé de ne* voit»*pas voir du tout. Puis , tout « ému : Jek redoute l'intimité ; j'ai fermé mon « cœur.,«... L'iuuneur me surmonte j ne vous en O apercevez-rti||a(pas? je la contiens qiïel(|ue temps, a je n'en suis plus le maître ; elle éclate malgré « moi. J'ai mes défauts; mais quand on fait cas de I < l'amitié de quelqu'un , ■ il faut prendre le bénéfice ■«avec les charges.» On peut juger, par ce trait, de la noble franchiï.se de .son caractère.

« Il faut distinguer le caractère naturel du caractère .social , pour bien faire comprendre une chose que disait Rousseau : Je suis d'un naturel hmrði et d'un caractère' timide. Représentons-nous Jean-Jacques livré, en naissant, aux douces lois 'de Iviia-ture, élevé par un bon père , exalté par la lecture des vies des grands hommes île l'antiquité; jeté ensuite dans un monde corrompu , sans appui, sans fortune , sans crédit, sans intrigue. Quel conti-aste étrange dut se former entre les mœurs dè cet homme simjile et celles de la société , entre sa franchise et l'astuce d'autrui; son inexpérience, et l'expérience des autres, sa pureté et la corruption du monde! Il dut résulter de ces -différents contrastes que le monde fut toujours pour lui un jiays ennemi; ce qui le ren-

dit méfiant, timide et sauvage. D'un autre côté, soname élevée à la vertu, et frappée par l'adversité, devint sujérieucçè la fortune , et produisit d'immortels ouvmg(|K Eu élevant une barrière' entre lui et les hommes, il

Digi{izô}{T3V

QUATRIÈME PÉRIODE. 381

échapl>a aux jiaris et se rendit tn.aitre de ses opinions. Heureux de n'être poiirtobligé se trahir |>ar de fausses louanges du «aondé/ !Y regarda tonte sa vie la i liberté comme la seul*' chose qui pût nourrir^ une bonne conscience. Ainsi il sacrifiait tout à cette noble indépendhnee qui a élevé et formé sa -pensée. ' ••

K Mais ce que j'ai trouvé de plus admirable dans son caractère, c'est que jamais je ne l'entendis médire des lionimes dont'il avait le plgs à se plaindre. 11 me disait : Quand je me brouille ayec quelqu'un ^ la première fois c'est de sa faute ou de la mienne, mais la .seconde, à coup sûr, c'est de la mienne. H était naturellement di.sposé à railler, et c'est un caractère commun à Socrate , à Pliociml, à Caton ; car la vertu a la conscience de Sa supériontc sur le vice. Je lui dis un jour que Afeiitesquieu appelait Voltaire le pantalon dé la philosophie. Non , dit-il, il en est l'arlequin.

« On sait combien Voltaire l'avait maltraité , et cependant il ne parlait jamais de lui qu'avec estime. H di-sait-de lui: Son premier mouveiBenfest d'être bon ; c'est la réflexion qui le rend méchant. Il aimait d'ailleurs k parler de Voltaire et à conter le trait de son père, qui assi.siait en cachette à la première représentation #OE-pide, et qui, plein de jcâe, ne cessait, quoique janséniste ,' de s'écrier, Ah! le coquin! ah' le coquin ! Rousseau me demanda un

jour si' je n'irais pas le voir comme tous-ïles gens de lettres. Non , lui disque^ je serais 'trop embarrassé pour aborder un homme qui'.

38a HISTOIRE DE J. ï. ROUSSEAU,

comme un consul romain , 'a des p»euplt» clients. eC^des rois pour flatteurs. Ji ,

je ne sais pas même tourner un ,jMH Oh ! me dit-il , vous n'avez pas une 14^ éotÿâenable do Voltaii-e : il n'aime pas tant à jour, un avooat du Bugey, l'étant venU Toiry s'écria en entrant dans son cabinet: Je viens saluer la lumière du*isi(ulde. Voltaire se mit à crier aussitôt : madame Denys, apportez les mouchettes. "i « Il se reprochait plusieurs choses, entre autres, ce qu'il avait dif contre les médecins. De tous les savants, me disait>il, ce sont ceux. qui savent le plus et le mieux. Si on lui racontait^uelque trait de sensibilité., il pleurerait. Il était méfiant, mais il ■lavait que trop sujet de l'être. J'ai connu un bonime qui se disait son ami et qui s'amusait à faire sur lui ' un»Æofnédic du méfiant. Uauteur de cette'trahisonmela Confia lui-même : je l'arrêtai en lui disant; si vous faites paraître votre pièce, je; me charge d'en faire' la préface. Cet homme était Rulhière,

« Ou a accusé Jean-Jacques d'être orgueilleux , parce qu'il refusait ces dîners où les gens duaoende se plaisent à faire combattre lés gens de lettres comme des gladiateurs; il était fier , mais il l'était également avec tous les -hommes , n'y trouvant de différence qïie IC vertu. . .-dit .

«La bonté du cœitr lin paraissait supérieure à tout ; elle, était-la base fondamentale de son caractère : il préférait un trait de

sensibilité à toutes les épigrammes de .Martial. Son cœur, qui s'opposait à tout

Digitalized by Google

lequel dont nos sociétés s'abreuvent aujourd'hui.

- Il était gai, content, ouvert, dès qu'il pouvait se livrer à son caractère naturel. Quand je le voyais sombre, à coup sûr, disais-je, il est dans son caractère social, ramenons-le à la nature. Je raménais alors la conversation sur* Plutarque : il revenait à lui comme sortant d'un rêve.

à Quatre ou cinq causes réunies contribuèrent à altérer son caractère, dont la moindre a suffi quelquefois pour rendre un homme méchant: les persécutions, les calomnies, la mauvaise fortune, les maladies, le travail excessif des lettres, travail qui trop souvent fatigue l'esprit et altère l'humeur; mais toutes ces causes réunies n'ont jamais détourné Rousseau de l'amour de la justice. Il portait ce sentiment dans tous ses goûts; et je l'ai vu souvent, en herborisant dans la campagne, ne vouloir point cueillir une plante quand elle était seule de son espèce.

O L'homme vertueux, me disait-il,* est" forcé, de vivre seul : d'ailleurs la solitude est une affaire de goût. Quand on a beau faire dans le monde, on est presque toujours mécontent de soi ou des autres. Comme il composait son bonheur sur une bonne conscience, de la santé et de la liberté, il craignait tout ce qui peut altérer ces biens, sans lesquels les riches eux-mêmes ne goûtent aucune félicité, à Allant avec lui à l'île de la Représentation de Xiphide Gluck., je m'aperçus que la foule l'incommodait. Nous étouffions : l'en- vie me prit de le nommer dans l'espérance que ceux qui l'en-

virioniaiciit le prutégueruieit coBtiB la fo pendant je balançai lung-terapa la

de faire una dtose qui lui*d4p)i^ Enfin m'adressant au groupe qui était devtilt moi , je me hasardai «le prononcer le nom «le Rousseau , en recoinnandant le secret. A peine cette parole futelle dite , qu'il se fit un grand .silence. On le considérait respectueusement, et c'était à «pii nous garantirait de la foule, sans que pei-sonne répétât le nom que j'avais proiloncéfi 3'admirai ce trait de discrétion rare dans le caractère national, et ce sentiineut de védémtion.

■K En sortant «lu spectacle il me proposa de venir le lundi des fêtes de Pâques au mont Valérien. Nous nous donnâmes rendez-vous aux Champs- Élysées.... Arrivés sur le bord de la rivière, nous pas.sâmes le bac. Ensuite nous gravâmes une pente très-roide, et nous fûmes à peine à son sommet, que, pressés |)ar la faim nous songeâmes à diner. Rousseau me conduisit alors vers un hermitage , où il savait qu'on nous doiuierait l'hospitalité. Le religieux qui vint nous ouvrir nous conduisit à la chapelle , où l'on récitait les litanies de la Providence. Nnus entrâmes justementieu"moment où l'on prononçait ces mots, ProSgÈ^yqui avez soin des vojùigeurs ! Ces paroteiàlWBmpIr'i nous remplirent d'émotion .l.'Ûn'lüus in-

troduisit au réfécatoire : nous nou.s.aaBîlMiii pour assister à la lecture à laquelle Rousseau ffit trèsattentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme. Après cette lecture, Rousseau me dit

lie. ^ crainte

d'une voix, profondément émue, ^/// qn'on e.ft heureux de croire ' !

« Un jour il me parla A'Émie, et voulut m'engager à continuer d'après son plan. — Je mourrais content, me disait-il , si je laissais cet ouvrage entre vos mains. Sur quoi je lui répondis : Jamais je ne pourrais me résoudre à faire Sophie infidèle ; je me suis toujours figuré qu'une Sophie ferait un jour mon bonheur, D'ailleurs, ne craignez-vous pas qu'en voyant Sophi<- coupable', on ne vous demande à quoi servent tant d'apprêts et tant de soins? Elst-ce donc là le fruit de l'éducation de la nature? Ce sujet, me répondit-il, est Utile : il ne suffit pas de préparer à la Vertu , il faut se garantir du vice. Les femmes ont encore plus à se méfier des femmes que des hommes. — Je crains , lui dis-je, que les fautes de Sophie ne soient plus contraires aux mœurs, que l'exemple de sa vertu ne leur sera profitable; d'ailleurs, son repentir pourrait être plus toucliant que son innocence , et un pareil effet ne serait pas sans danger pour la morale.— Il me pressa de nouveau de traiter ce sujet : il voulait remettre en mes mains tout ce qu'il en avait . fait *; mais je le suppliai de m'en dispenser. Je n'ai point votre style, lui disais-j|c, cet ouvrage serait de deux couleurs. J'aimerais mieux vos leçons de

> C«« détails sont tirés des OCarres postlrames de Beniardio de Saint-Pierre. On en trouve dane rfi Étatds de la Ifatare » et swtoDt dans U préftœ de cadie, heancoop d'antres intéreuants , auxquels noos préférons , comme moins connus « ceux que nous transcrivons.

s II est flebittx que Saial-IHeiTe n'ait point accepté ce dépd; U e6t conservé ce que Jean-Jaoqnes a détruit, et nous posséderions le projet de ranteur 4* Émile,

38() IIISTOIRK DK J.]. ROUSSEAU,

botani((iie. Eh! bien, dit-il, je vous les donnerai, mais il faudra les nn^ttre au net, ca%il ne m'est plus possible d'écrire. J'avais renoncé à la botanique, mais il me faut une occupation; je refais un herbier. Nous parlâmes de Plutarque au retour de celte promenade. Rousseau l'appelait le grand peintre «lu malheur. Tacite, me disait-il, éloigne «les hommes, mais Plutarque en rapproche.

« Un jour, en voyant des enfants qui jouaient sur le gazon des Tuileries, Voilà, lui dis-je, des enfants que vous avez remlus heureux, on a fait ce que vous demantlez. Il s'en faut bien^ me répon«lit-il, on se jette toujours dans 1«!S extrémités. J'ai parlé contre ceux qui leur feisnient ressentir Mter tyrannie, et ce sont eux à présent «jul tyrannisent leurs gouvernantes et leurs précepteurs. On l'a taxé d'orgueil, parce qt'il repoussait la main (jui voulait lui mettre un joug; parce «ju'il refusait les dîiuires; parce qu'il n'adoptait pas les opinions du j«jur; pource qu'il n'accordait pas son estime au rang et à la fortune et qu'il s'éloignait des réunions d'artistes, «le gens «le lettres et de qualité. Mais ce sont les orgueilleux qui taxent d'orgueil. L'orgueilleux est celui qui cherche à suübjnguer; et Rousseau, solitaire, sans ambition et sans fortune,4e voulut que vivre libre. Il se fit même un état pour être indépendant; mais, en cher«diantà échapper à la société , il ne voulut point échapper aux lois, et il prit, pour règle de sa conduite,' des lois encore plus sévères que celles de l'état, celles de la conscience.

R Toutes les facultés de son esprit , ses mœurs , ses ouvrages[^] portaient l’empreinte de son caractère. Il n’y avait pas d’homme plus conséquent avec ses principes; mais souvent un homme passe pour inconstant, par la raison que tout change autour de lui et qu’il ne change pas lui-même.

« La société de Rousseau ' me plaisait beaucoup.

Il n’avait point la vanité de la plupart des gens de lettres. Il partageait les bénéfices et les charges de la conversation ; laissant parler les autres et se réglant à leur mesure avec .si peu de prétention, que, parmi ceux qui ne le connaissaient pas, les gens simples le prenaient pour un homme ordinaire, et les gens du bon ton le regardaient conuno, bien inférieur à eux; car avec ceux-ci il parlait'^ peu ou de peu de chose ; il a été quelquefois accusé d’orgueil à cette occasion; mais, entre plusieurs traits, en voici un qui convaincra le lecteur de sa modestie habituelle. En revenant du. mont Valérien , nous fûmes surpris par la pluie près du bois de Boulogne, vis-à-vis la porte Maillot; nous y entrâmes pour nous mettre à l’abri sous des marronniers : nous trouvâmes sous ces arbres beaucoup de monde , qui , comme nous, y cherchait couvert. Un des garçons du suisse , ayant* aperçu Jean-Jacques, s’en vint à lui plein de joie lui dit : « Hé bien , bon homme , d’où venez-vous donc ?

« il y a un temps infini que nous ne vous avons «vu?» Rousseau lui répondit tranquillement;

f Fragment •enmnt de préambulr à V^rcoJif. (OSuf/vs de Bernardin de Saint-Pierre.)

C'est que ma femme a été long-temps malade, et moi-même j'ai été incommodé. « Oh! mon pauvre « bon homme, reprit le garçon, vous n'êtes pas « bien ici; venez, venez, je vais vous trouver une « place dans la maison. » En effet il s'empressa de nous mener dans une chambre haute, où, malgré la foule, il nous procura des chaises, une table, du pain et du vin. Ce mot de hon homme, dit de si bonne foi par ce garçon d'auberge, qui sans doute prenait depuis long-temps Jean-Jacques pour un homme de quelque état mécanique; sa joie en le revoyant, et son empressement à le servir, me firent connaître combien le sublime auteur y^Emik mettait en effet de bonhomie jusque dans ses ^ moindres actions. Loin de chercher à briller, il convenait lui-même avec un sentiment d'humilité bien rare, et selon moi bien injuste, qu'il n'était pas propre aux grandes conversations. « Je n'ai, « me disait-il un jour, je n'ai d'esprit*qu'une demi- « heure après les autres; je sais ce qu'il faut ré- « pondre précisément quand il n'en est plus temps. » Cette lenteur de réflexion venait de son équité naturelle, qui ne lui permettait pas de prononcer .sur le moindre sujet sans l'avoir examiné^ dé son génie ^ qui le considérait sur toutes ses fiices, pour le connaître à fond; enfin de sa modestie. Il était au milieu de nos beaux-esprits avec sa simplicité, comme une fille avec ses « fleurs naturelles parmi des femmes qui mettent dn blanc ef'dii ronge; encore moins aurait-il cherché'll lÉ||Uonner en spectacle chez les grands. Mais danl^Hp^ à tête,

DigilizeoTSy Soogle

QUATRIÈUh PÉHIUDE.

dans la liberté de l'intimité, et sur les objets qui lui étaient familiers, particulièrement ceux qui intéressaient le bonheur des hommes, son ame prenait l'essor, ses sentiments devenaient touchants, ses idées profondes, ses images sublimes, et ses discours aussi véhéments que ses écrits.

» Mais ce que je trouvais de bien supérieur à son génie, c'était sa probité. Il était du petit nombre d'hommes de lettres éprouvés par l'infortune, auxquels on peut sans risque communiquer ses pensées les plus intimes; on n'avait rien à craindre de sa malignité, s'il les trouvait mauvaises, ni de son infidélité, si elles lui semblaient bonnes. Il fuyait bien sincèrement la vanité; il rapportait sa réputation non à sa personne, mais à quelques vérités naturelles répandues dans ses écrits; d'ailleurs s'estimant peu lui-même. Il m'est arrivé plus d'une fois de combattre quelques-unes de ses opinions. Loin de le trouver mauvais, il convenait avec plaisir de son erreur dès que je la lui faisais connaître. Ce n'est pas que j'approuve la franchise sans réserve dans un ordre de société tel que le nôtre, et que je n'aie trouvé d'ailleurs à reprendre de l'inégalité dans son humeur, des inconséquences dans ses écrits, et quelques actions dans sa conduite, puisqu'il a lui-même publié celles-ci pour les condamner. Mais où est l'homme, où est l'écrivain, où est surtout l'infortuné qui n'ait point d'erreurs à se reprocher? Jean-Jacques a agité des questions in-⁴¹capitales de pour et de contre; il s'est trouvé à la fois une ame si grande et une in-

fortune si misérable, des besoins si pressants, et des amis si trompeurs, qu'il a été souvent forcé de sortir des bornes communes. Mais lors même qu'il s'égare et qu'il est la victime des autres ou de lui-même, on le voit partout oublier ses propres

maux pour ne s'occuper que de ceux du genre humain. Partout il est le défenseur de ses droits et l'avocat des malheureux; on pourrait écrire sur son tombeau ces paroles touchantes d'un livre dont il a fait un si sublime éloge : on lui a beaucoup remis parce qu'il a beaucoup aimé. »

La bonhomie et la simplicité de Rousseau sont attestées par beaucoup de témoignages; mais, comme il y a des esprits mal faits, qui dénaturent tout ce qui paraît louable et digne d'estime, on a prétendu que Jean-Jacques n'était simple et bon dans la société et ne se montrait tel à ses égaux que par orgueil ; il a donc fallu chercher des preuves du contraire et voir comment il était avec ses inférieurs. A celles que nous a données Bernardin de Saint-Pierre, ajoutons un trait rapporté par Grétry. « J'ai connu, dit-il, une fille très-ordinaire, « que Jean-Jacques allait voir souvent: elle demeurait dans la même maison, rue Plâtrière. — Il y a, me dit un jour cette fille, un bon homme logé tout là-haut, qui entre souvent chez moi, lorsqu'en descendant il m'entend chanter (elle se destinait au théâtre italien). Quel est cet homme? «lui répondis-je, quel est son nom? — Je n'en

« sais rien, il m'a dit qu'il me donne des avis

« Est-ce sur la musique, loin de lui, il n'y a rien.

QUATRE-vingt-trois. 3<J I

«sur mon Umt, je l'ai regardé en riant : Est-ce «que vous chantez, vous? lui ai-je dit. — Oui, « m'a-t-il répliqué : je compose même quelquefois « de la musique. — Quelles sont vos conversations ? « — Il me regarde beaucoup, et ne dit presque « rien. — Et vous? — Ma foi, je fais mes affaires «du ménage, je cliante et le laisse dans un coin; « l'autre jour, comme je cliantais,

il me dit que je « ne disais pas bien certaines paroles : je le demandai à mon maître , lui répondis-je , et je ne vous en lus pas dire autrement. — Eh bien ! il riait « comme un fou chaque fois que je répétais ce « passage-là. Dernièrement j'eus une bonne scène « avec lui. — Ah ! dites , je vous en prie , et n'oubliez rien. — Est-ce que vous le connaissez cet « homme? — Je crois qu'oui ; venons donc à la « scène. — 11 était là sur cette chaise, et comme « j'allais sortir, je m'habillai et mis mon rouge. — « Vous êtes bien plus jolie, me dit-il, sans cette « enluminure. — Oh ! pour ça , non , lui dis-je , on « a l'air d'une morte. — A votre âge ou il n'a pas « besoin d'art, j'ai peine à vous reconnaître. — « Bon, bon, à tout âge, quand on est pâle, il faut « mettre du rouge; vous devriez en mettre, vous. « — Moi? — Oui. Je saute à l'instant sur ses genoux, et je lui mets du rouge malgré lui. Il s'est « sauvé, en s'essuyant, et j'ai cru qu'il étoufferait « dans l'escalier à force de rire. Voilà comme il « aimait à être traité; la petite folle ne sut pas le « trésor qu'elle possédait chaque jour '. Elle chan-

• QuelC Nuurec iut' | » uisâl > le de roujertures pour ceux qui eu faUsictit taot ^ur Jeao«Jacques» , » iU euvicui su qu'il allai* chez une jeune actrice!

3<)a IllSTUIHE DE J. J. ROUSSEAU.L',

« gea de logement sans faire ses adieux à son voisin. Jean-Jacques avait la tournure d'un paysan U proprement vêtu; dans le temps que je l'ai vu, « il avait les yeux vifs , un peu enfoncés , il marchait avec une grosse canne longue, la tête baissée; il n'était ni grand, ni petit; il parlait peu, « mais toujours bien , et avec une vivacité concentrée. Voilà ce que j'ai vu par moi-même, et ce « que j'ai recueilli de ceux qui l'ont vu souvent. »

Nous allons terminer par la relation de Corancez, qui eut avec Jean-Jacques une liaison assez intime, et qui donne sur sa mort des particularités intéressantes.

O J'ai vu Rousseau constamment et sans interruption , pendant les dernières années de sa vie. Je me propose ici non pas de le louer, non pas de le justifier, mais de le montrer tel qu'il était, en m'appuyant toujours sur des laits dont j'ai été le témoin direct. Je veux faire entrer mes lecteurs dans son intérieur, et par-là les mettre à portée de pouvoir eux-mêmes apprécier le mobile de ses actions. On verra que lorsqu'il était lui, si je puis me servir de cette expression, il était d'une simplicité rare , qui tenait encore du caractère de l'enfance; il en avait l'ingénuité , la gaieté, la bonté, et surtout la timidité. Lorsqu'il était en proie aux agitations d'une certaine qualité d'humeurs qui circulait avec son sang, il était alors si différent de lui-même, qu'il inspirait non pas la colère, non pas la haine , mais la pitié ; c'est du moins ce sentiment que j'ai long-temps éprouvé. Mon attache-

QUA.TRlicME PÉRIODE. 3q3

ment pour lui n'en était que plus étroit; et mon respect était tel, que, de peur de lui ôter de la considération, je taisais à mes amis les plus intimes les observations que me mettaient à portée de faire la fréquence de mes visites , et la confiance <|u'il semblait m'avoir accordée.

« Dès le commencement de ma liaison-Avec Jean • Jacques, je me ressentis des effets de son caractère ombrageux, c'était un tribut qu'il fallait payer; mais ce qu'il y a de singulier à remarquer, c'est que j'ai commencé par où tous les autres ont fini. Il était alors dans la nécessité de copier de la musique pour vivre. Il

trouvait dans le produit de ce travail ce qui suffisait amplement à ses besoins. Il copiait avec une exactitude rare dans ceux qui vivent ordinairement de ce genre de travail; il se faisait payer plus cher, et sans doute que la curiosité attirait chez lui , sous ce prétexte , un grand nombre de personnes qui fournissaient à son travail journalier et très-assidu.

« Un de mes amis fut nommé secrétaire d'ambassade en Angleterre; il vint me voir avant son départ. Je lui observai que Rousseau ne touchait point sa pension du roi d'Angleterre ; qu'il me paraissait cependant en avoir besoin; que je craignais que des gens malintentionnés n'eussent fait naître quelque obstacle dont son caractère fier et ombrageux dédaignait de connaître la source; que je le priais de prendre à cet égard les informations que sa place le mettait à portée de prendre , de travailler à les vaincre et de m'en donner avis.

.iQ4 iriSTOIHE DE I. J. ROUSSEAU,

Trois mois après je reçus une lettre de cet ami , qui contenait une lettre de change payable au porteur sur un banquier de Paris, de la somme de 6,336 l.,jem'en souviens encore. Cette somme était le montant de ce qui lui était dû alors. Il ne s'agissait que de la lui donner et d'en tirer quittance. Cîitte quittance m'inquiétait; je craignais qu'il ne voulût pas s'assujétir à cette simple forme. Je récrivis pour lui demander si rigoureusement on ne pouvait l'en dispenser. Mon ami me répondit surle-cluimp que je me rendais bien diilicile, q«ie cependant il avait été arrêté que la lettre par laquelle je déclarerais que Rousseau avait touché serait suffisante. Je ne donne ces circonstances que pour rendre justice à la trésorerie tlu roi d'Angleterre, qui, comme l'on voit, était loin de vouloir entraver le paiement.

a D'abord ivre d'un succès aussi complet, je ne tardai pas à sentir le poids de la négociation que j'avais entreprise; il n'y avait plus possibilité de reculer. J'arrive chez Rousseau, je balbutie: ennemis, pension du roi d'Angleterre-, enfin je parle de la lettre de change et du montant de la somme. Rousseau m'écoute avec inquiétude et étonnement; enfin il me demande qui m'a chargé de cette commission. Je lui réponds : Mon zèle ; la circonstance d'un ami qui partait m'en a donné l'idée , et le bien qui en doit résulter pour vous me donne d.ans ce moment une grande satisfaction. « Je suis. » majeur, me répondit-il , et je puis gouverner moi-

« même mes affaires. Je ne sais par quelle fatalité « les étrangers veulent mieux faire que moi. »

« Il ne tenait qu'à moi de sortir et de crier à l'ingratitude. J'aurais trouvé un grand nombre de bouches prêtes à chanter mes louanges et mon humanité , pour se récrier d'autant plus fort sur le mauvais cœur de Rousseau , sur son orgueil et son ingratitude. Taurais eu aussi l'honneur de figurer dans le nombre des victimes de cet odieux caractère. J'ai pris le parti que me dictaient ma conscience et ma conviction. J'avouai mon tort, je m'excusai sur le désir peu réfléchi de le servir ; je lui obsci"vai que cette affaire, négociée .sans sa participation et par un de mes amis, n'aurait point de suites désagréables pour lui, que j'allais renvoyer la lettre de change, et qu'il n'en entendrait plus parler : je sortis et renvoyai la lettre.

« Je tenais à ma liaison encore bien nouvelle : je n'osai retourner chez lui, j'y envoyai celui qui m'y avait présenté, homme qu'U estimait, sous le triple rapport de concitoyen de Genève, d'homme du premier mérite dans la mécanique , et d'une probité

à toute épreuve; c'était mon beau-père ils parlèrent de cette affaire : Rousseau lui dit que, comme les autres, je m'entendais avec ses ennemis. La réponse fut simple et franche. Rousseau convint à la fin qu'il était possible que je ne fusse pas directement son ennemi, mais que ses ennemis très-ambitieux et très-adroits m'avaient choisi, et qu'abusant de ma bonne foi, j'avais été, sans le savoir et

> M. Koailly.

Ujti HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

sans le vouloir, leur agent. Je crus, d'après cette déclaration, pouvoir y retourner : et depuis il n'a jamais été question entre nous de cette affaire.

« Pour n'avoir plus à revenir sur les soupçons qui me concernent personnellement, je vais rendre compte d'un second entretien qui n'a pas eu plus de suite que le premier, mais qui me paraissait infiniment plus sérieux. D'ailleurs il est venu à l'occasion de cette même correspondance que Diderot vient de faire imprimer.

a Mais, avant tout, je dois faire part à mes lecteurs d'une antidote antérieure dont je me suis servi avantageusement dans cette seconde crise, et qui me semble prouver que Rousseau n'était pas toujours aussi difficile, ni même aussi susceptible que communément on le croit.

« Je lui rendis compte un jour de la rencontre que j'avais faite de M. Dutens, Anglais, homme de mérite et très-estimable, qui souvent m'avait vu chez lui, mais qui s'en était retiré. Il m'a demandé, lui dis-je, si je vous voyais toujours. Je vous avoue que ce

mot toujours m'a blessé. Ma réponse a été simple : n'allant chez M. Rousseau que par attachement pour sa personne, je ne sais pas pourquoi, le voyant aujourd'hui, je ne le verrais pas toujours. Il connaît moi-même pour lui, mon attachement lui garantit l'esprit de mes visites, je le verrai donc toujours. Ce mot, ajoutai-je, m'a cependant donné matière à réflexion. Je suis confiant, et, par cela même, peu attentif aux formes. Il serait possible qu'avec cette négligence sur moi-même, je vous

Digilized by Google

QUATRIÈME PÉRIODE. 397

Honnasse l'occasion de concevoir quelquefois des soupçons qui auraient quelque apparence de réalité. Je ne puis vous promettre de me changer sur ce point ; mais pour en éviter les effets, si vous voulez me promettre de ne jamais garder sur le cœur les idées de ce genre que je pourrai faire naître, et de ne point les laisser fermenter dans votre esprit ; enfin, si vous voulez m'en faire part sur-le-champ, je m'engage moi, de mon côté, à vous donner une solution prompte et précise, qui sera toujours dans le cas de vous satisfaire. Si vous voulez prendre cet engagement, je réponds bien que ce mot toujours <le M. Dutens n'aura aucun sens ni pour vous ni pour moi. Qui l'aurait cru ? Rousseau, si j'en liant, suivant le dire général, prit avec moi cet engagement, et, en lui tendant la main, je pris le mien avec beaucoup de solennité.

« Depuis cette convention, Rousseau me propose un jour de lire la correspondance qui avait tout terminé entre lui et Dussaux ; c'est cette même correspondance que Dussaux vient de publier. Je l'acceptai. Parvenu à la dernière lettre de Dussaux, je lui

demandai s'il n'y avait pas une lettre intermédiaire entre cette dernière de Dussaux et la dernière de lui Jean-Jacques, Pourquoi cela, me dit-il? C'est, lui répondis-je, que cette dernière ne me l'aurait pas répondu catégoriquement à la vôtre,

et Il n'y en a point, me dit-il avec chaleur,

et vous avez jugé. Il emporta ses lettres, et je sortis.

« Un ou deux jours après j'entre chez lui ; il

^8 HISTOIRE DK J. J. nODSSEAir,

f'roiic** le sourcil, me regarde à peine, et continue de copier sa musique. Je dis des choses insignifiantes, et ma vLsite futcOurle. Je vis bien qu'il boudait, et qu'il avait quelque chose sur le coeur; mais, me rappelant notre convention, je troiways qu'il y manquait, et que c'était à lui de me parler, ©t non pas à moi de l'interroger. J'y retourne yne seconde fois, même bouderie de sa part, et même conduite de la mienne. Voulant cependant faire cesser Un état de choses aussi embarrassant pour moi que pour lui-même, j'entre pour la troisième fois, mais ayant bien pris mon parti : je ne dis mot en enlpuit, je m'assieds en silence, et ne profère pas une parole après m'être assis. Les mains lui tremblaient. Enfin , ne pouvant plus y tenir, M. de Co-

rancez, me dit-il Je vous demande pardon , lui

dis-je en l'interrompant, vous me boudez depuis long-temps , ■ et ce que vous avez sur le cœur a eu le temps de fermenter ; rappelez-vous notre convention , vous avez manqué à votre parole, je vous tiendrai lamienne. Tignore parfaitement sur quelle matière et sur quel fait je vais être interrogé. Je vous ai promis une solution prompte et précise, j'ai dit même qu'elle vous satis-

ferait; parlez, je suis prêt à vous répondre. Je ne puis peindre l'état dans lequel le mit ce préambule. Naturellement timide, et s'entendant reprocher son manque de parole, il était dans une situation vraiment pénible à voir; et, dans ce moment même, en mesurant l'homme devant qui j'étais, j'ava^{is} honte du ton de supériorité que ma position me forçait de prendre.

QLIATHlèMF. PÉniODE.

Il <lc IViibarras où je l'avais jeté en le for^{ant} de s'expliquer.

« Vous m'avez accusé, me dit-il, de vous avoir caché des lettres de ma correspondance avec Dussaux, et sans doute que ce sont celles que vous supposâtes être contre moi. Parlez-vous, lui dis-je, d'après ce. ^{qui} a été dit entre nous, ou vous a-t-on rapporté que je vous en avais accusé devant d'autres personnes? Je ne vous ai pas dit à vous : Vous avez d'autres lettres; je vous ai demandé si vous aviez d'autres lettres, et vous avez pris alors ma demande dans son vrai sens, puisque vous m'avez répondu : Non, il n'y en a point, et vous avez jugé. Il faut donc que, depuis, quelque bon ami de vous ou de moi m'ait accusé d'en avoir; or il me semble que vous pouviez aussi bien m'en croire moi-même au moment où je vous en ai parlé, qu'écouter les propos qui vous sont venus depuis par des étrangers. Il faut que vous conteniez d'une chose : si j'ai tenu ce propos, j'ai menti; car vous savez bien, vous, que, ne connaissant la correspondance qu'entre par vous, ce propos serait de ma part non pas une indiscretion, mais un mensonge. Or, pour faire un mensonge, il faut un but, celui-là serait contre vous en faveur de Dussaux. Observez que je ne connais point Dussaux, je ne l'ai vu qu'une seule fois aux Tuileries, et c'est vous qui me l'avez montré; il faut donc que vous alliez jusqu'à supposer que j'invente un fait en faveur d'un homme, que j'estime à la vérité-

sur sa réputation , mais que je ne connais point, contre vous, que j'aime et res-

40t» HISTOIRE HE J. J. ROUSSEAU,

peclu., et t|iii me recevez avec bonté : vous voyez que cette supposition est impossible.

« Si vous ni'interropfiez en.suite .sur le fond de votre querelle avec Diissaux, et .surtout sur l'accusation d'être du nombre de vos ennemis, je vous dirais franchement qu'il n'est pas plus coupable ' que moi des vues qüe vous lui prêtez; tout y répugne. • _ '

a Rousseau ne répliqua pas, et après quelques mots sur la nécessité de ma sortie, je partis sans que depuis j'aie eu lieu de ra'aperçiïvoir qu'il conservât sur mon compte aucun ressentiment. Mes lecteurs peuvent commenter eux-mêmes les deux faits précédents, ils en tireront de grandes lumières sur le véritable caractère de Rousseau, et sur la facilité qu'il laissait quelquefois dans son commerce. ^

«J'ai dit qu'il était simple, et qu'il tenait du caractère de l'enfance. J'entre un jour chez lui, je le vois hilareux, se promenant à grands pas dans sa chambre, et regardant fièrement tout ce qu'elle contenait^: Tout ceci est à moi, me dit-il; il faut noter qüo -ce tout consistait dans un lit de siamoise , qrielquès chaises de paille , une table commune, et un secrétaire de bois de noyer. Comment, lui dis-je , cela ne vous appartenait pas hier ? il y a long-temps que je vous ai vu en possession de tout ce qui est ici. Oui, monsieur, mais je devais au tapissier, et j'ai fini de le payer ce matin.

* Biaisi l'est d'ioeiactitade au mouu , daas le compte qu'il a resdu de ses rapport i avaè Jtm^faequitit.

Digilized by Google

QUATRii^MK PÉRIODE. 4<> ■

11 jouissait de ce petit mobilier avec beaucoup plus de joie réelle que ne fait 1« riche, qui le plus souvent ignore la moitié des objets qu'il possède.

« Lne autre fois je lui vois encore un visage riant et une certaine fierté que je ne lui connaissais pas. Il se lèv(!, s<; promène, et frappant des doigts '* de*" sa main droite sur son gousset, il en ht sonner les éciis: Vous voyez, me dît-il , que j'ai une hernie crurale, mais dont je ne cherche point â me débarrasser. Il m'apprit ensuite qu'il avait reçu vingt écus pour une partie de copie de musique.

« J'ai dit qu'il était bon. Une amie tle ma femme , jeune Anglaise fort jolie , avait depuis long-temps désiré de voir Rousseau. Comme je m'étais fait une loi de ne lui présenter personne, dlte envie ne pouvait se satisfaire. Un jour cependant que je devais mener chez lui un de mes enfants, trop jeune pour qu'il le cottql||| encore, car il me les demandait tous les uns ^près les autres, pour jouir, me disait-il, des vertus de leur mère, la jeune Anglaise était chez moi : je lui propose de prendre le costume de la bonne, et se charger de l'enfant ; elle adopte l'idée avec une joie immodérée; elle prend le tablier, et s'empare de l'enfant : nous arrivons. J'ai dit que cette bonne était jolie, et je dois ajouter que son extérieur annonçait peu de force; je voulus profiter de la circonstance pour m'amuser à mon tour. Je commandais à la

bonne de tenir l'enfant de telle manière, de marcher, de s'asseoir, bien assuré de son obéi.v

!\o'1 IIISTOIRK DE J. J. ROUSSEAU,

sance. Rousseau causa avec elle, et la plaignait d'être obligée de prendre un état dont les fatigues paraissaient devoir surpasser ses forces. Il engagea madame Rousseau à la faire goûter; elle fut trèsbien régalée , et madame Rousseau me dit le lendemain qu'il avait remarqué avec peine, et surtout avec beaucoup de surprise, que je ne ménageais pas assez la délicatesse de la bonne, et que je lui parlais avec trop de dii reté. ^

a Je vois plusieurs de mes lecteurs sourire à ce trait de bonté, et me faire remarquer que Ui bonne était jolie. Cette circonstance, pour un homme du genre et de l'âge de Rou.sscau , ne me paraît pas devoir rien changer sur le motif de sa sensibilité; mais je vais y joindre un autre trait.

« Bourru à l'excès, lorsqu'il avait sur quelqu'un de ces ljrénventions qui tenaient à la malheureuse corde de ses ennemis, il était extrêmement attentif à ne pas blesser ceux avec lesquels il croyait, du moins pour le moment, pouvoir, sans danger pour lui, suivre les mouvements de .son cœur. Il avait cessé,, depuis longtemps, de m'arrêter à diner ; il craignait que je n'en tirasse de fausses conséquences. Je ne vous prie plus à diner, me dit-il un jour, parce que ma fortune ne me le permet plus. Quelque peu de dépense que je 6sse pour vous, je serais forcé de la prendre sur notre nécessaire. Je voulus lui répondre, il continua: Si je vous fais part de ma situation, c'est afin que vous n'attribuez; pas le changement de ma conduite à votre égard, à quelque changement dans mes sen-

tinient.s. Souriant ensuite : J'aime, me dit-il , à boire à mes repas une certaine dose de vin pur. J'avais d'abord imaginé de partager également la quantité que je puis me permettre de boire entre mon dîner et mon souper, mais il en résultait que se trouvant tmp moilique, aucun de mes deux repas ne m'offrait ce qui me convient. J'ai pris mon parti, je bois de l'eau à l'un des deux, et je réserve la totalité de mon vin pour l'autre.

« Combien de choses découvriront dans ce dernier tgait mes lecteurs attentifs! Quelle bonté, quelle candeur et quelle supériorité sur les autres hommes, soit pour prendre son parti sur les événements de la fortune, soit pour .savoir^es apprécier , en n'y voyant rien qui doive être caché ! Le blâme universel, qu'il a encouru en se refusant aux dons qu'on voulait loi faire prai^ve seulement que peu de personnes sont en état d'envisager la fortune comme il le faisait. Sachez composer avec elle, et boire de l'eau à l'un de vos repas, pour boire votre vin à l'autre, et ce refus ne vous paraîtra plus ni si extravagant, ni si orgueilleux , ni même si héroïque. Joignez à cela la réponse qu'il Élisait lorsqu'on allait jusqu'à l'interroger sur ce point : « Je a suis pauvre, à la vérité, mais je n'ai pas le cou « pelé. »* y •

R J'ai dit qu'd était gai. J'ai vingt fois eu l'occasion de remarquer en lui cette qualité, mais je me borne à un seul fait.

« Tous mes lecteurs ont eutendu piarler de l'abominable aventure dont il a été si cruellement la

victime à la butte de Méséglise. Il fut rencontré par le chien danois de M. de Saint-Fargeau, qui, voulant rejoindre le carrosse de son maître, avait dans sa course la vitesse d'une balle de fusil. Il passe entre les jambes du malheureux Rousseau, qui tomba le visage sur le pavé, sans avoir eu le temps de se garantir avec ses mains. La chute fut d'autant plus malheureuse, qu'il descendait la butte, et conséquemment qu'il tomba plus que de sa hauteur. Je cours chez lui le lendemain matin. En entrant, je fus saisi d'une odeur de fièvre véritablement effrayante. Il était dans son lit. Je l'aborde; jamais sa figure ne sortira de ma mémoire. Outre l'enflure de toutes parties de son visage, qui, comme l'on sait, en change si fort le caractère, il avait fait coller de petites bandes de papier sur les blessures de ses lèvres; ces blessures étaient en long, de façon que ces bandes allaient du nez au menton. Mon effroi fut proportionné à l'horreur de ce spectacle. Après m'avoir rendu compte de l'accident, je vis avec grand plaisir qu'il excusait le chien; ce qu'il n'eût pas fait, sans doute, s'il eût été question d'un homme : il aurait vu infailliblement dans cet homme un ennemi depuis long-temps méditait ce mauvais sort. Il ne vit dans le chien qu'un chien qui, me dit-il, cherché à prendre la direction propre à m'éviter ; mais , voulant aussi agir de mon côté, je l'ai contrarié; il faisait mieux que moi, et j'en suis puni. Je observerai, car cela est nécessaire pour le but que je me propose, qu'il n'était pas possible de se trouver

dans un état pins affligeant et plus dangereux, puisque la fièvre attestait que la chute avait causé , dans toute la machine , un ébranlement général ; mais l'accident était, comme je l'ai dit, occasioné par un chien ; il n'y avait pas moyen de lui prêter des vues malfaisantes et des projets médités : dans cet état, Rousseau restait ce que naturellement il était lorsque la corde de ses enne-

mis n'était point en vibration. Jamais , de mon côté, je ne fus moins disposé à rire. Jamais Rousseau n'avait eu plus de raison de s'affliger; cependant le cours de la conversation nous amena tous deux à des propos si gais, que Uï malheureux, dont le rire rouvrait toutes les plaies couvertes par les petites bandes de papier , me demanda grâce , mais avec des instances réitérées. J'en sentis moi-même et l'importance et la nécessité, et tout cessa par ma retraite.

J'ai remarqué dans Rousseau une qualité bi«ii rare , et qu'on ne serait pas disposé à lui supposer , d'après l'aigreur que souvent il versait autour de lui. Pendant le temps que j'ai vécu avec lui , je ne lui ai entendu dire du mal de qui que ce soit. Souvent , en me parlant des personnes , il lui arrivait de les classer dans le nombre de scs ennemis, nudtr jamais il ne s'est permis de s'expliquer sur leué compte, soit en leur imputant des faits particuliers, soit en .se permettant à leur égard des qualifications injurieuses. Ce qui prouve, jusqu'à l'évidence, que, lorsqu'il ne voyait point à travers ce prisme fatal , son véritable caractère reprenait le dessus, c'est que, lorsqu'il envisageait

40C HISTOIRE UK J. J. Rüll.VSEAi,;

ces mêmes hommes sous le seul rapport de leur mérite intrinsèque et réel, non-seulement il leur rendait justice, mais il faisait valoir ses opinions à leur égard avec beaucoup de chaleur. Je ne citerai pour preuve que deux faits qui , ayant rap>port à deux de ses détracteurs les plus déclarés , feront aisément supposer tous les autres.

«Je louais un jour devant lui Diderot, et l'on .sait la haine que Diderot lui portait; j'ajoutai : je lui h'ouve cependant un défaut

bien important , c'est de n'être pas toujours clair pour les autres, et je crois même que souvent on pourrait dire qu'il ne l'est pas pour lui-même. Prenez-y garde, me dit Rousseau, lorsqu'il s'agit de matières traitées par Diderot, si quelque chose n'est pas compris , ce n'est pas toujours la faute de l'auteur. C'est la seule expression dure qu'il ait jamais employée contre moi. Mes lecteurs verront , je l'espère, que je ne suis bien réellement que ce que je veux être , historien fidèle. Ce mot , qui pouvait me blesser, l'avouerai-je? me fit un bien infini. Je vis Rousseau tel que j'aurais voulu qu'il fût toujours.

« Le lendemain du jour où Voltaire fut couronné au Théâtre-Français , ce jour précédait de bien près le dernier de ces deux grands hommes ; un de ces personnages qui ont le secret de se glisser partout , croyant sans doute lui faire la cour , lui en rendit compte devant moi, et se permit sur ce couronnement des plaisanteries telles qu'on peut se les figurer de ce genre de personnage.

QUATRIÈME PERIODE. 4t>7

(j)omment , uUt Rousseau avec chaleur, on se permet de blâmer les honneurs rendus à Voltaire dans le temple dont il est le dieu, et par les prêtres qui , depuis cinquante ans , y vivent de ses chefsd'œuvre; qui voulez-vous donc qui y soit couronné ? Ce trait n'a pas besoin de rapprochement pour être senti.

J'ajouterai que, juste envers ses ennemis, il était de la plus grande indulgence pour tous les écrivains; il me répétait souvent qu'il ne fallait s'arrêter que sur ce que l'on trouvait de bon dans un livre. Si l'auteur vous a donné deux pages seulement dans lesquelles vous trouvez ou du plaisir •ou de l'instruction , ne devez-

vous pas lui en savoir gré? passez, .sans mot dire , ce que vous rencontrerez qui vous déplaît.

« Il ne parlait que très-rarement de ses ouvrages , et jamais le premier. Je ne lui vis mettre de chaleur à leur occasion qu'en regrettant la perte volontaire qu'il fit , dans une circonstance qui trouvera sa place- dans mon récit, du manuscrit d'une nouvelle édition d'Émile. Il y avait fait entrer une partie des idées qu'il n'avait pu mettre dans la première, à cause de leur abondance, dont alors son imagination, me dit-il, était surchargée. Sans les rejeter, il les avait écrites sur des cartes qu'il réservait pour une nouvelle édition. Elle contenait aussi le parallèle de l'éducation publique et de l'éducation particulière; morceau qu'il me disait être essentiel au traité de l'éducation, et qui manque à Émile. Il était quelquefois.

408 HISTOIRE I>£ i.). JOUVESSEAU,

sur son propre compte, d'un ^'tffAÉuité qui, en me causant de la surprise, ne jetait dans le ravissement. Il me dit un jour qu'après avoir publié son discours sur les sciences, etc., madame Dupin de Francueil, chez laquelle il demeurait, lui parlait un soir, au coin du feu, de l'effet qu'avait produit cet ouvrage: mais, dites-moi donc, M. Rousseau, qui aurait pu deviner cela de vous ? Notez que c'est de lui que je tiens cette anecdote.

« On donna le Devin du village, qui , depuis trèsloig-temps, n'avait pas été représenté. Je vais le lendemain chez lui; et, croyant le flatter, je lui rends compte des applaudissements qu'il a reçus, et de l'enthousiasme avec lequel il a été écouté. Je vois mi homme qui l'ougit de colère. Ne se lasseront-ils point , me dit-il, de me persécuter. Je ne pouvais comprendre pourquoi des ap-

plaudissements étaie:it des persécutions, et moins encore)ar-quel raisonnement on pouvait en venir à cette conséquence. Il est tout simple, me dit-il, qu'avec votre bonne foi , vous ne voyiez dans des applaudis.semen ts que des applaudissements ; vous ignorez combien mes ennemis sont adroits et ardents pour me perdre. D'abord ils ont dit du mal de cet opéra, mais voyant le public obstiné à s'y plaire, ils ont changé de batteries , ils ont dit que je l'avais volé ; alors vous sentez qu'il leur importait de le louer pour grossir d'autant plus Le vol. Ils persévèrent aujourd'hui dans le même esprit.

« On voit que non-seulement les soujiçons se multiplient, que tout leur sert d'aliment, jusqu'aux

QUAIVKIKHF. PjiRIUÛE.

circonstances qui e» paraissent le plus éloignées; iiiiLs ou doit cemarcpier aussi que les raisonnements sur lesquels ils sont appuyés prennent un caractère de véritable folie; c'est ce qui me reste à prouver.

a Ses amis et ses ennemis se sont également trompés sur son caractère; Ses aqiis ont prétendu que les persécutions que lui ont suscitées ses enr nemis réels, tels que les philosophes et tous ceux qui avaient lieu d'être mécontents de lui, avaient üni par mettre le feu dans un cerveau déjà susceptible d'uu tel embrasement. Scs ennemis ont dit que l'orgueil seul lui avait tourné la tête. Je les crois tous dans l'erreur. Ia;s persécutions et les sarcasmes d'un grand nombre de philosophes, proprement dits, et de littérateurs, ont certainement servi à convaincre ce malheureux que sa chimère était une réalité, puisqu'il pouvait se prouver à lui-inéme (que réellement il avait des ennemis; mais •très-cer-

tainement ses ennemis réels, car il eu a eu beaucoup, ne lui ont pas donné sa chimère, elle venait de plus loin. A l'égard de l'orgueil, je n'en ai pas remarqué un seul trait dans le cours de douze années; et, si l'on y fait attention, il y a une mauvai.se foi bien caractérisée dans le reproche qu'on lui fait d'avoir demandé qu'on lui élevât une statue; mais je sors, non pas <le mon sujet à la vérité, mais de mon plan.

a Nous avions (ait la partie, lui et moi, d'aller en batelet à Meudon avec .sa femme et la mienne, el d'y dîner. Elle fut exécutée. Eji causant à table,

/|IU IIISTUIRK 1>K J. J. ROUSSEAU,

il nous i-acoïta qu'il avait fui de l'Angleterre plutôt qu'il ne l'avait quittée. Il se mit dans la tête que M. de Choiseul, alors ministre en France, le faisait chercher, ou pour lui mettre ses ennemis en avant, ou pour quelque autre mauvais tour. Je ne me le rappelle pas bien; mais sa peur fut telle, qu'il partit .sans argent et sans vouloir embarrasser sa marche d'effets ou de paquets qui ne fussent pas de première mk;essité. C'est dans cette occasion qu'il brûla la nouvelle édition A'Émile, dont j'ai déjà parlé, et qu'il m'avoua regretter beaucoup. Il payait avec un morceau de cuiller ou de fourchette d'argent, qu'il cassait ou faisait casser, dans les auberges. Il arrive au port; les vents étaient contraires: il ne voit dans cet événement si ordinaire qu'un complot et des ordres supérieurs pour retarder le départ, et cela pour un but quelconque, qu'il interprétait toujours dans le sens de sa manie d'ennemis! Quoiqu'il ne parlât pas la langue, il se met cependant sur une élévation et harangue le peuple, qui ne comprenait pas un mot de son discours. Que mes lecteurs ne perdent pas de vue que c'est de Rousseau lui-même que je tiens tous ces détails. Enfin le vent le

permet et l'on part. Il m'ajoute qu'il ne peut me dissimuler ni se dissimuler à lui-même, que c'était une attaque de folie.. Elle était telle, ajouta-t-il, que j'allai jusqu'à soupçonner cette digne femme, en me montrant la sienne, d'être du complot et de s'entendre avec mes ennemis.

« C'est ici le lieu de rendre justice à la mémoire

QUATRIÈME P ÉR loi) K. 4**

d'un homme dont les ouvrages feront toujours honneur ' à la France, à d'Alembert. Je le voyais souvent en maison tierce, mais j'évitais soigneusement de lui parler de Rousseau, parce que je le savais son ennemi déclaré. Après la mort de ce dernier, nous en parlâmes souvent. Sans lui adresser aucun reproche direct, je le mis dans le cas de se juger lui-même. Il se reprocha franchement et amèrement les tracasseries qu'il lui avait suscitées *, quoique s'excusant sur son erreur. Il en vint un jour jusqu'à réfiandre quelques larmes. Je ne puis dissimuler quelles me firent plaisir. Elles honoraient à mes yeux et l'homme de mérite qui les versait, et celui qui en était l'objet. »

Nous sommes forcés d'interrompre ici Corancez, pour nous occuper du manège de d'Alembert, dont il était dupe, sans en avoir le moindre soupçon.

I.é d'abord avec Rousseau qui lui rendit service, d'Alembert en fut bientôt jaloux et devint

t Nous partageons eette opinion font en proorant qne, ilaiu sa condnité avec Rousseau, d'Alembert ne mit ni franrliiae, ni procédé, et qn'il fut toojoort hostile, mais en secret, car il ne se souciait pas de lutter avec lui. Rousseau lac* ruse de s'être approprié,

en les dénaturant, des fragments sur la musique, qu'il aurait faits pour l'Encyclopédie. Que dirait-il aujourd'hui en retrouvant dans le Dictionnaire de Musique de M. Castil-Blaze, 33d articles pris dans le sien ? Le plagiaire, auquel on ne peut comparer que M. Aoguis, traite Roumieu, le roi fait, de musicien ignorant. Son rire se garde bien de dénigrer ceux qu'il pille; il n'en dit mot. Il a trop d'esprit et de tact pour faire autrement. Vorex à la fin des Dialogues des morts de M. D'Ontrepoint, un travail curieux sur le plagiat de M. Castil-Blaze.

* D'Alembert. comme on va le voir, mystifiait Corancez, qui eut la bonhomie de croire à des larmes de commande. Quand on se repent d'avoir tracassé quelqu'un pendant sa vie, on ne le calomnie pas après sa mort; on ne s'appuie pas sur une correspondance imaginaire, dont on cat hors d'état de produire un mot, sur le témoignage d'un homme, qui non-seulement n'a ni parlé ni écrit, mais dont on peut prouver l'existence

414 HISTOIRE DE J. J. ROUSSAU,

!>oi) eaiemi. Mais sa haine prit la teinte de son caractère timide et circonspect. On a vu que, dans la querelle de Hume, il se cachait derrière M. Suard qui, lui-même, gardait l'anonyme. Il savait dissimuler cette haine avec les amis de Jean -Jacques, il réassissait d'autant mieux qu'il était mime et pleurait ou riait à volonté; talent qui donne peu de droits à l'estime, parce qu'il est difficile, dans nos idées, de concilier la profondeur et l'étendue «les connaissances d'un savant avec les grimaces «l'in pantin. C'est à ce don des larmes que La Harpe dut le succès de sa Mélanie que d'Alembert lisait de cercle en cercle, pleurant aux mêmes endroits. Ces particularités ' justifient Rousseau d'avoir dit dans

une «le .s«;s lettres «pie le philosophe n'aurait fait qu'un arlequin «lu gran«i-«hic (Paul I), s'il l'avait élevé.

Ce ne fut qu'à la mort de l'auteur üiÈmile que «l'Alembert, «levenii par-là plus hanh , fit jwfaître les sentiments qu'il avait pour lui. Voici comment il s'exprime «lans l'tloge de Milord Maréchal, ami «le Rouss«^u. tt Ija vtVité nous oblige de dire, et ce « n'est pas sans lui regret bien sincère , que Milord n eût beaucoup à se plaindre de celui qu'il avait si B noblement obligé. Mais la mort du coupable, Itîs ajustes raisons que nous avons eues de nous en «plaindre nous-mêmes , nous obligent de tirer le « rideau sur ce détail affligeant, dont les preuves « sont malheureusement consignées dans des lettres

* Tniumes |»«r nudaoie du DefTaud daii* aa corrcspoandance» par Gnsu, dans la &icaor, iarVaiitcur de la vie da La Harpe, etc*

QUATRIKHE PÉRIODE. f^\'^

« aiiitlieiitiqies. » Avec quelle adresse d'Alembert se met de la partie et veut foire cause commune avec le bienfaiteur de Rousseau: le tout pour rendre son accusation moins invraisemblable et paraître indulgent et bon hommeijkmais la mémoire de Rousseau n'était pas abandonnée de tout le monde; et ce fut une femme qui .se chargea de iléma.squer d'Alembert. Madame Latour de Franqueville, indignée du langage qu'il tenait sur Jean-Jacques, écrit à du Peyrou, dépositaire des papiers de leiirami commun, ainsi quede la correspondance de Milord Maréchal (tous deux morts à peu de distance l'un de l'autre) et provoque des renseignements. Du Peyrou fait voir d'incontestables témoignages de l'amitié de Milord jusqu'à ses derniers moments, pour

Rousseau à qui même il lit un legs, et de la reconnaissance de celui-ci. Madame de Franqueville écrit alors à d'Alembert, le somme d'intMquer les preuves de son assertion ou plutôt de sa réticence injurieuse, et le défie de citer une de ces lettres authentiques dont il parlait. Le géomètre met d'abord en av«né un secrétaire de Milord; mais il était mort long -temps avant son inaitre. Sentant qu'il ne suffisait pas de le faire parler, laissant de côté le secrétaire, il mit en jeu un M. Muzelstock, s'écrivit ou se fit écrire sous ce iKJim une lettre dont il publia des fragments. Forcé par la suite d'imprimer la lettre en entier, on ^ ^e les extraits n'étaient jias conformes et que même il y en avait un qui ne se trouvait point dans la lettre : ce qui fit soupçonner qu'il l'avait

!^\\^^ IIISTUIKP. DK J. J. ROUSSEAU,

composée : comme les recherches pour trouver ce Muzelstock furent infructueuses , on ne douta point qu'il ne fût de l'invention du mathématicien. Ces faits sont constatés dans la correspondance de madame de Franqueville et de du Peyrou ce qui n'empêche pas que la fiction de d'Alembert n'ait été reproduite comme un docuinent historique, tlais la Biographie universelle

Du reste on en peut trouver l'excuse dans une particularité que nous ne devons pas oublier. « lyorsque l'éloge de Milord Maréchal fut imprimé, a tous les journalistes en parlèrent et répétèrent a les assertions de d'Alembert. I^a justification faite « d'après Milord Maréchal et sur ses lettres fut a envoyée aux mêmes journalistes : aucun n'en « voulut dire un mot. » C'est du Peyrou qui rapporte ce fait, en se plaignant avec raison de cette partialité révoltante.

Ces détails nous ont paru nécessaires pour apprécier à sa juste valeur le repentir dont parle Corancez. Nous reprenons son récit

« Je suis enfin parvenu à l'époque la plus douloureuse , au départ de Rousseau pour Ermenonville. Mes lecteurs attendent de moi des détails sur sa mort, qui a donné lieu à des opinions diverses. Je vais les satisfaire. Je ne leur citerai, comme je

* La première a pu être cette correspondance très ténue récit, sous le titre de Procès de l'Esprit et du Cœur

» Article Keitel (George). La répétition de la Calomnie de d'Alembert est une non-venue de la liberté avec laquelle on a formé une opinion , de l'erreur des jugements qui en ont la réévaluation, de la difficulté qu'on éprouve à rectifier l'erreur, parce que, rapidement propagée, facilement admise, elle acquiesce à tous les caractères de la vérité.

QUATRIÈME PÉRIODE. / (I . II

J'ai fait jusqu'à présent, que des faits, d'après lesquels ils pourront fixer leur opinion. J'observerai seulement que jusqu'à la fin Rousseau, que l'on a toujours accusé d'être la victime de son amour-propre, l'a toujours été, au contraire, de l'amour-propre des autres. C'est ce dont les lecteurs attentifs ont dû s'apercevoir.

a Depuis long-temps j'avais remarqué qu'il travaillait moins : ses ressources étaient diminuées dans cette proportion. La santé de sa femme se dérangea, il m'en parla plusieurs fois, et toujours avec inquiétude. Il n'avait de confiance qu'en elle; sans elle, seul dans l'univers, il se serait cru au milieu de ses nombreux ennemis , toujours occupés de sa perte.

« Il me dit un jour qu'il avait consulté un médecin sur le parti à prendre relativement au dérangement de la santé de madame Rousseau ; que ce médecin avait ordonné l'air de la campagne, mais lorsque le temps serait fixé à la chaleur. Nous étions alors au printemps : il m'ajouta que ses moyens ne le lui permettaient pas. Je ne crus pas le moment favorable pour lui offrir un petit logement que j'avais à Sceaux, et que je tenais à loyer.

« A ma première visite je lui en parlai. H m'observa que ma femme, nourrice de ses enfants, en avait besoin, et que certainement il ne l'en priverait pas. Je fis alors des efforts et des raisonnements inutiles. Je revins une seconde fois lui dire qu'une affaire imprévue nous priverait cette année

/|iG HISTOIRE UE J. J. nnusEAti,

«le notre séjour ordinaire à la campagne, et que, dans ce cas, je croyais pouvoir le lui offrir; il me dit qu'il n'était pas ma dupe, et qu'il ne l'accepterait pas. .Sans insister pour l'acceptation, je l'assurai de la vérité du fait et m'en allai. Je revins enfin une troisième fois, j'en parlai de nouveau, mais avec indifférence. Je lui dis seulement que , forcé de rester à Paria, je souffrais de voir mon appartement vide, mais que mon parti était pris. Mon air tranquille lui en imposa probablement; il me dit alors que, s'il était bien assuré que je ne dusse pas l'habiter, il y irait volontiers, attendu que le sol de Sc«'aux , proprf! à la végétation , offrait de belles herborisations. Je le lui confirmai de nouveau, et il accepta, même avec des démonstrations de satisfaction. J'ignorais que je le voyais pour la dernière fois ; si je l'eusse soupçonné , je n'aurais pu me déterminer à le quitter.

« Je crus devoir raisonner mes démarches ultérieures, et, de peur qu'il ne soupçonnât que je voulais m'emparer de sa personne, j'éloignai mes visites. C'est pendant cet intervalle que M. de Girardin, propriétaire des superbes jardins d'Ermenonville, qui connaissait peu Rousseau, et depuis peu de temps, et M. Lebègue de Presle, médecin, homme de mérite et très-estimable, lui proposèrent, ainsi qu'à madame Rousseau, d'aller venir habiter ce beau lieu. Rousseau était d'abord parti lorsque

* On ne trouve en effet aucune trace de la correspondance de Jean-Jacques et de M. de Girardin, d'après le rapprochement du premier. La dernière lettre qu'il ait écrite est adressée à M. le comte Dnprat, le 5 mai 1778. Elle constate des arrangements proposés et discutés de part et d'autre, relatifs à

Digitized by Google

QUATRIÈME PÉRIODE. 4^e7

Je ne présentai chez lui. Mackime Rousseau, que je trouvai, me dit qu'il était sorti, et quoique je sois resté avec elle pour l'interroger sur sa santé, elle ne me dit point qu'il avait quitté Paris.

« J'ai su depuis, par M. Lebègue de Presle, car je dois citer l'homme qui lie les faits dont je n'ai pas été le témoin direct, que M. Lebègue de Presle que Rousseau était parti pour cinq jours, qu'il devait revenir pour raisonner de son départ de Paris, de ses papiers, de ses effets, etc. ; mais qu'il lui fut observé que madame Rousseau, sur les lieux, ferait mieux que lui, qu'il paraissait se plaire dans cet endroit, et que ce serait doubler pour lui la fatigue du voyage, puisque, madame Rousseau arrivant incessamment, il serait obligé de revenir avec elle.

«Je n'ai pas eu occasion de dire que Rousseau, en apparence si difficile, était cependant, dans des mains étrangères, comme un enfant. Timide à l'excès, il ne savait point répondre à l'objection qu'on lui faisait, il obéissait. Mais le lendemain, livré à ses réflexions soupçonneuses, elles en avaient d'autant plus de force, que, peu communicatif, il prêtait à cette même objection, qu'alors il pouvait détruire, une intensité qu'elle n'avait pas, et savait toujours la ramener à sa manière ordinaire de conspiration. Les meubles vendus en

l'offrande d'un aile fait par le comte de Roineau. Ainsi, deux mois avant son départ pour l'Angleterre, il se trouvait entre Sceaux, la terre de M. Duprat, et il n'était question de M. de Girardin. Ce dernier était donc peu connu de Jean-Jacques: circonstance qui explique la raison pour laquelle il éprouve bientôt à rester à Paris. d'après le témoignage de Tiberius de Vaas.

412 ni STOIN. 1) E. J. J. ROUSSKAU,

l'art, ou emportés, madame Rousseau fut rejoindre son mari.

Je dois observer ici que la préférence de madame Rousseau pour l'Angleterre était bien naturelle. Sceaux ne lui offrait que l'habitation, et les moyens de Rousseau pour soutenir son ménage étaient devenus insuffisants. M. de Girardin, M. Lebégue de Presle et madame Rousseau, qui ne considéraient que ce côté de sa situation, étaient donc louables de chercher à effectuer ce parti. Il est malheureux qu'ils raisonnaient à l'égard de Rousseau comme on devait le faire avec les autres hommes, sans faire attention de combien il en différait.

a J'étais tourmenté du désir de voir ce malheureux, mais je craignais les suites de cette démarche , et je ne pouvais en limiter les conséquences. Ijs silence d(i madame Rousseau suffisait seul pour me rendre circonspect. J'ignorais donc ce qui se pas.sait, et je le craignais. Je rencontre un jour, à ramphithéâtre de rOp4'ra un jeune chevalier de jALdte, nommé Flamanville «. 11 m'avait donné de lui une excellente opinion, par le prix qu'il mettait à se conserver cliez -Rousseau. Il y venait a^z fréquemment, et souvent nous nous rencontrions. En m'abordant, il me serre la main, me dit qu'il arrive d'Ermenonville , et me témoigne un grand désir de m'entretiûjV'particulièreinÿiit; nous sortons. Il m'apprend que la tête de Rousseau travaille, il ne m'étonne pas; il m'ajoute qu'il lui

1 L< oofDtedeFbiDAqville.

Ql'ATHi:kMF PÉRIODE. 4>9

avait remis «n papier écrit de .sa main pour le prier de lui trouver un asile dans un hôpital. >

«Ce jeune homme sensible et .sincèrement attaché à Rousseau avait les yeux en larmes. 11 m'ajoute qu'il lui avait offert d'habiter une de&deux terres qu'il possédait en Picardie et en Normandie , toutes deux , ou bien certainement l'une d'eUes, situées sur le bord de la mer; que là il y serait seul, puisqu'il ne les habitait point. Je n'ai pas, me dit-il, perdu l'espérance de l'y déterminer. Il se proposait un second voyage dont il me rendrait compte. Hélas! ce second voyage n'eut pas lieu , Rousseau mourut trop tôt. Ce jeune homme était, comme je l'ai dit, chevalier de Malte; il possédait deux terres, l'iine en Picardie, l'autre en Normandie; il est mort à Lyon , de la petite vérole ' , dans la même année de-

juillet 1778 à 1779, ou bien près de cette époque. Sa mort à Lyon suppose ou qu'il en était, ou qu'il y avait des relations étroites.*

« Rousseau est mort le 4 juillet 1778, âgé de 66 ans. Le procès-verbal qui constate son genre de mort est du 3. Deux chirurgiens attestent « qu'a- « près visite du corps et l'avoir vu et examiné dans « son ender, ils ont tous deux 'rapporté, d'une « commune voix, tpie ledit sieur RouMieau est mort « d'une apoplexie sériei.se,' Ce qu'il»" ont affirmé « véritable. » ' »

« Rousseau, Génèvois et protestant, ne pouvait partager la sépulture des catholiques; il fallait des

* D'aptrc^ aMnrent que le rheralitr de FlnnianTill** 'Vst hntlê la cerrenc à Lvon.

4aO IIIISTUIRE DK J. J. KO[;SSKAL!,

triiKiiiis et des témoins instruits du rite des protestants relativement à riidumation : mon beau-père, Genèveüs et protestant, fut appelé; je l'accompagnai.

«En arrivant à Louvres, <lernière poste jusqu'à Ermenonville, le postillon fut demander le.s clefs des barrièi-es des jardins. Le maître tle poste se présenta à notre voiture : il s'appelait Payen. Il nous dit qu'il présumait notre voyage occasioné par le nialbeureux événement de la mort de Rouss<'au; puis, il ajouta, d'un Ion pénétré ; Qui l'aurait cru , que M. Rotis.seau se fût ainsi détruit lui-même ! Nos oreilles furent étonnées de C(?tte nouvelle; nous lui «lemandâmes de quel moyen il, s'était stirvi: D'un coup de pistolet, nous dit-il. Nous ne doutions ni l'un ni l'autre tpie .sa mort n'eût été naturelle : mon creur saigna, mais j'avoue que je n'en fus pas étonné.

« Nous arrivons, nous fûmes reçus avec politesse. Nous fîmes parla M. de Girardin de ce que nous avait appris le maître de poste Payen. Il en jiarul étonné et choqué. Il nia le fait avec chaleur, et nous recommanda, avec la même chaleur, de ne pas le projfDigeiV'll m'offrit tle voir le corjts: ne sacliaMt|1fp||^elle serait ma réponse, il me prévint <|u'étaitit stiâjgarde-K)be, Rous,seau s'éJait lai.ssé tomber, et qu'il s'était fait un trou au front. Je refusai, et par égard pour ma sensibilité et par l'inutilité de ce spectacle , quelque indice qu'il dût me présenter. L'inhumation eut lieu le soir même par le plus beau clair di; lune, et le temps le plus

Digttizectbyéinogle

QIIATRIKMF PÉRIODE.

calinç. Le lecteur peut se figurer quelles furent mes .sensations en pas.sant dans l'ilc avec le coi-ps.

«Le lieu, le clair de lune, le calmé de l'air, l'homme, le rapprochement des actes de sa vie, une destinée au.ssi extraordinaire , le résultat qui nous attend tous, mais sur quoi ma pensée s'arrêta le plus long-temps et avec le plus de complai.sance, c'est qu'enfiu le malheureux Rousseau joui.s.sait d'un repos, bien acheté à la vérité, mais qu'il était impossible d'espérer pour lui tant qu'il aurait vécu.

«Toujours accompagné de M. de tîirardin, que son urbanité empêchait de me quitter, il me fut impossible de oaus<-r soit avec les gens de la maison, soit avec les habitants du lieu. Mon beau-père me rapporta avoir appris que le jour meme de sa mort, Rousseau ne fut point au château le matin comme à .son ordinaire, pour donner au jeune Girardin, encore enfant, la leçon

qu'il avait coutume de lui donner; qu'il avait été herboriser, qu'il avait rapporté des plantes, qu'il les avait préparées et infusées dans la tasse de café qu'il avait prise.

« Madame Rousseau me raconta qu'il conserva sa tête jusqu'au dernier moment. Il fit ouvrir sa fenêtre, le temps était beau, (U, jetant les yeux sur les jardins, il proféra ses paroles (qui prouvaient la situation de son âme calme et pure comme l'air qu'il respirait, se jetant avec confiance dans le sein de l'éternité'. J'observe que ce n'est-

t Ou Terra plus» mais qu'on ne lit ni l'autre version.

4aa HisToiHE UE J. i. no(issE\u,

ineite a «té dissiné et gravé avec les paroles qu'il

a proférées.

« Madame (K- Girardin, de son côté, me raconta qu'effrayée de la situation de Rousseau, elle se présenta chez lui, et y entra. Que venez-vous faire ici, lui dit Rousseau? votre sensibilité doit-elle être à l'épreuve d'une scène pareille, et de la catastrophe qui doit la terminer? Il la conjura de le laisser seul, et de se retirer. Elle sortit en effet. A peine avait-elle le pied hors de la chambre, qu'elle entendit fermer les verroux, ce qui l'empêcha de s'y représenter.

« Voilà les faits principaux que ma mémoire peut me fournir, mais tous sont de la plus grande exactitude. Je remarque et je n'ai pu m'empêcher de remarquer (pie le maître de poste Payen, le lendemain ou le surlendemain de sa mort, m'a dit <pie Rousseau s'était tué d'un coup de pistolet. Il est difficile de supposer que ce fait est inventé, Payen était sans intérêt; c'est dans le pre-

mier moment, et le premier moment est toujours .sans précautions, c'est alors au contraire (jue la vérité se lait jour, elle perce jrar cela seul (ju'elle e.st la La blessure (pie le pistolet suppexse est ^^^»ufii'mée par M. de Ginirdin, (pti l'attribue à une clirrte. Cette blessure importante est omise dans le proeès-vej^l des chirtit^ens, qui, disent-ils, ont exaiifât^ le corps d(zrtS son entier. Le procèsverltel porte qu'il est mort d'une apoplexie séreuw. tîne apoplexie (0te, â'îci' tjtt'il me semble, au corps la faculté d'aller et venir, et à l'esprit celle

Digiti^'Tfcy'GODgle

QLIATRLàME PÉRIODE. l^n.Z

de raisonner. S'il a été à la garde-robe, y a-t-il été seul? H pouvait donc inarcher; l'y a-t-on conduit? il ne devait pas tomber. Pour être malade acciden tellement, on ne se persuade pas ainsi une mort certaine. Les paroles gravées prouvent que Kousseau ne doutait point de sa mort. Le renvoi de madame de Girardin, dont la sensibUité devait être trop éprouvée par la catastrophe de la scène, atteste de nouveau que Kousseau attendait toujours sa lin, mais une lin certaine et procliaine, ce qui ne peut, à ce qu'il me semble, s'accorder avec une apoplexie séreuse. Tout me porte à croire que Kousseau s'est débarrassé lui-même d'une vie (Jui lui .était devenue insupportable. Ajoutez les fantômes ennemis qui, pendant le cours de six semaines que dura son séjour, le tourmentaient jour et nuit; fantômes qui naissaient tout naturellement du déningement de son cerveau, mais auxquels les circonstances de son départ précipité et visiblement arrangé d'avance donnaient plus de réalité. Observez l'impatience et la volonté bien déterminées de sortir de ce séjour, prouvées par la confiance faite au jeune chevalier de Malte; l'impo-ssibilité d'en sor-

tir faute de moyens pécuniaires, faute d'un autre asile, et ne voyant point se faire entourer de tous les habitants de la maison, qui s'y opposeraient, ni surtout s'exposer à répondre à tous leurs raisonnemens avec la connaissance qu'il avait de sa timidité; et je crois que non-seulement sa mort a été volontaire, mais que par les circonstances elle était forcée.

4^4 nisTt)inF. UE J. J. nousEAD,

« M. de Girardin la nie! Qu'on se mette à sa place. Il n'avait cherché à attirer chez lui l'onsean que pour son honneur et celui de sa femme; il avait bien certainement, et siu (pi'il puisse raisonnablement s'élever le moindre doute à cet égard, employé tous les moyens pour parvenir à ce but; n'était-il pas bien riche, non-seulement de n'avoir pas réussi, mais de pouvoir être accusé d'être la cause première de ce malheureux événement? N'est-il pas dans l'homme et bien pardonnable de chercher à couvrir une vérité de cette nature, de l'envelopper de voiles, puisque enfin elle ne peut apporter au mal aucun adoucissement? Sa dénégation et son silence sont donc dans l'ordre naturel. I

« Me trouvant aujourd'hui dans d'autres circonstances que celles où se trouvait M. de Girardin, j'aurais à me reprocher, et les autres me reprocheraient, connaissant la vérité, de ne pas la faire sortir tout entière. Rousseau n'appartient ni à ses amis particuliers, ni même aux hommes de son temps. Il appartient au monde littéraire, aux philosophes et aux moralistes; il appartient à la postérité. C'est par elle qu'il doit être jugé, et jugé sur toutes les actions de sa vie. Or, la mort, comme dit Montaigne, est un acte de la vie, et cet acte est le dernier. Rousseau était assez extraordinaire en tout sens, et ses ouvrages jettent assez d'éclat sur

sa personne, pour devoir servir d'objet aux méditations des philosophes et des moralistes, dont les travaux tendent toujours à sonder et connaître

Digiféec i'yCînogle

QU ATlll i.M F. PlllUODF. f\'xS

tre les profondeurs du cœur huiiuiin , pour en expliquer les contradictions. Rousseau, dans sa ctniduite, offre un second livre à étudier, dont peut-être on jwurra tirer autant d'avantages que de ses autres ouvrages.

« Actuellement, lecteurs, si vous me demandez: Enfin Rousseau s'est-il défait volontairement ? je vous répondrai que je n'en sais rien, mais je le crois. Je vous ai donné tous les faits, je vous ai détaillé toutes les circonstances , je n'ai point voulu aller au-delà , formez vous - mêmes votre opinion. Vous connaissez actuellement Rousseau aussi bien que je le connais moi-même.

« Je crains bien , avec l'intention d'intéresser mes lecteurs, d'avoir manqué, mon but, car je suis devenu bien long. Si j'en ai trop dit , je n'ai cependant pas tout dit, je me suis restreint à ce que j'ai cru .absolument néce.s.saire. Je craignais souvent de n'en pas dire assez, parce que, sur un homme tel que Rousseau, il vaut mieux, du moins je le crois, aller au-<lelà que de rester en -deçà. Rappelé d'ailleurs à des temps où je communiquais avec lui, je me ressaisi.s.sais , pour ainsi dire, de sa personne, et je me pLai-sais à m'y arrêter; c'est pour cette considération que je les pri« d'avoir pour moi un p»eu d'indulgence. »

Ne voulant négliger aucun moyen de connaître la vérité , M. Corancez écrivit à la veuve de Rousseau, dont il reçut la réponse

suivante :

1) n Plr^{^sb-B^{^UcTiUe}} , le 37 prairiel au 5.

« ClTOï[^] , je .suis justement affligée des détails

4'2G histoire ÜE J. J. rousseau, que vous donnez sur la mort de mon mari, d'après des propos que vous dites avoir entendus dans une auberge. Cette mort est encore et sera présente à ma mémoire tant que je vivrai, et je puis en tracer tous les accidents; mais , auparavant, recevez de la veuve de votre ami le tknible reproche d'avoir eai pour elle un oubli trop long-temps jiroloiigé, et de ne l'avoir point consultée avant d'écrire.

« Le 3 juillet 177B, et non le 2 juillet, mon mari se leva à son heure ordinaire ; il ne sortit point le matin ; il devait aller donner une première leçon de musique à mademoiselle de Girardin l'aînée. 11 lit apprêter par moi et la servante les choses nécessaires à sa toilette. Nous déjoAnâmes; il ne déjeûna point ' : il avait dîné la veille an château d'Ermenonville ; soit qu'il eût trop mangé , il se sentait indispo.sé. Mon déjeuner fait, il me dit que le serrurier cpïi avait fait notre emménagement demandait son paiement. J'allai lui porter son argent. A mon retour, il n'était pas dix heures, j'entendis, en montant l'escalier, les cris plaintifs de mon mari. J'entrai précipitamment, et je le vis couché sur le carreau; j'appelai du secours , il me dit de me contenir , qu'il n'avait besoin de personne , puisque j'étais revenue; il me dit encore <le fermer la porte et d'ouvrir les fenêtres; ce que j'ai fait; ensuite , j'aidai mon mari, de toutes mes forces , à se mettre sur son lit , je lui fis prendre

< UemArtpiouN que Thérèse est oo coutndictioa arec le [iro-cès>?erbal d'ou« s erlure du cor|M , où Tou certifie «[^]roir trouvé

la tasse de café dau» l'estomac.

gOATRIKME PÉRIODE. 41»7

des gouttes de reaii des Carmes; liii-juème versa les gouttes; je lui proposai un lavement , il le rtífusa; j'insistai , il consentit à le prendre; je le lui donnai le mieux que je pus ; mais, pour le rendre, il descendit lui-même et sans mon aide du lit, et alla se placer sur la garde-robe. J'allai à lui ,. en lui timant les mains; il rendit le remède; et au moment où je le croyais bien soulagé, il tomba le visage contre terre avec rtnc telle force, qu'il me renversa ; je me relevai, je jetai des cris peinants ; la porte était fermée. M. de Girardin , qui avait une double clef de notre a]]p>artement , entra, et non madame de Girardin; j'étais couverte du sang qui coulait du front de mon mari. Il est mort en me tenant le^ mains serrées dans les siennes, sans prononcer une seule parole.

«Je vous atteste, j'atteste à mes concitoyens, j'atteste à la postérité , que mon mari est mort dans mes bras de la manière que je viens de vous décrire ; il ne s'est point enipoi.sonné dans une tass»' de Ciifé ; il ne s'est point brûlé la cervelle d'un coup de pistolet.

« Peu de temps après l'arrivée tle mon mari à Ennenon ville, ce séjour-là lui inspira des craintes; il m'en fit part, pour me convaincre de la nécessité de son retour à Paris. Toutes peu fondées qu'elles me parurent (je verse des larmes lorsque j'y pense) , non, je ne me pardonnerai jamais de m'être opiniâtrée à rester à Jbnnenonville , et les instances de M. de Girardin , qui s'est plusieurs fois agenouillé devant moi, pour que je ne consentisiH'

/(î8 IMSTOIRP UF J.]. nOIISSEAt,

pas à revenir à Paris, ni la dépense énorme que notre déplacement nous avait coûtée, et qu'il fallait recommencer, n'ont été à mes yeux depuis sa mort que de faibles excuses.

« Mon mari mort, oubliant tout ce qu'il m'avait dit, je me suis jetée dans les bras de l'homme qui s'était prosterné devant moi. Je lui ai remis tout l'arijeut comptant qui était dans la maison. Je l'ai laissé s'emparer des inarfuscripts, de l'herbier, de la musique, et de tous les objets qui composaient notre avoir.

« Aussi rapide dans sa course que l'aigle dans son vol, cet homme a été à Genève, et, sans me consulter, sans me donner le temps de me reconnaître, il a vendu tous mes effets, moyennant des lettres de change qui n'ont pas été payées, et sur lesquelles j'ai depuis transigé en acceptant une rente viagère.

« Je ne dois pas oublier de vous dire que l'argent que je lui avais donné pour avoir soin de moi pendant ma vie, il me l'a remboursé en assignats.

« Il ne reste pour vivre à la veuve de votre ami, à la veuve de J.-J. Rousseau, presque octogénaire, qu'une modique rente viagère sur des particuliers de Genève, difficilement payée, et une pension de 1,500 livres que la nation lui a accordée, dont l'an V est dû, et qui est assimilée aux rentes et pensions du grand livre. Aussi habite-t-elle une chaumière, où elle manque presque de tout.

QIIATRIKIUE i>ÉIUOI)K. 4⁹

« Je finis en vous priant de me rappeler au souvenir «le votre
«*pouse. Marie-Thérèse Le Vasseur, veuve de J.-J. Rousseau. »

M. Corancez fait sur cette lettre les observations suivantes:

B Je me suis abstenu de répondre publiquement à cette lettre, parce que je n'ai point voulu compromettre la veuve de l'homme. Voici les observations que j'aurais pu y joindre.

B Cette lettre, tout en me contraindant, est précieuse, en ce qu'elle confirme, d'une manière positive, tout ce que je n'avais donné que comme probabilité.

Madame Rousseau ne me conteste qu'un seul fait, c'est le genre de mort de son mari. Rappelez- Vous mon opinion à cet égard est fondée, insister ce qu'il n'avait réellement point choisi Ermenonville comme le lieu de sa retraite; sur ce que s'il n'y avait point été heureux; 3°. sur ce qu'il avait fait de véritables efforts pour en sortir, et que, n'ayant pu réussir, il n'avait trouvé que ce moyen de se soustraire à une situation que chaque jour rendait plus pénible.

Madame Rousseau confirme tous ces faits de la manière la plus énergique. Elle fait un récit des circonstances de sa mort, mais ce récit est en contradiction et avec lui-même, et avec ce qui m'a été dit en arrivant, et surtout avec le discours annoncé par elle-même avoir été tenu par Rous-

HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

soau au moins de sa mort; discours qui a été prouvé comme moment authentique.

M. de Girardin, madame Rousseau et M. Houdon, sculpteur, qui a moulé sa tête après sa mort, attestent tous un trou au front, occasionné par une chute à la garde-robe. Ce trou était si profond, que M. Houdon m'a dit, à moi, avoir été embarrassé pour en

remplir le vide. Une chute de l'auteur de Rousseau, retenu par sa femme qu'il a entraînée avec lui, peut-elle occasionner un trou aussi profond? Le suicide, sous l'ancien gouvernement, était puni et déshonorait. On pouvait donc et ou devait même le nier; c'est ce qui a eu lieu, et les motifs en sont louables. Mais moi, qui ne crois pointa ce déshonneur, je dis franchement ce que je crois la vérité; et ne pouvant concilier avec les faits incontestables les mensonges officiels débités à cet égard, je me confirme de nouveau dans cette opinion que Rousseau s'est donné la mort. »

Au témoignage de M. de Corancez ajoutons celui' de madame la baronne de Staël '.

O Vous qui l'accusiez de jouer un rôle, de

« feindre le malheur, qu'avez-vous dit quand vous «avez appris qu'il s'est donné la mort ? c'est à ce « prix que les hommes, lents à plaindre les autres, « croient à l'infortune. Mais qui put inspirer à « Rousseau un dessein si funeste; ? c'est, m'a-t-on « <lit, La certitude d'avoir été trompé par la femme

» l'Urr» *UT les euvrtt^j et le caractère de Rousseau , ^ition tîc

{>• in8.

«qui avait seule conservé sa confiance, et s'était « rendue nécessaire en le détachant de tous ses « autres liens »

Madame de Staël, sentant qu'il ne fallait pas s'en tenir à des conjectures, a donné les motifs sur lesquels elle fondait cette opinion. « On sera « peut-être étonné, dit-elle, de ce que je regarde « comme certain que Rousseau, s'est donné la mort. « Mais un Genevois qui a vécu avec lui dans l'intimité pendant les der-

nières années de sa vie, in'a « montré une lettre «pie Jean-Jacques lui écrivit « quelque temps avant sa mort, et dans laquelle il o semblait lui annoncer ce de.ssein. Depuis, .s'étant « informé avec un .soin extrt'ine de ses dernier.s. « moments, il a su que le matin du jour où Rous- « seau mourut, il se leva en parfaite santé; mais « que cependant il dit qu'il allait voir le .soleil pour « la dernière fois, et prit, avant de sortir, du café « qu'il fit lui-même. Il rentra ipielques heures «après, et commençant alors à souffrir horrible- « ment, il défendit constamment tju'on appelât du '< secours et qu'on avertît personne. Peu avant ce « triste jour, il s'était aperçu des viles inclinations « de sa femme pour un homme d<' l'état le plus « bas: il parut accablé de cette découverte, et resta « huit heures de suite sur le boni de l'eau dans O une méditation profonde. 11 me semble tpie si « l'on réunit ces détails à .sa triste.s.se habituelle, à

* La coodaite do Thérèoe , apm U mort do RouMoau , donne du poida m retle conjecture ; et ai le mallieureiix Jean*^lacqncaa'ctait«per^ do penchant de cette femme pour an ralet d'émric pina jrnuc qti'clle ,tonl aérait expliqué.

4^{ia} HISTOIRE DF J. J. ROUSSEAU,

O raccroissthHCiit extraordinaire de ses terreurs et U d(ses iiiéfianges, il ii'esl plus possible de douter ^qie ce »rand et mal- lieieux boiunie n'ait ter* O iniiié volonlain*inenl sa vie. »

Madame la comte.s.se de Vassi , fille de M. de Girardiii, écrivit à madame de Staël, pour l'assurer ipie Jean - Jacipies n'avait point avancé ses jours. Klie dit , dans cette lettre , que « Rous- seau ne pou- « \ait pas être instruit de l'infidélité de sa femme, U ou du moins de la personne à laquelle il avait a accordé la grâce

d'i'ii |xirter le nom, puisque ce •-u'est (fue plus d'un an après la mort de jQlnm*s quVye a eu lies torts as.sez graves ""^ur / ne pouvoir plus rester à Krnienonville. » Les preuves qu'elle offre pour détromper madame de Staël, sont le procès-verbal et le témoignage de M. l'Aibègue de Presie , preuves que M. de Corancez a examiné»“s, (“t sur lesquelles nous reviendrons. Madame de Staël, dans sa réponsff, cite ses autorités. « Un Gènevais, dit-elle, secrétaire de « mon piire, et qui a pas,sé une partie tle sa vie «avec Rousseau; un autre, nommé MouUou, « homme de beaucoup d'esprit , et confident de ses « dernier^ pensées, m'ont a.s.suré ce quej*ai écrit; n et lies lettres que j'ai vues de lui, peu <le temps « avant sa mort, annonçaient le de.ssein de termiu lier sa vie; voilà ce qui peut excuser mou erreur, « car c'est ainsi que j'appelle une opinion «pie vous « combattez. »

1 Madimede Vasai oc aciptkjpMpas sur U oatnre de ce* (orU : maU U poa> ftible qn'rile ne a^ («at le numiii ii i de Thérèae et de John , du TiTant de Jean- Jacques*, d'autaut plu* qa*cille devait être trf-ft'jetiuic.

• Digiltred

Il y a peut-être moins de siucérité que de polites.se dans ce langage; nous, dont le devoir est de rechercher la vérité et de la dire, nouspartageon» X'errtur de madame de Staël , qui n'en est janfhis revenue, et nous croyons que Jean^acques avança le terme que la nature avait mis à sa triste existence. L'opinion d'un auteur qui, très-jeune encore, as.siirait que Jean-Jacques avait abrégé ses jours, nous parut avoir d'autant plus de poids, que, dans les nombreux ouvrages qu'elle a publiés, elle a toujours librement exprimé sa 'pensée, et qifon ne l'a jamais accusée d'avoir trahi la vA* rité '. ' /

Cette opinion ,■ que nous avons dû rapportfr^ est appuyée du témoignage imposant d'un ami de Roiisstxui, qui se rendit le jour même de sa mort

Ermenonville.

Nous croyons que, pour accélérer lé moment fatal, Jean-Jacques employa les deux moyens, c'està-dire qu'il se prépara kô-même et prit le poison, et que, pour abréger la lenteur des effets, la durée des souffrances, iHes*frmina par un coup de pistolet *.

de SUrl, quoique eritiqiée «t mmtant qoelqiâfots d« l'ètré, U rapériorilé de m>o talent , n'a point été l'objet d'on Kmblable re* prochr.

a M. de Girardin , récemteot eoleré à Utehainbre det dépttna, dnat il était an de» orateur» remafquables, a pm la peine de m'écrire pour me proover que la mort de Jeno-Jacques était naturelle. Obligé de loi répondre , j'ai d& Aire de noarelles recherches. Klles ont disaipé tous mes doutes sur on éréneiBeotd-pol'il est impossible de proocer la certitude. Kouappn^ portait bien i dix benfea^ te 1 juillet 1 778 1 à onxe , il n'existait plan; Pai-Siot cette heure U est reaté renfermé arec Tbérêie. Cest donc snr le téraoignaga de TbérèM seule qu'on est forcé de s'appuyer. Or, ce temoifunge, iitvoqnl et public pnr M. de Girardin

434 nlSTOlBF. DE 1. I. ROUSSEAU,

Aux détails donnés par M. de CorancOE et madame de Slaél , on oppose et l'on opposera toujours le procès-verbal des médecins qui certifient cpie Jean-Jaccpies est mort d'une attaque d'apoplexie. Un pareil procès-verbal serait certainement reçu en justice et aurait toute la validité po.ssible. Aussi ne plaiderion.s-

nous pas une pareille cause «levant Cette espèce de tribunal
C'Aïst à tort que

ne l'accord» point «tco celai qu'elle fil |>e>Mr • Cormnee». L'
ApoUrrtpht k U rVtnirr, publiée)>ir M. de (^innlin , dénenl
r>paplexie où toute» Ira (acnltra ■ont auapendoek J'ai fait eaa-
miner le procéa-acrbal (lar de» médecin» qui nient la liouibilité
de eertainr» cireonatauce» , comme en contradiction arec de»
obonnatanteni je ne dois pua répéter ce que j'ai dit dan» ma
n/amsr k M. de Girardin, Je penae qn'il commit iine errenee en at-
tirant RoiuMUi i KrmêiranTille, en ero>ant que ce beau aéjour
lui ronrenail; que h ralaatroplic attirée , il dut prendre ton» le»
moyen» pour empêcher quelle ne fût couiine; que tout auln ao-
rail tenu la même conduite , et que le aeid reproche qn'il mériuul
était de ne pa» aroir aiaer étudié le caractère de Rouaaean lon-
qn'U k_fit rrrrri ErmenonriUe qu'il n'était Tenu que visiter.

1 5ou» aron» vu le procéa-rerbal fait Mtr la mort d'nn jeune
homme, par le médecin légalement enroyé. Au moment de »a ri-
lile, il ne pot recevoir aucun renaeittnement de la famille déaolée
i il n'entendait que de» aanqlots et dea (>é- BtUaemenl». Il eaa-
mine et terbalisc. La maladie qu'il crut reconnaître n'arait ancenne
eap.ee de rapport arec celle qui qnlcra le jeune homme. Par nn
anoee ptorèa-rerbal, nne dame eat morte d'nnne maladie nerreuae.
Elle arait pria un poiaon Mllcaiml aeUf, qn'elle imiua en
quelque» lieurea. >Ui» Ton peut, pour ju(jer, •e rapi>eler Thia-
toirc de madame dé Donliault . histoire dans laquelle les procès-
rerbanx jouent un grand rôle. Madame de üonhaull meurt à Or-
léans « tous les acte» exigea pour consUler ta mort exialent. Par
d'antres actes , égalemeot rcrélu» de tontes les formalités, on pi-
wee qu'elle est pleine de rie, qu'elle a été renfermée à la Salpé-

rière , sons nn autre nom que le sien. Elle se rappelle son réri-
 lable nom , prétend qu'on a enterré nne biiehe à aa place , qu'on
 l'a plongée , elle, dan» une profonde léllurgie, an moyen d'un
 narcotique. Elle sort de aa prison, et plaide. Beaucoup de témoins
 aumtent que c'est celle qu'on erpyait morte , beaucoup d'antres
 que ce n'est point elle. Dan» l'ordre de la soriét d. om u'eoterre pas
 impnuément une bûche; dans celui de b nature, on n'Ate pa»
 pomr an temps donne b mémoire A un indieidn , on ne b rend
 pas mcconnaissaahle il lui-même. On a donc comnri» nn attentat
 par lequel les lois de bnatnre et de b sociM.aoat égabment outra-
 géea. L'un des deux bib a dû ncccsMirement aToiglieu ; ciest-à-
 dire, madame de Uouhanlt est morte à Orlénus, ou bien c'est elle
 ^i a perdu son nom , sa mémoire , ta oonailération. Il n'y a point
 de milieu, et, quelque croyance <pio l'on ado]ite, on est obligé de
 conrenir que le bit auquel on b refuse est appuyé de témoignages
 et de procér-svréear éicn et Jument lcgaliséa , et constntttnt ee-
 penJant nne imposture !

, QD A.tRIJIME PÉRIODE. 435

M. de Girardin craignit que sa réputation ne fût compromise,
 si l'on sav[^]t que Jean-Jacques s'était tué dans l'asile qu'il hii
 avait offert. Jean-Jacques était alors et devait être dégoûté de. la
 vio. Il' fut blessé dans ses affections les plus vives , dans ce qu'il
 avait de plus cher. Il s'aperçut de l'intrigue de Thérèse, et de son
 goût pour un valet. Elle s'opposait au projet qu'il avait de-
 -!quitt6r Ermenonville. Ce fut un trait de lumière qui l'éclaira sur
 les motifs secrets de la résistance de Thérèse. Dès ce moment, le
 seid lien qui l'attachait à la vie fut,«>mpu; en proie ati plus
 sombre désespoir, H se délivra du tourment d'exister ainsi. Voilà
 ce que nous Clayons, ninlgn- le proch-verhaL II fallait à Rou.s-

seauda retraite offerte par M. do Flamanville , c'est-à-<lire un vieux château inhabité, et dans" lequel le propriétaire ne se serait jamais présenté que sur Finvitation de Jean-Jac(pies

Quant à nous,< nous sommes donc 'persuadés ' qu'il abrégéa son séjour sur une terre où la justice et le bonheur lui étaient refusés. 11 ne pouvait

< La précipitation arec laqueUe Tbérète fit pazlir Jean*Jac-qoo» poor-Enne* noarille , sans loi donner le tempe de ae reconnaître , donne lien de préMaer.^ tans ioTraiaaeablance , qn'elle arak dm motift de préférer cette demeure i tonte aitfrc. L*iacLi-nation de ceta fenune, poOr on palfreoier .de M. de Oinedio af^tè encore à noe coi^ecturea, et lénr dçnne de U probabUicé.

. «Coraneex, raadamedeStaël, Grima, M.d'fiecborny, ont là àèwpeaoaaion. RUe fut générale, à ParU« ji»qn'à la^poblkité qu'on m rit donqer an

procM-rerbal. M. Petitain réfute cette opinion ^et le téatH^H^fi de Coranres qu'il a cm détruire par nne lettre du célèbre artiste qui déwfffinli celui U. oes cliefs'd'otuvre attestent son génie, maû chscau sailqne sa mémoire n'enlM phi», 11 n'a tfu£ / ÿaé 1a lettre, et M. Petitain iqfmi a fait U confidence. CettnaBsie-ration de ma part n'allère en rien Ucoofiaaiee qne méria lf. Peb-tain, pafoeqne je me plaU à rendre justice à sa bonne foi ; mais b bonne foi o'exclut point rerreur. '

43G niSTOIÛE DE J. J. HtXDSSE /UJ, plus se dire à lui-même, « que je fasse encoi-e « une bonne action avant que de mourir; il ne « pouvait aller cliercher quelque indigent à secou*

K rir, quelque infortuné à consoler, quelque op- « primé k défend : il n'avait pas d'ami puissant

« dont il pût rapprocher les malheureux ' » If

crut donc pouvoir cesser de vivre.

Tout le racpde sait que la dépouille mortelle " Rousseau fut déposée dans file des Peupliers, à Ermenonville, où M. deGirardin lui fit construire un tombeau. \je. 1 1 octobre 1794, ses cendres furent enlevées de cet asile, [wiir étretransférésiau Panthéon, où l'on aumit dû se coqtenter de lui élever une statue. Dans l'invasion de les

chefs, <^s puissances alliées, par resp^|j|&ur la mâmyire de Jean-Jacques , exemptèrent^ ^lage d'Ermenonville de toute taxe extraordinaire.

On sait pareillement que, le ai décembre 1790, sur la proposition de M. d'Eymar, rassemblée nationale décréta qu'il serait élevé upe statue à l'auteur A'ÉmUe, et que sa veuve jouirait d'une pension de i,a00 francs, qui fut ensuite portée à quinze. Mais , ce qu'on ignore , c'est la première démarche de cette femnâe. Elle crut devoir s'adresser d'abord à Mirabeau. Celui-ci , qui vénër^i^ la raémql^e de Rousseau, voulut que la faveur , -^ qu'on âMjj^rait à Thérèse fut un bopimage de

la nati<m^%>ici la lettre qu'il répondit, le la '

' lettre XXU. , in yenx d*ÉdoMrd BomMen, k

rfonka de UmK« cee^onditioiM, de oc» printioitt, pom aeofr Jè

droit de dnpœcr de m eie.lfow «voet perlé de plnkean Icittnè
dé HoMpaie , qni proarenl qa'il «pt en 1 763 le projet d'abrégé nei
jonrs.

Digili^-cci by Cjoo^Ic

QfATKlfcME PÉRIOUE. 4^7

mai 1790, à celle qu'il avait reçue de cette femme:

o ' C'est avec un saint respect, madame, que j'ai « vu au bas de
votre lettre le nom du grand « homme qui a le plus éclairé la
France sdt les U saines notions de la liberté dont elle honore «
aujourd'hui. La veuve de Jean-Jacques a. des «droits puissants à
la reconnaissanGf,.de cette li- « berté. Je yw avec peiné, madame,
quei'yotre « position n'eat -pas heureuse. Je vénère trop la « mé-
moire de- l'homme dont vous portez le nom,

« pour me charger de l'hommage que vous doit la « nation.
Veuillez présenter un mémoire à l'Assemr « blée i^tionule. Les
représentants du peuple « françaU lÿttt seids le droit de traiter
d'urat raa- « nière coftvenable la veuve de l'honnne inniolts.

U tel qu'ils regrettent sans cesse de né pas Voir « parmi eux.
J'ai l'honneur d'étrë, avec des senti- « ments respectueux, ma-
dame, etc. » ' • . '

Si^né le comte de Mirabeau.

* ■ Résumé. .

Pour ne pas interrompre trop souvent le fécit, , il nous â parti
convenable de réserver et de réunir dans un seul article quelques
accusations graves. Notre silence pourrait faire croire que^É

voulons en éluder l'examen, et que nous'q|p|||j; disposé à passer condamnation. Bien loin 'dè'là, nous.

• Cette lettre n'e jamaU été imprimée. entre les main* de M. Carie ,

qui a bien voulu nous la comminiquer. Mirabeau t'ait mis l'Uté au lien d'« é » raire ; il a de sa propre main remplacé le premier mot par le second. L'adresse est ainsi m'Uv' A madame Housseau, vtuvaeJfn^Jacq*, au Pleasir Belle» Tûle, près Dammarie-

/|38 HISTOIRE; DF. J. J. n'ntKSKA U ,

les isolons pour les tiiiT mieux ressortir, et ne rien diminuer de leur l'ore. liiUraîné par les événements, nous avons réfuté le reproche (non de âpreté, qui est un .sentiment défensif), mais d'orgueil, qui est offensif , et rappelé les circonstances qui pouvaient atténuer l'abandon des enfants liiute p'ii susceptible d'excuse, mais dont la gravité dépend cependant de La manière de poser la question , ainsi <pie nous le ferons voir.

Toutes les accusations se réduisent à deux : ce sont les contradictions et cette faiblesse d'esprit (qui persuadaient à Rousseau qu'il était l'objet d'une conspiration générale. tk4'

I* Contradictions de Jean-Jacques.ijEliés sont inodoreuses, suivant les uns; choquantes, d'après les autres. M. d'Kscherny, dans son éloge de Rousseau, dit que, « "s'il l'admire, c'est par ses para- « doxes et ses contradictions. » Il prononce lui-même, en s'exprimant ainsi, un étrange paradoxe. ,il veut le justifier par un .second, ^en^ prétendant *« qu'il n'y a que les sots qui ne se contredisent « point, parce que leur esprit borné ne voit jamais «

qu'un côté de l'objet. » Il ajoute qu'il s'est aperçu souvent être en contradiction avec lui-même, et avoir eu telle époque de sa vie, une opinion diamétralement opposée à celle qu'il avait eue à telle autre. ' ^ ^ .

Cette conformité s^c un homme célèbre serait

A L'on KTU les récits de Bemam^ dn S^int4^Mrre, de Grétry,
de audeiDn d^ riilii mfint) rpti m rrmleiii niin^eiiiii rimiiifinii
sinplMété de lean-Je^ ques, réfiMMt s^fEsammeut rarcvllQoa
d'ergneiL »

» Voy p. 9ia. . . ^ J

Dlgtizod 15y C.iSogle

QLIATAIKME PÉRIODE. 4^9 -

peu digne d'envie. Il est impossible d'admirer quelqu'un précisément parce qu'il offre beaucoup de contradictions, et c'est vouloir se singulariser, que d'exprimer une pareille opinion. Si, au lieu d'admirer, on eût témoigné de la surprise de voir tomber en contradiction avec lui-même un auteur presque toujours remarquable par la justesse de sa logique, et par l'ânergie et la précision de ses raisonnements, on n'aurait rien dit que de sensé.-

On doit sentir qu'il faudrait une longue discussion sur le reproche dont Jean-Jacques est l'objet, soit pour l'éclaircir en donnant les explications nécessaires, soit pour le détruire lorsqu'il n'est pas mérité, soit enfin, s'il l'était, pour convenir de sa justesse.

Ce reproche porte sur une double contradiction; la première est entre divers passages de ses écrits : la seconde dans sa

conduite, non pas tant entre sa morale et ses actions', qu'entre telle action contraire à l'opinion exprimée par lui dans ses ouvrages. Nous nous bornerons à présenter sur les unes et les autres de courtes observations. Écoutons-le d'abord lui-même, et observons la règle qu'il prescrit « Lisez, dit-il, tous ces passages dans le sens à qu'ils pressentent naturellement à l'esprit du lecteur, et qu'ils avaient dans celui de l'auteur en les écrivant; lisez-les à leur place avec ce qui précède et ce qui suit; consultez la disposition de

* 11 expUqne, à diverses reprises dans son Cor^{assioru}, cette espèce de contradiction, et lorsqu'il ne peut la justifier, il conclut rarement. Ainsi nous ne devons pas nous y arrêter.

à Rous : eau fuge de l'ant^{aei} nrs t j tremur Dialr>guf.

44u HISTUIRB UE J. 1. ROUSSEAU,

« cœur où ces lectures vous mettent : c'est cette « disposition qui vous éclairera sur leur véritable

« sens On blâme en général (et avec" raison)

« cette manière d'isoler et de défigurer les passages d'un auteur pour les interpréter au gré de la passion d'un censeur injuste. »

Je dois faire, à l'occasion de ce passage, une remarque importante; c'est là, dans toutes les citations, dans tous les extraits des ouvrages de Jean-Jacques, il y a infidélité. La plupart sont tronqués; ceux qui sont textuels ne présentent pas, remis à leur place, le sens qu'on leur a donné en les isolant. C'est après avoir vérifié que je mets en avant cette assertion. Il n'est pas possible que j'aie tout vu; mais, dans le très-grand nombre de pièces que

j'ai vues^il n'y a pas une seule exception Cette constance à dénaturer ne suppose pas un complot, comme le croyait Jean-Jacques, parce qu'il est impassible qu'on se soit concerté; mais elle prouve une chose plus triste, c'est le manque de bonne foi. L'intention de n'en point avoir a été commune « tous.

La contradiction apparente qu'on trouve entre deux passages isolés, et qu'on oppose l'un à l'autre, s'affaiblit et disparaît en remettant chaque passage à sa place, et en tenant compte de ce qui le précède et le suit.

1 Déjà l'on fQ a po jnger par riofidélité de La Harpe (royes TAnalyM du Vile livre de » Cottfessiom) , qui attribue à une di-Honnnité trè^iodilTéreuse les larmes que faisait couler na louable motif. rinsUte Aur cette altération généraleroent Faite , soit dans les extraits , soit dans les citations ; parce ^qoe c'est une • particularité remarquable cl décisive aux yeux de rUomisc de bonne foi.

— Ot^izecIRV'^^

QUATRIKMK PÉIUOUK. 44 >

Jeaii-Jacqties se plaint amèrement dans ses Con- Jessions (IX* Livre) de la sentence de Diderot: «Il «uy a <^e le méchant-qui soit seul; » et dans sa Nouvelle Héloïse , il dit sous le nom de Saint- Preux : « Je suis convaincu qu'il n'est pas bon que « l'homme soit seul. » . , >

.11 semble par-là «approcher de l'avis de Diderot; d'on l'on SeraiiJeB droit de conclure qu'il se contredit en se plaignant de la sentence de son ami, et l'adoptant ensuite. Ahiis la différence des situations détruit toute espèce de contradiction. Dans l'une,

Saint-Preux est séjarié de Julio, et prétend qu'il n'est pas. ^o// que l'homme sait seul; dans l'autre, Jean-Jacques, solitaire à rHermitage, trouve choquant que son ami lui dise -.il n'y a que le méchant qui soit seul.

Grétry, dans ses Mémoires', fait, relativement au reproche dont nous nous occupons , une observation qui nous paraît une réponse victorieuse. « On «prétend, dit-il, que Jean-Jacques se contredit « sans cesse dans ses écrits : je croirai à cette accu- «sation, loçjgu'on m'aura prouvé qu'une même «cau.se, suf|oitt au moral, peut se montrer deux O fois .sans être accompagnée de circonstances et « d'effets différents. »

Passons à la seconde espèce de contradiction, celle qui consiste à faire une action opposée à l'opinion qu'on a précédemment exprimée, et citons celle de ce genre conlmise par Jean-Jacques, et

44> III8TOIHK UE J. J. 11UUSSEA.U,

qu'on lui a souvent reprochée ' : c'est d'avoir fait le Deuin du f^iUdge, après avoir prétendu que notre langue ne pouvait se prêter à la musique.* *.

Le succès de ce charmant intermède ne le détrompa point, et il persista dans son opinion jusqu'à ce que Gluck et Grétry lui eussent prouvé le contraire. 11 ne s'est pas rétr^é par écrit; mais<il l'a lait d'une manière généreuse, en Clivant ave*; assiduité les opéras de ces deux compositeurs. Après une 'représeilitationi ^Orphée , quelqu'un lui dit: «Eh bieh! M. Rousseau croyez - vous qu'on « puisse faire de bonne musiqiie av<'c des paroles «françaises? Polir toute réponse, il chahbi : J'ai « perdu mon Euridice. »

A une représentation de la Fausse magie, il dit à Grétry : « Que je suis aise de vous voir! Depuis « long-temps je croyais que mon cœur s'était fermé « aux douces sensations que votre musique me fait « encore éprouver. » Grétry, bon juge , explique la cause pour laquelle Jean -Jacques avait persisté dans une opinion aussi hasardée. « C'est , dit -il, « après avoir éprouvé les difficultés infinies que « présente la langue française , et avoir senti qu'il « ne les avaij pas toutes vaincues, que Jean-Jacques K a dit : Les Français n'auront jamais de musique. »

11 faut se reporter au tendps où Rousseau se fit cette opinion , et se rappeler ce que c'était alors

1 Jïoo» ne parlons pas encore de Ta^iidno do ses enfants. C'est quinte ans a^>rès avoir cominU cette faMto grave, et qu*U se rejiroche tant de Ibis, a recoœiaudé d'élcver soi^même ses eolànts. Ad lien qu'il a fait le Devin du f-'il^ fnge apr^ avoir dit et préteodn prouver «lo'U était impouible de faire de bonne niusi-que sur des parulc» françaises.

QUATHIKME PÉUIODK. 44^

que In musique française, le sort tju'elle éprouva en luttant contre la musique italienne, et comparer à Lulli , à Rameau , Gluck et Grétry.

11 faudrait bien s'entendre sur ce qu'on appelle être en contradiction. On ne soutient jamais sérieusement l'affinnative et la négative en même temps; on peut passer rapidement d'une opinion à l'autre dans des temps de révolution, et nous n'en sommes pas à chercher de» exemples; mais, eii morale, en philosophie, sur dés questions dont l'exaineu demande de la réflexion , qui veulent être mûries, exigent l'exercice continu de la raison et du

jugement, on ne peut changer d'opinion qu'après un nouvel examen, une plus grande expérience : alors on avoue qu'on a été dans l'erreur, on fait voir que cette erreur était motivée, et qu'on a des motifs plus puissants pour agir ou penser autrement. •'•

On a défini la « contradiction un jugement opposé » à un autre jugement déjà porté. » La justesse de cette définition n'est pas telle qu'on ne puisse la combattre avec succès par des exemples, qui valent toujours mieux que des préceptes. Pour qu'elle soit exacte, il faut supposer que l'objet sur lequel on porte un nouveau jugement est considéré sous le même point de vue, placé dans les mêmes circonstances, enfin le même absolument qu'il était lorsqu'on en porta un jugement opposé.

Il n'y a pas de contradiction à défendre une chose qu'on a faite, mais à la faire après l'avoir défendue. On a oublié cette distinction (« j'ai ce-

444 IIISrUIHE DU J. J. KUUSSUAD, pendant est de toute justice) dans les reproches dont Jean-Jacques est l'objet. Réparons cet injuste oubli.

Ainsi il a dit dans son Émile (liv. 1): « Rien ne dispense un père de nourrir ses enfants. Lecteurs, « ■ VOUS pouvez m'en croire, je prédis à quiconque a « les entrailles et néglige de si saints devoirs, qu'il « versera long-temps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé. » Si Émile eût précédé l'abandon que Jean-Jacques ne cessa de se reprocher, il serait tombé dans la contradiction la plus révoltante, et sa faute eût été bien plus grave encore. On a réjété jusqu'à satiété : Rousseau prescrit aux pères d'élever leurs enfants, et il a mis les siens à l'hôpital! fait est faux; on doit dire ; Après avoir mis ses en-

liuits à l'hôpital, réfléchissant sur sa conduite et ses devoirs, bourrelé de remords, en proie à des regrets cuisants dont il laisse souvent échapper l'expression, Jean-Jacques a prescrit de nourrir et d'élever ses enfants. La faute existe toujours, elle ne sera point atténuée" aux yeux de ceux qui ne tiennent aucun compte du repentir mais il n'y a plus de contradiction. Que dirait-on de celui qui prétendrait

* « En aéditaot mou Traité de Vèdaction , je sentis que j'avais n^gU^

«I devotci «loot ciea ne pouvait me dispenser. Le remords eoÛn devint si vif, qu'il « m'arracha presque l'areu de ma faute au corameocement Émile ^ et le trait

• même eat st clair, qu'après un tel passage U est aurpreoant qti'dn ait eu le

•• courage de me Ir reprocher. » Mais les circou&tauces dans lesquelles U se troorail rn roédilant ce traité ctaieot les meme»; c'est-à-dire rimpoasibilité d'élever soa enfants s'il en avait encore en , et le» même» raisons. La foute eût été bieo plus grave , parce qu'il sentait son devoir et scs obligations. Que fi^41 ? il va noos le dire : Ma situation était la même et pire encore par l'anîmosité de mes eo>

N nenùs , qu i ne cbertiiaient qn *à me prendre en fojsle. Je cfai^nis fa récûUye ,

• e\ n'en voulant pas courir le risque , j'aimai mieux me condamner a l^btti»

«• oeisce. • Kr. XII. ' ' « ' .

quatrième période. 445

que, pour éviter d'être en contradiction, l'auteur âEmile aurait dû (aire lui devoir aux pères d'abandonner leurs enfants ? tfUe logique n'est 'ependant pas si étrange quelle ne soit à l'usage de certaines personnes. ■'

On voit qu'en posant la question telle qu'on doit l'établir si l'on veut être juste , le reproche de contradiction dans la faute la plus grave que Jean-Jacques ait commise est détruit, et. que même cette faute est atténuée.

Il y a dans la vie de Rousseau deux époques bien distinctes l'une de l'autre, et dans Jean-Jacques deux hommes différents.

la première époque renferme l'e.space de temps pendant lequel Rousseau a vécu dans le monde (de 1712 à 1757) ; la deuxième •commence à sa retraite^, et finit à sa. mort ^c'est-à-dire de 1757 à 1778. Pendant ces deux époques, 'ce sont deux hommes ' dissimilables, qu'on ne doit pas opposer l'un à l'autre pour les trouver en contradiction.

Pour que le reproche soit fondé , il faut présenter Jean-Jacques après sa réforme en contradiction avec lui-même , à partir de cette réforme, et non avec Rousseau dans le monde, secrétaire d'un financier, ou se montrant dans les cercles du baron d'Holbach.

• La métamorphose de Jarvis «De la mort subite ; et de la naissance en 1750, dans son premier discours eut été couronné* L'exaltation de ses principes l'a fait adopter sa méthode , pour de rire , une conduite dont il se roulaient plus

se départir ; mais « se vo[^]ant oblif;é de lutter , ut üyQdL[^]el-
quefob de céder , il

r de la société, et

prit le parti de se cette époque que je date [^] réforme co-jipléte
et

ne dévia plus. Cest de

C'est être injuste que de suivre une marche contraire.

Il condaiiiiie ceux qui changent de religion, et dit qu'un enfant
doit être l'devé dans celle de ses pères. Un auteur part de là pour
le mettre en opposition avec lui-même et rappeler qu'il passa
succe.ssivement des autels de Geneve aux autels de Rome , qu'il
abandonna pour revenir à ceux de Genève

Rousseau changea de culte à 16 ans , c'e.st-à-dire an sortir de
l'enfance et dans un âge où l'on ne réfléchit pas. A 4a ans il rentra
dans la religion de ses pères, et plus tard dit qu'on n'en devait
point changer. S'il l'avait fait depuis, il serait en contradiction. Il
en est de même de son opinion Air latninsiqiie française, ainsi*
que nouÿ l'avons fait remarquer. [^]

Quel est l'homme qui, sur la fin de sa cartière, se rappelant les
circonstances importantes dans lesquelles il s'est trouvé, ne se
dise: je ne tiendrais pas entièrement la même conduite, si j'avais
à recommencer, et ne prescrive à ses enfants de ne pas imiter son
exemple , si ces circonstances se représentaient de nouveau?

Il y a eu des critiques assez bonnes gens, assez simples pour
opposer kXÉmile[^] à XHéloïse, le Fermier des Charmettes , Nar-
cisse, des vi'rs médiocres, mauvais même, çt contester à Rous-

seau .son talent! on n'a rien à leur répondre si ce n'est de les envoyer à I,nusaDne au concert de M.deTreytoreus,

• L, Barmcl. Lrs UehienHei.

et «le les mener ensuite à la première représentation (lu Devin du Village. — Mais ils ne voudront pas sortir du concert,. et nous laisseront aller tout seuls au Devin.

Beaucoup de gens jurent in verba magistri et ne vérifient jamais rien. Ceux-là ne connaissent les reproch('s faits à Rousseau que par. les critiques de ce dernier. Us adoptent laccu.sation. Elle se grave dans leur mémoire^ acquiert insensiblement tous les degrés de la certitude, , et devient une vérité démontrée. Que de personnes jugent Jean-Jacques d'après l'ouvrage de Diissaiix! Nous avons cependant fait voir * combien celui-ci était de mauvaise foi , ou combien il avait l't'sprit faux eu rapportant le passage qu'il indique, et qui n'offre pas un mot de ce qu'il assure s'y trouver.

On ne réfléchit point assez en général sur la faci^té avec laquelle on accueille des préventions, en l«;s laissant prentlrer racine de manière qu'il devient impossible de les détruire entièrement. C'esI un chapitre intéressant à traiter, et auquel nous ne renoncerions pas si le talent pouvait être suppléé par une cruelle «îxpériencce.

Passons au reproche (Uî faiblesse,. et tâchons d«! découvrir les causes et les motifs de cette faiblesse dans un homme qui lutta si souvent contre le sort avec tant de force, et s'exprima toujours avec une si étonnante énergie.

Im première cause est sa situation ou plutc'it son isolement volontaire d«* la société, «jui , amenant

> Ptgc de re rolamc.

niSTOlRF ns 1. 1. HOUSSE AU

insensibl rnient la disposition de son esprit, augmenta son effet par son effet même <.

Mais quelle était la cause de cet isolement ? car on ne peut se justilier d'une faute par une autre , et une faute ne peut servir d'excuse pour toutes celles qui en découlent naturellement, comme des consétpiences d'un même principe.

D'après les idées que Rousseau s'était faites de la vertu (idées dont on peut juger par l'enthousiasme avec lequel il en parle) , il vit bientôt que la pratique lui en était impossible en vivant dans le monde. Il sentit sa faiblesse , aima mieux fuir le combat que perdre fa victoire, et les tentations, que d'y succomber. Aujourd'hui, comme alors, celui qui se ferait les mêmes idées n'aurait point d'autre parti à prendre.

De plus, le sentiment de son propre talent le convainquit que ce talent dépendait entièrement de la persuasion et qu'il se' perdrait du moment où .sa plume et .son cœur ne seraient plus d'accoid. En continuant de vivre dans le monde avec les gens de lettres, ses principes pétaient sans cesse en opposition avec les leurs, et .sans cesse froissés par le spectacle qu'il aurait eu sous les ye^ix. Il aurait fallu rompre en visière à chaque instant, ou ta-cit<;nmnt approuver , céder par degrés , et conséquemment

étouffer et ce feu sacré, foyer de son talent, et le talent lui-même. Dès-lors plus de

> Expre&MOD dont se sert Jean-Jacques , livre VIII des Confessiont^ en parlanl de reflet tonjoars croissant qne prodaisit UJ)e gin itu nüagf, inrle tbéltre de Fontaincblean ,à b première repréaentatson.

— Digitizeo by CïDDgle

QIIATHIÈUE PÉRIODE. 44Q

Jean-Jacques, des ouvrages médiocres, un nom dans l'oubli.

I Ne pouvant donc être toujours en querelle, ne devant point céder, il s'isola du monde. Jusqu'ici il ne mérite aïicun'rcproche; mais, par sa faute ou p>ar sa faiblesse, il se mit dans une situation où il lui était impo.ssible de connaître la vérité dans ce qui le concernait.

Il se donna pour compagne Thérèse Le Vasseur (bonne tout au plus pour être sa servante) f et dont la famille fut long-temps à la charge de Jean- Jacques que même elle finit par dépouiller.

Rousseau, qui avait refusé une pension de deux rois , était probablement sincère en ne voulant de cadeaux de personne. Madame Le Vasseur en recevait pour lui , quelle gardait pour elle, laissant croire qu'ils albiien tà leur destination. L'indignation deJean-Jacquespeutse concevoir quand il apprit ce manège. Il se .sépara de la mère de Thérèse, qu'il aurait dû renvoyer avec elle. Ses ennemis parvinrent à circonvenir Thérèse; elle eut avec eux des entretiens secrets et confidentiels sur Rousseau, suivit les conseilsdesamère,eLlean-Jacquesfutentièrementtdans la dépendance. 11 ne connut plus que j>ar elle ce qui pouvait l'intéresser;

s'aperçut enfin qu'il était trompé; et, puisqu'on avait séduit cette indigne femme, sur le compte de laquelle il s'était jusqu'alors si complètement abusé, il crut voir un complot général contre lui. Cette cruelle expérience provenant de la part d'un être borné, abject par ses basses inclinations, tiré par lui de la misère, dans

450 inSTOinE DK J. J. BOISSIEU,

Icjjiel il avait pondant si long-temps placé toute sa confiance, lui fit conclure, non sans quelque apparence de raison, qu'il ne pouvait plus se fier à personne. C'est alors qu'il dut être navré. On voit par quels degrés il a nécessairement été conduit à la défiance. Des événements d'une importance plus grande concouraient à la rendre extrême. Il confie son secret à des amis; c'était une Étape qu'il se rapprochait, elle devient publique. * Il communique le manuscrit d'Émile au magistrat chargé de la librairie, ainsi qu'au maréchal de Luxembourg. Il se croit dans une sécurité d'autant mieux fondée que les épreuves de l'ouvrage, <[ui s'imprimaient en Hollande, sont lues par M. Malesherbes avant de parvenir à l'autel. Au moment de la publication, le maréchal de France et le magistrat redemandent les lettres qui pouvaient leur servir de protection. Cette protection se borne à favoriser l'écrit de Jean-Jacques. Émile paraît; l'auteur est déclaré de prise «le coq». Il part et cherche un asile «qu'on lui refuse.

\ qui donc pourra-t-il se fier? Il pouvait «au moins laisser le soin de sa défense à ses propres ouvrages: mais il apprend «qu'on en fait des éditions fautive, et qu'Émile, celui qu'il préférait aux autres, est réimprimé par Formey ' et, sous son nom, mutilé, défiguré, corrigé. Pour une imagination ombrageuse, effarouchée, cet excès d'impudence faisait partie du complot général. Ce

■ Dan« uu autre que Former ce serait uno impodeocc rare. Le spoUateut ii'cfit d'antre motif que le zèle de la religion.

Digiîtzed by -ëioogle

QUATRIÈME. PÉRIODE. 451

devint donc , chez Jean-Jacques , une idée fixe que celle de ce complot. Du reste , quel en fut le résultat? c'est de fuir les hommes. Ce tort, si c'en est un, est personnel. A qui nuit Jean-Jacques en se séquestrant de la société, en ne voulant voir personne, en traitant mal les indiscrets? pourquoi rechercher celui qui s'enferme , se dérobe à' tous les regards, ct^e-quel délit se rend-il coupable en refusant sa porte ?

Le souvenir des persécutions qui lui furent suscitées, des arrêts ou mandements lancés contre lui par le Parlement, l'archevêque de Paris, la Sorbonne, le gouvernement de Genève, celui de Berne; d'^fabandoii de ses, protecteurs ; de la conduite prétendus amis qui le trahirent

et publièrent' les secrets qu'il leur avait confiés ; ^ de l'obscur intrigue dont Thévenin fut l'instrument; de l'ertipire de Thérèse Le Vasserfj,et de l'usage qu'elle en fit; le souvenir, diiDnsjiStis, de .Joutes ces circonstances, et de beaucoup d'autres

1. libelle aaoDyiDO, io^tulé : Sentimenu dt\$ cUeyent.^ ' Ü^'Vleiii les plus dégoAuntes. b bpidatioD Je Motier»>Tre?er9, 1*exp|« nieSaint-Pieite, le prétenchie lettre dn Roi de Presse, celle Cher* les Borde, qui , so«a on Mkg'eioéposé , rl>otsit brarement, pour toAtner en ridicule son ancien ami, le moméot où il rlierchait on asile eu A^leterre, etc.

Je dois dire un mot de ce dernier, c'est-à-dire de M. Borde. C'était un homme d'esprit et de talent, mais malheureusement il n'en avait pas autant que Jeaniaqvét. Indemalilabes. Un de ses compatriotes, -M. A. Péricaud, aîné, rédacteur de *l'Union*, pour Charles Borde, une notice dans laquelle, je lui en donne l'occasion, il est passionné, lorsqu'il parle des rapports de Borde et de BbnsA l' sacrifiant entièrement le second au premier. C'est être chAucenx que de joatifier' lorsqu'on accuse; et le biographe de Borde arrive à ce résultat. Il rapporte le passage des Confession* dans lequel Jean-Jacques, après avoir raconté que M. Borde faisa de sa bourse et de ses conseils, termine en ces termes : » On verra bientôt après, dans M. Borde, jusqu'où l'amour-propre d'un bel esprit peut porter la vengeance lorsqu'il se croit négligé. • M. Péricaud ajoute qu'il

D'après J. L. B. - r>rigle

HISTOIRE DE J. J. RODSSEA.U

sans justifier, dans toute leur étendue, les soupçons de Jean-Jacques, démontre qu'il n'étaient pas sans fondement. On est obligé de convenir que la plupart des gens de lettres ne pouvaient lui pardonner sa supériorité. On est fâché de voir à leur tête le patriarche de la littérature, et le plus bel esprit du siècle. Nous avons de (Jrinnn un aveu bien impartial sur les persécutions qu'avait éprouvées Rousseau, et dont il ne fait aucun doute. a Cette aine, dit-il, naturellement susceptible et défiante, victime d'une persécution peu cruelle, à la vérité, mais du moins fort étrange; aigrie par des ombres qui furent peut-être son propre ou-

bête serait fmeiU de juttijter M.'Borde, mmU il n« «'en donne pas U peine , se oonteioiaut seulement de dire que nul ne conunt mieux que lui les devoirs de faintié. Pln« loin^Tauteur transcrit un autre |uaage on Ronsseau dit que M. Borde fit d'affreux libelles contre loi. Au lieu de le nier on d'en convenir, M. Pericand dit, • que le misanthrope fait voir , dans les Con/essions m quel point un esprit ombrageux peut porter l'ingratitude et la mauvaise fmi.i> fiéfiexinn un peu sévère à propos d'un homme dont on dit ne pas vouloir faire le |MiDrgvriqae. Puis oubliant cette accusation de mauvaise/oi liait conclure que Jcao-Jacques calomnie Borde, en lui attribuant des libella qu'il n'avait pas faits, M. Pencand nous apprend , « qu'en 1761 , Borde publia ta Prédiciio^ - lireê d'un t'ieux manuscrit^ et, en i-63 , la Pro/ession de foi philosophât^ m Borde , ejuute>t-il , ne s'en tint pas à ces deux salira qui firent tant de peiim « a e^^ol^tre leffuel elles étaient écrites. F.n 1766, pendant la dém^ de • ^itra#ilde Jean-Jacqua , il fit imprimer nue lettre à J.-J. Ponsopbe, c'est* • à^lirt ^4. Roummu, fbus laquelle le pliilosophe genevois at tourné en ridi* « cule de la oj^erc ia plus pUasntc. • Toute plaisante qu'elle soit , elle n'at |NU générénaajplear l'auteur se joignait alors à tmrt ceux qui , sans connaître la querelle entr| Hume et Ronsseau , écriraient contre ce dernier. Ce n'est |ias ainsi qu'il se conduisait envers sa auciens amis. Borde fit imprimer à Loodra ti|le excellente plaisanterie • et |»endant que Jao*Jacqua était à Wootton. Ai^e vrii-graure a*t*il tirée de ca trois salira? U • dit que M. Borde fit d'af* TibeHa contre lui , uns la désigner, et j'avoue ^or mon compte , que j# ronnaissais aucun da trois et que j'aurais pu croire que Rousseau m trom|»it. Je ponrais ajouter que je faisoet aveu à ma bonté, ai Ton était obligé de enàuattre tons Iaa>uvrogcs de M. Borde. Je remercie son biographe de m'avoir prouvé que Jean-

Jacques était modéré dans sa plainte et qu'il ne fut couvert son ancien ami ni iugrat ui de mauvaise foi. s Correqmndaoeev juillet 1778*

«vragc, mais qui n'en étaient pas moins réels;

« tourmentée]>ar les tracasseries d'une femme qui « voulait être seule maîtresse de son esprit; cette « ame, à la fois trop forte et trop faible, voyait «sans cesse autour d'elle des fantômes attachés à « lui nuire. Sur tout autre objet son esprit con- « serva jusqu'à la fin toute sa force et toute son « énergie.» Entre plusieurs faits, rappelons encore celui qui démontre l'union des gens de lettres contre Jean Jacques, quand l'occasion s'en présentait.

Il s'agit de sa querelle avec David Hume. la plupart des auteurs prirent, comme on l'a vu, fait et cause pour le dernier. Madame du Deffand, dans sa lettre du 20 octobre 1766 à Horace Walpole, s'exprime ainsi: « Je compte faire partir ce « soir l'histoire de M. Hume et de Jean-Jacques. L<-s ^ « éditeurs passent pour être le baron d'Holbach et « M. Suard; mais tout le monde y reconnaît d'A>- « lembert.»

Ainsi l'exposé de Hume était vu, corrigé , augmenté par d'.\lembert, Suard , d'Holbach, Helvétius- * » « * ^

Xiws, totalement étrangers à la querelle. ^

Dans cet exposé se trouvait une lettre ^ffohace ff^alpole à M. Hume. Fréron la critiqua 'Âtms ses feuilles , ce qui mit le duc de Choiseul, ditmadame du Deffand ', dans une belle colère. Ainsi Jean-Ja«3k quies avait contre lui dans cette querelle , Voltaire^ qui 'écrivit pour Hume, d'Alembert, le duo d« Choiseul, le baron d'Holbach, Helvétius, Suard et

> EiCttre* à Walpole , toae i, p, it3.

Qll.ATRIRMR PBRIQOE. 555

faire pardonner à celui qui en fut l'objet d'y avoir cru. Quand il ne fut plus possible à l'envie de nier le talent de Jean-Jacques , elle n'eut rien de mieux à faire qu'à le déclarer fou , en préparant tout pour qu'il le devînt.

Écoutons maintenant un orateur célèbre, qui se connaissait en hommes, et lit le portrait de Jean-Jacques Rousseau, dont il enviait moins le talent que la vertu.

« Ce ne sont point, dit Mirabeau en parlant de Jean-Jacques, ses grands talents que j'envierais à cet homme extraordinaire, mais sa vertu, qui fiit la source de son éloquence et l'ame de ses ouvrages. J'ai connu Jean-Jacques Rousseau, et je connais plusieurs personnes qui l'ont pratiqué; il fut toujours le même, plein de droiture, de franchise et de simplicité, sans aucune espèce de faste, ni de double intention , ni d'art pour cacher ses défauts ou montrer des vertus. On doit pardonner peut^ être à ceux qui l'ont décrié de l'avoir mal cognu : tout le monde n'était pas fait pour concevoir la sublimité de cette ame, et l'on n'est bien jugé que par ses pairs.

« Quoi qu'on pense ou quoi qu'on dise de lui pendant encore un siècle (c'est l'espace et le terme que l'inivie laisse à .ses détracteurs), il ne fut janiail^P^t-étrepuii homme aussi vertueux , puis- (|u'8 le fut avec L persuasion qu'on ne croyait pas à la .sin-cérité de stts écrits et de ses actions. 11 le fut malgré la naturt?, la fortune et les hommes, qui l'ont accablé de souffrances, de revers, de caloin-

nies, de diagrii^ et de persécuttatis. Il le fut avec la plus vive sensibilité pour l'injoUce et les peines. Il le fut enfin malgré les faiblesses qu'il a révélées ■ dans les mémoires de sa vie. Jean-Jacques Rousseau arracha raille fois plus à ses puissions qu'elles n'ont pu lui dérober. Doué peut-être de l'arae incorruptible et vertueuse d'un épïcürien, il conserva dans les mœurs la rigidité du stoïcisme. Quelque abus qu'on puisse faire de ses propres confessions, elles pçonveront toujours la bonne foi d'un homraet-qu^2>^la comme il pensait, écrivit comme il paittit, vécut comme il écrivit, et mourut comme 4! avait vécu. »

Il serait intéressant d'avoir un recueil d'observations sur les variations qu'ont éprouvées dans leur renommée et dans l'opinion qu'on s'est Élite sur leur compte, les hommes célèbres qui ont occupK^ le premier rang dans cette opinion. La postirité rectifie presque toujours le jugement des contemporains, venge ceux envers lesquels ils furent injustes, détruit les réputations usurpées, remet chacun à sa place , parce qu'elle n'écoute ni les passions ni l'envie.

Un auteur qui savait étudier les hommes ef les mœurs nous a laissé quelques remarques curieuses sur les écrivains les plus célèbres du siècle de Louis XTV. I.Æ lecteur jugera si ^n pieut eiM^re l'application à Jean-Jacques Rousseau. '

«Lai connu particulièrement, dit-il ', plusieurs de ceux qui avaient vu les deux Corneille : tous en

* .V^/no«rr« sur ta vie de Üadû4 » écrits par lui«méinc , p. \$b.‘

portaient le même jugement. Us ne parlaient pas si favorablement de Boileau et de Racine : en rendant justice à leur mérite d'auteur, ils prétendaient que leur commerce n'était nullement agréable. On ne pouvait parler avec Boileau que de lui. Il ne connaissait, disait-il, que trois génies dans le siècle, Molière, Corneille et lui. Il ne comptait Racine que pour un bel esprit, à qui il avait appris à faire difficilement des vers. Telle était sa décision dans une assemblée où se trouvaient Boindin, Lafaye, qui me l'ont dit. Je ne crois pas que personne l'associe jamais pour le génie à Molière et à Corneille, et le place au-dessus de Racine. Il a sûrement bien mérité des lettres et de la langue pour le goût et l'expression. Le *Lutrin* et *l'Art poétique* seront toujours lus avec fruit, mais il n'a pas appris à Racine à faire des tragédies, ni à Quinault, qu'il a tant dénigré, à faire des opéras. Il aurait dû citer encore *la Fontaine* dans *l'Art poétique*, et ne pas dire que Molière

Peut-être de son art eût remporté le prix.

Le peut-être est de trop. Molière a certainement obtenu la palme sur tous les anciens, et aucun moderne ne l'a lui enlevée. Boileau avait naturellement de l'humeur, du fiel et de l'envie. Il disait un jour (à Fréret, de qui je le tiens), croyant se donner un éloge : jeune homme, il faut penser à la gloire, je l'ai toujours eue en vue, et n'ai jamais entendu louer quelqu'un, fût-ce un cordonnier, que je n'aie ressenti un peu de jalousie. Ra-

ciiiio, difTÉrciit à plusictirs t-gards de son prétendu maître, en
 connaissait le faible et le laissait se flatter d'une supériorité à la-
 quelle le disci pie savait bien que le public ne souscrivait pas. Il
 s'assurait par-là un prôiu'ur dont la voix était comptée pour
 beaucoup; car, quelque mérite qu'il eût, il ne dédaignait pas un
 certain manège dont U aurait pu se pas.ser, et <[ui, sans ajouter
 à la renoinnu*e, nuit quelquefois à la réputation de l'auteur. Il
 était naturellement railb'ur, et aurait été satirique s'il ii'eût pas
 craint la repré.saille. Boileau, qui le connaissait bien , disait qu'il
 était le plus malin des deux. Racine était très-poli dans le monde,
 contraint avec ses égaux et affectait la familiarité avec les grands.
 Il ne vivait guère en société littéraire et particulière (pfavec Boi-
 leau, Molière et La Fontaine, ménageant fort les deux premiers
 qui étaient en favi-ur auprès du roi, et traitant très-légèrentenl La
 Fontaine, assez bon pour le souffrir, ou même pour n'y pas faire
 attention. On sait que Molière, excédé des mauvaises plaisante-
 ries de Racine et de Boileau sur La Fontaine, dit un jour ; « Nos
 beaux esprits ont beau se trémousser, ils « n'effaceront pas le
 bon homme. » L'abbé de Saint-Réid, lioimne très-instruit, sor-
 tant d'une conversiition avèc Racine et Boileau, entra dans une
 mai.son où il trouva Thomas Corneille, Fontenelle et quelques
 autres gens de lettres. Je viens, dit-il , me délasser avec vous de
 deux hommes que je ([uilte, Racine et Boileau, avec qui l'on ne
 peut parler que devers, cL des leurs. Quoi (ju'il en soit,

Digilized by Google

QUATRIÈHK PRRIOÛE. 4^9

ceux dont il s'agit ici ont aujoiird'liui , chacun , leur place bien
 reconnue. Molière était le plus philosophe de tous les gens de
 lettres de son temps ; et , quoi qu'en ait dit Boileau, on retrouve

dans 'ses moindres pièces le cachet de l'auteur du Misantmpe. Boileau restera un de nos bons auteurs classiques pour les vers. On lui a peut-être trop accordé de son vivant: peut-être lui refuse-t-on trop aujourd'hui '. La gloire de Racine a plutôt augmenté que diminué, et se soutiendra. La Fontaine est, par son style, l'auteur le plus original de la langue, et, par-là, moins susceptible de traduction. Quoicpie la ilaivcté fit le fond de son car.'iclère et de son ouvrage, on y trouve quelquefois des vers de la plus haute poésie et des pensées profondes. Jamais auteur n'eut moins d'amour propre. Il .se mettait sincèrement au-de.sous de tous ceux tlont il avait emprunté des sujets ou de simples traits, d'Ésope, de Phèdre, de Bocace : ce qui lui fit dire un jour par Fontenelle, qui l'aimait et l'estimait beaucoup: « Tais-toi, tu n'es qu'une bête qui a plus d'esprit qu'eux. »

Ces réflexions et ces particularités nous ont paru dignes d'être rapportées. Elles mettent à même de comparer la réputation des plus célèbres écrivains du siècle de Louis XIV, de leur vivant, avec celle que la postérité leur a faite. Malgré Boileau, dont la voix était comptée pour

> C*e&t doute noe allusion à ces ren de Marmoutcl :

Boileau copir , on dirait qa'il iuTr<nle. k Comme un miroir. U s tout rrpéir ,

Sam feu , sans rerre et mdi recotfditr,clc.

4Go HISTOIRE DK I. J. ROUSSEAU,

hvaumup , Uai'ino , ce prétendu bel esprit , est an premier rang au-dessus de son juge, ainsi que Molière et La Fontaine : ce-

lui-ci , en dépit de Racine injuste à son tour, est de la troupe d'élite, sur le même rang que son critique.

On a oublié la puérile vanité de Racine et de Boileau : on ne sait plus que leur commerce n'était nullement agréable; qu'on ne pouvait parler avec eux que (F eux et de leurs vers; que leur Société ne méritait nullement d'être recherchée. Justice, s'est faite; elle se fera pour Jean^Jacques, avant les cent ans que Mirabeau accorde à l'envie.

Digitizûir"Çÿ w)Ogle

NOTE

INDIQUEE PAGE ii.

Voici les détails que nous avons promis, et qui ne pouvaient cire placés dans le récit sans l'interrompre.

Le biographe de Rousseau , dans sa notice sur ce grand homme (^Biographie universelle), prétend donc que le ruban que Rousseau s'accuse d'avoir volé, était un diamant suivant les uns, et un couvert d'argent suivant les autres. Pour donner du poids à cette singulière accusation faite pour la première fois 96 années après l'événement, il inséra dans V Oriflamme, qui existait alors, nn long article signé d'un O, dans lequel , après>s s'être loué franchement, il appuyait sur l'accusation au moyen du prétendu témoignage du chevalier de Buuillers qu'il fait parler. Dans V Étoile le même biographe est revenu à la charge , toujours pour se' louer et métamorphoser le ruban en couvert. Afin d'éloigner le soupçon d'un tel manège, il a créé un ancien colonel de dragons

qu'il appelle le comte de Motteville-Aulnay, ik qui il fait écrire imc lettre datée de Lillalte près Montereau , 4 octobre, Uisénc dans l.^/oife du 8 du même mois. Ce prétendu colonel, qui n'est autre que le biographe, ajoute au témoignage du chevalier de BoiifHers celui de la maréchale de Luxembouig.

Bien persuadé de la fraude sans en avoir aucune preuve , j'écris à V Opinion et je signe ma lettre. Je fais voir qu'en dénaturant le témoignage de Boufflers et celui de la maré-chalc, le biographe les caloinnic et leur fait calomnier Rousseau. Je signale le colonel comme un être sorti du cerveau de l'auteur ; ^ mes conjectures eussent été dénuées de fondement, et si le colonaj eût existé , c'était le cas de me réfuter victorieusement. Au lieu de cela , l'auteur , que j'attaquais en me noiuniant , ne

46a HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

parle ni du chevalier, ni du mart'chal , ni du colonel , et m'accuse de faire un saint de Rousseau , et d'être un de ses dévots crédule et stupide. Tout cela ne prouve pas, jusqu'à levidenre , que Jean-Jae(|ues ail volé un rouvert d'argent.

M. Alphonse Fontvanne , ayant connu M. de Sabran, fils de la conilt'sse de Sabran <|ue le chevalier de BoufÛcrs avait é|ou» sée , et supposant qu'ayant habituellefrilkt vécu avec son beau-père, il devait connaître sa façon de pens(*r sur Rousseau, lui a <“crit pour le prier de lui dire son opinion sur celte accusation tardive dans laquelle on mettait en jeu son beau - |>ère. Voici un extrait de la réponse datée de Saint-Léger, i5 octobre 1826, et signée Elzear (U' Sabran.

«Je suis charmé de saisir l'occasion de rendre hommage au sublime Rousseau , ce qui est lui rendre justice.

« Vue confession publique devrait désarmer, ce me semble, même la médisance. Conçoit-on qu'on puisse s'en faire un droit d'une base pour la calomnie. Assurément rien n'a pu forcer Jean-Jacques à écrire ses Confessions y à vouloir qu'on les fît paraître un jour. Sans cela on eût ignoré à jamais les faiblesses et les torts dont il s'accuse avec franchise et naïveté. On ne peut donc se servir contre lui que des armes qu'il fournit lui-même, d'où l'on ne comprend pas que de ce qu'il avoue une faute, on puisse conclure qu'elle était un crime. C'est un étrange abus d'une libre confiance que de regarder les taches (qu'elle expose à nos yeux avec une loupe) comme en fasse des monstres. On ne saurait plus abuser de la confession.

En Quoique le vol d'un ruban et celui d'un diamant soient de même nature eu principe de morale, la différence du prix en atténue ou en aggrave la culpabilité par la disproportion des conséquences, et qui a pu dérober un objet de peu de valeur, serait souvent incapable d'en prendre un plus précieux. La différence des motifs augmente ou diminue aussi le tort de l'action. Jean-Jacques dit qu'il fut entraîné par l'envie à prendre ce ruban pour le donner, et détourné de l'usage par la mauvaise honte. Ce fut là le plus grand tort, à ce qu'il fit accuser et punir la jeune fille qu'il aimait, du léger larcin qu'il

Digitized by ■

QIATBIKME PÉRIODE.

n'avait rommis qu'elle pour elle. Puisqu'il a découvert son crime au public, le monde juge sur ses intentions, comme Dieu.

« Mon beau-père le chevalier de Boufflers a vu souvent Rousseau chez sa tante la maréchale de Luxembourg, et quoique bien jeune alors, il l'aimait et l'admirait extrêmement. J'ai vu dans mon enfance, parmi les livres qu'elle avait laissés à sa petite-fille madame de Launay, la Nouvelle Héloïse écrite en entier de la main de l'auteur avec la plus charmante écriture. Alors on ne me la laissait que voir et pas lire. Madame de Luxembourg avait inventé un moyen ingénieux de faire du bien à Rousseau sans blesser ni effaroucher sa délicatesse. C'était de faire donner le mot à tous les pourvoyeurs de Montmorency de ne dire chez lui qu'à la moitié du prix de chaque denrée, s'engageant à leur faire payer l'autre moitié. M. de Boufflers m'a dit que ce grand homme avait les manières les plus simples, l'air le plus modeste, un habit très-propre mais toujours gris ; qu'il ne se mettait jamais en avant, n'était jamais pressé de parler, mais que si la conversation venait à tomber sur quelque sujet qui l'intéressait, il étonnait tout le monde. Un jour le jeune chevalier racontait

chez sa tante qu'en venant à cheval à Montmorency, il avait traversé plusieurs vergers pleins de Cerisiers couverts de fruits, et lui qui s'accusait d'avoir pris un ruban se formalisa de ce qu'un jeune homme avait cueilli quelques cerises. Le chevalier, qui n'y avait pas pensé, dit qu'il chercherait à réparer son étourderie en lâchant de retrouver l'endroit pour y payer ces cerises au-delà de leur prise. ■ Vous ne pouvez pas les payer, reprit Rousseau, parce que ces vergers « appartiennent à une foule de différents propriétaires, à chacun

* Il était difficile que Rousseau ne finisse point par connaître cette circonstance. D'ailleurs Henri de Launay ne pouvait pas toujours exactement, ainsi que le prouve la lettre de Jean-Henri

quesque j'ai inerte daniréditifindcM. Dupout (tom xix, p. n T a nnc Mngnliire et déplorable destinée dans Rousaeau. Ses coue«

mis l'arcufiaient de recevoir et de n'en pas convenir. Sa fierté en était outrée. Ifée: il repoussa ce soupçon avec énergie. L'on voit que le Mojrtn Jngmifux et très-louable atturérueut dmitiait par le fait gaû <le rame aux accmaleur*.

- bien la légèrelé des jeunes gens, ajouta-t-il, cela ne paraît
- rien, et si chacun en faisait autant, il ne resterait plus de
- fruits sur les arbres. »

• On le bUme avec rai^n d'avoir révélé les faiblesses de sa bienfaitrii^ niais un m peut faire sa confession , sans faire aussi à q'aeVjpics égard»telle de plusieurs autres. Il ne pouvait raconter sa projire histoire .sans y joindre celle des personnes avec lesquelles il fut un relation : il n'aurait pu donner une idée de sa situation véritable sans indiquer leurs rapports entre elles et avec lui : il n'aurait pu les caractériser sans parler de leurs défauts comme de leurs vertus , de leurs faiblesses comme de leurs bonnes œuvres. Il faut remarquer que dans le temps4|§lil écrivait, la prétendue philosophie, loin d'être sévère, towmait la sévérité en ridicule, traitait le rigorisme de pédanterie , et aTichait même une sorte de cynisme en fait de raœuis. Ce n'est pas la faute de Jean-Jacques si l'on a rais des noms aux personnages dont il parle, car il l'avait expressément défendu en recommandant de ne faire paraître ses Confessions que cinquante ans après sa mort. Enfin , s'il a transmis h la postérité, les faiblesses de sa protectrice , il a immortalisé ses vertus qui sen^pt oubliées sans lui.

« L'abandon de MS enfants est sans doute ce qu'on doit le plus lui reprocher , et ce qu'il se reprochait le plus lui-même. Néanmoins pour se faire une juste idée des motifs d'une telle action , il faut non-seulement se placer au point de vue de Jean-Jacques , mais entrer dans sa manière de voir qui tenait tant à sa manière de sentir.

- L'auteur A' Émile ' fait frémir en précipitant l'un après l'autre avec une fureur réfléchie, tous ses malheureux enfants dans le gouffre d'un hôpital. Mais quand on prend la peine

t Ici M. de Sabran tombe dans une étreinte commune. Ce n'est point l'auteur d'Émile qui mit ses culants à TbApital : c'est J. -J. Rousseau qui, bourrelé de remords , fit ensuite , pour expier sa faute , un ouvrage dans lequel il exprime ces remords et montre que le devoir d'un père est d'élever ses enfants. Si la faute eût soigné le jirre au lieu de le précéder, il faudrait jeter Émile au feu , comme l'artifice d'un hypocrite et d'un infame. Ou Toit combien la manière de poser la question est importante.

d'examiner sa position, ses relations, son honneur et son caractère , on découvre qu'il a pu envisager comme un devoir ce qui frappe d'abord comme le principe monstrueux d'un cœur dénaturé. «

- La manière obscure dont il en parle lui-même dans ses Confessions et dans ses Rêveries, prouve qu'il ne croyait pas pouvoir ou devoir en avouer toutes les raisons ; mais ce qu'il en dit peut suffire pour donner une direction aux conjectures.

« Lui-même , quand la société lui fut maître , se rejeta dans le sein de la nature, mère universelle et insouciant, qui n'a comme lui que des enfants trouvés ou perdus. Il en prit le caractère sau-

vage et bizarre. Son besoin d'affranchissement de tous les liens même de l'autorité paternelle, lui persuada que l'indépendance était le plus grand des biens pour les individus comme pour les nations. Ce même besoin lui fit épouser une femme grossière qui lui épargnât les soins matériels de la vie commune, pour se livrer tout entier à ses pensées.

« Ses grands succès changèrent bien vite en ennemis ses premiers protecteurs. Il se crut en butte à la haine : son malheur ne le sauvait pas de l'envie, et le génie, la plus haute des grandeurs, l'y exposait encore plus que la fortune n'aurait pu faire. A cet égard d'abord, car les écrivains les plus influents de cette époque, admis probablement dans la confiance intime de leurs plans et de leurs desseins dont il jugea et pressentit mieux qu'eux-mêmes les conséquences et la portée, comme quelques passages du Contrat social, de ses promenades et de quelques autres de ses écrits paraissent l'indiquer, il eut peut-être le courage de reculer devant la responsabilité de tels engagements, et dès lors se crut dévoué à une conspiration de vengeance. Il croyait se sentir environné du réseau invisible d'une ligue d'ennemis masqués, ne songeant qu'à le diffamier, à le décrier, à le bafouer, à en faire un objet de mépris et de risées pour le décréditer d'avance dans l'opinion, de crainte qu'il ne trahît leurs secrets : cette idée vraie ou fautive, mais sûrement exagérée de toute la force de l'imagination de Jean-Jacques, expliquerait l'affreux cauchemar qu'il point si bien

466 * HISTOIRE DE J. J. ROUSSEAU,

dans ses œuvres solitaires, et qui tortura le reste de sa vie.

Sans doute l'union de ce génie avec sa servante, image de la grande mésalliance de l'esprit et de la matière, devait faire craindre à son orgueil de trouver dans ses enfants trop d'alliage et ne lui laisser compter pour rien que ceux qui émanaient de son cerveau et de son âme comme Émile et Julie : sans doute proscrit, errant, persécuté pour les vérités hardies ou les erreurs précieuses que sa puissante éloquence avait répandues, ne pouvant, dans une vie orageuse et précaire, s'occuper de suite de l'éducation des enfants de l'auteur à 'Émile' avec tous les soins qu'il jugait indispensables, ni leur assurer une douce existence, il pensait qu'on n'en voudrait pas moins comparer les effets aux préceptes, retrouver en eux le fruit de ses maximes, l'épreuve de son système, et opposer la copie au modèle ; mais s'il prit le parti de séparer violemment la théorie d'une application qui ne pouvait être qu'imparfaite et tronquée, on serait injuste de n'en chercher « la cause que dans son amour-propre. Sa défiance exaltée jusqu'au délire lui faisait voir ses enfants voués à un sort encore plus affreux que ceux du comte Hugolin dans une prison murée. Il les voyait entourés d'empoisonneurs, d'ennemis hantés de les armer contre leur père qui un jour pouvait leur transmettre qu'un héritage de haine, de persécution et de dangers, et il crut les sauver de l'excès de son amour en les confiant au hasard sans se réserver même un moyen de les reconnaître jamais, préférant toutes les chances inconnues au malheur dont il se croyait certain. ^ ,•

« Quelle satire amère de son siècle que Valfreux contraste de son Émile et du sort qu'il choisit et qu'il crut assurer à ses enfants ! Toutefois il suivit en cela trop à la lettre les principes développés dans cet étonnant ouvrage. Comme lui-même

> Too)oon U mthnv erreur.

* Il a'avait pas dcroloppê ses principea, puisque le dernier de ms enfaota •

fvt abeDdonné plusieurs années avant qu'U ne aongeit à YE-miU, et an moins douce ans arant sa publication. •

avait fui son père et di^rtc sa ville natale dès sA^cunes ans pour s'abandonner à tons les hasards, il jugeait ses enfants d'après lui , et leur donnait le sorl qfl'il chercKa

Telles sont, M., les nomidérations que j'ai vouIn vous exposer sur notre ami commun et unique , ce prodigieux génie, quelque-fois énigmalique et impénétrable , et qui ten^ cneore plus du sphynx que de l'oracle. »

Cette lettre^ renwrquable sous plus d'nn rapport, prouvé que le ehevalier de Boufflers n'a jamais tenu le propds que lui prête le biographe, car il lui eût été impossible d'admirer, encore moins d'estimer un voleur de couvert d'argent dont la raetyairialv, au sujet des cerises, lui eût paru fort pKaisaiite.

En I reapitnlant les témoignages que le biograplie fait valoir pour prouver qu'au lieu d'un ruban, Rousseau vola un co*vert d'argent , on commence et l'on finit |>ar le biographe au moyen de l'énumération suivante.

1° Le biographe dans sa notice sur Bousseau. a* Le même sous la lettre O dans V Oriflamme ,\o\ia.nt ladite notice et appuyant son propre témoignage de celui du cheva- , lier de Boufflers , qui n'a pas dit root de ce (ju'il lui fait dire. ^ 3° |>e même sous la lettre A. dans le même journal. '

Le même encore dans plusieurs numéros de V Étoile, anonymes et de lol

5° Toujours le même sous le nom du comte de Motteville-Aulnay, qui n'existe pas. [Étoile du 3 octobre.)

6° Le biographe enfin, répétant au bout de ce cercle l'assertion du couvert, et disant que maintenant il ne reste plus de doutes. Et voilà comme on écrit l'histoire, et comme un

* Il n'aurait pu foi > d p^ . C« fat ce dernier qui fit l'écabCgé de sortir de Généré à cause d'on da«l qu'il proposa à H. Gauthier qui le refusa. Au lieu de déserter, U fut au désespoir de voir les portes se fermer, te jeta par terre, etc., et plutôt que de s'exposer à être rooé découpé, par ton maître (^rareor, Uaima mieox errer au hasard. Mais il n'en traita pu eu le pro et phu que le et le principe. — Voir la fin du premier livre de < ronyé/sme/, et, ^ns ce ro« lame, la page 7.

468 nLSTOmK DE J. J. HOUSSEAÜ, meruonce adieux devient une vérité pour beaucoup de lecteurs, qui, ne pouvant soupçonner un pareil manège, n'ont pas l'idée de vérifier tant d'assertions mensongères!

U serait facile d'en réfuter beaucoup d'autre du même genre, mais il suffirait de faire remarquer la tactique de ceux inventent J'en ai rapporté une preuve»ppmique, p. gfi, noté. Die donne lieu de répéter encore ce qui^NÛt Rouasseau : •I ^ commode méthode que suivent toujours ces messieurs « contre moi! S'il leur faut des preuves, ils multiplient les assertions; et s'il leur faut des témoignages, ils font parler des « quidams. . Il y en a (des quidams), de compte fait, plus d'une demi-douzaine dans la notice du biographe, et le moins plaisant n'est pas celui qui doit son

existence à l'erreur que nous avons commise , et qui ne paraît sur l'horizon Il n'y a pas d'attestor comme un fait certain. ^ .

at

- *-BfgitizefftJ7^oogle

TABLE

INTRODUCTION. — Bat de Tauteur de cet ouvrage.

PREMIÈRE PÉRIODE. Depo» LA HALISAHCB OB BOCMKAA
JUS^u'a

•OH DÉBUT DABS LA BÉPUBLIQUB DBS LBTTBBt. (DeiyiS
à I7So).

Page 1 i 70

Sommaire analytique des Confessions avec l'indication des dates et le récit des événements omis par l'auteur, a à a34 Ifaissance de Rousseau. Il était Français d'origine. a

D'où lui venait l'amour de la liberté. 3

Abus que l'on a fait de l'un de ses aveux. 5

Mauvaise foi de l'ud de ses biographes. 7 t 9 > 10 et ii

Vol du ruban métamorphosé calomnieusement en couvert d'argent. ' 10

Inexplicable cynisme de Rousseau dans une description dégoutante. 1 1

Quels sont les deux modèles do vicaire savoyard. i a et i3 Er-
reurs redressées. i4> 17» <8, 19, ag ‘

Testament fait à vingt-cinq ans, publié par M. Metral. ai
Preuves de sa reconnaissance envers madame de Warens. a 6
Époques de l'histoire de Genève qui jettent do jour sur les
Confessions. 17

Conversion et conduite de madame de Warens. 33

Rousseau n'a rien appris sur elle que le bien qu'on eût ignoré.
3 4

Singularité. 35

Explications sur deux circonstances de là vie de Rousseau. 35

Revue de ses lectures. 37

Manière dont il s'instruisait tout seul. 38 è 4a

Causes du jugement par lequel on le déclare borné. 4a

Origine de sa haine contre les oppresseurs dn peuple. 44

Justice qu'il rend à Voltaire. , 4y

Essais et méthodes employés par loi dans ses études. 48 à 54
Énumération des métiers qu'il a faits. 54

Son arrivée à Paris. 55

Sa conduite remarquable pendant son séjoor à Venise. 5 7

Quelle^ fonctions il y remplissait. 5g

TABLE

Commencement de« relation» entre Voltaire et Rouneau. 6»
MauTaise foi de La Harpe. * 64

Lettre de J. J. à madame de Bezenval. 66

Ordre à suirre pour juger Rousieau. 67

Ses premiers amis. 68

UEUXIKME PÉRIODE. Coututaiit toote sa carbiAbe x.ittb<
baibb. De 1750 à 176a» 70 à i88

Idée de TeRet que produit sur loi le programme de l'académie

Ibid.

de Dijon.

^ Ses projets de réforme : son premier discours, r Trahison
d'un ami qui le rend méfiant.

Inconséquences et ^ntradirtions de ses envieux. Jean<Jac-
ques exécute ses projets de réforme..

Son séjour à l'Hermitage.

Ses amis. 11 ne conserve que Duclos et CondÜkc. Grimm. Son
caractère. Ses intrigues.

Il brouille Jean-Jacques avec madame d'Épinay. Comment il
roBopt avec Rousseau.

Accusation démontrée calomnieuse.

JÜS*

I caractère.

t Crimm.

' Manège de Grimm pour gagner Diderot »*''

Intrigues de Grimm et ^de madame d'Épinaï. ^

Lettre anonyme pour brouiller Rousseau avec Saint-Xjambert
et madiime d'Houdetot. ^/L 9»

üfarTno/i/r/. Intrépide gastronome. ^ 98

Choisi pour publier les nouvelles. ibid.

Sa mauvaise foi.

Parasite de la Popelinière. 96

Succès des intrigues de Grimm, Diderot et Msrmontel. 97 Re-
pentir de madame d'Épinay attesté par son fils. ibid.

Le 6aron (t*fielhach. Son caractère et ses dioers. 98

Mené par GiÆim. 99

Convaincu de mensonge. 100

Duclos, Comment était droit et adroit. 10 1

Calomnié dans les mémoires de madame d'Épinay. ibid.

Müblj, Change de principes et de conduite- loa

Écrit contre Rousseau. "" 103

Détails nouveaux et curieux qui prouveot l'interveution de
Voltaire dans l'article Genéps par d*Aleinbert. 104

^ madame de Luxembourg. 107

TABtE. 4?*

Ingratitude de l'abbé Morellet envers Rousseau. 108

M.de Choueul.

Détails sur les obstacles qu'éprouve l'impression de yEmiU\ sa publication; la condamnation de cet ouvrage » etc. 110 et suiv.
Conduite de madame la maréchale de Luxembourg. 115

Maladresse de Jean-Jacques avec elle.

Malthusian. Protecteur de tous les talents.

iiig

Exemple sans modèle des vertus Les plus rares et
du plus su-

blimadévouement.

lai

Madame Latour de Franqueville.

Sa passion pour Rousseau.

laa

Triple inRueuse sous laquelle écrivit Jean-Jacques, et qui
contribue à expliquer son talent

116 et suiv.

Combien il devança l'époque à laquelle il vécut

Du court sur Us Lettres. Détails sur ce premier ouvrage. 130

Le Devin du Village. Son histoire. Anecdotes.

à 34 x 35 à 140

Discours sur l'Inégalité des Conditions, •

Discours sur l'Economie Politique,

Lettre à l'Amant sur les Spectacles.

106 et 144

Essai sur la paix perpétuelle.

Condition de la dureté d'une Sainte- A Usance.

La Nouvelle Héloïse. Détails sur cet ouvrage.

148 k 153

Contrat Social. Critiqué par Voltaire.

X Sfr

Correctifs indiqués par Rousseau.

Emile. Idée de cet ouvrage. But de Jean - Jacques. Marche

qu'on aurait dû suivre pour le critiquer. Son influence sur

la destinée de Rousseau, sur l'éducation des enfants: sa

condamnation. Contradiction dans les jugements qu'on en

porte.

158 à 18H

Rousseau prédit le Si[^]U des RéroUoicns.

Énumération qui justifie sa prédiction.

ibid. note.

TRQISIKME PÉRIODE. Depuis S4 SOETIE DR PARIS JD-SQU'a SOV RETOUR dars gettb capitals. (De 176a à 1770k) 189 à 3s6

Rousseau prend le parti de fuir pour ne pas compromettre la maréchale de Luxembourg. 190

Il compose en fuyant le Lévite ^ Èphraïm,

11 arrive à Yverdnnl

Se réfugie à Motiers-Travers.

iq4

Milord Maréchal. Son beau caractère. Son amïaié

pour Rous*

seau. Ses lettres remarquables.

igS à aoo

au màadement de l'archeTéque de Paris. aox

Jean-Jacques abdique son droit de bourgeoisie. aos

Détails qui prontent quil fut étranger aux troubles de Genève.
i >07

Lettres écrites de U Montagne, ^ *o8

Persécution de M. de Montmollin. >09 et suit.

Le célèbre PaoH s'adresse à Rousseau et lui demande une cons* titution pour la Corse.

Preuves de ce fait contesté par Voltaire. a 16

Occupation de Rousseau dans sa retraite. a 17

La Heine Fantasque. aaa

P Courses dans les montagnes. .r

Démarche de Diderot » torts de Jean* Jacques. a 3 1 et note.

Rousseau a-t-il pratiqué les leçons qu'il adonnées pour résis-
ter é l'adversité? a35

Fin des Confessions. Son départ de la Suisse* a36

Accueil qu'il reçoit à Strasbourg. a3

Daeid Hume. Sou caractère. Ses débuts. Accusé pat Vhüpule
de manquer de sincérité. a38Afe4*

Arrivée de Jean - Jacques k Paris ; il est logé chex le P, de
Conti. *43

Départ de Rousseau pour rAn||leterre. «44

Déitflb aor la liaison entré^DlArid et Jean-JarqueS| leur m|>*
tare, etc.

Beau rôle que joue U comtesse de Monsieur Suard.

Madame Suard.

Influence nuisible de Thérèse.

Rousseau part de Wootton.

*45 à sgG 37a i s83 *9»

Caractère de tÂmi des Hommes ^ ses teni&tWes inntUes pour
fisire reprendre la plume à Rousseau. 300

Économistes. 304

Lettre énergique au marquis de Mirabeau 306

Séjour de Jean-Jacques à Trie. Son départ. 308

Plaintes de Rousseau contre Thérèse Le Vasseur. 3i e

Affaire Thévenin. 3 1 4

Anecdote mystérieuse sur cette affaire. 3x6

Mariage de Thérèse et de Rousseau. 3x7

Rapports eutre Jean* Jacques et M. de Saint-Germain. 3x8

Acte caché de bienfaisance découvert par M. de Saint-Germain. 3i

Rousseau souscrit pour U statuera Voltaire) fort humilié de cette
démarche. 3aS

Rousseau rentre dans Paris. 3s&

TÂDLE.

QUATRIÈME PÉRIODE. Depuis S4 REXTRÉB DIRS L&CAPITALE

JDSQD*A SE MORT. 17[^]0 à I778. 3[^]7 à 4[^]1

Motif protSble do pa[^] que prit Rousigau de rercnir k Pftrif.
317

Accaeil qu'il y reçoit. 319

Considérations sur le Gouvernement de Pologne. A quelle occasion il compose cet ouinrage remarquable. Nouvelle preuve de l'étendue de ses vues. 11 y prédit le partage. 330 A 33 a Souper de mademoiselle Arnould. 333

Relations avec plusieurs personnages célèbres. 334

Duâsaux. 335

Piron. 338

Madame de Genlis. 344 è 355

Lectures des Con/essfons. 355

Injustice de Dussaux. 356 A 35g

Madame d'Épinay s'adresse à la police pour empêcher la lecture des Confessions, 360

Éloge remarquable qui lui échappe. ibtd.

Sur l'abandon que fit Rousseau de ses enfants. 36a et suiv.
Ruîhsire. 364

Le prince de Ligne, 367 à 87a

Bernardin de Saint-Pierre. 87a à 3ga

Coraneez. Détails sur les dernières années de Rousseau; probabilités de son suicide. 3ga A 437

Lettre inédite de Mirabeau. 437

Examen des reproches faits A Rousseau. id.

Conclusion. 456

Note sur le manège suivi récemment pour déshonorer Rousseau. 4^t

• -Bigiiiizeatiy"CoogIe

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_l7woBFsYN4MC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.